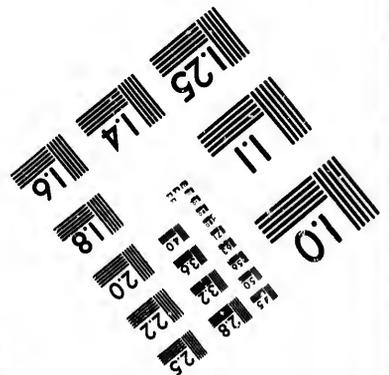
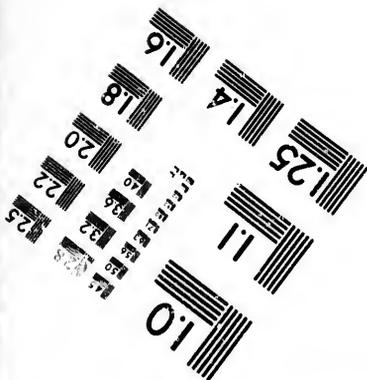
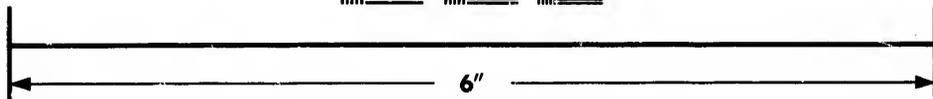
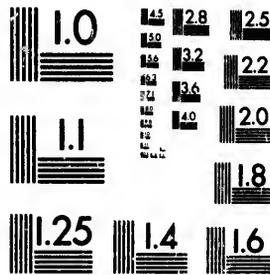


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.4 1.8 2.0 2.2 2.5  
2.8 3.2 3.6 4.0

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

1.4 1.8 2.0 2.2 2.5  
2.8 3.2 3.6 4.0

**© 1985**



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

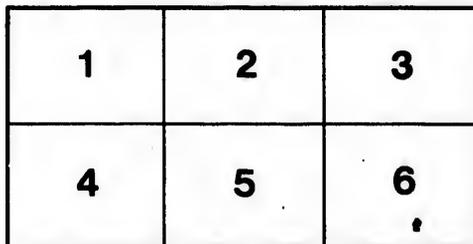
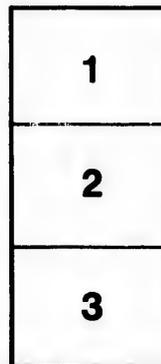
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

THIS

DE

TO

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES.

---

TOME DOUZIÈME.

---

L'H  
D

Ce qu  
de  
ont  
les  
Ma  
& c

---

Par

---

HÔTE

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

---

---

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

---

---

TOME DOUZIÈME.



A PARIS,  
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

---

---

M. DCC. LXX X.  
*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*



A

L'HIS

D E

A

C

S L ES

du Monde

& d'argen

Tome

67533



ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES.

---

AMÉRIQUE.  
LIVRE IV.  
PÉROU.

---



CHAPITRE II.

*Description du Pérou.*

SEUL EST VRAI que la plus riche Contrée  
du Monde soit celle qui renferme le plus d'or  
& d'argent dans son sein, on ne peut refuser  
Tome XII. A

## 2 HISTOIRE GÉNÉRALE

cette espèce de prééminence au Pérou. Mais, sans entrer dans une question, qui appartient, d'un côté, à la politique, & de l'autre à la morale, ni même dans celle des causes naturelles de cette propriété, qui regardent la physique, on se borne ici à la méthode qu'on a suivie dans les autres descriptions.

Le Pérou, partie la plus considérable de l'Amérique Méridionale est situé entre les 291 & 317 degrés de longitude & entre le sixième degré de latitude du Nord & le 37 du Sud. On comprend à la vérité, dans cette étendue le Tucuman, qui a fait, depuis long-temps partie de sa Vice-Royauté. Sa longueur est d'environ huit cens vingt lieues du Sud-Est au Nord-Est, & sa plus grande largeur ne passe point deux cens quatre-vingt lieues de l'Est à l'Ouest. On lui donne pour bornes au Nord la Tierra-Firme; à l'Orient, les Provinces de l'Amazones & de Rio de la Plata; au Midi le Chili & la terre Magellanique; & au Couchant, la mer du Sud ou Pacifique.

Le Gouvernement, ou la Vice-royauté du Pérou, n'embrasse proprement aujourd'hui, que les pays qui sont sous la Jurisdiction des Audiencias de Lima, de Los Charcas & du Chili; sous lesquelles sont compris les Gouvernemens de Santa Cruz de la Sierra, du Paraguay, du Tucuman

& de  
Provin  
neurs  
dans l  
ils rec  
par ex  
mer à  
Vice-r  
est ren  
confine  
Chachu  
camoro  
de Gu  
Tumbe  
itude a  
environ  
est-à-  
rines. A  
étant b  
de déma  
ronnes  
la Mer  
Mer du  
L'Au  
rifiatio  
Evêchés  
quipa;  
sastique

& de Buénos-Aires, quoique ces trois dernières Provinces aient, comme le Chili, leurs Gouverneurs particuliers. Mais, tout absolu qu'ils sont, dans les affaires politiques, civiles & militaires, ils reconnaissent la supériorité du Vice-Roi, qui, par exemple, en cas de mort, a droit de nommer à leurs Gouvernemens par provision. Cette Vice-royauté se trouve bornée au Nord, à ce qui est renfermé dans le Corrégiment de Piura, qui confine à ceux de Guayaquil, de Loxa & de Chachupoya, & qui finit à celui de Jaën de Bracamoros : de sorte que, commençant au Golfe de Guayaquil, elle s'étend depuis la côte de Tumbez, par les trois degrés 25 minutes de latitude australe, jusqu'aux Terres Magellaniques; environ 54 degrés de la hauteur du même pôle, c'est-à-dire, l'espace de plus de mille lieues marines. A l'Orient, elle confine, en partie, au Brésil, étant borné de ce côté-là par la fameuse ligne de démarcation, qui divise les domaines des Couronnes de Castille & de Portugal, & en partie à la Mer du Nord. A l'Occident, ses limites sont la Mer du Sud.

L'Audience de Lima comprend, dans sa Jurisdiction, l'Archevêché de Lima, & les quatre Evêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco & Arequipa; car tout suit à présent la division Ecclésiastique.

## HISTOIRE GÉNÉRALE

Le Diocèse Archiépiscopal est divisé en quinze Corrégimens, remplis de bourgs, de villages & hameaux, habités par des Espagnols, des Méris & des Indigènes; & comme la résidence du Corrégidor, qui en prend le titre de Capitale, est souvent fort éloignée des autres parties du pays de sa Jurisdiction, chaque Corrégiment a été divisé en plusieurs districts, gouvernés par des Subdélégués. Les grandes habitations ont ordinairement chacune leur Curé particulier; & les petites sont jointes au nombre de deux ou trois sous un même Curé, qui a des Vicaires pour l'assister lorsqu'elles sont éloignées entr'elles.

De *Morropé* à *Séchura*, premier bourg de la Jurisdiction de *Piura*, s'étend un espace de trente lieues, qu'on nomme le *Désert*, parce qu'il ne s'y trouve que des sables, sans aucune habitation. Ce terrain est si égal, si uni & si vaste, qu'il est aisé de manquer la route: d'ailleurs le sable y est si continuellement remué par le vent, que les guides mêmes perdent la trace. Leur ressource, dans ces occasions, est d'observer si on a le vent en face, quand on est en chemin vers *Lima*, & au dos quand on revient. Avec cette règle, on est sûr de ne pas s'égarer, parce que les vents du Sud régissent constamment dans cette contrée. Un autre moyen pratiqué par les guides, est de prendre dans leurs mains, en divers endroits, des poi-

gnées  
par l'o  
parce d  
que im  
s'arrête  
avoir  
on pe  
s'attend  
doit av  
on est  
route.

L'Au  
s'étendu  
en gran  
différen  
que la p  
déserts  
qui les  
l'autre  
entr'elle  
la Capi  
diction  
canora,  
s'étend,  
l'Orient  
de ce  
cation.  
la mer

risé en quinze  
 de villages &  
 s, des Méridiens  
 dence du Cor  
 Capitale, est  
 rties du pays  
 giment a été  
 ernés par des  
 ons ont ordi  
 iculier; & les  
 deux ou trois  
 Vicaires pour  
 es entr'elles.  
 r bourg de la  
 pace de trente  
 parce qu'il ne  
 ne habitation  
 aste, qu'il est  
 le sable y est  
 ent, que les  
 ur ressource,  
 i on a le vent  
 ers Lima, &  
 te règle, on  
 e les vents du  
 e contrée. Un  
 , est de pren  
 bits, des poi-

## DES VOYAGES

gnées de sable & de le flairer: ils distinguent,  
 par l'odeur, s'il a passé des mules, apparemment  
 parce que la fiente de ces animaux y laisse quel-  
 que impression. Ceux qui, marchant sans guides,  
 s'arrêtent pour dormir, courent risque de ne  
 savoir quelle route tenir à leur réveil; & si  
 l'on perd une fois cette connaissance, il faut  
 s'attendre à périr de fatigue & de misere. On  
 doit avoir fait aussi sa provision d'eau, sans quoi  
 l'on est menacé de mourir de soif dans cette  
 route.

L'Audience de Charcas, considérée dans toute  
 l'étendue de sa Jurisdiction, ne le cède gueres  
 en grandeur à celle de Lima, mais avec cette  
 différence que celle-ci est bien peuplée, &  
 que la premiere est entrecoupée, d'un côté, de  
 déserts & de montagnes couvertes de bois épais  
 qui les rendent impénétrables, & traversée de  
 l'autre par les Andes, qui pourtant laissent  
 entr'elles de vastes plaines. La Ville de Plata est  
 la Capitale de toute cette Audience. La Juris-  
 diction commence, du côté du Nord, à Vil-  
 canora, dans le Diocèse de Cusco. De-là, elle  
 s'étend, vers le Sud, jusqu'à Buénos-Aires. A  
 l'Orient, elle touche au Brésil, sans autres bornes  
 de ce côté que la fameuse ligne de Démar-  
 cation. A l'Occident, elle touche à la côte de  
 la mer du Sud, par la Province d'Atacama,

## 8 HISTOIRE GÉNÉRALE

qui est de son ressort. Le reste de l'Audience de Charcas, confiné au Royaume de Chili. Dans cette vaste étendue, on compte l'Archevêché de Plata, & cinq Evêchés, qui sont, 1.<sup>o</sup> La Paz; 2.<sup>o</sup> Santa-Cruz de la Sierra; 3.<sup>o</sup> Tucuman; 4.<sup>o</sup> Paraguay; 5.<sup>o</sup> Buénos-Aires; divisés, comme ceux de Lima, en plusieurs Corrégimens.

La Ville de Plata, nommée aussi *Chuquisaca*, fut fondée, en 1539, par le Capitaine Pédro d'Anzurez, sous les ordres de François Pizarre, sur les ruines du bourg de Chuquisaca, à peu de distance d'une montagne nommée *el Porco*, où l'on connaissait quelques mines d'argent. Les Fondateurs lui donnerent le nom de *Ciudad de la Plata*, Cité d'argent; mais celui du bourg s'est conservé, & la nouvelle Ville se nomme indifféremment *Chuquisaca* ou *Plata*.

Elle était située dans une petite plaine environnée de montagnes, qui la mettent à l'abri des vents. En été, la chaleur n'y est point excessive. En hiver, saison qui commence au mois de Décembre, & qui dure jusqu'en Mars, les pluies y sont extrêmement fréquentes, & presque toujours accompagnées de tonnerre & d'éclairs; mais, dans tous les autres mois de l'année, l'air y est tranquille & serein. Les maisons y sont de pierre & couvertes de tuiles. Celles de la principale Place

ont un e  
grandes  
rdins &  
mais ell  
des habi  
de la dis  
plusieurs  
viron qu  
cains.

L'Aud  
1559,  
Gouvern  
Province  
Santa-Cr  
guay &  
& absol  
elle est  
cal, d'u  
cains;  
Corps-d  
tres Vill  
choisis e  
Corrégi  
naires p  
La J  
si étenc  
ville de  
découv

ALE

ont un étage , sans le rez-de-chaussée. Elles sont grandes , bien distribuées , accompagnées de jardins & de vergers. L'eau courante y est rare ; mais elle suffit du moins pour la consommation des habitans , sur-tout depuis le soin qu'on a pris de la distribuer par des Fontaines publiques , dans plusieurs quartiers de la Ville. On y compte environ quatorze mille ames, Espagnols & Américains.

*Chuquisaca* , L'Audience de Charcas , établie à Plata , en 1559 , a pour Chef un Président , qui est aussi Capitaine -Général de toutes ces Provinces , à l'exception des Gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra , de Tucuman , du Paraguay & de Buénos-Aires , qui sont indépendans & absolus pour le militaire. Avec le Président , elle est composée de cinq Auditeurs , d'un Fiscal , d'un autre Fiscal , Protecteur des Américains ; & de deux Auditeurs furnuméraires. Le Corps-de-Ville est composé , comme dans les autres Villes , de Régidors , qui sont ordinairement choisis entre la Noblesse de la Ville , & qui ont le Corrégidor pour Chef. Il y a deux Alcades ordinaires pour la Police.

La Jurisdiction du Corrégiment de Plata est si étendue vers l'Occident qu'elle comprend la ville de Potosi. Les fameuses mines d'argent , découvertes , en 1545 , dans une montagne de ce

## † HISTOIRE GÉNÉRALE

nom, servirent bientôt à former une Ville également opulente & peuplée, à laquelle on ne donne pas moins de deux lieues de circuit. L'air de la montagne est froid & sec, ce qui rend le terroir de la Ville aride & stérile. Il n'y croit ni grains ni fruits, ni même un brin d'herbe; mais les vivres y viennent des autres Provinces en si grande abondance, qu'on n'y manque de rien. Le commerce qui s'y fait, de toutes les marchandises de l'Europe & du Pérou, ne le cède qu'à celui de Lima. On y a fixé le Tribunal des Finances, qui était autrefois à Plata. Le voisinage de Potosi offre des eaux minérales chaudes, dont on vante la vertu, & qui se nomment *Bains de Don Diégo*.

La Jurisdiction de la Paz est fort bornée. La Ville est de médiocre grandeur, bâtie près des Andes, sur un terrain inégal. Plusieurs collines, qui l'environnent, y bornent la vue de toutes parts, excepté vers une rivière, qui traverse la vallée; encore s'étend-elle fort peu au-delà. Dans les grandes eaux, causées par les pluies, ou par la fonte des neiges, cette rivière, quoique médiocre, entraîne de prodigieux rochers, & roule des morceaux d'or, qu'on recueille après le débordement. En 1730, un Américain se baignant sur la rive, en trouva un si gros, que le

Matqu  
piastres  
une ra  
Le  
éloigné  
la plus  
pose a  
mats :  
grémen  
chaud,  
lieux b  
mais, &  
voisines  
le bois  
des léo  
les mē  
haute,  
coup d  
il y a  
dant q  
piastres  
qu'on  
cette r  
gne, c  
couver  
C'e  
fameu  
les lac

## DES VOYAGES.

Marquis de Castel Fuerte l'acheta douze mille piaftres, & l'envoya au Roi d'Espagne, comme une rareté digne du Cabinet Royal.

Le voisinage des montagnes, qui ne font éloignées que de douze lieues des murs, rend la plus grande partie du pays froide, & l'expose aux gelées fortes, aux neiges & aux frimats : mais la Ville est à couvert de ces désagrémens par sa situation. Il y fait même assez chaud, pour cultiver aux environs, dans quelques lieux bas, des cannes de sucre, de la coca, du maïs, & diverses sortes de fruits. Les montagnes voisines sont couvertes d'arbres dont on estime le bois. Il s'y trouve des ours, des tigres & des léopards. A quatorze lieues vers l'Est, dans les mêmes montagnes, on en distingue une fort haute, qui renferme de grandes richesses. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, il y a 50 ans, on y trouva tant d'or, que pendant quelque temps l'once ne valut que huit piaftres dans la Ville. Mais toutes les tentatives qu'on a faites, jusqu'à présent, pour exploiter cette mine, ont mal réussi, parce que la montagne, comme celle de Quito, est continuellement couverte de neige.

C'est dans cette Jurisdiction que se trouve le fameux lac de Titicaca, le plus grand de tous les lacs connus dans cette partie de l'Amérique,

---

Lac  
Titicaca.

Il a quatre-vingt lieues de circuit, & jusqu'à quatre-vingt brasses de profondeur. Sa figure est un peu ovale du Nord-Ouest au Sud-Est. Dix à douze grandes rivières sans compter les petites, y portent constamment leurs eaux. Celle du lac n'est ni salée, ni amère; mais elle est si épaisse & si dégoûtante qu'on ne peut en boire. On y prend deux sortes de poisons; les uns fort gros, & très-bons que les Américains nomment *Suchis*; les autres petits, très-mauvais & pleins d'arêtes, auxquels les Espagnols ont donné le nom de *Bogas*. Il s'y trouve aussi beaucoup d'oiseaux aquatiques. Ses bords sont couverts d'une espèce de glaïeul & de joncs.

Ce lac renferme plusieurs Isles, dont l'une remarquable par sa grandeur, formait anciennement une colline, que les Incas firent applanir. Cette colline, nommée *Titicaca*, qui signifie en langue Péruvienne, colline de plomb, a donné au lac son nom général, & fit naître à l'Inca Manco Capae, fondateur de l'Empire du Pérou, l'idée d'une fable, qui devint comme le fondement de la Religion de l'Empire. Il publia que le Soleil, son pere, lui avait ordonné, à lui, & à Mama Oëllou Hu-ca sa femme & sa sœur, de composer, dans cette Isle, des Loix raisonnables & justes, pour délivrer leurs Peuples de l'ancienne barbarie. Depuis ce temps,

l'Isle ay  
les Inca  
après en  
vue. Ce  
l'Empire  
ques d'  
aient p  
ées au  
l'Empire  
apporta  
d'or, d  
une op  
leur pa  
jetterent  
se rétr  
espèce  
rivière,  
le lac  
guader  
venté p  
armée.  
à 100  
manre  
au-dess  
nommé  
toutes  
gros pa  
d'une r

& jusqu'à  
 sa figure est  
 sud-Est. Dix  
 er les peti-  
 x. Celle du  
 elle est fi  
 t en boire.  
 s ; les uns  
 Américains  
 très-mauvais  
 agnols ont  
 ouve aussi  
 bords sont  
 le joncs.  
 dont l'une  
 ancienne-  
 t aplanié.  
 qui signifie  
 plomb, a  
 fit naître à  
 Empire du  
 nt comme  
 ire. Il pu-  
 ordonné,  
 femme &  
 Ile, des  
 vrer leurs  
 ce temps,

l'Isle ayant été respectée comme un sanctuaire ;  
 les Incas y firent bâtir un Temple au Soleil,  
 après en avoir fait applanir le terrain dans cette  
 vue. Ce Temple était des plus somptueux de  
 l'Empire. Ses murailles étaient revêtues de pla-  
 ques d'or & d'argent : mais ces richesses n'éga-  
 laient point encore celles qui s'étaient accumu-  
 lées autour du Temple, où tous les Sujets de  
 l'Empire, obligés de le visiter une fois l'an,  
 apportaient en offrande une certaine quantité  
 d'or, d'argent & de pierres précieuses. C'est  
 une opinion établie que les Péruviens, voyant  
 leur pays tomber entre les mains des Espagnols,  
 jetterent tous ces trésors dans le lac. Ses bords  
 se rétrécissent, & forment, vers le Sud, une  
 espèce de Golfe, au bout duquel sort une  
 rivière, nommée le *Desaguadero*, qui va former  
 le lac de Plata. On voit encore, sur le *Desa-*  
*guadero*, un Pont de glâieuls & de joncs, in-  
 venté par un des Incas, pour y faire passer son  
 armée. La largeur du *Desaguadero* est de 80  
 à 100 aunes ; &, quoique l'eau paraisse dor-  
 mante à sa superficie, elle coule très-rapidement  
 au-dessous. L'Inca fit couper une forte de paille,  
 nommée *Ichu*, qui se trouve en abondance sur  
 toutes les collines du Pérou : il en fit faire quatre  
 gros palans, qui furent tendus au-dessus de l'eau  
 d'une rive à l'autre, & sur lesquels il fit mettre

## 12 HISTOIRE GÉNÉRALE

en travers une grande quantité de bottes de joncs & de glayeuls secs, liées les unes aux autres, & bien amarrées aux palans. Sur le tour, on mit deux autres palans bien tendus, qui furent couverts des mêmes matériaux, liés & amarrés comme les premiers. Cet étrange pont a cinq aunes de largeur, & n'est élevé que d'une aune & demie au-dessus de l'eau. On a toujours pris soin de le conserver par des réparations ou des renouvellemens, auxquels toutes les Provinces voisines sont également obligées de pourvoir & de contribuer. Un ancien ordre, porté dans cette vue par le Fondateur, ayant été confirmé par les Rois d'Espagne, ce pont sert au commerce des Provinces que le Désaguadero sépare.

La Province de Santa-Cruz de la Sierra, forme un Gouvernement particulier. Mais, quoiqu'il soit d'une vaste étendue, il contient peu d'Espagnols. La plus grande partie de ses bourgs, est ce qu'on nomme Missions du Paraguay, habités par ceux qu'on appelle *Chiquitos*, depuis Santa-Cruz de la Sierra, jusqu'au lac Xarayes, d'où sort la riviere du Paraguay, qui se joignant à d'autres rivieres, devient le fleuve si connu sous le nom de Rio de la Plata. Les Jésuites commencerent à répandre la Foi dans ce pays vers la fin du dernier siècle, avec tant de succès,

qu'en  
chacu  
font l  
connu  
défen  
Portu  
les flè  
diffère  
raguay  
des a  
Ils  
nomm  
nent  
Jésuite  
pays,  
menai  
heure  
ques-  
leurs  
peu.  
Le  
entre  
menc  
villag  
aux r  
& B  
Chili  
ou p

qu'en 1732 ils avaient formé sept Peuplades, chacun de plus de 600 familles. Les Chiquitos sont bien faits & belliqueux, comme on l'a reconnu dans les occasions où la nécessité de se défendre les a forcés de marcher contre les Portugais. Leurs armes sont le fusil, le sabre & les flèches empoisonnées. Ils parlent un langage différent de celui des autres Nations du Paraguay; mais leurs usages diffèrent peu de ceux des autres Américains.

Ils ont pour voisins des Peuples idolâtres, nommés *Chiriguans*, ou Chiriguanes, qui s'obstinent à rejeter les lumières de l'Évangile. Les Jésuites n'en pénétraient pas moins dans leur pays, accompagnés de quelques Chiquitos, qu'ils menaient pour leur sûreté, & se croyaient fort heureux, lorsqu'ils pouvaient en convertir quelques-uns, comme une sorte de recrue pour leurs peuplades; mais ces conversions durent peu.

Le Gouvernement de Tucuman; situé au centre de cette partie de l'Amérique, commence au Sud de la Plata, au-delà des villages des Chichas, qui fournissent des ouvriers aux mines du Potosi. Il s'étend depuis le Paraguay & Buénos-Aires, à l'Est, jusqu'au Royaume de Chili à l'Ouest, & au Sud, jusqu'aux Pampas, ou plaines de la terre Magellanique. Ce pays,

quoiqu'autrefois uni à l'Empire des Incas, n'avait pas été soumis par leurs armes. Il avait demandé volontairement d'être reçu au nombre des Provinces de l'Empire. Les Espagnols, après avoir presque achevé la conquête du Pérou, passèrent à celle de Tucuman, en 1549. Nugnès de Prado, chargé de cette entreprise par le Président de la Gasca, y trouva peu de difficultés, de la part d'un Peuple naturellement docile. Il y bâtit plusieurs Villes.

La plus grande de toutes ces Colonies se nomme Cordoue. C'est la résidence de l'Evêque. Les autres ont leurs Corrégidors particuliers, qui gouvernent les Américains de leurs districts; & le nombre n'en est pas bien grand, dans un pays composé de déserts inhabitables, tant par ses hautes & spacieuses montagnes, où l'eau manque sans cesse, que par les courses continuelles des Américains sauvages.

La Ville de Tucuman, dont l'Eglise Cathédrale est à Cordoue, reçut la qualité de Ville Episcopale en 1570. Son terroir est fertile dans tous les lieux où l'on peut conduire l'eau des rivières. Les lieux chauds donnent du sucre & du coton, dont on fait des toiles. On fabrique aussi dans le pays quelques étoffes de laines, & l'on trouve du miel & de la cire dans les bois. Mais le principal commerce, est celui des

mule  
turag  
Pérou  
maux  
de to  
Le  
pays  
& à  
au G  
s'éten  
du B  
Le m  
miere  
entra  
barqu  
il s'av  
après  
verno  
bâtit  
cette  
Au  
veille  
cont  
litiq  
repr  
forte  
-qui  
-étab

Incas, n'avoit  
 avoit demandé  
 nombre des Pro-  
 s, après avoir  
 u, passerent à  
 ès de Prado,  
 Président de  
 cultés, de la  
 ile. Il y bâtit

Colonies se  
 de l'Evêque.  
 ticuliers, qui  
 districts; &  
 dans un pays  
 tant par ses  
 l'eau manque  
 tinuelles des

glise Cathé-  
 lité de Ville  
 fertile dans  
 ire l'eau des  
 du sucre &  
 On fabrique  
 de laines,  
 re dans les  
 st celui des

mulles, qu'on nourrit dans les vallées, où les pâ-  
 turages sont fort abondans. On fait passer au  
 Pérou des troupeaux innombrables de ces ani-  
 maux, qui sont regardés comme les meilleurs  
 de toute l'Amérique méridionale.

Le Gouvernement du Paraguay comprend les  
 pays qui sont au Sud de Santa-Cruz de la Sierra,  
 & à l'Est du Tucuman. Vers le Sud, il confine  
 au Gouvernement de Buénos-Aires; & à l'Est, il  
 s'étend jusqu'au Gouvernement de Saint-Vincent  
 du Brésil, dont Saint-Paul est la Capitale. Tout  
 le monde attribue à Sébastien Cabot, la pre-  
 mière découverte du Paraguay, dès l'an 1526, il  
 entra dans Rio de la Plata, & ayant pris des  
 barques pour pénétrer par la rivière de Parana,  
 il s'avança par-là jusqu'au Paraguay. Dix ans  
 après, Juan d'Aoylas fut nommé premier Gou-  
 verneur de Buénos-Aires, & Juan de Salinas  
 bâtit la Ville de l'Assomption, capitale de toute  
 cette Province.

Paraguay.

Au seul nom de Paraguay, la curiosité se ré-  
 veille, & l'on desire des éclaircissmens sur ces  
 contrées lointaines, où des hommes, dont la po-  
 litique a été par-tout ailleurs l'objet de tant de  
 reproches, acquièrent, par la persuasion, une  
 sorte d'empire, la plus respectable de toutes, &  
 qui a obtenu autant d'éloges, que leurs autres  
 établissemens ont essuyé de censures. Nous nous

## 178 HISTOIRE GÉNÉRALE

bornerons à rapporter les propres termes de Don d'Ulloa , Juge oculaire & impartial.

« Les Missions du Paraguay ne se bornent pas  
 à la Province de ce nom. Elles s'étendent en  
 partie , sur les territoires de Santa-Cruz de la  
 Sierra , de Tucuman & de Buénos - Aires.  
 Depuis près d'un siècle & demi qu'elles ont  
 commencé , on y a converti quantité de Na-  
 tions répandues dans les terres de ces quatre  
 Evêchés. Les Jésuites , avec leur zèle ordinaire ,  
 commencerent cette conquête spirituelle par  
 les Guaranis , Américains , dont les uns habi-  
 taient les bords des rivieres d'Uruguai & de  
 Parana , & les autres , cent lieues plus haut ;  
 les terres qui sont au Nord-Ouest de Guayra.  
 Les Portugais , ne songeant qu'à l'avantage de  
 leurs propres Colonies , faisaient des courses  
 continuelles sur ces Peuples , enlevaient , pour  
 l'esclavage , ceux qui tombaient entre leurs  
 mains , & les employaient aux plantations ;  
 mais , pour mettre les nouveaux - convertis à  
 couvert de cette disgrâce , on prit le parti de  
 les transplanter , au nombre de plus de douze  
 mille , dans les terres du Paraguay , & l'on y  
 joignit à-peu-près le même nombre de ceux de  
 Tapé , dans la seule vue de leur assurer à tous  
 une vie plus sûre & plus tranquille. Ces peu-  
 plades , grossies avec le temps , par des nou-  
 velles

velles  
 qu'en  
 de bo  
 on co  
 qui co  
 & leu  
 pensat  
 Une p  
 du Di  
 Diocè  
 avait f  
 quitos  
 Sierra ,  
 sans fai  
 des Vil  
 Les l  
 d'Idolâ  
 elligen  
 es aut  
 eurs in  
 conduit  
 reines  
 spirent  
 aux pl  
 pays ,  
 où ils  
 tions c  
 il se  
 Tom

nelles conversions, augmentèrent jusqu'au point qu'en 1734, suivant une relation que je reçus de bonne main, pendant mon séjour à Quito, on comptait trente-deux Bourgs Guaranis, qui contenaient plus de trente mille familles; & leur nombre croissant de jour en jour, on pensait alors à fonder trois nouveaux bourgs. Une partie de ces trente-deux peuplades est du Diocèse de Buénos-Aires, & l'autre du Diocèse du Paraguay. Cette même année, il y avait sept peuplades de la Nation des Chiquitos dans le Diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, & l'accroissement continuel de leurs habitans faisait penser aussi à multiplier le nombre des Villages.

Les Missions du Paraguay sont environnées d'Idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis, & les autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur des Missionnaires les conduit souvent chez ces barbares, & leurs peines n'y sont pas toujours inutiles. Ils inspirent quelquefois le goût du Christianisme aux plus raisonnables, qui quittent alors leur pays, & passent dans les Villages Chrétiens, où ils reçoivent le Baptême, après les instructions convenables. A cent lieues des Missions, il se trouve une Nation Idolâtre, nommée

Pérou.

Guénoas, qu'il est fort difficile d'amener à la lumière de l'Évangile, non-seulement parce qu'ils sont dans l'habitude d'une vie licentieuse, mais parce qu'ayant parmi eux plusieurs Métis, & même quelques Espagnols, noircis de crimes, à qui la crainte du châtiment a fait chercher cet asyle, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent, les éloigne des vérités qu'on leur prêche. D'ailleurs la vie oisive, à laquelle ils sont accoutumés, ne subsistant que de leur chasse, sans cultiver même leurs terres, leur fait craindre le travail, qui serait une suite de leur conversion. Cependant la curiosité ou la tendresse pour leurs parens, en amene plusieurs, dont quelques-uns se soumettent au joug de la Religion. Il en est de même des *Charuas*, Peuple qui habite entre les rivières de Parana & d'Uruguay; mais ceux qui occupent les bords du Parana, depuis le Bourg du Saint-Sacrement, sont plus dociles parce qu'ils sont plus laborieux, qu'ils cultivent leurs terres, & qu'ils n'ont aucune communication avec les fugitifs. Vers la Ville de Cordoue, d'autres Idolâtres nommés *Pampas*, sont extrêmement difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent vendre leurs denrées dans la Ville: mais ces quatre dernières Nations vivent dans une paix constante avec les Chrétiens. Aux environs

de Sa  
Aires  
dont  
pouffe  
jusqu'  
la Pro  
habite  
Chiqu  
peu d  
ques  
la riv  
le Por  
découv  
à la v  
humeu  
faire u  
le Non  
nombr  
laissé a  
chaine  
pugna  
rendus  
qu'on  
du mé  
propo  
que  
tagne  
On

amener à la  
 ment parce  
 licentieuse,  
 leurs Métis,  
 is de crimes,  
 fait chercher  
 qu'ils en re-  
 qu'on leur  
 laquelle il  
 que de leur  
 terres, leur  
 une suite de  
 curiosité ou la  
 amene plu-  
 umettent au  
 e même de  
 e les riviere  
 qui occupent  
 urg du Saint-  
 e qu'ils sont  
 urs terres, &  
 on avec les  
 ue, d'autres  
 nt extrême-  
 ils viennent  
 e : mais ces  
 ans une paix  
 ux environs

de Santa-Fé, Ville de la Province de Buénos-  
 Aires, on trouve divers Peuples guerriers,  
 dont toute la vie se passe en excursions, qu'ils  
 poussent souvent avec beaucoup de ravages,  
 jusqu'aux murs de Saint-Jago & de Salta, dans  
 la Province de Tucuman. Les autres Nations, qui  
 habitent depuis les confins de celles-ci, jusqu'aux  
 Chiquitos, & jusqu'au lac de Xarayes, sont  
 peu connues. Dans ces derniers temps, quel-  
 ques Jésuites ont pénétré chez ces Peuples par  
 la riviere de Pilio-Mayo, qui coule depuis  
 le Potosi, jusqu'à l'Assomption, sans avoir pu  
 découvrir leurs habitations; ce qu'on attribue  
 à la vaste étendue de leur pays, ou à leur  
 humeur errante, qui ne leur permet pas de  
 faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers  
 le Nord de l'Assomption, on rencontre un petit  
 nombre de Gentils, dont quelques-uns s'étant  
 laissé approcher par des Missionnaires qui cher-  
 chaient à les découvrir, les ont suivis sans ré-  
 pugnance aux villages Chrétiens, & se sont  
 rendus à leurs instructions. Les Chiriguans;  
 qu'on a nommés plus d'une fois, habitent aussi  
 du même côté, & n'aiment point qu'on leur  
 propose de mener une vie moins libre  
 que celle dont ils jouissent dans leurs mon-  
 tagnes.

Pérou.

On doit comprendre que les Missions du Para

Pérou.

» guay occupent un pays considérable. En gé-  
 » néral, l'air y est fort humide & tempéré,  
 » mais froid néanmoins dans quelques parties.  
 » Le terroir est fertile en toutes sortes de  
 » grains, de fruits & de légumes. On y cul-  
 » tive en particulier beaucoup de coton, &  
 » l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point  
 » de Village qui n'en recueille plus de deux  
 » mille arobes, dont les Américains fabriquent  
 » des toiles & des étoffes. On y plante beau-  
 » coup de tabac, des cannes de sucre, & une  
 » prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme  
 » *herbe du Paraguay*, & qui fait seule un objet  
 » de commerce d'autant plus grand qu'elle ne croît  
 » que dans ce Pays, d'où elle passe dans toutes  
 » les Provinces du Pérou & du Chili, où il  
 » s'en fait une très-grande consommation. Ces  
 » marchandises sont envoyées à Santa - Fé & à  
 » Buénos - Aires, où les Jésuites ont un Fac-  
 » teur particulier dont l'office est de les vendre;  
 » car le peu d'intelligence des Américains, sur-  
 » tout des Guaranis, les rend incapables de ce  
 » soin. Le Commis emploie le produit de sa  
 » vente en marchandises de l'Europe, tant pour  
 » l'entretien des habitans de chaque Peuplade,  
 » que pour l'ornement des Eglises & les besoins  
 » des Curés. Mais, avant l'emploi de cet argent,  
 » on leve le tribut que chaque Village ou plutôt

» chaque  
 » envoi  
 » autre  
 » ce q  
 » teme  
 » Les a  
 » le bé  
 » des h  
 » avec  
 » peut  
 » à la  
 » établi  
 » A  
 » Peupl  
 » ses A  
 » habit  
 » se ré  
 » dont  
 » fonct  
 » ans p  
 » eux a  
 » Mais  
 » sont  
 » autor  
 » peine  
 » l'affair  
 » lorsqu  
 » la pri

bel. En gé-  
& tempéré,  
ques parties.  
s sortes de  
On y cul-  
coton, &  
l n'y a point  
us de deux  
is fabriquent  
lante beau-  
cre, & une  
u'on nomme  
eule un objet  
elle ne croît  
e dans toutes  
Chili, où il  
ation. Ces  
ra - Fé & à  
ont un Fac-  
les vendre;  
éricains, sur-  
ables de ce  
duit de fa  
e, tant pour  
e Peuplade,  
les besoins  
cet argent,  
e ou plutôt

chaque Américain doit au Roi. Ces sommes sont  
envoyées aux caisses Royales; après quoi, sans  
autre retranchement, on fait le décompte de  
ce qui revient aux Curés pour leurs appoin-  
temens, & pour les pensions des Caciques.  
Les autres denrées, que le terroir produit, &  
le bétail qu'on y élève, servent à la nourriture  
des habitans. Enfin, cette distribution se fait  
avec tant d'ordre & de sagesse, qu'on ne  
peut refuser, sans injustice, des louanges  
à la Police que les Missionnaires ont  
établie.

À l'exemple des Villes Espagnoles, chaque  
Peuplade a son Gouverneur, ses Régidors &  
ses Alcades. Les Gouverneurs sont élus par les  
habitans mêmes & confirmés par les Curés, qui  
se réservent ainsi le pouvoir de rejeter ceux  
dont les qualités ne conviennent point à leurs  
fonctions. Les Alcades sont nommés tous les  
ans par les Corrégidors, qui veillent avec  
eux au maintien de la paix & du bon ordre.  
Mais comme ces Magistrats, dont les lumieres  
sont fort bornées, pourraient abuser de leur  
autorité, il leur est défendu d'infliger la moindre  
peine sans la participation du Curé, qui éclaircit  
l'affaire, & qui livre l'accusé au châtement,  
lorsqu'il le juge coupable. C'est ordinairement  
la prison ou le jeûne. Si la faute est grave, la

---

 Pérou

Pérou.

» peine sera quelques coups de fouet ; & c'est  
 » la plus grande , parmi des gens qui ne com-  
 » mettent jamais d'assez grands crimes pour mé-  
 » riter une plus sévère punition. L'horreur pour  
 » le vol , pour le meurtre & les autres excès de  
 » cette nature est établie dans toutes les Peu-  
 » plades , par les exhortations continuelles des  
 » Missionnaires. Les châtimens mêmes sont tou-  
 » jours précédés d'une remontrance , qui dispose  
 » le coupable à les recevoir comme une cor-  
 » rection fraternelle ; & ces ménagemens de dou-  
 » ceur & d'affection mettent le Curé à couvert  
 » de la haine & de la vengeance de celui qu'il  
 » fait punir. Aussi loin d'être haïs de leurs Amé-  
 » ricains , ces Peres en sont si chéris & si respectés ;  
 » que , quand ils les feraient châtier sans raison ,  
 » ces ames simples , qui croient leurs Directeurs  
 » incapables d'erreur & d'injustice , croiraient  
 » l'avoir mérité.

» Chaque Peuplade a son arsenal particulier ;  
 » où l'on renferme toutes les armes qui servent ,  
 » dans les cas où la guerre est indispensable ,  
 » soit contre les Portugais , ou contre les Na-  
 » tions du voisinage. Les armes sont des fusils ,  
 » des épées & des bayonnettes. Tous les soirs  
 » des jours de Fête , on apprend à les manier  
 » par des exercices publics. Les hommes de  
 » chaque Village sont divisés en plusieurs Com-

pagnie  
galon  
leur C  
& les  
monie  
leurs  
» Tou  
prende  
danse  
élèves  
consul  
qui l'o  
gue la  
habiles  
y a di  
de Do  
Charp  
des au  
jeunes  
pique  
& les  
son Eg  
des A  
moder  
des E  
» sieurs  
» bâties  
» la plu

uet ; & c'est  
 qui ne com-  
 es pour mé-  
 horreur pour  
 res excès de  
 es les Peu-  
 inuelles des  
 es sont tou-  
 , qui dispose  
 ne une cor-  
 mens de dou-  
 é à couvert  
 e celui qu'il  
 e leurs Amé-  
 si respectés,  
 sans raison,  
 s Directeurs  
 , croiraient  
 particulier,  
 qui servent,  
 dispensable,  
 tre les Na-  
 des fusils,  
 us les foirs  
 les manier  
 ommes de  
 leurs Com-

pagnies qui ont leurs Officiers, en uniformes  
 galonnés d'or ou d'argent, avec la devise de  
 leur Canton. Les Gouverneurs, les Régidors  
 & les Alcades ont aussi des habits de céré-  
 monie, différens de ceux qu'ils portent hors de  
 leurs fonctions.

---

 Pérou.

Tous les Villages ont des Ecoles, pour ap-  
 prendre à lire & à écrire; il y en a pour la  
 danse & pour la musique, où l'on fait d'excellens  
 élèves, parce qu'on n'y admet personne sans avoir  
 consulté son inclination & ses talens. Ceux à  
 qui l'on remarque du génie, apprennent la lan-  
 gue latine, & quelques-uns s'y rendent fort  
 habiles. Dans la cour de la maison du Curé, il  
 y a divers ateliers de Peintres, de Sculpteurs,  
 de Doreurs, d'Orfèvres, de Serruriers, de  
 Charpentiers, de Tisserans, d'Horlogers, &  
 des autres professions nécessaires ou utiles. Les  
 jeunes gens ont la liberté de choisir celle qui  
 pique leur goût, & s'y forment par l'exemple  
 & les leçons des Maîtres. Chaque Village a  
 son Eglise grande & fort ornée. Les maisons  
 des Américains sont si bien disposées, si com-  
 modes & meublées si proprement, que celles  
 des Espagnols ne les valent point, dans plu-  
 sieurs Bourgs du Pérou. Quelques-unes sont  
 bâties de pierre, d'autres de briques crues, &  
 la plupart de bois simple; mais les unes & les

Pérou.

» autres sont couvertes de tuiles. Rien n'est né-  
 » gligé dans ces Villages. Il s'y trouve jusqu'à  
 » des Fabriques de poudre à canon , dont une  
 » partie est réservée pour les temps de guerre,  
 » & l'autre employée aux feux d'artifices par les-  
 » quels on solemnise toutes les fêtes ecclésiasti-  
 » ques & civiles. A la proclamation des Rois d'Es-  
 » pagne , tous les Officiers sont vêtus de neuf,  
 » & rien ne manque à la magnificence de leurs  
 » habits. Chaque Eglise a sa Chapelle de Musi-  
 » que , composée de voix & d'instrumens. Le Ser-  
 » vice divin s'y célèbre avec la même pompe que  
 » dans les Eglises Cathédrales , & l'on vante sur-  
 » tout celle des Processions publiques. Tous les  
 » Officiers civils & militaires y paraissent en ha-  
 » bits de cérémonie. La Milice y est en Corps. Le  
 » reste du Peuple porte des flambeaux , & tous  
 » marchent dans le plus grand ordre. Ces Procef-  
 » sions sont accompagnées de fort belles danses.  
 » Il y a des habits particuliers & fort riches pour  
 » les Danseurs.

» Entre les édifices publics de chaque Vil-  
 » lage , on voit une Maison de force , où les  
 » femmes de mauvaise vie sont renfermées. Elle  
 » sert , en même-temps , de ce que les Espagnols  
 » nomment une *Blaterie* , c'est-à-dire , une re-  
 » traite , dans l'absence des maris , pour les fem-  
 » mes qui n'ont point de famille. On a pourvu

» singu  
 » cette  
 » vieil  
 » hors  
 » dans  
 » sema  
 » un e  
 » trava  
 » les b  
 » des l  
 » orph  
 » biran  
 » Roya  
 » port  
 » bonh  
 » tude  
 » Les J  
 » nouv  
 » trava  
 » pare  
 » nent  
 » les d  
 » nent  
 » les C  
 » pour  
 » Curé  
 » remp  
 » qui f

rien n'est né-  
trouve jusqu'à  
n, dont une  
s de guerre,  
rifices par les  
es ecclésiasti-  
les Rois d'Es-  
us de neuf,  
nce de leurs  
lle de Musi-  
mens, Le Ser-  
e pompe que  
on vante sur  
es. Tous les  
aissent en ha-  
en Corps. Le  
ux, & tous  
Ces Procef-  
elles danfes.  
riches pour

chaque Vil-  
ce, où les  
ermées. Elle  
Espagnols  
e, une re-  
ur les fem-  
n a pourvu

ingulierement, non-seulement à l'entretien de  
cette Maison, mais encore à la subsistance des  
vieillards, des orphelins & de ceux qui sont  
hors d'état de gagner leur vie. Tous les habi-  
tans sont obligés de travailler deux jours de la  
semaine, pour cultiver & semer en commun  
un espace de terre convenable; ce qui s'appelle  
*travail de la Communauté*. Si le produit passe  
les besoins, on applique le surplus à l'ornement  
des Eglises, à l'habillement des vieillards, des  
orphelins & des impotens. Ainsi, nul des ha-  
bitans ne manque du nécessaire. Les tributs  
Royaux sont payés ponctuellement. Enfin cette  
portion du monde est le séjour de la paix & du  
bonheur, & ces avantages sont dûs à l'exacti-  
tude avec laquelle les Loix y sont observées.  
Les Jésuites, Curés de toutes les Paroisses de cette  
nouvelle République, ont besoin d'exciter au  
travail les Guaranis, qui sont naturellement  
paresseux; & c'est par cette raison qu'ils pren-  
nent aussi soin de faire vendre les marchandises  
des Fabriques, & les denrées qui provien-  
nent de la culture des champs. Au contraire,  
les Chiquitos sont laborieux & ménagers: ils  
pourvoient d'eux-mêmes à la subsistance de leurs  
Curés, en cultivant ensemble une plantation  
remplie de toutes sortes de grains & de fruits,  
qui suffit pour l'entretien de l'Eglise & de son

---

 Pérou.


Pérou.

» Ministre. De leur côté, les Curés de cette Na-  
 » tion font des provisions de ferremens, d'étof-  
 » fes & d'autres marchandises, qu'ils donnent en  
 » échange à leurs Paroissiens, pour de la cire &  
 » d'autres productions du pays. Ils remettent ce  
 » qui leur vient, par cette espèce de commerce,  
 » au Supérieur de leur Mission, qui n'est pas le  
 » même que celui des Guaranis; &, du produit  
 » de la vente, on achete de nouvelles marchan-  
 » dises, pour les besoins de chaque Communauté.  
 » Il arrive de-là, que les Américains ne sont pas  
 » obligés de sortir du canton, pour se procurer  
 » leurs nécessités, & que, n'ayant point de com-  
 » munication avec d'autres Peuples, ils ne sont  
 » point exposés à contracter les vices dont on s'ef-  
 » force de les préserver.

» L'administration spirituelle des Peuplades;  
 » n'est pas moins extraordinaire que le Gouver-  
 » nement politique: chaque Village n'a qu'un  
 » Curé; mais il est assisté d'un autre Prêtre ou  
 » même de deux, suivant le nombre des habi-  
 » tans. Ces deux ou trois Prêtres, servis par six  
 » jeunes garçons, qui font l'Office de Clercs à  
 » l'Eglise, forme dans chaque Village une espèce de  
 » petit Collège, où toutes les heures d'exercice sont  
 » réglées comme dans les Collèges des grandes  
 » Villes. La plus pénible fonction des Curés, est de vi-  
 » siter en personne les plantations des Américains,

pour  
 ranis  
 res,  
 n'étai  
 Le C  
 Bouc  
 vianc  
 du r  
 est c  
 leur  
 servi  
 presc  
 pour  
 gé. C  
 que j  
 fait l  
 de l'  
 gran  
 Le  
 tion  
 tion:  
 » A  
 » dev  
 » con  
 » être  
 » nist  
 » tre  
 » cha

de cette Na  
 mens , d'étof-  
 s donnent en  
 de la cire &  
 remettent ce  
 e commerce,  
 n'est pas le  
 , du produit  
 les marchan-  
 Communauté.  
 s ne font pas  
 se procuret  
 oint de com-  
 ils ne font  
 dont on s'ef-

Peuplades ;  
 le Gouver-  
 e n'a qu'un  
 e Prêtre ou  
 e des habi-  
 rvis par six  
 de Clercs à  
 ne espèce de  
 xercice font  
 des grandes  
 rés, est de vi-  
 Américains,

» pour les encourager au travail, sur-tout les Gua-  
 » ranis, qui abandonneraient la culture des ter-  
 » res, & se laisseraient manquer de tout, s'ils  
 » n'étaient excités avec une continuelle attention.  
 » Le Curé n'assiste pas moins régulièrement à la  
 » Boucherie publique, pour la distribution des  
 » viandes, qui se fait par rations, à proportion  
 » du nombre de personnes dont chaque famille  
 » est composée. Il visite aussi les malades, pour  
 » leur donner les secours spirituels, & les faire  
 » servir avec charité. Ces soins, qui l'occupent  
 » presque tout le jour, lui laissent peu de temps  
 » pour d'autres Offices, dont son Vicaire est char-  
 » gé. C'est le Vicaire, par exemple, qui, cha-  
 » que jour, à l'exception du Jeudi & du Samedi,  
 » fait le Catéchisme dans l'Eglise aux jeunes gens  
 » de l'un & l'autre sexe, dont le nombre est si  
 » grand, qu'il passe deux mille dans chaque Village.  
 » Le Dimanche, tous les habitans, sans distinc-  
 » tion d'âge, vont recevoir les mêmes instruc-  
 » tions.

» A la rigueur, continue Don d'Ulloa, ces Curés  
 » devraient être nommés par le Gouverneur,  
 » comme Vice - Patron des Eglises, & devraient  
 » être admis par l'Evêque aux fonctions de leur mi-  
 » nistère: mais, comme il pourrait arriver qu'en-  
 » tre les trois Sujets qui seraient présentés pour  
 » chaque nomination, le Gouverneur & l'Evêque

## 28 HISTOIRE GÉNÉRALE

Pérou.

ne distinguassent pas tout-d'un-coup le plus habile , & qu'il est à présumer que les Provinciaux de l'Ordre connaissent toujours mieux le mérite des Sujets , les Gouverneurs & les Evêques ont pris le parti de leur confier leurs droits. Ainsi , c'est le Provincial qui nomme tous les Curés. Il fait sa résidence dans le Bourg de la Candelaria , qui est au centre de toutes les Missions , d'où il fait ses visites dans les autres Peuplades , avec le soin d'envoyer des Missionnaires chez les Gentils. Il est soulagé , dans ses fonctions , par deux Vice - Supérieurs , qui résident , l'un près de la riviere de Parana , l'autre près de celle d'Uruguay. Le Roi paie les appointemens aux Curés dans les Missions des Guaranis. Ils montent , par an , à 300 piastras , en y comprenant ceux du Vicaire. Cette somme est remise à la disposition du Supérieur , qui fournit tous les mois , à chaque Curé , ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture & son habillement. Les Missions des Chiquitos , qui ont un Supérieur à part , ne sont pas comprises dans cet arrangement ; & , leur Nation étant plus laborieuse , les Curés tirent leur subsistance de son travail. »

Le seul malheur de tous ces Peuples , est d'être sujets à des maladies contagieuses , telles que la petite vérole , les fièvres malignes & plusieurs

autres  
nom d  
vages.  
présent  
tant qu  
s'est éc  
quillité  
maladies r  
sent po  
le nom  
Jama  
tant du  
Espagne  
Paragua  
serve D  
passe ,  
les avan  
est de r  
ré , les  
ment d  
entre le  
entre le  
La J  
Buénos  
nemen  
Côtes  
man à  
ques a

le plus ha-  
 les Provin-  
 urs mieux le  
 s & les Evê-  
 leurs droits.  
 me tous les  
 Bourg de la  
 e toutes les  
 es dans les  
 envoyer des  
 est soulagé,  
 Supérieurs,  
 de Parana,  
 Roi paie les  
 Missions des  
 oo piaſtres,  
 ette ſomme  
 érier, qui  
 uré, ce qui  
 & ſon ha-  
 os, qui ont  
 nprises dans  
 tant plus la-  
 ance de ſon  
 s, eſt d'é-  
 telles que  
 & pluſieurs

autres, auxquelles ils donnent vulgairement le  
 nom de *peſte*, parce qu'elles font d'étranges ra-  
 vages. Auſſi, quelques nombreuſes qu'on ait re-  
 préſentées les Peuplades, elles ne le ſont pas au-  
 tant qu'elles devraient l'être, pour le temps qui  
 ſ'eſt écoulé depuis leur formation, & pour la tran-  
 quillité dont elles jouiſſent. Quand ces cruelles ma-  
 ladies régnent, les Curés & leurs Adjoints ne ſuffi-  
 ſent point à ce ſurcroît de travail, & l'on augmente  
 le nombre des Vicaires.

---



---

 Pérou.

Jamais les Jéſuites ne ſouffrent qu'aucun habi-  
 tant du Pérou, de quelque Nation qu'il ſoit,  
 Eſpagnol ou Métis, entre dans leurs Miſſions du  
 Paraguay. On les accuſe fort injuſtement, ob-  
 ſerve Don d'Ulloa, de vouloir cacher ce qui ſ'y  
 paſſe, par la crainte qu'on ne partage avec eux  
 les avantages du commerce. Leur unique vue,  
 eſt de maintenir dans l'innocence & la ſimplici-  
 té, les hommes qu'ils ont fait ſortir heureuſe-  
 ment de leur barbarie, & qu'on peut compter  
 entre les meilleurs Chrétiens du Monde, comme  
 entre les plus fidèles Sujets de l'Eſpagne.

La Jurisdiction Eccléſiaſtique de l'Evêché de  
 Buénoſ-Aires, s'étend auſſi loin que le Gouver-  
 nement du même nom, qui prend depuis les  
 Côtes maritimes à l'Est, juſqu'au Pays de Tucuman  
 à l'Oueſt, & depuis les Terres Magellani-  
 ques au Sud, juſqu'au Paraguay, vers le Nord.

Pérou.

Les terres arrosées par Rio de la Plata, sont de ce Gouvernement. Elles furent découvertes par Juan Diaz de *Solis*, qui, étant parti d'Espagne, en 1515, arriva sur les bords de ce fleuve, & prit possession des pays voisins, au nom de son Roi. Ce Capitaine ayant été tué par les habitans auxquels il avait pris trop de confiance, on envoya sur la même Côte, en 1526, Sébastien Cabot, qui entra dans ce fleuve, & découvrit l'Isle qu'il nomma *Saint-Gabriel*. Plus loin, il découvrit une autre Riviere, qui se jette dans Rio de la Plata, à laquelle il donna le nom de San-Salvador. Il y fit entrer ses vaisseaux; ensuite, ayant bâti un Fort, où il laissa garnison, &, continuant de naviguer par la riviere de Parana, l'espace d'environ deux cens lieues, il découvrit le Paraguay. Quelques lingots d'argent qu'il reçut des Américains qu'il avait rencontrés; particulièrement des Guaranis, qui les avaient apportés des autres Provinces du Pérou, lui firent juger qu'ils les tiraient des environs du Fleuve. De-là, le nom de *Rio de la plata* ou *Riviere d'argent*, qui a prévalu sur celui de Rio de Solis, le premier que ce Fleuve avait porté, en mémoire de celui qui l'avait découvert.

Buénos-Aires.

Buénos-Aires est la Ville Capitale de ce Gouvernement, bâtie, en 1535, par Don Pédre de Mendoza, qui en fut le premier Gouverneur,

Il cho  
nomm  
de R  
qui co  
degrés  
Mérid  
parce  
cun au  
Buéno  
élevée  
petite  
Ville,  
maison  
race  
ses ru  
grande  
petite  
où le  
de ce  
la Vil  
glées.  
bauge  
jourd  
couve  
de -  
celui  
font  
fréqu

Plata, sont de  
 couvertes par  
 parti d'Espagne,  
 ce fleuve, &  
 le nom de son  
 r les habitans  
 lance, on en  
 Sébastien Ca  
 découvrit l'Isle  
 in, il décou  
 e dans Rio de  
 de San-Salva  
 ensuite, ayant  
 & continuant  
 ana, l'espace  
 ouvrit le Para  
 il reçut des  
 ticulierement  
 és des autres  
 qu'ils les ti  
 a, le nom de  
 qui a prévalu  
 nier que ce  
 de celui qui  
 de ce Gouv  
 on Pédre de  
 Gouverneur,

Il choisit pour en jeter les fondemens, un lieu  
 nommé *Cabo-Blanco*, sur la côte méridionale  
 de Rio de la Plata, près d'une petite riviere  
 qui coule du même côté. Cette Ville est à 34  
 degrés, 34 minutes, 38 secondes, de latitude  
 Méridionale. Elle a reçu le nom de Buénos-Aires,  
 parce qu'en effet l'air y est meilleur qu'en au  
 cun autre endroit de cette partie de l'Amérique.  
 Buénos-Aires est bâtie dans une plaine, un peu  
 élevée néanmoins au-dessus du terrain que la  
 petite riviere arrose. C'est une assez grande  
 Ville, puisqu'on y compte jusqu'à trois mille  
 maisons d'Espagnols, & d'autres habitans de  
 race mêlée. Sa forme est longue & étroite ;  
 ses rues droites, & d'une largeur médiocre. La  
 grande Place, qui est spacieuse, aboutit à la  
 petite riviere, vis-à-vis de laquelle est un Fort  
 où le Gouverneur fait sa résidence. La Garnison  
 de ce Fort, & de quelques autres qui défendent  
 la Ville, est de mille hommes de troupes ré  
 glées. Les maisons n'étaient autrefois que de  
 bauge, couvertes de paille & fort basses. Au  
 jourd'hui elles sont de chaux & de briques,  
 couvertes de tuiles, & d'un étage, sans le rez  
 de - chaussée. Le climat n'est pas différent de  
 celui d'Espagne; c'est-à-dire, que les saisons y  
 sont distinguées de même : mais les orages y sont  
 fréquens en hiver; & la chaleur de l'été y est

---

 Pérou,

Pérou.

tempérée par quelques vents agréables, qui soufflent dès les huit à neuf heures du matin.

La Ville est environnée de vastes campagnes, toujours vertes, dont la fertilité procure une si grande abondance de bestiaux, qu'il n'y a pas de Ville au Monde où les viandes soient à meilleur marché, ni de meilleur goût. Le cuir des bestiaux est presque la seule chose que l'on paie. Il n'y a pas plus de vingt ans que les campagnes voisines de Buénos-Aires, vers l'Occident, le Sud & le Nord, étaient remplies de bœufs & de chevaux sauvages, qui ne coûtaient que la peine de les prendre. Quoiqu'ils ne manquent pas aujourd'hui, cette grande abondance est diminuée depuis que les Espagnols & les Portugais les tuent pour en avoir les cuirs, qui sont un des principaux commerces du Pays. Le gibier n'y est pas moins abondant que la viande de boucherie; & la rivière fournit de très-bon poisson, sur-tout des *Pejes-Reyes*, ou poissons rois, longs d'une demie-aune & plus. Les fruits d'Europe & du Pays, croissent dans ce terroir. En un mot, c'est le Pays de la bonne-chère; avec tous les avantages d'un air fort sain.

Les Villes de Santa-Fé, Las Corrientes, & Monte-Video, appartiennent au Gouvernement de Buénos-Aires. Monte-Video est bâtie depuis quelques années, sur le bord de la Baie dont il

porte

porte  
lieux  
Les r  
Tecon  
terres  
bâtie.  
quilat  
C'est p  
l'herbe  
de Las  
& la r  
Elle e  
deux d  
qui est  
dans &  
Troupe  
Les Sau  
ont au  
ion, d  
Nou  
détails f  
la Capi  
les Vill  
que.  
Les  
rdinai  
ement  
articul

T

es, qui souffrent  
 matin.  
 campagnes,  
 procure une si-  
 n'y a pas de  
 t à meilleur  
 qu'il des bes-  
 e l'on paie.  
 les campa-  
 l'Occident,  
 es de bœufs  
 ôtaient que  
 ne manquent  
 dance est di-  
 & les Portu-  
 gais, qui font  
 ys. Le gibier  
 la viande de  
 de très-bon  
 ou poissons  
 s. Les fruits  
 s ce terroir.  
 bonne-cher;,  
 t sain.  
 rrientes, &  
 gouvernement  
 bâtie depuis  
 Baie dont il  
 porte

porte le nom. Santa-Fé est à quatre-vingt-dix  
 lieues au Nord-Ouest de Buénos-Aires, entre  
 les rivières de la Plata & de Salado, dont la  
 seconde se jette dans l'autre, après avoir traversé les  
 terres du Tucuman. Cette Ville est petite & mal  
 bâtie. Elle a souvent été ruinée par les Idolâtres,  
 qui la tiennent encore dans des alarmes continuelles.  
 C'est par cette Ville que se fait le commerce de  
 l'herbe du Paraguay avec Buénos-Aires. La Ville  
 de Las Corrientes est entre les rivières de la Plata  
 & la rivière de Parana, à cent lieues de Santa-Fé.  
 Elle est aussi très-petite & fort mal bâtie. Les  
 deux dernières ont un Corréjidor particulier,  
 qui est Lieutenant du Gouverneur. Leurs habi-  
 tans & ceux de la campagne sont classés en  
 Troupes de milice, pour résister aux incursions  
 des Sauvages. Toutes les Missions du Paraguay  
 sont aujourd'hui dépendantes, pour la Jurisdic-  
 tion, du Gouvernement de Buénos-Aires.

Nous croyons devoir entrer dans quelques  
 détails sur Lima, que l'on nomme non-seulement  
 la Capitale du Pérou, mais la Reine de toutes  
 les Villes des Contrées Méridionales de l'Amé-  
 rique.

Les Vice-Rois du Pérou font leur demeure  
 ordinaire dans le Palais de Lima. Leur Gouver-  
 nement n'est que triennal; mais, par des ordres  
 particuliers du Souverain, il est quelquefois con-

---

 Pérou.

---

 Lima.

Pérou.

tinué. Leur autorité est absolue sans aucune exception. Ils sont à la tête de tous les Tribunaux, dont les Officiers ne sont que leurs Ministres pour l'expédition des affaires. Un Vice-Roi du Pérou règne en effet dans toute l'étendue de sa Jurisdiction, & sa pompe extérieure n'est pas différente de celle de la Royauté. Il a deux Compagnies de Gardes, l'une à cheval, de 160 Maîtres, n'est composée que d'Espagnols, & monte la garde à la principale porte du Palais. Le Vice-Roi ne sort jamais sans être accompagné d'un piquet de huit de ces gardes, dont quatre le précèdent & quatre le suivent. L'autre Compagnie est de cinquante hallebardiers Espagnols aussi. Ils sont la garde à la porte des Sallons, par où l'on se rend à l'Audience publique, & plus intérieurement encore à celle de l'appartement du Vice-Roi. Ils l'accompagnent non-seulement jusqu'à la porte du Palais, lorsqu'il en sort, mais dans toutes les Salles des Tribunaux, & le reconduisent de même, à son retour. Il nomme les Capitaines, comme les autres Officiers, de ces deux Compagnies, & ces Emplois sont d'une haute distinction. Outre ces deux Troupes, il a toujours, dans l'intérieur du Palais, un détachement d'Infanterie de cent Soldats, pour l'exécution de ses ordres.

Non-seulement il préside aux délibérations

es Cour  
e celui  
ment tro  
aux Mul  
portraits  
l'autre au  
encore,  
rand, cab  
sique,  
gnans.  
ment, f  
ec son  
nt toute  
elles qui  
e, sont  
m d'Au  
r ressort  
s Indes  
ui du d  
bunaux  
la par  
é de h  
ont tro  
e pour  
r les pla  
utent &  
posée d  
l Crimi

aucune ex-  
 les Tribu-  
 leurs Mi-  
 Un Vice-  
 oute l'éten-  
 extérieure  
 é. Il a deux  
 al, de 160  
 s, & monte  
 Palais. Le  
 accompagné  
 dont quatre  
 autre Com-  
 s Espagnols  
 des Sallons,  
 publique, &  
 de l'apparte-  
 ent non-seu-  
 lorsqu'il en  
 Tribunaux,  
 retour. Il  
 autres Offi-  
 ces Emplois  
 e ces deux  
 ur du Palais,  
 nt Soldats,  
 délibérations

les Cours de Justice, du Conseil de Guerre &  
 de celui des Finances, mais il donne journalle-  
 ment trois Audiences; l'une aux Américains &  
 aux Mulâtres, dans un beau fallon, orné des  
 portraits de tous les Vice-Rois ses prédécesseurs;  
 l'autre aux Espagnols, dans une salle plus riche  
 encore, & la troisieme aux Dames, dans un  
 grand cabinet, où l'on voit, sous un dais mag-  
 nifique, les portraits du Roi & de la Reine  
 regnans. Les affaires qui concernent le Gouver-  
 nement, sont expédiées par un Secrétaire d'Etat,  
 avec son Assesseur. C'est de ce Bureau que sort  
 ent toutes les expéditions militaires & civiles.  
 Celles qui regardent l'administration de la Jus-  
 tice, sont le partage du Tribunal qui porte le  
 nom d'Audience. Elles y sont décidées en der-  
 nier ressort, sans appel même au Conseil suprême  
 des Indes, du moins dans tout autre cas que  
 celui du déni de Justice. C'est le principal des  
 Tribunaux de Lima; mais rien ne s'y passe qu'a-  
 vec la participation du Vice-Roi. Il est com-  
 posé de huit Auditeurs & d'un Fiscal Civil;  
 il a trois salles d'assemblées dans le Palais;  
 une pour les délibérations, & les deux autres  
 pour les plaidoeries. Les affaires Criminelles se  
 traitent & se jugent dans une quatrieme salle,  
 composée de quatre Alcades de Corte, & d'un  
 Fiscal Criminel. Les Américains ont leur Fiscal

~~\_\_\_\_\_~~  
 Pérou.

---

 Pérou.

protecteur. Le second Tribunal est celui de la Chambre des Comptes, composée d'un Régent qui préside, de cinq Maîtres des Comptes, deux Maîtres des Résultats, & deux Ordonnateurs, avec quelques Surnuméraires des dernières classes. C'est-là qu'on juge définitivement les comptes de tous les Corrégidors, & on y a été chargés du recouvrement des tributs. On y règle aussi tout ce qui appartient à la distribution & à l'administration des Finances.

Un troisième Tribunal, nommé la *Casa Real*, est composé d'un Facteur, d'un Maître des Comptes & d'un Trésorier, avec titres d'Officiers Royaux. Leur Inspection s'étend sur tous les biens du Domaine Royal, & sur les *Alcalázas*; nom qu'on donne au quint du produit des mines.

Le Corps de Ville est formé de *Régidores* ou Echevins, d'un *Alfarez Real*, ou Lieutenant Général de Police, & de deux Alcades, & sont les Juges Royaux. Ces Officiers sont tirés de la principale Noblesse de la Ville. Leur objet est l'Administration économique de la Ville, & ce sont les Alcades ordinaires qui préfont aux assemblées, chacun leur mois. Par un privilège particulier de Lima, la Jurisdiction de son Corrégidor ne s'étend que sur les Américains,

La  
mpo  
ent  
Tréfori  
concern  
stats,  
voir la  
Les  
les affair  
qui est  
deux  
ur pro  
ndés  
emens  
Le Ch  
ent le  
gnitain  
antre  
anoins  
ats pa  
tion; de  
bendiers,  
seuls le  
Celui  
eurs &  
l'Inqu  
pême  
et emplo

est celui de  
 ée d'un Rége  
 des Comptes  
 deux Ordonn  
 raires des de  
 juge définitiv  
 Corregidors, c  
 ent des tribu  
 artient à la d  
 es Finances.  
 omme la Cap  
 ur, d'un Ma  
 vec titres d'Or  
 s'étend sur t  
 & sur les Al  
 uint du proc

é de Régido  
 , ou Lieuten  
 x Alcades,  
 ficiers font t  
 Ville. Leur  
 que de la Vi  
 es qui prési  
 bis. Par un  
 Jurisdiction  
 sur les Am

La Caisse des Morts est un autre Tribunal , composé d'un Juge Supérieur , qui est ordinairement un des Auditeurs , d'un Avocat & d'un Trésorier. Il connaît de toutes les causes qui concernent les biens de ceux qui sont morts instans, ou chargés des deniers d'autrui , sans avoir laissé de légitime héritier.

Les Négocians ont aussi leur Tribunal , pour les affaires de commerce. C'est celui du Consulat , qui est composé d'un Prévôt des Marchands , & de deux Consuls , élus par les Négocians , dans leur propre Corps. Ces trois Magistrats , secondés d'un Assesseur , jugent suivant les Réglemens des Consuls de Cadix & de Bilbao.

Le Chapitre de la Cathédrale , où l'Archevêque est le premier rang , est composé de cinq Chanoines , un Doyen , un Archidiacre , un Chantre , un Ecolâtre & un Trésorier ; de neuf Chanoines , dont quatre obtiennent leurs Canonicats par concours , & les autres par présentation ; de six Prébendiers & de six demi-Prébendiers. L'Archevêque & son Official forment seuls le Tribunal Ecclésiastique.

Celui de l'Inquisition consiste en deux Inquisiteurs & un Fiscal , tous deux à la nomination de l'Inquisiteur-général d'Espagne , ou du Conseil suprême d'Inquisition , pendant la vacance de son emploi. Le Tribunal de la Cruzada est com-

Pérou,

---



---

Pérou.

posé d'un Commissaire subdélégué, d'un Trésorier, & d'un Maître des Comptes, assistés, dans leurs délibérations, par le Doyen des Auditeurs de l'Audience. Enfin la Ville a son Hôtel des Monnoies avec les Officiers nécessaires.

L'Université porte le nom de Saint-Marc, & les Colléges ont des chaires fondées, où l'on professe toutes les Sciences. Elle fut établie par Charles-Quint, avec des privilèges qui furent confirmés par les Papes Paul III & Pie V. En 1572, elle fut incorporée à celle de Salamanque, pour jouir des mêmes prérogatives. Son Recteur est élu tous les ans. On y compte environ cent quatre-vingt Docteurs dans toutes les Facultés, & communément près de deux mille Etudiants. Il y a trois Colléges, & vingt Chaires bien rentées.

Les habitans de Lima sont mêlés d'Espagnols, de Nègres, de races de Nègres, d'Américains, de Métis, & d'autres races mêlées. On fait monter le nombre des Espagnols à seize ou dix-huit mille, dont un tiers, ou le quart du-moins, est composé de la Noblesse la plus distinguée & la plus avérée du Pérou. Plusieurs sont décorés de titres Castillans, anciens & modernes. On compte jusqu'à quarante-cinq Comtes ou Marquis, avec un nombre proportionné de Chevaliers des Ordres Militaires d'Espagne. Entre les autres

famille  
que la  
la plus  
qui ti  
Prince  
épousa  
haute  
cordé  
porter  
à rec  
font u  
un gr  
de ca  
tures  
Elles  
que c  
devan  
conten  
& d'u  
qu'à  
à cin  
aussi t  
Au  
cipal  
à Lin  
qualit  
avec l  
ancien

, d'un Tréso-  
 assistés, dans  
 des Auditeurs  
 on Hôtel des  
 res.  
 nt-Marc, &  
 ées, où l'on  
 t établie par  
 s qui furent  
 & Pie V. En  
 Salamanque,  
 Son Recteur  
 environ cent  
 les Facultés ;  
 ille Etudiants.  
 Chaires bien  
 d'Espagnols,  
 d'Américains,  
 ées. On fait  
 seize ou dix-  
 rt du-moins,  
 distinguée &  
 sont décorés  
 odernes. On  
 ou Marquis,  
 Chevaliers  
 re les autres

familles nobles, il y en a de fort illustres, quoi-  
 que sans titres, témoins vingt-quatre Majorats, Pérou.  
 la plupart d'ancienne fondation. Celle d'Ampuéro,  
 qui tire son origine des anciens Incas, par une  
 Princesse de leur sang, qu'un Capitaine Espagnol  
 épousa au temps de la conquête, est dans une  
 haute distinction. Les Rois d'Espagne lui ont ac-  
 cordé des honneurs & des prérogatives, qui  
 portent les personnes du nom le plus illustre,  
 à rechercher son alliance. Toutes ces familles  
 font une figure convenable à leur rang. Elles ont  
 un grand nombre de domestiques & d'esclaves,  
 de carrosses & de calèches. Ces dernières voi-  
 tures sont communes, jusques dans la bourgeoisie.  
 Elles ne sont tirées que par une mule, & n'ont  
 que deux roues, avec deux sièges, l'un sur le  
 devant & l'autre sur le derrière, qui peuvent  
 contenir quatre personnes. La plupart sont dorées  
 & d'une forme agréable. Aussi coûtent-elles jus-  
 qu'à mille écus. On en fait monter le nombre  
 à cinq ou six mille, & celui des carrosses est  
 aussi fort grand.

Aux terres & aux emplois, qui font le prin-  
 cipal soutien des familles nobles, il est permis  
 à Lima de joindre les profits du commerce ; la  
 qualité de commerçant n'y est point incompatible  
 avec la Noblesse. Une Déclaration Royale, aussi  
 ancienne que la conquête, a guéri les Espagnols

Pérou.

de la répugnance qu'ils avaient pour ce moyen de s'enrichir. Elle porte expressement : « Que , » sans déroger , & sans craindre l'exclusion des » Ordres Militaires , on peut exercer le com- » merce en Amérique. » Don d'Ulloa regrette que cette heureuse loi ne soit pas commune à tous les Royaumes de l'Espagne , qui en ressentiraient bientôt de grands avantages. A Lima , comme à Quito , le nombre des familles augmente sans cesse par de nouveaux établissemens. Cette Ville étant comme le centre de tout le commerce du Pérou , il y aborde quantité d'Européens , les uns pour y travailler à leur fortune , les autres pour exercer les emplois auxquels ils ont été nommés par la Cour. Plusieurs s'en retournent , après avoir fini leurs affaires ; mais la plupart , charmés des agrémens & de la fertilité du pays , s'y attachent par des mariages , ou par de simples engagements de commerce , qui tournent , après eux , à l'avantage des parens qu'ils ont laissés en Espagne.

Les Nègres & les mulâtres font la plus grande partie des habitans. Ils exercent les Arts mécaniques , ce qui n'empêche point , comme à Quito , que les mêmes professions ne soient exercées aussi par des Européens. A Lima , l'objet commun est de s'enrichir , & l'on n'y connaît point de préjugé qui soit regardé comme un

obstac  
rans ,  
dont l  
deur d  
Leur o  
faire d  
denrée  
mestiq  
libres  
de cet

L'ha  
de cel  
qui ré  
tions.  
droit  
un vil  
dans l  
distinc  
jours e  
de l'Eu  
person  
& , pa  
même  
Mais l  
celui  
si gran  
d'Espa  
Do

ce moyen  
 nt : « Que ,  
 xclusion des  
 er le com-  
 oa regrette  
 commune à  
 en ressen-  
 . A Lima ,  
 s augmente  
 mens. Cette  
 ur le com-  
 ité d'Euro-  
 ar fortune ,  
 uxquels ils  
 rs s'en re-  
 es ; mais la  
 la fertilité  
 riages , ou  
 erce , qui  
 rens qu'ils

us grande  
 rts méca-  
 comme à  
 ne soient  
 a, l'objet  
 connaît  
 mme un

obstacle. La troisième & dernière espèce d'habitans , est celle des Américains & des Métis , dont le nombre n'est pas proportionné à la grandeur de la Ville , ni à la quantité des mulâtres. Leur occupation est d'ensemencer les terres , de faire des ouvrages de poterie , & de vendre les denrées aux marchés ; car tout le service domestique se fait par des Nègres & des mulâtres , libres ou esclaves ; mais le plus grand nombre est de cette dernière classe.

L'habillement des hommes ne diffère à Lima , de celui d'Espagne , que par un excès de luxe , qui règne généralement dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe , est en droit de la porter , & le mulâtre , qui exerce un vil métier , est quelquefois plus magnifique dans ses habits , que l'Espagnol de la première distinction. Aussi l'industrie invente-t-elle tous les jours de nouvelles étoffes , & celles qui viennent de l'Europe , sont aussi débitées. Le prix n'arrête personne. Chacun se pique d'avoir les plus belles ; & , par une autre ostentation , on n'en a pas même le soin que semble demander leur cherté. Mais le luxe des femmes l'emporte beaucoup sur celui des hommes ; & la différence est d'ailleurs si grande , entre leur parure & celle des Dames d'Espagne , qu'elle mérite quelque détail.

Don d'Ulloa ne dissimule point qu'elle parait

---



---

 Pérou.

Pérou.

d'abord indécente. « Il n'y a que l'usage, dit-il, qui puisse la rendre supportable. » Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, une jupe de toile, qui se nomme *fustan*, & qui n'est que ce qu'on nomme en Europe une jupe blanche ou de dessous; ensuite une jupe ouverte, & un pourpoint.

Les manches de la chemise, longues d'une aune & demie & larges de deux, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies, & diversement attachées. Pardessus la chemise est le pourpoint, dont les manches sont fort grandes, & de forme circulaire. Elles sont de dentelles, avec des bandes de batiste très-fine entre deux. La chemise est arrêtée sur les épaules, par des rubans qui tiennent au corset. Ensuite les manches rondes du pourpoint se retroussent sur les épaules, & celles de la chemise pardessus. Elles y sont arrêtées; & ces quatre rangs de manches forment quatre espèces d'ails, qui descendent jusqu'à la ceinture. En été, l'on ne voit point de femmes qui n'aient la tête couverte d'un voile assez semblable à la chemise & au corps du pourpoint; il est de batiste, ou de linon très-fin, garni de dentelles. En hiver, dans leurs maisons, les femmes s'enveloppent d'un *rebos*, qui n'est qu'une simple pièce de *bayette* ou de flanelle; mais sont-elles en

1 Femme de Lima en Habit de Ville. 2 en Habit de Menage.  
3 Espagnol vêtu comme on l'est au Perou. 4 Mulâtre.  
5 Negre domestique.



Bnard del. et sculp.

ALE  
l'usage, dit-il,  
le. » Cet ha-  
, la chemise,  
e *fustan*, &  
a Europe une  
uite une jupe  
ongues d'une  
font garnies  
s unies, &  
la chemise  
anches font  
ulaire. Elles  
es de batiste  
est arrêtée sur  
tiennent au  
du pourpoint  
celles de la  
étés; & ces  
atre espèces  
ure. En été,  
aient la tête  
à la che-  
de batiste,  
elles. En hi-  
nes s'enve-  
simple pièce  
nt-elles en

vifite  
jupc  
d'or  
noir  
pare  
pas  
ce q  
plus  
le fo  
chen  
écus.  
U  
le pl  
petit  
qu'on  
grand  
soulie  
plupa  
six p  
une  
eme  
large  
dom  
mod  
meu  
bouc  
pou  
tout

visite , le rebos est orné & garni comme le jupon. Quelques-unes le garnissent de franges d'or & d'argent ; d'autres de passemens de velours noir. Au-dessus du jupon , elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint , qui ne passe pas les bords de celui-ci. On doit comprendre ce que coûte un habillement , où l'on emploie plus de matiere pour les garnitures que pour le fond ; & l'on ne sera pas étonné que la seule chemise revienne quelquefois à plus de mille écus.

---

Pérou.

Un des agrémens , dont les femmes se piquent le plus à Lima , c'est d'avoir le pied petit. La petitesse du pied y passe pour une si grande beauté , qu'on y raille les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance , on fait porter aux filles de souliers si étroits que , dans l'âge avancé , la plupart n'ont les pieds longs que de cinq ou six pouces. Les souliers sont plats & sans semelle : une pièce de maroquin sert tout-à-la-fois de semelle & d'empeigne. Ils ont la pointe aussi large & aussi longue que le talon ; ce qui leur donne la forme d'un 8. Rien n'est moins commode ; mais elles prétendent que le pied en demeure plus régulier. Ils le ferment avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries , plus pour l'ornement que pour l'usage , car étant tout-à-fait plats , ils n'ont pas besoin de boucles

Pérou.

pour tenir au pied : aussi n'empêchent-elles point qu'on ne puisse les ôter facilement. Les bas sont de soie blanche , parce que cette couleur est la plus propre à faire briller la beauté de la jambe , qui est presque entièrement découverte.

La coëffure est d'autant plus agréable , qu'elle est toute naturelle. De tous les présens que la Nature a faits aux femmes de Lima , leur chevelure est un des plus distingués. Elles ont généralement les cheveux noirs , fort épais , & si longs , qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture ; elles les relevent , & se les attachent derrière la tête , en cinq ou six tresses , qui en occupent toute la largeur , & dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe , terminée aux deux bords par deux boutons de diamans , de la grosseur d'une noisette. La partie des tresses , qui n'est point attachée à la tête , a des aigrettes de diamans. Au-devant , l'art forme de petites boucles , qui descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles ; & chaque tempe offre une mouche de velours noir : les pendans-d'oreilles sont des brillans , accompagnés de glands , ou huppées de soie noire. Cet ornement est si commun parmi les femmes ; qu'outre les carcans de perles qu'elles portent autour du col , elles y pendent encore des rosaires , dont les grains sont de perles fines. Les bagues

Espagn  
nadienne  
barbier

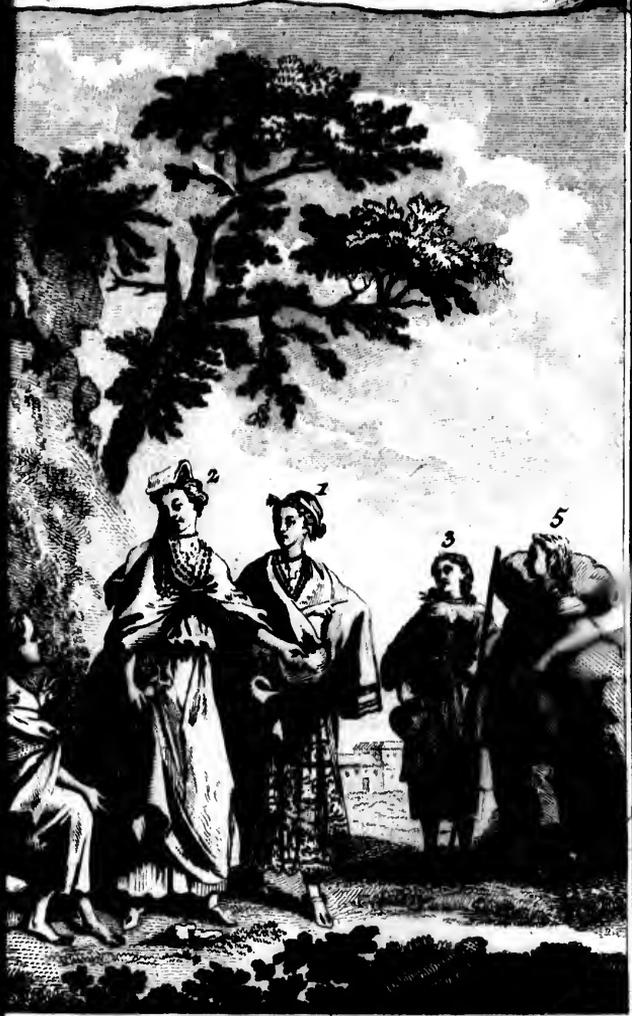
A L E

échant-elles  
ent. Les bas  
e couleur est  
beauté de la  
découverte.  
ble, qu'elle  
sens que la  
leur cheve-  
ont généra-  
& si longs,  
s de la cein-  
ent derriere  
en occupent  
elles passent  
terminée aux  
mans, de la  
tresses, qui  
es aigrettes  
e de petites  
e supérieure  
es; & cha-  
lours noir :  
ns, accom-  
soie noire.  
es femmes ;  
portent au-  
es rosaires,  
Les bagues

Tome XII. Page 44. Pl. 60.

Espagnole de Quito  
Indienne de distinction  
Barbier Indien.

Métive de Quito.  
5. Pâisan Indien.  
6. Indienne du commun.



Bonard Vivant

de dia  
ment  
une pl  
par un  
pour se  
des dia  
d'un p  
point  
en or  
mille d  
étrang  
pour  
foin ,  
faire ,  
terne  
elles p  
gue ju  
& un  
alors  
Négre  
quais  
A  
font  
toute  
vante  
sans l  
yeux  
leur

de diamans & les bracelets de perles sont l'ornement des bras & des mains. Sur l'estomac, c'est une plaque d'or enrichie de diamans, attachée par un ruban qui ceint le corps. Quelques-unes, pour se distinguer, ont, en divers autres endroits, des diamans enchassés dans de l'or. Enfin la femme d'un particulier, sans titre, sans noblesse, ne sort point dans toute sa parure, sans avoir sur elle en ornemens la valeur de trente ou quarante mille écus, & ce qui surprend encore plus les étrangers, c'est l'indifférence qu'elles affectent pour tant de richesses. Elles en ont si peu de soin, qu'il y a toujours quelques réparations à faire, & qu'une partie s'use ou se perd avant le terme naturel de sa durée. Pour aller à l'Eglise, elles prennent un voile de taffetas noir & une longue jupe. Pour la promenade, c'est une cappe & une jupe ronde. Elles sont accompagnées alors de trois ou quatre esclaves de leur sexe, Nègresses ou Mulâtres, en livrée comme les Laquais.

A l'égard de la figure, les femmes de Lima sont presque toutes de taille moyenne, presque toutes belles ou jolies. Avec les cheveux qu'on a vantés, elles ont la peau d'une grande blancheur; sans le secours d'aucun fard, de la vivacité, les yeux charmans & le teint admirable. Don d'Ulloa leur attribue les avantages de l'esprit, comme ceux

Pérou.

du corps. « Elles ont, dit-il, de la pénétration ; elles pensent avec justesse, & s'expriment avec élégance ; leur conversation est douce & amusante. » En un mot, il les trouve si aimables, que cette raison lui paraît expliquer seule pourquoi tant d'Européens forment des attachemens à Lima, & s'y fixent par les nœuds du mariage. Il les représente néanmoins un peu hautaines, à l'égard même de leurs maris, qu'elles aiment à gouverner ; mais il trouve des raisons pour excuser ce faible ; d'autant plus, ajoute-t-il, que si les maris s'y conforment, ils en sont bien dédommagés par des attentions & des complaisances, qu'elles portent plus loin que dans aucun autre pays du monde.

Elles aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre : elles en mettent derrière leurs oreilles, dans leurs robes, & dans toutes les pièces de leur ajustement. Leurs bouquets mêmes sont chargés d'ambre, comme s'il manquait quelque chose au parfum naturel des fleurs. Elles entrelacent leurs cheveux des fleurs les plus éclatantes ; elles en garnissent leurs manches. L'approche d'une femme est annoncée par les délicieuses vapeurs qu'elle exhale. La grande Place offre comme un jardin perpétuel, dans l'abondance & la variété des fleurs que les Américaines y viennent étaler. On y voit les Dames dans leurs calè-

étration; elles  
ent avec élé-  
uce & amu-  
si aimables,  
r seule pour-  
attachemens à  
u mariage. Il  
taines, à l'é-  
les aiment à  
s pour excu-  
il, que si les  
ien dédom-  
mplaisances,  
un autre pays

On ne les  
mettent der-  
& dans tou-  
rs bouquets  
e s'il man-  
l des fleurs.  
urs les plus  
ches. L'ap-  
r les déli-  
le Place of  
ondance &  
es y vien-  
leurs calè-

ches dorées, acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable ou de plus rare, sans faire attention au prix; & ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes. Au reste, chaque femme, dans la sphère, se règle sur celles du rang le plus distingué, sans excepter les Nègresses mêmes, qui veulent imiter les femmes de qualité jusques dans leur chaussure.

La musique est une passion commune aux femmes de tous les ordres. On peut même assurer qu'elles sont toutes gaies & badines. De toutes parts & dans toutes sortes d'états, on n'entend que des chansons vives & ingénieuses, ou des concerts de voix & d'instrumens. Les bals sont fréquens; on y voit danser avec une légèreté qui est rare. En général, rien n'est plus opposé à la mélancolie, que l'humeur des habitans de Lima, & leur goût pour la musique & la danse, aide encore à faire régner la joie.

Avec leur vivacité & leur pénétration naturelle, ils ne manquent point de lumières acquises. On leur voit beaucoup d'ardeur à s'instruire dans la conversation des personnes éclairées qui viennent d'Espagne. L'usage qu'ils ont de former entr'eux de petites assemblées, ne sert pas peu à leur équiper l'esprit par l'émulation. C'est une école continuelle. D'ailleurs ils sont d'un caractère docile, quoique un peu fier. En ménageant

Péron.

leur amour-propre, on est toujours sûr de leur trouver de la complaisance. Ils aiment les manières douces, & les bons exemples font sur eux une grande impression. On assure aussi qu'ils sont courageux, mais qu'ayant un point d'honneur, qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, ils vivent entr'eux dans une société fort tranquille. C'est sur-tout dans la Noblesse qu'on voit briller les meilleures qualités de l'esprit & du cœur. Sa politesse est sans bornes pour les étrangers. Les Mulâtres, moins polis & moins éclairés, sont plus sujets aux défauts qui blessent la société; ils sont rudes, altiers, inquiets, & souvent ils ont entr'eux de vifs démêlés: cependant les désordres, qui naissent de tous ces vices, ne sont pas aussi fréquens qu'on pourrait se l'imaginer de la grandeur de la Ville & de la multitude de ses habitans.

Il ne manque aux agrémens de Lima & de sa situation, que de la pluie pour arroser son terroir. Ce n'est pas ici le lieu de recueillir les observations des Voyageurs sur les causes de cette fâcheuse privation; mais on doit remarquer que l'industrie y supplée, jusqu'à rendre les environs fertiles en toutes sortes de grains & de fruits. On a déjà vu qu'un des soins de l'ancien Gouvernement Américain, & peut-être ce qui lui fait le plus

plus d'h  
quels l'  
condité  
moyen  
res ouv  
même c  
C'est pa  
jourd'hu  
l'orge,  
aux; le  
es olivi  
er régu  
st pas c  
ont, au  
hamps p  
ours le  
l'Août.  
euilles,  
ont pro  
erdre l  
en dép  
ouvelles  
est-à-dir  
canton  
e l'été,  
ême ava  
es fruits  
Ce qu'  
Tome

plus d'honneur, fut d'ouvrir des canaux par lesquels l'eau des rivières pût servir à porter la fécondité dans les terres, & faciliter aux sujets le moyen de les cultiver. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits, & les ont conservés dans le même ordre qu'ils les avaient reçus des Incas. C'est par cette voie qu'on n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'arroser les champs de froment & d'orge, les luzernes pour la nourriture des chevaux; les vastes plantations de cannes de sucre; les oliviers, les vignes & les jardins, pour en tirer régulièrement d'abondantes récoltes. Il n'en est pas de Lima comme de Quito, où les fruits ont aucune saison déterminée. A Lima, les champs produisent dans un temps qui est toujours le même; & la récolte se fait au mois d'Août. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, suivant leur nature; car ceux qui sont propres aux pays chauds, ne font que perdre la vivacité de leur verdure, & ne s'en dépouillent que pour faire place à de nouvelles feuilles. Il en est de même des fleurs, c'est-à-dire, qu'elles ont aussi leurs saisons. Ainsi, dans le canton de Lima, où l'on distingue l'hiver & l'été, comme dans la Zone tempérée, a le même avantage dans la production des arbres & des fruits.

Ce qu'on sème le plus dans le canton, c'est la

Tome XII.

D

Pérou.

luzerne, dont il se fait une consommation prodigieuse. Les habitans ne donnent point d'autre nourriture aux bêtes, sur-tout aux mules & aux chevaux, & ceux mêmes qui n'ont pas de charrois ou calèches, n'étant jamais sans un ou deux de ces animaux, on doit comprendre que le nombre en est infini. Le froment, & les cannes douces, qui produisent un sucre exquis, occupent une autre partie des terres. Tous ces champs sont cultivés par des esclaves Nègres. Les oliviers sont une autre richesse des lieux voisins de Lima. Leur épaisseur les fait ressembler à des forêts; car outre qu'ils sont plus gros, plus hauts, plus touffus que ceux d'Espagne, on ne les taille jamais, ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelachés les uns dans les autres, le jour n'y peut pénétrer. Aussi la charrue ne passe-t-elle jamais dans les champs qui en sont plantés. La seule culture qu'on leur donne, est de nettoier les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre, & d'arracher tous les trois ou quatre ans les petits rejetons qui croissent autour. Il n'en coûte pas d'autre soin pour avoir une grande abondance de belles olives, dont on fait de l'huile, ou qui se conservent à la manière de l'Europe. Elles sont très-propres à ce dernier usage, par leur grosseur & leur beauté, par la douceur de leur jus, & par leur facilité à se détacher de leurs noyaux; qual

es qui  
huile  
pagne.

Les  
ins, ou  
de fru

Quelque  
lusieurs

gale ce  
a saison

manger  
ves dan  
mûrissent

& Lima  
montagne

ception  
oir plus

lima. Cel  
t de très

in dans  
reilles, c  
croissent f

iller &  
Cepend  
ierre se  
est comp  
ailloux l  
ott incor

mation produi  
 point d'autre  
 mules & au  
 pas de carrol  
 un ou deux  
 rendre que le  
 & les cannes  
 exquis, occu  
 us ces champ  
 es. Les olivier  
 isins de Lima  
 es forêts; car  
 ts, plus touffu  
 jamais, ce qu  
 , qu'entrelacé  
 peut pénétrer  
 mais dans le  
 e culture qu'on  
 goles qui con  
 bre, & d'arra  
 es petits reje  
 oûte pas d'au  
 abondance de  
 ile, ou qui se  
 . Elles sont très  
 eur grosseur &  
 r jus, & par  
 voyaux; quali

es qui manquent aux olives Espagnoles : aussi  
 l'huile de Lima est-elle supérieure à celle d'Es-  
 pagne.

Pérou.

Les environs de la Ville sont remplis de jar-  
 dins, où croissent toutes les espèces de légumes  
 & de fruits. Leur bonté répond à leur abondance.  
 Quelques louanges qu'on ait données à ceux de  
 plusieurs autres cantons, il n'y en a point qui  
 égale ceux de Lima. D'ailleurs, toute l'année est  
 la saison des fruits, & l'on peut sans cesse les  
 manger frais, parce que les saisons étant alterna-  
 tives dans les montagnes & les vallées, les fruits  
 mûrissent d'un côté, lorsqu'ils cessent de l'autre,  
 & Lima, qui n'est qu'à 25 ou 30 lieues des  
 montagnes, en tire de toutes les sortes, à l'ex-  
 ception de quelques-uns qui demandent un ter-  
 roir plus chaud. Le raisin est de diverses espèces à  
 Lima. Celui qu'on nomme *raisin d'Italie*, est gros  
 & de très-bon goût. On ne fait aucune sorte de  
 vin dans le canton : il n'y a que du raisin de  
 raisilles, qui s'étendent sur la terre, où elles  
 croissent fort bien, sans autre soin que de les  
 cueillir & de les arroser.

Cependant la qualité du terroir est non-seulement  
 pierreuse & sablonneuse, mais on peut dire qu'il  
 est composé que de petites pierres à fusil, ou de  
 cailloux lisses, ce qui rend quelques chemins  
 fort incommodés, à cheval comme à pied. Les

## SE HISTOIRE GÉNÉRALE

Pérou.

lieux où l'on sème, ont environ deux pieds de bonne terre : mais si l'on creuse au-delà, on n'y trouve plus que cette sorte de cailloux ; d'où l'on conclut que la mer couvrait autrefois tout cet espace. Une autre propriété du même terroir, est d'être rempli de sources. On n'y creuse pas à quatre ou cinq pieds, sans trouver de l'eau. Les Voyageurs en donnent deux causes ; l'une, que l'eau de la mer s'y infinue & s'y filtre aisément ; l'autre, qu'un grand nombre de ruisseaux & de torrens, qui coulent des montagnes, se perdent dans cette plaine, avant que d'avoir pu se joindre aux rivières, & qu'ils inondent le terrain, en s'y répandant. Il se trouve même des rivières qu'on n'aperçoit point, parce que leur lit est rempli de pierres ; mais un animal n'y peut remuer les pieds, sans y faire soudre l'eau. Cette abondance d'eau souterraine contribue sans doute à la fertilité du pays, sur-tout à l'égard des hautes plantes dont les racines pénètrent assez loin pour être sans cesse arrosées.

Outre les vergers, les jardins & les plantations, qui mettent une charmante variété dans les campagnes, il y a des lieux où la Nature seule fournit un spectacle agréable aux habitans & la plus abondante nourriture aux troupeaux. Les collines de San-Christoval & d'Amancab

font cou  
vive &  
lieux voi  
mens, à  
caës tire  
à quatre  
colline e  
Ville en  
Fauxbour  
d'oranger  
deux cen  
de belles  
rivière, &  
que jour  
Le voi  
mens d'a  
Sépulcres  
murailles  
à trois li  
encore fu  
les murs  
ceux de  
que bâtis  
tier & sa  
plus viole  
tandis qu  
de tous  
gnols, y

eux pieds de  
 u-delà, on  
 de cailloux;  
 trait autrefois  
 té du même  
 ces. On n'y  
 sans trouver  
 nt deux cau-  
 y insinue &  
 rand nombre  
 coulent de  
 laine, avan-  
 res, & qu'il  
 andant. Il se  
 n'apperçoit  
 i de pierres  
 s pieds, sans  
 ndance d'eau  
 à la fertilité  
 utes plantes  
 oin pour e  
 & les planta-  
 variété dan-  
 où la Nature  
 aux habitans  
 ux troupeaux  
 z d'Amancaes

sont couvertes, au printems, d'une verdure fort  
 vive & d'une grande variété de fleurs. Divers  
 lieux voisins de la Ville offrent les mêmes agrè-  
 mens, à cinq ou six lieues de distance. Aman-  
 caes tire son nom d'une très-belle fleur jaune,  
 à quatre feuilles terminées en pointe, dont la  
 colline est couverte. Outre ces promenades, la  
 Ville en a de publiques; celle d'Alameda, au  
 Fauxbourg San-Lazaro, formée par cinq allées  
 d'orangers & de citronniers, longues d'environ  
 deux cens toises; celle d'Acho, qui offre aussi  
 de belles allées d'arbres; sur les bords de la  
 riviere, & quelques autres, où l'on voit, cha-  
 que jour, une foule de carrosses & de calèches.

Le voisinage de Lima n'a plus d'autres monu-  
 mens d'antiquité que des *Guacas*, ou d'anciens  
 Sépulcres Américains, & quelques restes de  
 murailles qui bordaient les grands chemins; mais  
 à trois lieues de la Ville, au Nord-Est, on voit  
 encore subsister, dans la vallée de Guacachipa,  
 les murs d'une grande Bourgade. Ces murs &  
 ceux de quelques autres vallées voisines, quoi-  
 que bâtis sur la superficie de la terre, sans mor-  
 tier & sans ciment, ont résisté jusqu'à présent aux  
 plus violentes secousses des tremblemens de terre,  
 tandis que les plus solides édifices de Lima &  
 de tous les lieux bâtis par les Architectes Espa-  
 gnols, y ont succombé. On en conclut que l'ex-

---

 Pérou.

Pérou.

périence servait de maître aux naturels du pays & leur enseignait que, dans une contrée si sujette aux tremblemens de terre, le mortier n'était pas propre à rendre les bâtimens plus fermes. Aussi nous assure-t-on que les Américains remarquant la méthode de leurs premiers Conquêteurs, se moquaient d'eux, & disaient que les Espagnols creusaient des tombeaux pour s'enterrer. Mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'après avoir vu les nouvelles Villes du Pérou si souvent changées en ruines & connaissant l'ancien usage des Américains, on ne se soit pas corrigé dans l'espace de deux siècles. Le plaisir d'avoir des maisons spacieuses & des appartemens commodes, l'emporte, dans l'esprit des Espagnols, sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chute. On se rappelle qu'en 1746 un tremblement de terre fit éprouver à la Capitale du Pérou un désastre encore plus affreux que celui qui renversa une partie de Lisbonne quelques années après. Lima fut presque entièrement détruite. Mais dans une Contrée si opulente, un espace de trente ans est plus que suffisant pour fermer cette grande plaie.

Le pain n'est pas moins estimé à Lima ; pour le goût que pour la blancheur. Il n'y est pas cher. On en distingue trois sortes : l'un nommé *Criollo*, fort persillé & fort léger ;

l'autre le pain quant t langers. fournies sing ilar langers. partie de leur tiennent veulent chargea au Maître en pain on peut prochainement mal, on meil. Eux et redouta contenti font le de leur était et

Le Lima, bœuf

rels du pays  
trée si sujete  
rier n'était  
plus fermes  
icains remar  
ers Conqué  
ient que les  
k pour s'en  
surprenant  
es Villes du  
& connais  
s, on ne le  
deux siècles.  
eufes & des  
dans l'esprit  
quelle d'être  
e qu'en 1746  
ver à la Ca  
plus affreux  
de Lisbonne  
esqu'entiere  
trée si opu  
lus que sus  
e.  
à Lima ;  
r. Il n'y est  
ortes : l'un  
ort léger ;

l'autre qu'on nomme *Pain à la Française*, & le pain mollet. Ce sont des Nègres qui fabriquent tous ces pains, pour le compte des Boulangers, & les boutiques en sont toujours bien fournies. On nous fait observer, comme une singularité de Lima, non-seulement que les Boulangers, y sont fort riches, mais qu'une grande partie de leur bien consiste dans le nombre de leurs Esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent, ils reçoivent ceux que les Maîtres veulent faire châtier pour quelque faute; & se chargeant de leur nourriture, ils paient encore au Maître leur travail journalier, en argent ou en pain. Ce châtiment est le plus grand auquel on puisse les condamner. Les Galeres n'en approchent point. Ils sont forcés de travailler continuellement, le jour & la nuit. On les nourrit mal, on leur laisse peu de temps pour le sommeil. En peu de mois l'Esclave le plus vigoureux est tout-à-fait affaibli. Enfin cet état est si redoutable pour eux, que l'idée seule sert à les contenir; & ceux qui s'y trouvent condamnés, font les plus grands efforts pour obtenir grace de leurs Maîtres. On fait que le même usage était établi chez les Grecs & les Romains.

Le mouton est la viande la plus ordinaire à Lima, elle y est de très-bon goût. Celle de bœuf est aussi fort bonne; mais on en mange

Pérou.

peu; & deux ou trois bœufs suffisent, par semaine, pour toute la Ville. La volaille y est excellente, & dans une grande abondance. Le gibier y est moins commun : ce sont particulièrement des perdrix, des tourterelles, & des sarcelles. La plus grande consommation est de chair de porc, qui passe pour bonne, sans être aussi délicate qu'elle l'est à Carthagène. Toutes les autres viandes, & le poisson même, sont accommodées avec la graisse de porc, c'est-à-dire, avec du *Sain-doux* ou du *Vieux oing*; usage qui vient apparemment de ce qu'à l'arrivée des Espagnols, le Pérou n'avait point d'huile; &, depuis qu'il en a de son crû, l'ancienne nécessité s'est comme tournée en habitude. Ce fut en 1560 qu'Antoine de Ribera planta le premier olivier qu'on ait vu dans cette région; & de-là sont venus ceux qui forment aujourd'hui des forêts.

On apporte des montagnes du veau gelé; comme un mets fort délicat; & les Etrangers mêmes le trouvent tel. Toute la préparation consiste à tuer les veaux, & à les laisser un jour ou deux à l'air dans les bruyeres, pour les y faire geler. Ils se conservent fort long-temps dans cet état, sans la moindre corruption. Le poisson vient, à Lima, des Ports de Chorillos, de Callao & d'Ancon. Le plus délicat est le *Cora*

*duo*, &  
de grad  
Quoiqu  
salée, il  
sous le  
Celle d  
poisson  
ont de  
chois f  
C'est la  
de mer  
*Guanal*

Parmi  
il y en  
Lucumb  
d'usage,  
toutes l  
la Ville  
de-vie  
secs vie  
les noix  
mes séc  
moins  
Villes  
modéré  
à sa pl  
chaque  
Mai

font, par fé-  
colaille y est  
ondance. Le  
nt particulie-  
, & des sar-  
ion est de  
e, sans être  
ène. Toutes  
même, sont  
orc, c'est-à-  
*Vieux oing*;  
qu'à l'arri-  
vait point  
crû, l'an-  
e en habi-  
de Ribera  
dans cette  
ni forment

eau gelé ;  
Etrangers  
réparation  
er un jour  
pour les y  
ng-temps  
ption. Le  
Chorillos,  
est le Cor

*Audo*, & le *Peje-Reye*, ou poisson Roi, espèce de gradeau, de six à sept pouces de longueur. Quoiqu'il ne se trouve au Pérou que dans l'eau salée, il n'est pas différent de celui qu'on trouve, sous le même nom, dans les rivières d'Espagne. Celle de Lima produit différentes espèces de poisson, entr'autres une sorte de *crevettes*, qui ont deux ou trois pouces de large. Les anchois sont en grande abondance sur la côte. C'est la nourriture de cette multitude d'oiseaux de mer, représentés sous le nom général de *Guanacs*, quoiqu'ils soient de diverses espèces.

Parmi les différens vins qu'on boit à Lima; il y en a d'excellens. Les plus fins viennent de Lucumba & du lac. Celui dont on fait le plus d'usage, est le vin de Pisco, dont on fait aussi toutes les eaux-de-vie qui se consomment dans la Ville, & qu'on transporte plus loin. L'eau-de-vie de cannes n'y est pas connue. Les fruits secs viennent du Chili, tels que les amandes, les noix, les noisettes, les poires & les pommes séchées, &c. Les confitures ne sont pas moins communes à Lima, que dans les autres Villes de l'Amérique, mais l'usage en est plus modéré. Celui du chocolat l'est aussi. On prend à sa place du *Mate*, qu'on prépare deux fois chaque jour.

Mais rien ne contribue tant à l'abondance

---



---

 Pérou.

Pérou.

qui règne à Lima , que son commerce avec toutes les autres parties du Pérou. Le Consulat , que nous avons nommé entre ses Tribunaux , envoie des Députés-Commissaires pour résider dans toutes les Villes de la dépendance du Vice-Roi. Il juge d'ailleurs de toutes les affaires du commerce. Cette Cour , jointe à l'établissement d'un Comptoir général , où se rassemblent non-seulement toutes les marchandises qui arrivent par les galions & les vaisseaux de Régîtres , mais encore tout ce qui se fabrique dans les autres Provinces , rend Lima comme le centre de toutes les richesses & commodités du pays.

Ce qui vient des Provinces est déposé à Lima , pour être embarqué sur la flotille , qui part du Port du Callao , & qui se rend à Panama , vers le temps de l'arrivée des galions. Les Propriétaires des fonds en abandonnent la direction aux Négocians de Lima ; & ceux-ci les vont trafiquer , avec leurs propres fonds , à la grande foire de Panama. A son retour , la flotille s'arrête au Port de Payta , où les Négocians prennent terre , avec les marchandises de l'Europe dont ils se sont pourvus ; & , pour éviter les longueurs de la navigation , il les font transporter par terre jusqu'à Lima. Ce qu'ils ont de moins précieux continue la route par mer jusqu'à Callao.

Lorsqu'ils con-  
leurs C  
dans d  
propre  
des A  
rassemb  
des Co  
quels i  
produit  
de cha  
long-t  
péditio  
galions

Le P  
du pay  
ou en  
verties  
les Né  
sur leu  
tours  
prix c  
n'est p  
pour c  
dans l  
la plu  
qui s  
Quito

commerce avec  
Le Confu-  
les Tribu-  
issaires pour  
dépendance  
de toutes les  
r, jointe à  
il, où se ras-  
marchandises  
vaisseaux de  
se fabrique  
ira comme  
commodités

est déposé à  
flotille, qui  
prend à Pa-  
les galions.  
donnent la  
ceux-ci les  
onds, à la  
, la flotille  
Négocians  
s de l'Eu-  
éviter les  
transporter  
de moins  
à Callao.

Lorsque tous leurs effets sont arrivés à Lima, ils commencent par expédier ce qui regarde leurs Correspondans, tandis qu'ils font ferrer, dans des magasins, tout ce qui est pour leur propre compte, jusqu'à ce qu'il se présente des Acheurs, qui ne manquent point de se rassembler dans un temps réglé; ou bien ils ont des Commis dans les Provinces intérieures, auxquels ils font des envois, dont ils reçoivent le produit en argent comptant ou par des lettres-de-change. Le commerce d'une flotille dure assez long-temps, par la difficulté de toutes ces expéditions, qui ne finissent que lorsque les magasins sont épuisés.

Le produit de ce qui se vend dans l'intérieur du pays, est de l'argent en barres, en pignes, ou en œuvre. Les barres & les pignes sont converties en espèces, à la Monnoie de Lima. Ainsi, les Négocians gagnent beaucoup, non-seulement sur leurs marchandises, mais encore sur les retours de l'argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. Tout ce commerce n'est proprement qu'un troc de marchandises pour d'autres. Les deniers qui en proviennent, dans l'intervalle des flotilles, sont employés, par la plupart des Négocians, en étoffes du pays, qui sortent des fabriques de l'Audience de Quito, car il s'en consomme une si grande quan-

Pérou.

tité pour l'usage du Peuple , qui n'est pas en état , dans les petites Villes , comme à la campagne , d'acheter les magnifiques étoffes auxquelles on donne le nom général d'étoffes de Castille , que ce commerce n'est pas moins nécessaire , ni moins lucratif que l'autre. Un Négociant qui fait ses emplettes avec des fonds médiocres , ne manque point de se pourvoir également des étoffes du pays , & de celles de l'Europe , pour être en état de ne renvoyer personne.

Outre ce commerce , qui est le plus considérable , & qui se fait uniquement par Lima , ses habitans en ont un pour les Pays Méridionaux & Septentrionaux de l'Amérique. Ce qu'ils tirent le plus du Nord , c'est le tabac en poudre , qui passant de la Havane au Mexique , y est préparé , & se transporte ensuite à Lima , d'où il passe dans d'autres contrées. Ce commerce se fait à-peu-près comme celui de Panama ; mais les Marchands qui le font , ne se mêlent pas de celui des étoffes , & ne vendent que des parfums , tels que de l'ambre , du musc & de la porcelaine de la Chine. Les uns sont établis à Lima , les autres ne font qu'y passer ; & tous correspondent avec les Marchands Mexicains. Des ports de la Nouvelle-Espagne , il vient à Lima de la poix , du goudron , & du fer avec de

Tindig  
Tierra  
des p  
pour  
l'Affie  
se fait  
En  
en a p  
que c  
nomm  
du mo  
que d  
pion  
On d  
de q  
diamè  
dont  
use. I  
limpi  
& s'e  
belles  
les f  
Elles  
tier,  
Cet  
pas r  
une  
Les

l'indigo ; mais en petite quantité. Il vient de  
 Tierra-Firme beaucoup de tabac en feuilles, &  
 des perles, dont le débit est toujours fort grand,  
 pour les bijoux & la parure des femmes. Quand  
 l'Assiento n'est point interrompu, ce commerce  
 se fait aussi par la voie de Panama.

Pérou.

Entre les modes des femmes de Lima, il n'y  
 en a point d'aussi générale & de plus enracinée  
 que celle de porter dans la bouche ce qu'elles  
 nomment un *limpion*. Il paraît, par la signification  
 du mot, que cet usage n'est venu, dans sa source,  
 que du désir de se tenir les dents propres. Lim-  
 pion est formé de *limpiar*, qui signifie nettoyer.  
 On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac,  
 de quatre pouces de long, sur neuf lignes de  
 diamètre, enveloppés dans du fil fort blanc,  
 dont on les tire par degrés, à mesure qu'on en  
 use. Les Dames ne font que porter le bout du  
 limpion à la bouche, pour le mâcher un instant,  
 & s'en frottent les dents, qu'elles croient plus  
 belles & plus nettes après cette opération ; mais  
 les femmes du commun la poussent à l'excès.  
 Elles sont horribles à voir avec un limpion en-  
 tier, qu'elles ont continuellement dans la bouche.  
 Cet usage, & celui du tabac à fumer, qui n'est  
 pas moins à la mode parmi les hommes, produit  
 une grande consommation de tabac en feuilles.  
 Les limpions sont composés de tabac de Guayaquil

## 62 HISTOIRE GÉNÉRALE

Pérou.

avec un peu de celui qui vient de la Havane par Panama. Le tabac à fumer se tire de Saña, de Moyabamba, de Jaën de Bracamoros, de Lulla & de Chillaos, où l'on en recueille beaucoup, & d'une fort bonne qualité.

Des liaisons d'une si grande étendue ne pouvant manquer d'être une source continuelle d'opulence, il semble que les Marchands de Lima devraient être les plus riches particuliers du monde. Ils sont riches en effet; cependant avec une juste attention, Don d'Ulloa croit avoir découvert qu'il n'y a pas plus de douze ou quinze maisons commerçantes, dont les capitaux en argent ou en marchandises, sans y comprendre à la vérité les biens fonds & les Majorats, aillent chacune à cinq ou six cens mille piastras. Quelques-unes vont au-delà; mais on en compte fort peu. Celles qui possèdent des fonds moyens, comme depuis cent jusqu'à 300000 piastras, sont en grand nombre; & c'est véritablement entre leurs mains qu'est le fort du commerce, soutenu par les petits Marchands, dont les fonds sont de cinquante à cent mille piastras. Le même Voyageur a trouvé deux raisons qui retiennent les Négocians de Lima dans ces bornes; leurs dépenses excessives, & les riches dots qu'ils donnent à leurs filles, sans compter que l'établissement des fils emporte toujours une grande partie du ca-

pital. plusieurs familles si que richesses qui se de Pa la Vic rues d quelles le Pala ordina douze cinq, faire piastras de no On temps capital fique, Villes au No forter leur avaien deme tous

ALE  
 a Havane par  
 de Saña, de  
 ros, de Lulla  
 e beaucoup,

due ne pou-  
 stinuelle d'o-  
 nds de Lima  
 riculiers du  
 pendant avec  
 it avoir dé-  
 ze ou quinze  
 itaux en ar-  
 comprendre  
 rats, aillent  
 astres. Quel-  
 compte fort  
 ds moyens;  
 iastres, sont  
 ement entre  
 ce, soutenu  
 nds sont de  
 ême Voya-  
 iennent les  
 ; leurs dé-  
 ils donnent  
 ffement des  
 rtie du ca-

pital. D'une grande fortune, il s'en forme ainsi plusieurs médiocres; & souvent l'opulence d'une famille finit avec celui qui l'a commencée. Mais si quelque chose peut donner une haute idée des richesses de Lima & du faste Espagnol, c'est ce qui se passa, en 1682, à la réception du Duc de Palata, lorsqu'il vint prendre possession de la Vice-Royauté. Les Marchands firent paver les rues de la *Mercad* & de *los Mercadores*, par lesquelles il devait aller à la Place Royale où est le Palais, de lingots d'argent quintés, qui pesent ordinairement environ vingt marcs; longs de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq, & épais de deux à trois; ce qui pouvait faire la somme de quatre-vingt millions de piastras, & d'environ trois cens vingt millions de notre monnoie.

On fait, par les premières relations, que du temps des Incas, Cusco était non-seulement la capitale, mais la plus grande & la plus magnifique, comme la plus ancienne de toutes les Villes du Pérou. On voit encore sur une colline, au Nord de la Ville, les ruines d'une fameuse forteresse, que les Incas avient fait bâtir pour leur sûreté. Elles font juger que ces Princes avaient eu dessein d'enfermer leur principale demeure d'un grand mur taluté, pour fermer tous les passages extérieurs, & pour se conserver

---

 Pérou.

---

 Cusco.

**Pérou.** en même-temps une communication libre avec la Ville, par des voûtes souterraines, qui conduisaient à trois autres Forts, situés dans la Ville même, où ils entretenaient une nombreuse garnison. Ce rempart était d'une hauteur extraordinaire, composé de pierres bien travaillées, & plus remarquable par la grosseur des pierres mêmes, qui étaient de différentes figures. Les principales de celles qui ont résisté au temps, sont si grandes, qu'il n'est pas aisé de comprendre comment on a pu, sans le secours d'aucune machine, les tirer des carrières, & les transporter dans le lieu où elles sont employées. Les creux que laisse l'irrégularité de ces grosses masses, sont remplis d'autres pierres, ajustées avec tant d'art & de proportion, que leur liaison ne s'apperçoit pas facilement. Celle dont l'énorme étendue cause le plus d'admiration, est en effet si prodigieuse dans sa totalité, qu'on ne peut même concevoir de machine assez forte pour la remuer. On lui a donné le nom de *cansada*, qui signifie la *fatiguée*, par allusion sans doute à la peine qu'elle a dû coûter pour le transport. Les ouvrages intérieurs de la forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont presque entièrement détruits; mais la plus grande partie de ceux du dehors subsistent, & ne semblent menacés de leur fin, que dans la ruine générale du monde.

La plupart

La plu  
longues;  
de pierre  
de Palais  
en faisaie  
rien d'éc  
Cordéal,  
chesses d  
entrer, i  
de les en  
Cusco  
fièces, e  
il est situ  
venchant  
ne pouva  
Celles qu  
orment  
Enca. Au  
laine, or  
La plupar  
ouvertes  
n bel eff  
tribués. T  
lorés; ju  
neubles r  
On com  
abitans  
Tome

La plupart des rues de l'ancien Cusco étaient longues, mais étroites. Toutes les maisons étaient de pierre; & l'on y comptait un grand nombre de Palais, ou d'Edifices Royaux. L'or & l'argent en faisaient la principale décoration; ce qui n'a rien d'étonnant, s'il est vrai, comme l'observe Cortés, qu'on apportait à Cusco toutes les richesses de l'Empire, & qu'après les y avoir fait entrer, il était défendu, sous peine de mort, de les en faire sortir.

Cusco devenu Espagnol depuis plus de deux siècles, est aujourd'hui de la grandeur de Lima. Il est situé dans un terrain fort inégal, & sur le penchant de plusieurs collines, dont le voisinage ne pouvait offrir d'emplacement plus commode. Celles qui l'environnent au Nord & à l'Ouest, forment un arc, auquel on a donné le nom de *Inca*. Au Sud-Est, la Ville est bordée par une plaine, où aboutissent des allées fort agréables. La plupart des maisons sont bâties de pierre, & couvertes de tuiles fort rouges, qui produisent un bel effet. Les appartemens en sont bien distribués. Tous les ouvrages de menuiserie y sont dorés, jusqu'aux moulures des portes, & les meubles répondent à cette magnificence.

On compte, dans Cusco, trois ou quatre mille habitans de sang Espagnol, & douze mille

*Tome XII.*

Pérou.

La plupart

Pérou.

Américains. Corréal, après avoir parcouru toutes les régions de l'Amérique, aïant que Cusco est l'endroit auquel il donne la préférence, pour le plaisir & la santé, quoique le voisinage des Andes y rende l'air un peu froid. On n'en lit pas moins, dans Garcilasso, que les habitans ont pensé plusieurs fois à transférer la Ville dans la vallée d'Yucay, qui en est à quatre lieues au Nord, pour s'éloigner de ces montagnes, dont les sommets sont presque toujours couverts de neige; mais l'air de Cusco ne laisse pas d'être tempéré; & le dessein de l'abandonner, n'a pu venir que de l'opinion qu'on a toujours eue du canton d'Yucay, qui étant abrité de toutes parts passait, du temps même des Incas, pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avoient leurs principales maisons de campagne, dont on voit encore de magnifiques débris. L'Evêque de Cusco, qui était autrefois le plus riche Prélat de l'Amérique, mais qui, depuis l'érection de Siéges de Guamanga & d'Arequipa, ne jouit plus que de vingt mille piastres de rente, comprise entre ses possessions, la plus grande partie de cette vallée; & le reste appartient aux principaux Espagnols du pays, qui croient avoir quelque chose à désirer pour le bonheur de leur vie, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer une

portion. L'usage de Cusco est d'y transporter les malades, qui ne sont jamais long-temps à s'y établir.

---



---

 Pérou,

D'autres vallées rendent le voisinage de cette Ville extrêmement agréable. Garcilasso en vante une, qu'il nomme *Carabaya*, mais plus éloignée, & située entre différentes montagnes, d'où il raconte qu'en 1566, on tira d'un rocher une masse d'or, de la grosseur d'une tête d'homme. Les Artistes jugerent que, si le hasard ne l'eût pas fait découvrir trop tôt, il y avait grande apparence que tout le rocher se serait converti en or.

Au Nord, la Province de Quito est limitée par le Tropique de celle de Santa-Fé de Bogota, & comprend de ce côté, une partie du gouvernement de Popayan. Au Sud, elle confine aux Corrégimens de Piura & de Chachapoyas. A l'Est, elle occupe toute l'étendue du gouvernement de Maynas, sur la riviere de *Maragnon* jusqu'au des Amazones, jusqu'à la ligne de séparation qui divise les conquêtes des Espagnols de celles des Portugais. A l'Ouest, elle a pour bornes les Côtes de Machala, sur le Golfe de la Puna, dans la mer du Sud, jusqu'à celles du gouvernement d'Atacames, & la Jurisdiction de Barrocas sur le Golfe de Gorgone dans la même mer. Du Nord au Sud, sa plus grande largeur

---

 Province  
de Quito.

Pérou.

est de deux cens lieues , & sa longueur de l'Est à l'Ouest, jusqu'à la ligne de séparation, est de plus de six cens lieues en droites lignes ; mais une grande partie de cet espace est , ou déserte & peu connue des Espagnols , ou habitée par des Nations barbares. La seule qui soit bien peuplée , est l'espace que laissent entr'elles les Andes.

Dans les terres de la dépendance de Miraflores, on trouve des ânes sauvages , qui se multiplient beaucoup , & qu'on ne prend pas sans peine. Les Maîtres des terres, permettent cette chasse pour une petite récompense proportionnée au temps qu'on y emploie. Les Chasseurs s'assemblent en grand nombre , à cheval & à pied. On fait une battue, pour resserrer les ânes dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient renfermés par un cercle d'hommes , ils tâchent de se sauver ; & l'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture que tous les autres le suivent à la file. C'est le temps qu'on prend, pour leur jeter des lacs. On renverse ceux qui sont arrêtés , avec le soin de leur mettre aussi-tôt des entraves aux jambes ; & pendant le reste de la chasse , on les laisse dans cette situation. Ensuite, pour les emmener plus facilement , on les accouple avec des ânes domestiques. En liberté , ils sont si farouches qu'on a peine à s'en approcher. Ils rent & mordent

avec le  
cheval  
dès la  
dos, i  
&, de  
cet air  
l'apana  
libres,  
d'eux.  
où ils  
lui don  
le mo  
Gaya  
les Esp  
cette A  
Péron.  
un an  
cienne.  
Chatop  
aujourd  
Améric  
Orellan  
c'est-à-  
Gayaqu  
une sec  
fervatio  
Cepend  
sur le

leur de l'Est  
ation, est de  
lignes ; mais  
, ou déserte  
habitée par  
qui soit bien  
entr'elles les

nce de Mira  
se multiplient  
s sans peine  
t cette chasse  
portionnée au  
rs s'assemblent  
piéd. On fait  
dans quelque  
ermés par un  
se sauver ; &  
ouverture que  
C'est le temps  
lacs. On re  
le soin de leur  
jambes ; &  
les laisse dans  
emmener plus  
des ânes de  
ronches qu'on  
t & mordent

## DES VOYAGES. 69

avec beaucoup d'adresse. D'ailleurs le meilleur cheval les atteint difficilement à la course. Mais, dès la première charge qu'on leur met sur le dos, ils perdent leur légèreté & leur indocilité ; & , devenant fort paisibles, ils prennent bientôt cet air de lenteur & de stupidité, qui est comme l'apanage de leur espèce. On observe qu'étant libres, ils ne peuvent souffrir qu'un cheval approche d'eux. S'ils en voient paraître un dans le champ où ils sont en troupe, ils se jettent dessus, sans lui donner le temps de fuir, & ne cessent de le mordre qu'après lui avoir ôté la vie.

Pérou.

Gayaquil passe pour la seconde des Villes que les Espagnols ont fondées, non-seulement dans cette Audience, mais dans tout le Royaume du Pérou. On fixe son origine en 1533, c'est-à-dire, un an après celle de Pura, qui est la plus ancienne. Elle fut d'abord située sur le Golfe de Charopoto, un peu plus au Nord qu'elle n'est aujourd'hui. Ensuite, ayant été détruite par les Américains, elle fut rebâtie en 1537, par Orellana, dans le lieu qu'elle occupe à présent, c'est-à-dire, sur la rive occidentale du fleuve de Gayaquil, à deux degrés onze minutes, vingt-une secondes de latitude australe, suivant les observations des deux Mathématiciens Espagnols. Cependant ses premiers édifices furent construits sur le penchant d'une colline nommée *Cerillo*,

Gayaquil.

Pérou.

verde , & c'est ce qu'on nomme aujourd'hui Ciudad-veja , la vieille Ville ; mais , dans la suite , les habitans se trouvant trop resserrés , d'un côté , par la colline , & de l'autre , par des inégalités de terrain , ou des ravines , prirent le parti , en 1693 , de former comme une seconde Ville , à cinq ou six cens toises de la première , en conservant la communication entre les deux , par un pont de bois , long d'environ trois cens toises , sur lequel on traverse les ravines sans incommo-  
dité ; & , dans les intervalles qu'elles laissent des deux côtés du pont , il y a des maisons qui unissent les deux Villes. L'étendue de Guayaquil est considérable , puisque la vieille Ville & la nouvelle , n'occupent pas moins d'une demilieu le long du fleuve ; mais elles ont peu de largeur , parce que chacun aime à bâtir sur la rive , pour jouir des vents agréables qui la rafraîchissent.

On ne compte pas moins de vingt mille ames à Guayaquil , c'est à-dire , que , pour sa grandeur , elle est une des plus peuplées de l'Amérique. Une grande partie de ses principaux habitans est composée d'Européens , qui y sont établis par le mariage & le commerce. Le reste est de Créoles & d'Américains. Ceux qui sont capables de porter les armes , sont distribués en différentes Compagnies militaires , pour leur défense commune.

Le  
de-  
repe  
le c  
rans  
mém  
ton,  
tion  
cette  
jusqu  
d'un  
ont  
acco  
tres  
chose  
étant  
moin  
pas r  
ples  
blon

La  
53 r  
29 r  
dien  
la ri  
dem  
autre  
Un

ne aujourd'hui  
s, dans la suite,  
rés, d'un côté,  
des inégalités  
nt le parti, en  
seconde Ville,  
première, en  
e les deux, par  
ois cens toises,  
sans incommo-  
elles laissent des  
s maisons qui  
de Guayaquil  
le Ville & la  
d'une demi-  
les ont peu de  
à bâtir sur la  
bles qui la ra-

gt mille ames  
t sa grandeur,  
Amérique. Une  
irans est com-  
lis par le ma-  
de Créoles &  
es de porter  
rentes Com-  
e commune.

Le Corrégidor en est le Chef, avec un Mestre-de-camp, & un Sergent-Major sur lesquels il se repose de l'exercice & de la discipline. Quoique le climat de Guayaquil soit fort chaud, les habitans n'y ont pas le teint basané des Pays du même degré de chaleur. On a nommé ce Canton, *le Pays-Bas équinoxial*, parce que sa situation ressemble à celle des Pays-Bas d'Europe; & cette ressemblance, suivant Don d'Ulloa, s'étend jusqu'aux habitans. A l'exception de ceux qui sont d'un sang mêlé, tous les autres sont blonds. Ils ont les traits du visage si parfaits, qu'on leur accorde l'avantage de la beauté sur tous les autres Peuples de l'Amérique méridionale. Deux choses paraissent surprenantes; l'une, que le Pays étant si chaud, les Naturels n'y soient pas du moins olivâtres; l'autre, que les Espagnols n'ayant pas naturellement le teint aussi blanc que les Peuples septentrionaux de l'Europe, leurs enfans soient blonds à Guayaquil.

La Ville de Cuença est située à deux degrés 53 minutes 42 secondes de latitude australe, & 29 minutes 26 secondes à l'Occident du Méridien de Quito, dans une fort grande plaine que la riviere de Machangara traverse, à plus d'une demi-lieue au Nord de la Ville. Le Matadoro, autre riviere, baigne les murs du côté du Sud. Un quart de lieue plus loin, du même côté,

---

 Pérou.

---

 Cuença.

Pérou.

celle de Yanonçay coule dans la même plaine. Enfin celle de Los Bânos y passe aussi près d'un Village, dont elle tire son nom. Ces quatre Rivieres sont fort dangereuses, lorsqu'elles viennent à s'enfler, quoiqu'on les traverse ordinairement à gué. La plaine s'étend à plus de six lieues au Nord, & les quatre Rivieres s'y joignant à quelque distance de la Ville, y forment un Fleuve considérable. Du côté du Sud, on trouve une autre plaine, large d'environ deux lieues, cultivée & couverte d'arbres, qui forment des allées régulières.

On fait monter le nombre des habitans de Cuença à vingt-trois ou vingt-quatre-mille. Cette Ville serait la plus délicieuse du Pérou, par sa situation, par l'abondance de ses eaux & la fertilité du terroir, si la fainéantise insurmontable des habitans ne leur rendait tant d'avantages inutiles. Ce vice est borné aux hommes; car les femmes, au contraire, sont si laborieuses à Cuença, que leurs ouvrages en laine, & la teinture qu'elles savent leur donner, sont la ressource des familles, tandis que leurs maris vivent dans une honteuse oisiveté.

Loja.

C'est à Loja que croît le fameux spécifique contre les fièvres intermittentes, connu en Espagne, sous le nom de *Cascerilla de Loja*, & dans le reste de l'Europe, sous celui de *Quinquina*.

ême plaines  
 Si près d'un  
 s quatre Ri-  
 elles vien-  
 se ordinai-  
 plus de six  
 res s'y joi-  
 y forment  
 Sud , on  
 viron deux  
 qui forment

habitans de  
 mille. Cette  
 ou , par sa  
 x & la fer-  
 surmontable  
 ntages inu-  
 car les fem-  
 à Cuença,  
 ure qu'elles  
 es familles,  
 e honteuse

spécifique  
 u en Espa-  
 z, & dans  
 Quinquina

Entre plusieurs espèces , on en distingue une plus parfaite que toutes les autres. M. de Jussieu , chargé particulièrement de l'observation des plantes , dans le voyage de nos Académiciens , se rendit exprès à Loja , pour examiner l'arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge. Il en a publié une longue Description , dont les principaux traits doivent être remis à l'Article des Plantes ; mais Don d'Ulloa nous apprend ici , que ce savant Botaniste donna des instructions au Corrégidor de Loja , pour distinguer la meilleure espèce de Quinquina , & qu'il les communiqua même aux Américains qui sont employés à le couper , qu'il leur enseigna aussi la maniere d'en faire des extraits ; enfin qu'il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce Pays , où il n'était point employé , quoique les fièvres , dont il est le remède , y régnerent comme ailleurs. Les habitans s'imaginaient que cette drogue ne passait en Europe , que pour y servir à la teinture des étoffes ; & , quoiqu'ils n'ignorassent pas absolument sa vertu , ils la croyaient d'une qualité si chaude , qu'ils en appréhendaient même l'usage. M. de Jussieu les désabusa par d'heureuses expériences. Depuis si long-temps qu'on coupe de ces arbres , il n'en resterait plus , si les graines qui tombent n'en produisaient d'autres. Les montagnes en sont encore couvertes , ce qui n'empêche point que la diminution

---



---

 Pérou.

---

 Pérou.

n'en soit considérable, parce que les habitans de ce pays, n'ayant point l'attention d'en semer, ceux qui croissent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on ne cesse pas de couper. On a découvert, dans le territoire de Cuença, plusieurs montagnes où ces arbres sont en abondance; & pendant que Don d'Ulloa visitait cette Jurisdiction, le Curé de Cuença fit recueillir une certaine quantité d'écorce, qu'il fit transporter à Panama, seul débouché pour cette marchandise. Cet exemple, & l'opinion confirmée, que le Quinquina est le même que celui de Loja, ayant engagé plusieurs habitans à pousser plus loin leurs recherches, ils trouverent d'autres montagnes qui en sont remplies.

---

 Popayan.

La Ville de Popayan, qui jouit du titre de *Cité*, depuis le 25 Juin 1538, est bâtie dans une plaine fort rase, vers le Nord, à deux degrés 25 minutes de latitude septentrionale: du côté de l'Orient, elle est couverte par une montagne de hauteur médiocre & revêtue de grands arbres, qu'on a nommé *Montage d'M*, parce qu'elle a la figure de cette lettre. A l'Occident, elle a quelques petites collines, qui mettent de la variété dans un pays fort uni. La Ville est assez grande, ses rues sont larges & régulièrement droites, mais pavées seulement le long des maisons. Le milieu qui ne l'est point, offre un fond de menu grain

vier, qui  
ni en b  
pavé m  
crue, &  
part av  
La face  
meublés  
dre une  
bitans, c  
terre le  
beaucoup

A Qu  
dience,  
d'Améri  
gène, &  
en gran  
ple est  
On y co  
lée, &  
les, par  
qui sont  
quable  
de jour  
sieurs V  
avantage  
rent un  
par l'es  
sister.

s habitans de  
semer, ceu  
t pas le nom  
couper. On a  
ença, plusieurs  
ondance; &  
ette Jurisdic  
illir une cer  
sporter à Pa  
chandise. Ce  
que le Quin  
ja, ayant en  
us loin leurs  
ontagnes qui

titre de *Cité*,  
ns une plaine  
grés 25 mi  
côté de l'O  
montagne de  
rands arbres,  
e qu'elle a la  
elle a quel  
de la variété  
ssez grande,  
droites, mais  
ns. Le milieu  
e menu gra

vier, qui ne se convertissant jamais en poudre, ni en boue, est plus commode & plus net que le pavé même. Toutes les maisons sont de brique crue, & dans le goût de celles de Quito; la plupart avec un étage au-dessus du rez-de-chauffée. La face en est agréable, & les appartemens y sont meublés à l'Européenne, ce qui doit faire prendre une assez haute idée de la magnificence des habitans, dans un pays où la difficulté de voiturer par terre le marchandises de l'Europe, en augmente beaucoup la cherté.

A Quito, & dans les autres Villes de son Audience, le mélange du sang est d'Espagnols & d'Américains: mais à Popayan, comme à Carthagène, & dans tous les lieux où les Nègres sont en grand nombre, la plus grande partie du Peuple est un mélange de sang Espagnol & Nègre. On y compte environ 25000 ames de race mêlée, & quantité de familles purement Espagnoles, parmi lesquelles il n'y en a pas moins de 60 qui sont d'ancienne Noblesse. Il est assez remarquable que le nombre des habitans y augmente de jour en jour, tandis qu'il diminue dans plusieurs Villes du Nouveau-Monde. On attribue cet avantage aux mines d'or du district, qui attirent un grand nombre de nouvelles familles, par l'espoir du gain, ou par la facilité d'y subsister.

---

 Pérou.

Pérou.

Une rivière, nommée *Rio del Molino*, qui descend de la montagne d'M, & qui traverse la Ville, y entretient la fraîcheur & la propreté : elle la divise en deux parties, qui communiquent par deux ponts. Ses eaux sont saines & passent même pour médicinales, qualité qu'elles acquièrent, dit-on, en arrosant les excellens simples de la montagne. On vante encore plus une autre source, qui descend du même lieu, & qui est réservée pour les Couvens de filles & pour les principales maisons de la Ville. A la distance d'une lieue, vers le Nord, passe la rivière de Canco, profonde & terrible dans ses débordemens, qui arrivent dans le cours de Juin, de Juillet & d'Août. Les pluies sont alors continuelles sur la montagne de Guanacas, d'où cette rivière descend, & les orages si furieux, qu'on n'approche pas sans danger.

Le climat de ce Gouvernement varie, comme la plupart de ceux dont on a parlé, suivant la situation des lieux. A Popayan même, & dans quelques autres Cantons, le printemps est perpétuel. On prétend que le territoire de Caluto est le plus sujet au tonnerre, & de-là vient la célébrité de ses cloches, auxquelles on attribue, sur diverses traditions, une vertu particulière contre la foudre. Dans quelques vallées, sur-tout dans celle de Neyba, on trouve un petit insecte

nommé  
naïse, d  
rejaillit  
ou d'une  
finue dan  
ment le  
hôtel de  
dance d  
commerce  
ce pays  
reçoit le  
des corr  
& Santa  
des best  
jambons  
l'eau-de  
pite, d  
apporte  
poudre  
fournit  
fabrique  
une autr  
deux m  
que l'au  
pour ac  
trouve  
Le C  
dience

nommé *Coyà* ou *Coyba*, de la grosseur d'une pumaise, dont le sang est si venimeux que s'il en rejait, en l'écrasant, sur la peau d'un homme ou d'une bête, l'humeur pénètre les pores, s'insinue dans la masse du sang, fait enfler horriblement le corps, & cause bientôt la mort. Le coca, bétel de l'Amérique Méridionale, croît en abondance dans le Popayan, & fait partie de son commerce, qui est assez considérable, parce que ce pays est le chemin par où toute l'Audience reçoit les marchandises d'Espagne. Il a d'ailleurs des correspondances régulières avec Quito, Choco & Santa-Fé, où il envoie de son propre fond des bestiaux, des mules, du bœuf fumé, des jambons, du tabac en feuilles, du sain-doux, de l'eau-de-vie de cannes, du fil de coton, de la pite, des rubans & d'autres marchandises. On apporte de Santa-Fé à Popayan du tabac en poudre, qui se fabrique à Gunjar, & Popayan fournit à Santa-Fé des étoffes de ses propres fabriques. Le change de l'argent pour l'or, fait une autre espèce de commerce. Le second de ces deux métaux étant aussi commun dans le pays, que l'autre y est rare, on y apporte de l'argent pour acheter de l'or; & de part & d'autre, on y trouve un profit considérable.

Le Gouvernement de Maynas termine l'Audience de Quito à l'Orient, & c'est la dernière

Pérou.

---

 Pérou.

partie de sa Jurisdiction. C'est dans son territoire qu'on trouve la source de différentes rivières, qui, après avoir parcouru une vaste étendue de pays, se réunissent & forment ensemble le Maragnon, si célèbre sous le nom de *Rivière des Amazones*.

---

 Rivière des  
Amazones.

Il en est de ce Fleuve, comme d'un grand arbre nourri par une infinité de racines, sans qu'on puisse distinguer précisément la principale, & celle dont il tire son origine. Ses sources sont en si grand nombre, qu'on en peut compter autant qu'il y a de rivières qui descendent de la partie orientale des Cordelières. L'opinion la plus commune, sur sa première source, est celle qui la place dans le Corrégiment de Tarma, commençant à prendre son cours du lac de Lauricocha, près de la Ville de Guanuco, vers les onze degrés de latitude australe : de-là il coule au Sud, à la hauteur d'environ douze degrés, par le pays qui appartient à ce Corrégiment, &, tournant insensiblement vers l'Est, il passe par les terres de Jauxa ; ensuite il tourne au Nord, après avoir passé à l'Orient des Cordelières ; & laissant à l'Ouest les Corrégimens de Moyo-Bamba & de Chachapoyas, il continue son cours jusqu'à la Ville de Jaën, située à cinq degrés 25 minutes. Là, il fait un coude & poursuit son cours vers l'Est, jusqu'à son entrée dans l'Océan, qu'il fait par une

embouch  
ligne équ  
de latitu  
de Lauri  
lieues, e  
jusqu'à l  
de 30 de  
marines,  
compre  
Ainsi, to  
cha jusq  
lieues.

Dans  
deux en  
terres, &  
ces eaux  
quelques  
d'un-cou  
heure a  
bords, c  
aussi dan  
troits de  
célèbre  
qu'on re  
& Borja  
*Mancera*  
porte ;  
quent t

on territoire  
tes rivières,  
étendue de  
mble le Ma-  
ere des Ama-

d'un grand  
acines, sans  
a principale,  
sources sont  
compter au-  
ndent de la  
inion la plus  
st celle qui  
rma, com-  
de Laurico-  
ers les onze  
ule au Sud,  
par le pays  
, tournant  
ir les terres  
après avoir  
nt à l'Ouest  
de Chacha-  
la Ville de  
Là, il fait  
l'Est, jus-  
it par une

embouchure, dont la largeur s'étend depuis la ligne équinoxiale jusqu'aux deux premiers degrés de latitude du Nord. Sa longueur, depuis le lac de Lauricocha jusqu'à Jaën, est de plus de 200 lieues, en y comprenant tous les détours. De-là, jusqu'à la mer, la différence de la longitude est de 30 degrés à l'Orient, ce qui fait 600 lieues marines, qu'on peut évaluer à 900, si l'on y comprend les détours qu'il fait dans cet espace. Ainsi, tout son cours, depuis le lac de Lauricocha jusqu'à l'Océan, n'a pas moins d'onze cens lieues.

Dans le cours immense du Fleuve, il se trouve deux endroits, où ses bords resserrés par les terres, forment divers détroits, & la rapidité de ces eaux rend ces passages fort dangereux. Dans quelques autres lieux, son cours changeant tout-d'un-coup de direction & se recourbant, l'eau heurte avec violence les rochers escarpés de ses bords, ce qui lui fait former des tournoiemens aussi dangereux pour les bâtimens, que les détroits dont iis sont heureusement sortis. Le plus célèbre de ces détroits, par ses dangers, est celui qu'on rencontre entre San-Jago de Las Montânas & Borja, auquel on donne le nom de *Pongo de Manceriche*. Pongo, en Américain, signifie une porte; & ces Peuples nomment ainsi généralement tous les lieux étroits. Manceriche est le

---

Pérou.

Pérou

nom d'une contrée voisine. M. de la Condamine, qui a tout examiné avec l'attention d'un Philosophe, & dont le témoignage l'emporte sans doute sur celui des Voyageurs ordinaires, donne au Pongo, dans l'endroit où il est le plus étroit, 25 toises de large & deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le rétrécissement jusqu'à la Ville de Borja. Il ajoute, qu'il fit ces deux lieues dans une *balze* ou barque Péruvienne en 57 minutes.

La largeur & la profondeur du Fleuve, sont proportionnées à la longueur de son cours. Il faut supposer que, dans les détroits, il gagne en profondeur ce qu'il perd de sa largeur; car il reçoit peu d'augmentation de tant de grandes rivières qui lui apportent le tribut de leurs eaux. Il continue son cours, sans aucun changement sensible dans sa largeur ordinaire, ni dans sa vitesse. Cependant ses eaux se déploient quelquefois au large; mais c'est pour former une grande quantité d'Isles, qu'on remarque particulièrement depuis l'embouchure du Napo, jusqu'à celle du Coari, qui est un peu à l'Occident du Négro. Là, divisé en plusieurs bras, il forme, dans cet espace, une infinité d'Isles; ensuite il réunit ses eaux dans un seul canal. Cent lieues au-dessous de l'embouchure du Négro, ses bords commencent à se rétrécir. Cet endroit, où les Portugais

ont

ont des  
Postes d  
du Fleu  
comme  
comme  
de-là il  
qu'à la m  
Après  
dans son  
es, fort  
k des dé  
après av  
le grand  
embouc  
ourner v  
our en  
, dans  
les. Ses b  
plus féro  
erts de  
raisonnab  
ritz, Mi  
évolutio  
Le nor  
ès la fin  
année su  
isite des  
Tome

Condaminé  
d'un Philoso  
te sans doute  
, donne au  
plus étroit,  
de long, de  
cissement jus  
il fit ces deux  
vienné en 57

Fleuve, font  
cours. Il faut  
agne en pro  
, car il reçoit  
andes riviere  
eaux. Il conti  
ment sensible  
a vitesse. Ce  
quelquefois au  
grande quan  
ierement de  
qu'à celle du  
t du Négro  
me, dans cet  
il réunit ses  
es au-dessous  
rds commen  
es Portugais  
ont

nt des Fortereffes , comme ils en ont dans les  
Postes de Para , Curupa & Macapa , sur les rives  
du Fleuve & sur la rive orientale du Négro , se  
omme le *Détroit de Pauxis*. C'est - là qu'on  
commence à sentir les effets de la marée , quoique  
de-là il y ait encore plus de deux cens lieues jus-  
qu'à la mer.

Après avoir parcouru un immense espace , reçu  
ans son sein tant d'eaux & de rivieres différen-  
es , formé des tours & des détours , des sauts  
& des détroits , après s'être divisé en divers bras ,  
après avoir formé tant d'Isles de toutes sortes  
de grandeurs ; le Maragnon commence , dès  
l'embouchure de la riviere de *Chingu* , à  
tourner vers le Nord-Est , en étendant ses eaux  
pour entrer dans la mer avec plus de majesté ,  
& , dans ce grand espace , il forme de nouvelles  
Isles. Ses bords , autrefois habités par des Américains  
plus féroces que des bêtes , sont aujourd'hui cou-  
verts de villages bien situés & peuplés d'habitans  
raisonnables. C'est particulièrement au P. Samuel  
Fritz , Missionnaire , qu'on attribue cette heureuse  
évolution.

Le nombre des Nations soumises était si grand ,  
dès la fin du dernier siècle , que l'espace d'une  
année suffisait à peine au P. Fritz , pour faire la  
visite des villages qui étaient sous sa direction , sans

compter ceux des autres Nations qui avaient aussi leurs Missionnaires.

Borja, Capitale du Gouvernement de Maynas, est situé à quatre degrés 28 minutes de latitude australe, un degré 54 minutes à l'Orient du Méridien de Quito. Cette Ville ne diffère point, dans sa grandeur & sa structure, de celles du Gouvernement de Jaën; & le Peuple qui l'habite, quoique mêlé de Méris & d'Américains, est moins nombreux encore que celui de Jaën de Bracamoros, sans que la résidence du Gouverneur ait servi beaucoup à l'augmenter.

Il reste à parler de Quito. Sa situation est à 13 minutes 33 secondes de latitude australe, & 298 degrés 15 minutes 45 secondes de longitude, comptée du Méridien de Ténérife; dans l'intérieur des terres de l'Amérique méridionale, dans la partie occidentale des Andes, à la distance d'environ trente-cinq lieues des côtes de la mer du Sud. Elle a, au Nord, la montagne de *Pichincha*, célèbre dans le pays par sa hauteur. C'est sur le penchant même de cette montagne que la Ville est bâtie, elle est non-seulement environnée de plusieurs collines, mais posée sur d'autres parties des crevasses, auxquelles on donne le nom de *Guaycos*, & qui font les vallées du *Pichincha*. Ces crevasses la traversent d'un bout à l'autre, &

quelques-  
voûtes par  
au terrain  
fondemens  
très-irrégu  
du second  
gal, elle p  
La mont  
vomissait d  
phénomène  
conquête. L  
che haute,  
semble au  
hale même  
il effraie p  
produit da  
tremblent a  
causés, en  
champs vo  
n'est jamais  
sans s'en fer  
fait d'ailleu  
par ce fame  
sentir depuis  
La Ville e  
des familles  
gine aux pre  
Auditeurs on

quelques-unes sont si profondes qu'il a fallu des voûtes pardeffus, pour donner un peu d'égalité au terrain; de sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des arcades, & que ses rues sont très-irrégulières. Sa grandeur est celle de nos Villes du second ordre; mais, dans un terrain moins inégal, elle paraîtrait plus étendue.

La montagne de Pichincha est un Volcan, qui vomissait des flammes du temps des Incas, & ce phénomène s'est renouvelé quelquefois depuis la conquête. La bouche du Volcan est dans une roche haute, dont la crête est toute calcinée & ressemble au tuf. Il ne vomit plus de feu & n'exhale même aucune fumée; mais, en certain tems, il effraie par les murmures affreux que le vent produit dans ses cavités intérieures. Les habitans tremblent alors, au souvenir des ravages qu'il a causés, en couvrant de cendres la Ville & les champs voisins. Le sommet de cette montagne n'est jamais sans neige & sans glace; & les habitans s'en servent pour rafraîchir leurs liqueurs. On fait d'ailleurs que Quito fut renversé, en 1755, par ce fameux tremblement de terre, qui se fit sentir depuis Lisbonne jusqu'au Pérou.

La Ville est extrêmement peuplée. On y compte des familles fort distinguées, qui doivent leur origine aux premiers Conquérens, à des Préfîdens, à des Auditeurs ou à d'autres personnes de considération;

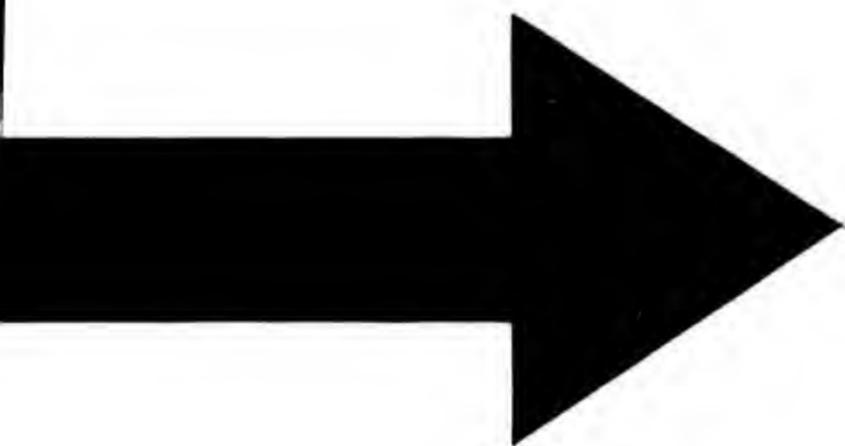
---

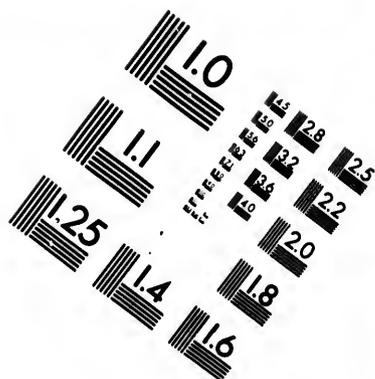
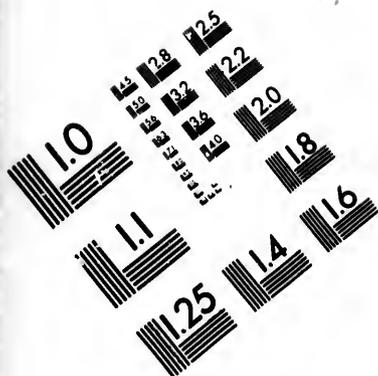


---

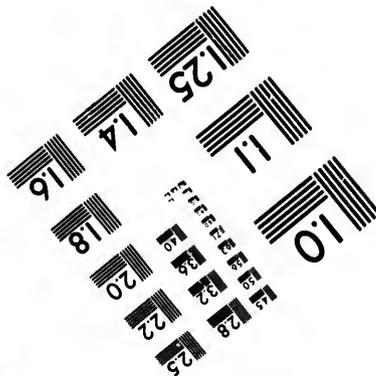
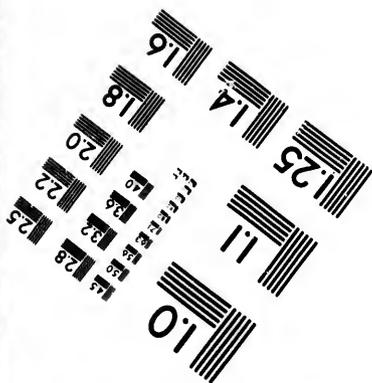
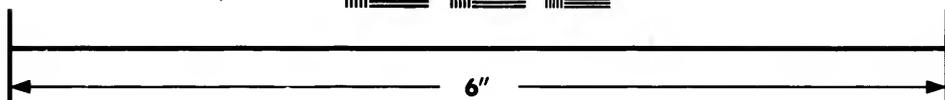
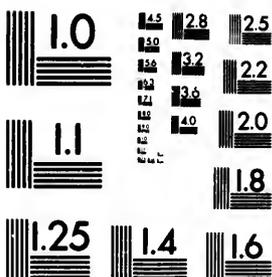
 Pérou.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.3 1.28  
1.5 1.25  
1.8 1.22  
2.0 1.20  
2.5 1.18

1.3 1.28  
1.5 1.25  
1.8 1.22  
2.0 1.20  
2.5 1.18

Pérou.

venus de différentes Provinces d'Espagne. Elles se sont conservées dans leur lustre, sans aucun mélange d'alliance avec les habitans d'un ordre inférieur. Ceux-ci peuvent être distingués en quatre classes, Espagnols ou Blancs ; les Métis, les Naturels du pays, les Nègres & leurs descendans, dont le nombre n'est pas grand à Quito, en comparaison de quelques autres Villes du Nouveau-Monde ; car il n'est pas aisé d'y amener des Nègres, & d'ailleurs ce sont les Naturels du pays qui cultivent les terres. Par le simple nom d'Espagnol, on n'entend pas un Européen, qu'on nomme *Chapeton*, comme à Carthagène, mais un homme né de parens Espagnols : ils ont la peau blanche & les cheveux blonds ; ce qui les fait considérer comme Espagnols, quoiqu'ils ne le soient pas réellement. Ceux qu'on distingue ainsi par la couleur blanche, sont environ la sixième partie des habitans de Quito.

Les Espagnols de Quito sont bien proportionnés dans leur taille, celle des Métis est presque généralement au-dessus de la médiocre.

Les jeunes gens de distinction s'appliquent à l'étude de la Philosophie & de la Théologie. Quelques-uns étudient la Jurisprudence, mais sans aucun dessein d'en faire profession. S'ils réussissent quelquefois dans ces sciences, ils sont d'une ignorance extrême dans les matières politiques,

dans  
anné  
qu'un  
ne pa  
Le  
mens  
le car  
méric  
des h  
ce qu  
homr  
dans  
charg  
péran  
qui o  
l'âge  
femm  
diffé  
dans l  
fait pa  
la déb  
comm  
princi  
plus l  
preuv  
tans d  
le rep  
manq

agne. Elles se  
 ucun mélange  
 dre inférieur.  
 quatre classes,  
 les Naturels  
 endans, dont  
 ), en compa-  
 du Nouveau-  
 mener des Nè-  
 urels du pays  
 le nom d'Es-  
 opéen, qu'on  
 hagène, mais  
 ls : ils ont la  
 ls ; ce qui les  
 uoiqu'ils ne le  
 distingue ainfi  
 on la sixieme

proportionnés  
 presque géné-

s'appliquent à  
 la Théologie.  
 udence, mais  
 on. S'ils réul-  
 ils sont d'une  
 es politiques,

## DES VOYAGES: 85

Dans l'Histoire & les Beaux-Arts. Après sept ou huit années d'étude dans leurs Collèges, ils n'ont appris qu'un peu de Scholaftique, & tout le reste semble ne pas exister pour eux.

---

 Pérou,

Les femmes de distinction joignent aux agrémens de la figure, un fond de douceur, qui est le caractère général de leur sexe dans toute l'Amérique. On remarque, à Quito, que le nombre des hommes n'approche pas de celui des femmes, ce qui paraît d'autant plus extraordinaire, que les hommes n'ont pas l'usage de voyager, comme dans les pays de l'Europe. On voit des maisons chargées de filles, sans un seul garçon. Le tempérament même des hommes, sur-tout de ceux qui ont reçu une éducation molle, s'affaiblit dès l'âge de trente ans, au-lieu qu'après cet âge, les femmes deviennent plus fortes. La cause de cette différence n'est peut-être que dans le climat, ou dans les alimens du pays ; mais Don d'Ulloa ne fait pas difficulté de l'attribuer principalement à la débauche, qui est de tous les âges, après avoir commencé dès l'enfance. Il ajoute, sur le même principe, que l'estomac perdant sa vigueur, n'a plus la force de fournir à la digestion ; & , pour preuve, il assure qu'il est assez ordinaire aux habitans de Quito de rendre, quelque temps après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, & que, s'ils y manquent un jour, ils s'en trouvent incommodés ;

Pérou.

mais , avec cet assujétissement & ces infirmités , ils ne laissent pas d'arriver à l'âge ordinaire , & l'on en voit même de fort vieux. L'unique exercice des personnes de distinction , qui n'ont pas pris le parti de l'Eglise , est de visiter leurs biens de campagne , & d'y passer tout le temps de la récolte. On en voit peu qui s'appliquent au commerce : ils l'abandonnent aux Européens , qui prennent la peine de voyager dans cette vue. Ce désœuvrement général , qui ne peut venir que d'un fond naturel d'indolence & de paresse , a répandu dans Quito un goût plus vif & plus licentieux que dans tout le reste de l'Amérique , pour une espèce de danse , qui se nomme *Fandago*. Les postures y sont fort indécentes , sur-tout parmi le Peuple , qui ne se livre à cet amusement qu'avec une profusion d'eau-de-vie de canne , & d'une autre liqueur nommée *chica* , dont les effets troublent ordinairement la fête par quelque désastre.

Le Peuple , sur-tout parmi les Métis & les Américains , est extrêmement porté au larcin , & l'exerce avec une adresse extraordinaire. Les Métis , quoique naturellement poltrons , sont des filoux fort hardis : ils enlèvent particulièrement les chapeaux ; & le vol est quelquefois considérable , parce que les personnes de condition , & les bourgeois même , qui ont quelque bien ,

porter  
coûter  
d'or  
mans  
On  
Quito  
les ust  
ricain  
pièce  
faïtir  
dans l  
cileme  
mot ,  
gnole  
sans n  
tion.  
n'est  
la lib  
appre  
sent c  
vouer  
Le  
autres  
forme  
que l  
un m  
romp  
les e

portent des chapeaux blancs de castor, qui coûtent quinze à vingt écus, entourés d'un cordon d'or ou d'argent, avec une boucle de diamans ou d'émeraudes, montée en or. Pérou.

On ne regarde pas comme un crime, à Quito, de dérober les choses comestibles, ni les ustensiles de table. Un Métis, ou un Américain, qui se trouve à portée de prendre une pièce d'argenterie, ne manque jamais de s'en saisir, & choisit toujours la moins précieuse, dans l'espérance qu'on s'en appercevra moins facilement. S'il est découvert, il s'excuse par un mot, qui est même introduit dans la langue Espagnole du Pays. Ce mot est *yangz*, qui signifie, sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention. C'en est assez pour établir que le voleur n'est pas coupable. Il rend la pièce, avec la liberté de se retirer. Mais, s'il n'est point apperçu, il n'y a point de preuves qui puissent constater le fait, lorsqu'il s'obstine à le désavouer.

Le langage qu'on parle à Quito, & dans les autres parties de la Province, n'est point uniforme. La Langue Espagnole est aussi commune que la Péruvienne. Il y a, dans toutes les deux, un mélange de quantité de mots, pris & corrompus de l'une & de l'autre. La première que les enfans parlent est la Péruvienne, parce que

Pérou.

c'est celle de leurs nourrices. Il est rare qu'un enfant sache un peu d'Espagnol, avant l'âge de cinq ou six ans; &, dans la suite, les jeunes-gens se font un jargon mêlé, dont iis ne peuvent se défaire. Un Espagnol, qui arrive d'Europe, a besoin d'un Interprete pour les entendre.

Le climat de Quito est si singulier dans ses variétés, que l'expérience est nécessaire sur ce point pour corriger les erreurs du jugement. Qui pourrait se persuader, sans l'avoir éprouvé, ou du moins sans des témoignages dignes de foi, qu'au centre de la Zone torride, sous l'Equateur même, non-seulement la chaleur n'ait rien d'incommode, mais qu'il y ait des cantons où le froid est très-sensible, & que, dans d'autres, on jouisse sans cesse de tous les charmes du printemps? la douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices, dans un pays qu'on croirait inhabitable. On le préfère aux pays situés sous les Zones tempérées, où l'incommodité du changement des saisons se fait sentir, par le passage du froid au chaud, & du chaud au froid. Le moyen que la Nature emploie pour rendre le climat de Quito si délicieux, consiste à rassembler diverses circonstances, dont une seule ne pourrait manquer sans le rendre inhabitable. La principale est l'élévation du terrain au-dessus de la superficie de la mer, ou même de toute la

terre.  
que d  
région  
subtils  
moins  
pas ch  
qu'on  
la Nat  
d'une  
couver  
met ju  
de vol  
de br  
ture se  
dans l  
vasses  
deur  
qu'il e  
deux  
Le  
chaleu  
quoiqu  
soient  
reste  
ni fra  
là vic  
bits.

est rare qu'un  
 avant l'âge de  
 es jeunes-gens  
 ne peuvent se  
 d'Europe, a  
 rendre.  
 lier dans ses  
 affaire sur ce  
 du jugement.  
 éprouvé, ou  
 s de foi, qu'au  
 ateur même,  
 'incommodé,  
 roid est très-  
 jouisse sans  
 nps? la dou-  
 & des nuits  
 pays qu'on  
 x pays situés  
 mmodité du  
 par le pas-  
 d au froid-  
 pour rendre  
 te à rassem-  
 ne seule ne  
 abitable. La  
 u-dessus de  
 e toute la

terre. Cette élévation diminue la chaleur, parce  
 que dans un pays, qui occupe une si haute  
 région de l'Atmosphère, les vents sont plus  
 subtils, la congélation plus aisée, & la chaleur  
 moins ardente : effets si naturels, qu'il ne faut  
 pas chercher d'autre principe de la température  
 qu'on y admire, & des autres merveilles que  
 la Nature y étale; d'un côté, des montagnes  
 d'une hauteur, & d'une étendue immense, mais  
 couvertes de glace & de neige depuis leur som-  
 met jusqu'à leur croupe; de l'autre, quantité  
 de volcans, dont les entrailles ne cessent point  
 de brûler, tandis que leur pointe & leur ouver-  
 ture se soutiennent au-dehors; un air tempéré  
 dans les plaines, une vive chaleur dans les cre-  
 vasses & les vallons; enfin, suivant la profon-  
 deur ou l'élévation du terrain, cette variété  
 qu'il est impossible de représenter, entre les  
 deux extrémités du froid & du chaud.

Le climat de la Ville même est tel, que les  
 chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes,  
 quoique les neiges, les glaces & les volcans en  
 soient si proches. Les matinées sont fraîches, le  
 reste du jour est tempéré, & les nuits ne sont  
 ni fraîches ni chaudes, elles sont agréables. De-  
 là vient qu'il y a peu d'uniformité dans les ha-  
 bits. On voit porter indifféremment des étoffes

---

 Pérou.

Pérou.

légères & du drap, sans craindre aucune incommodité du froid ou de la chaleur.

Il règne continuellement, à Quito, des vents modérés, dont les plus ordinaires sont ceux du Sud & du Nord. Comme ils sont constants, de quelque côté qu'ils soufflent, ils ne cessent point de rafraîchir la terre en arrêtant l'impression excessive du Soleil.

Si ces avantages n'étaient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y aurait pas de meilleur, ni de plus agréable pays dans l'Univers. Mais les pluies y sont terribles, & presque continuelles. Elles sont accompagnées de éclairs, de tonnerres, & souvent d'affreux tremblemens de terre, qui semblent menacer la Nature de sa ruine. Après la plus belle matinée, qui dure ordinairement jusqu'à une ou deux heures après-midi, les vapeurs commencent à s'élever; l'air se couvre de nuages sombres, qui se convertissent bientôt en orages. Alors tout reluit, tout paraît embrasé du feu des éclairs; le tonnerre fait retentir les montagnes avec un épouvantable fracas, & cause souvent bien des défaits dans la Ville, qui se trouve inondée d'eau. Les rues sont changées en rivières, les places en étangs, malgré leur pente, & le désordre dure jusqu'au coucher du Soleil où l'air redevient tranquille,

& le  
la pluie  
la mati  
passent  
quelque  
sans int  
on peu  
partie  
beau te  
La d  
l'été. C  
cembre  
d'été. L  
orageux  
pluies  
Ville e  
pour ob  
rerrupti  
pour le  
duit de  
cès d'h  
des, plu  
à temp  
les rue  
laisse r  
dant l  
qu'on  
infecte

aucune incom

to, des vent  
font ceux du  
constans, de  
cessent poin  
l'impression

balancés par  
pas de meil-  
ans l'Univers,  
& presque  
ées déclair,  
treblemens  
Nature de sa  
qui dure or-  
heures après-  
élever; l'air  
se convertit-  
reluit, tout  
le tonnerre  
épouvantable  
éclats dans  
au. Les rues  
en étangs,  
ire jusqu'au  
tranquille,

& le Ciel fort serein. Quelquefois néanmoins la pluie dure toute la nuit, & continue toute la matinée, ou même trois ou quatre jours se passent sans qu'il cesse de pleuvoir. Il arrive quelquefois aussi que le temps demeure beau, sans interruption, pendant plusieurs jours. Mais on peut compter que le quatt, ou la cinquieme partie des jours de l'année, est de ceux où le beau temps est mêlé d'orages & de pluie.

La distinction est fort petite entre l'hiver & l'été. On appelle hiver l'intervalle entre Décembre & Mai. Tout le reste porte le nom d'été. Le premier de ces deux périodes est plus orageux; l'autre a plus de jours serains. Si les pluies cessent plus de quinze jours, toute la Ville est en alarmes & les habitans en prieres, pour obtenir leur retour. Durent-elles sans interruption? les vœux publics recommencent pour les faire cesser. C'est que la sécheresse produit des maladies fort dangereuses, & que l'excès d'humidité ruine les semences; au-lieu que des pluies interrompues servent non-seulement à tempérer l'ardeur du Soleil, mais à nettoyer les rues de la Ville, qu'une mauvaise police laisse remplir de toutes sortes de saletés. Cependant l'air est naturellement si pur à Quito, qu'on n'y connait pas même la plupart de ces insectes, qui font la guerre au repos des hom-

Pérou.

Pérou.

mes dans les régions chaudes. Les serpens, s'il s'y en trouve quelques-uns, y sont sans venin. En un mot, on n'y voit gueres d'autre insecte malfaisant que la *Nigue*, dont aucune partie de l'Amérique méridionale n'est exempte. La peste y est inconnue, du moins suivant l'idée que nous attachons à cette ennemie de la race humaine; car il y a des maladies contagieuses, des pleurésies, ou points de côté, qui causent souvent d'affreux ravages.

Les maladies vénériennes sont si communes, dans cette contrée, que peu de personnes en sont exemptes. Ce qui rend le mal si général, c'est le peu de soin qu'on apporte à le guérir. A la vérité, il semble que le climat lui soit favorable. Rarement on est obligé de garder le lit, & l'on voit quantité d'habitans parvenir à l'âge de soixante-dix ans, & même au-delà, sans que la maladie héréditaire ou contractée dès l'enfance les ait quittés un instant.

Dans toute l'Amérique Méridionale, la rage est aussi inconnue pour les chiens, que la peste pour les hommes.

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la fertilité des campagnes de Quito, & l'attribuent à la réunion des avantages dont on a fait la description. Le chaud & le froid y sont tempérés avec un accord qu'on ne voit dans aucun

autre cl  
l'année  
dans le  
cette in  
montagi  
ées.

Dans  
des fruit  
pondre  
si rare d  
tionale,  
beaucou  
cent le  
trir. Ce  
mes ven  
légumes  
chaud,  
abondan  
res, les  
douces  
Leurs a  
fruits,  
habitan  
de ces  
les pr  
dernie  
ment

autre climat, entre ces deux contraires. Toute l'année se passe à semer & à recueillir, soit dans le même lieu, soit en différens cantons; & cette inégalité vient de la différente situation des montagnes, des collines, des plaines & des Coullées.

Pérou.

Dans une fertilité si singulière, l'excellence des fruits & des dentées doit naturellement répondre à leur abondance. Le pain de froment si rare dans d'autres parties de l'Amérique Méridionale, est à fort vil prix à Quito, & serait beaucoup meilleur, si les Péruviennes qui exercent le métier de Boulangères, savaient le pétrir. Ce qui manque à Quito, ce sont les légumes verts. On y supplée par des racines & des légumes secs. Les fruits qui demandent un climat chaud, croissent par-tout dans la plus grande abondance, tels que les oranges douces & amères, les citrons & les petits limons, les limes douces & aigres, les cédrats & les toronjes. Leurs arbres ne cessent jamais d'être revêtus de fruits, de feuilles & de fleurs. L'usage des habitans de Quito, est de couvrir leurs tables de ces diverses espèces de productions. Ce sont les premiers plats qu'on y voit servir, & les derniers qui disparaissent. Ils servent non-seulement à flatter la vue, mais à piquer le goût;

Pérou.

parce qu'on emploie le jus des fruits à relever la plupart des autres mets.

Outre les viandes communes, le gibier seroit en abondance à Quito si les habitans avoient plus d'inclination pour la chasse. Ils ne laissent pas de tirer des montagnes beaucoup de lapins & de tourterelles. Les perdrix y sont en petit nombre, & d'une espèce qui ressemble peu à celles de l'Europe. Elles ne sont pas plus grosses que nos cailles. Un des principaux alimens de Quito est le fromage. Il s'y en débite, tous les ans, pour soixante-&-dix à quatre-vingt mille écus. Le beurre de vache y est aussi fort bon, & d'usage fort commun. Mais le goût des habitans est extrême pour les confitures. On parle avec étonnement de la quantité de sucre & de miel, qui se consomme dans cette Ville, & dans les cantons voisins. Après avoir exprimé le jus des cannes, on le laisse cailler, pour en faire de petits pains, en forme de tourtes qu'on nomme *Raspaduras* : c'est la nourriture la plus commune des pauvres.

Quelque aversion que les Habitans de Quito aient pour le travail, il s'y fait un commerce considérable, qui est presque entièrement entre les mains des Chapetons, ou Européens, les uns habitués dans le Pays, & les autres amenés par l'espoir du gain. Ce sont particulièrement

les de  
Pays,  
Le  
Royau  
particu  
Tucum  
cette  
depuis  
Pole a  
qui ne  
de côté  
parés p  
de ce  
vallée  
est la p  
pace d  
Chili t  
avec q  
aux fro  
mais d  
les Pa  
vastes  
de la  
de lat  
Copia  
minut  
par le  
Lo

ruits à relever

le gibier serait

bitans avaient

ils ne laissent

oup de lapins

sont en petit

semble peu à

les plus grosses

x alimens de

bite, tous les

re-vingt mille

ussi fort bon,

le goût des

onfitures. On

rité de sucre

cette Ville,

s avoir ex-

cailler, pour

e de tourtes

la nourriture

ans de Quito

n commerce

ement entre

opéens, les

autres amenés

iculièrement

les derniers qui achètent les marchandises du Pays, & qui y vendent celles de l'Europe.

---

Pérou.

---

Le Chili est une dépendance de la Vice-Royauté du Pérou, quoiqu'il ait ses Gouverneurs particuliers, comme Santa-Cruz de la Sierra, le Tucuman, le Paraguay & Buénos-Aires. Il occupe cette partie de l'Amérique Méridionale, qui, depuis les frontieres du Pérou, s'étend vers le Pole austral jusqu'au détroit de Magellan; ce qui ne fait pas moins de cinq cens trente lieues de côte maritime. Le Pérou & le Chili sont séparés par le désert d'Atacama. Entre la Province de ce nom, qui est la dernière du Pérou, & la vallée de Capayapu, aujourd'hui Copiapo, qui est la première du Chili, ce désert s'étend l'espace de quatre-vingt lieues. Vers l'Orient, le Chili touche en partie aux confins du Paraguay; avec quelques déserts dans l'intervalle; en partie aux frontieres du gouvernement de Buénos-Aires; mais dont il est séparé aussi, par ce qu'on nomme *les Pampas*, terme du Pays, qui signifie de vastes plaines. A l'Occident, il aboutit aux Côtes de la mer du Sud, depuis les vingt-sept degrés de latitude Méridionale, qui est la hauteur de Copiapo, jusqu'aux cinquante-trois degrés trente minutes. Une partie de ce Pays avait été soumise par les Incas.

---

Chili;

Lorsque les Espagnols eurent pénétré dan

**Pérou.** le Pérou , & conquis ses principales Provinces, Almagro le Pere en 1535 , & Pédre de Valdivia, en 1541 , étendirent la domination de l'Espagne dans le Chili , sur-tout Valdivia , qui y fonda plusieurs Villes & qui obtint du Président de la Gasca , en 1548 , la confirmation du titre de Gouverneur , qu'il avait reçu d'abord de François Pizarte. En 1551 , tous les Américains du Pays s'étant soulevés comme de concert , Valdivia marcha contr'eux avec quelques troupes. La partie était trop inégale. Il fut tué en combattant , & plusieurs de ses Soldats eurent le même sort. Une des principales Villes , qu'il avait fondées , conserva son nom. L'humeur belliqueuse des Peuples du Chili , n'a pas cessé d'empêcher l'accroissement des Colonies Espagnoles , qui n'a jamais été en proportion de l'étendue , de la beauté & des richesses du Pays. Aussi ce Gouvernement-général n'en renferme-t-il que quatre particuliers & onze Corrégimens.

Le Chili entretient constamment cinq cens hommes de troupes réglées , pour la garnison des Forts de la frontiere & des côtes. Autrefois , c'est-à-dire jusqu'au commencement de ce siècle , elles montaient à deux mille hommes , dont on a trouvé que les frais allaient trop loin. Les deniers , qui entrent dans les caisses Royales de San-Jago & de la Conception , ne suffisent pas

pour

pour l'e  
les ans  
piastres  
étoffes &  
on retie  
rien des  
ricains fo  
Gouvern  
Les h  
principal  
Métis. Ils  
ns font  
amilles  
nes Créé  
ont bien  
as moind  
semble  
quito. M  
nguliere  
e cape,  
onchos.  
une cou  
e long,  
n fait, a  
tête. M  
ardrier  
beval &  
omme C  
Tome

Provinces, pour l'entretien de cette armée: on envoie, tous les ans, de Lima un supplément de cent mille piastres en argent comptant, & le reste en étoffes & en marchandises. Sur cette somme, on retient six à huit mille écus pour l'entretien des fortifications, & pour traiter les Américains fournis, lorsqu'ils envoient des Députés aux Gouverneurs.

Pérou.

Les habitans de la Conception, l'une des principales Villes du Chili, sont Espagnols ou Métis. Ils ont tous le teint fort blanc, & quelques-uns sont même blonds. On compte plusieurs familles de distinction parmi les Espagnols; les uns Créoles, les autres Européennes. Les hommes sont bien faits, gros & robustes. On ne vante pas moins la beauté des femmes. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux de Lima & deuito. Mais Don d'Ulloa fait une peinture fort singulière de l'habillement des hommes. Au lieu de cape, ils portent ce qu'ils nomment des *ponchos*. C'est une pièce d'étoffe, de la forme d'une couverture de lit, & de deux ou trois aunes de long, sur deux de large. Pour toute façon, on fait, au milieu de la pièce, un trou à passer la tête. Le poncho pend des deux côtés, & s'arrête derrière comme pardevant. On le porte à cheval & à pied. Les pauvres, & ceux qu'on appelle *Guafes* dans le canton, ne le quittent

La Conception.

Pérou.

qu'en se couchant. Le poncho ne nuit point au travail. On ne fait que le retrousser par les côtés jusques sur le dos ; ce qui laisse les bras & le reste du corps libres. A cheval , ce vêtement est à la mode pour les deux sexes, sans distinction de rang. L'exercice du cheval est si commun à la Conception qu'on est surpris d'y voir aux femmes , autant d'adresse & de légèreté qu'aux hommes. Au reste , la simplicité du poncho n'empêche point qu'on ne discerne le rang & le sexe. Cette différence naît de la finesse de l'étoffe , & des bordures qui la relevent. Le fond en est ordinairement bleu ; mais les bordures sont rouges ou blanches. Quelquefois le fond est blanc , & les bordures bleues , mêlées de rouge. Il y en a de tout prix , depuis cinq jusqu'à cent cinquante & deux cens piastras. L'étoffe est de laine , fabriquée par les Américains.

Ce qu'on nomme les Guafes, à la Conception, est une race d'Américains fort adroits dans le maniement des laqs & des lances. Rarement ils manquent leurs coups avec les lacs , à cheval même , en courant à toute bride. Un taureau furieux , tout autre animal , & l'homme le plus rusé , ne leur échappe jamais. Comme il faut que le licou serre la proie qu'ils veulent saisir, ils poussent vivement leur cheval pour le jeter,

de for  
avec u  
degrés  
licres ,  
d'une d  
taque d  
ils se f  
& sans  
La seule  
en plein  
tout de  
prendre  
ne pas c  
le collan  
Leurs lic  
autour d  
a rende  
alongen  
qu'un de  
être si  
qu'elle  
Le cli  
limat co  
roid que  
noins qu  
été à pr  
plus grand  
qu'on ne

uit point au  
par les côtés  
es bras & le  
vêtement est  
s distinction  
i commun à  
d'y voir aux  
gereté qu'aux  
du poncho  
e le rang &  
la finesse de  
ent. Le fond  
les bordures  
sois le fond  
s, mêlées de  
depuis cinq  
cens piaftres  
par les Amé-

la Conception,  
droits dans le  
Rarement ils  
acs, à cheval  
Un taureau  
omme le plus  
omme il faut  
veulent saisir,  
pour le jeter,

de sorte que l'animal se trouve pris, entraîné avec une vitesse qui ne laisse pas distinguer les degrés de l'action. Dans leurs querelles particulières, ils se servent entr'eux de ces laqs, & d'une demi-lance, avec tant d'habileté dans l'attaque & la défense, qu'après un long combat, ils se séparent souvent sans avoir pu s'enlacer, & sans autre mal que quelques coups de lance. La seule maniere de se dérober au licou, si c'est en pleine campagne, c'est de s'étendre à terre tout de son long, aussi-tôt qu'on le leur voit prendre à la main, & de s'y blottir, pour ne pas donner de prise. On le garantit aussi, en se collant contre un arbre, ou contre un mur. Leurs licous ou laqs, sont de cuir de bœuf coupé autour de la peau. Ils tordent cette courroie; ils la rendent souple à force de la graisser, & l'allongent, en la tirant, jusqu'à ne lui laisser qu'un demi doigt d'épaisseur. Elle ne laisse pas d'être si forte, qu'un taureau ne la peut rompre, & qu'elle résiste plus qu'une grosse corde de chanvre. Le climat de la Conception differe peu du climat commun de l'Europe. Si l'hiver y est plus froid que dans les Provinces Méridionales, il l'est moins que dans les Provinces Septentrionales, & c'est à proportion. Cependant la chaleur y est plus grande dans la Ville qu'à la campagne, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la disposition du

---



---

Pérou.

Pérou.

terrain. Le canton est arrosé par diverses rivières, dont celles d'Arauco & de Biobio sont les plus considérables. Le Biobio est fort profond; & sa largeur, une lieue au-dessus de son embouchure, est d'environ trois quarts de lieue. Les habitations des Peuples idolâtres s'étendent en avant, depuis la rive méridionale de ce fleuve. A peu de distance de la même rive, sont les Forts de la frontière. Cette Jurisdiction contient des plaines fort étendues, car les montagnes étant fort loin à l'Orient, tout l'espace qui est entr'elles & la côte maritime, forme un terrain fort uni. A peine y voit-on quelques collines dans l'éloignement. La conformité du climat avec celui d'Espagne, en produit une parfaite dans les fruits, avec la seule différence, que ce pays l'emporte pour l'abondance. Les arbres & toutes sortes de plantes y ont leur saison, embellissent les champs, & ne flattent pas moins la vue que le goût. On sait d'ailleurs que les saisons doivent être le contraire de celles d'Espagne, c'est-à-dire, que l'hiver d'Espagne est l'été du Chili, & que l'automne d'un pays, est le printemps de l'autre. L'abondance est telle qu'on prend pour une mauvaise année, celle où les grains ne rendent pas cent pour un. Les raisins de toute espèce, croissent heureusement. On en fait des vins plus estimés que ceux du Pérou,

& la p  
les m  
pour  
croisse  
compr  
dans  
le mi  
pialtre  
La  
cherie  
l'on n'  
coup  
bœufs  
metten  
lance  
termine  
affilé,  
l'une d  
cour,  
rôt sa  
Guase  
courant  
le tuer  
& dépè  
le cuir  
croupe  
temble  
pour le

diverses r-  
e Biobio font  
fort profond;  
de son em-  
arts de lieue.  
es s'étendent  
ionale de ce  
même rive,  
e Jurisdiction  
car les mon-  
ut l'espace qui  
forme un ter-  
quelques col-  
onformité du  
oduit une par-  
ifférence, que  
ce. Les arbres  
ur saison, em-  
t pas moins la  
que les saisons  
es d'Espagne,  
e est l'été du  
, est le prin-  
t telle qu'on  
celle où les  
n. Les raisins  
ement. On en  
x du Pérou,

& la plupart rouges, Les raisins muscats surpassent les meilleurs vins d'Espagne, pour l'odeur & pour le goût. Mais toutes les espèces de raisins croissent en treilles & non en ceps. Enfin, pour comprendre à quel point les denrées abondent dans le pays, il suffit de savoir qu'un bœuf, le mieux engraisé, ne s'y vend que quatre piastras.

---



---

Pérou.

La maniere de tuer le bétail, pour la boucherie, ne passerait que pour un amusement, si l'on n'assurait qu'elle sert à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un troupeau de bœufs dans une basse-cour, & les Guafes se mettent à cheval devant la porte, armés d'une lance de deux ou trois brasses de long, qui se termine par une espèce de croissant d'acier bien affilé, dont les pointes sont à près d'un pied l'une de l'autre. Ils ouvrent la porte de la basse-cour, & font sortir un bœuf, qui prend aussitôt sa course, pour retourner à son gîte. Un Guafe le suit, l'atteint, lui coupe un jarret en courant, l'autre ensuite, & met pied à terre pour le tuer; après quoi il le dépouille, ôte la graisse, & dépèce la chair. Le suif est enveloppé dans le cuir, & tout est porté à la métairie sur la croupe du cheval. Quelquefois on fait sortir ensemble autant de bœufs, qu'il y a de Guafes pour les tuer. Cet exercice dure plusieurs jours,

~~\_\_\_\_\_~~  
Pérou.

jusqu'à ce qu'on ait achevé de tuer le nombre destiné pour la vente. Si le bœuf court si vite que le Guafe ne puisse le frapper de sa lance, il se sert du lacet pour l'arrêter.

Le Commerce de la Conception deviendra beaucoup plus riche, si le pays était peuplé à proportion de sa fertilité & de son étendue; mais, faute d'habitans, il est si médiocre, qu'un seul vaisseau suffit ordinairement pour la traite.

~~\_\_\_\_\_~~  
San - Jago.

Cette vaste région du Chili a pour capitale San - Jago. Cette Ville est du nombre de celles qui furent fondées par Valdivia, & l'on rapporte son origine au 24 de Février 1541. Elle est traversée par une rivière, nommée Mapocho, qui arrose les murs de la Ville, au Nord, & qui lui fournissant, par des aqueducs, une grande quantité d'eau, répand la fraîcheur & la fécondité dans les jardins dont elle est remplie. On lui donne mille toises de long de l'Est à l'Ouest, & six cens de large du Nord au Sud.

Don d'Ulloa fait monter le nombre des habitans de San - Jago, à quatre mille familles, la moitié d'Espagnols, & le reste d'Américains ou de races mêlées. Leurs usages & leur habillement, sont les mêmes qu'à Quiro. Les hommes sont bien faits; les femmes ont les traits agréables, le teint blanc, & des couleurs vives; ce

qui n  
mettre  
dérer  
tere l  
toutes

L'A  
d'hui  
tion.

de qu  
Fiscal

défini

que p  
Indes.

certain  
la-fois

avec l  
de l'a

Jago.

observ  
absenc

Ville

Lieute  
sur to

tion c

Le  
partie  
la fro  
de fe

per le nombre  
f court si vite  
de sa lance,

on deviendrait  
était peuplé  
son étendue  
si médiocre  
ement pour la

pour capitale  
mbre de celle  
& l'on rapporte  
541. Elle est  
ée Mapocho  
au Nord, &  
cs, une grande  
r & la fécon-  
t remplie. On  
'Est à l'Ouest,  
Sud.

mbre des ha-  
ille familles  
d'Américains  
& leur habil-  
Les hommes  
traits agréa-  
rts vives ; ce

qui ne les empêche pas de se farder, & de mettre sur-tout beaucoup de rouge, sans considérer que, non-seulement cette mode leur altere le teint, mais qu'elle leur gâte, presque à toutes, les gencives & les dents.

L'Audience-Royale, qui a son Siège aujourd'hui à San-Jago, l'avait autrefois à la Conception. Ce Tribunal est composé d'un Président, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal, & d'un autre Fiscal pour les indigènes. Les affaires s'y jugent définitivement, ou du-moins sans autre appel que pour le déni de justice, au Conseil des Indes. Le Président, quoique dépendant, en certains cas, du Vice-Roi du Pérou, est tout-à-la-fois Gouverneur & Capitaine-Général du Chili, avec l'assujétissement singulier de passer six mois de l'année à la Conception, & six mois à San-Jago. On rappelle cette singularité, pour en observer une autre ; c'est que, pendant son absence de la capitale, le Corrégidor de cette Ville exerce ses fonctions, sous le titre de Lieutenant-Général, & qu'il étend sa juridiction sur tous les lieux habités du Chili, à l'exception des seuls Gouvernemens militaires.

Le Commerce de San-Jago & des autres parties du Chili, avec les Peuples idolâtres de la frontière, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des mors de brides, des éperons, des

Pérou.

Pérou.

couteaux , du vin , & diverses sortes de merceries . Ces Peuples , qui habitent un pays riche en or , & qui n'en font aucun usage , lui préfèrent un morceau de fer . Ils donnent aux Espagnols des vaches , des chevaux , de jeunes filles & des garçons , que leurs propres peres troquent pour des bagatelles qui les éblouissent . Cette espèce de traite s'appelle *rascatar* , c'est-à-dire , rançonner . Elle est abandonnée aux Guases , race mêlée de sang Espagnol , dont on a déjà vanté l'adresse . Ils vont dans le pays , & s'adressent directement aux Chefs des familles , car elles ne sont point gouvernées par des Caciques , ou par des Curacas , comme l'étaient autrefois les Péruviens . Toute la forme de leur Gouvernement consiste à respecter leurs Anciens . Le Guase étale au Chef de famille ce qu'il a de plus séduisant , & ne manque point de lui présenter une petite quantité de vin . Si le traité se conclut , l'Américain publie dans tout le village , que cet Espagnol est ami de la Nation , & qu'on peut se fier à lui . Le Guase parcourt toutes les cabanes . Il convient du prix de chaque marchandise , & livre , sans difficulté , celles qu'on achete . Ensuite il se retire dans la première habitation où il est venu , en avertissant à son passage , qu'il se dispose à partir . Rien n'est plus admirable que l'empressement avec lequel chacun court à l'habita-

tion qu  
le pri  
effets ;  
accomp  
habita  
bœufs  
Avant  
dance ;  
cet usa  
premie  
tous les  
dans le  
ils avai  
transpo  
de la fu  
qui tou  
Les  
pu sou  
les hab  
habite  
ceux q  
est si  
ils aba  
dans  
par le  
revien  
mêlan  
de cr

de merceries  
 riche en or,  
 préfèrent un  
 Espagnols des  
 filles & des  
 troquent pour  
 cette espèce de  
 e, raçonner.  
 ace mêlée de  
 anté l'adresse,  
 t directement  
 ne font point  
 ou par des  
 les Péruviens,  
 nent consiste  
 ase étale au  
 us séduisant,  
 er une petite  
 clut, l'Amé-  
 que cet Es-  
 qu'on peut se  
 les cabanes.  
 chandise, &  
 hete. Ensuite  
 on où il est  
 qu'il se dis-  
 le que l'em-  
 t à l'habita-

tion qu'il a choisie, pour lui délivrer fidèlement le prix dont il est convenu. Il rassemble ses effets; il part, & le Chef de la famille le fait accompagner jusqu'à la frontière, par quelques habitans, qui l'aident à mener les chevaux & les bœufs ou les vaches qu'il a reçus en échange. Avant 1724, on leur portait du vin en abondance; mais l'expérience du danger a fait cesser cet usage. Il arrivait que, s'enivrant tous, ils prenaient subitement les armes, pour assommer tous les Guafes, ou les Espagnols, qui se trouvaient dans leurs habitations, sans respecter ceux dont ils avaient reçu des marchandises; dans le même transport, ils fondaient sur les Forts & les Villages de la frontière, où ils taillaient en pièces tout ce qui tombait entre leurs mains.

Les plus intraitables de ceux qu'on n'a jamais pu soumettre à la domination Espagnole, sont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud, sur la rivière de Biobio, & ceux qui s'étendent vers les Cordelières. Le Pays est si vaste, que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions, & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'autres Américains, ils reviennent au Pays qu'ils habitent. C'est ce mélange de fuite & de résistance, de courage & de crainte, qui les rend comme invincibles, &

---

 Pérou.

Pérou.

qui ne cesse pas d'exposer le Chili Espagnol à leurs insultes. Qu'un seul crie parmi les autres qu'il faut prendre les armes, les hostilités commencent aussi-tôt. Leur maniere de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions, ou de ravager les Villages dont ils sont voisins. Quelquefois ils font avertir d'autres Nations à qui les Espagnols ne sont pas moins odieux. C'est ce qu'ils appellent faire courir la fleche, parce qu'ils font passer l'avis, d'une habitation à l'autre, avec autant de vitesse que de secret. La nuit de l'invasion est marquée, sans qu'il en transpire jamais rien. Cette fidélité, & le peu de préparatifs dont ils ont besoin pour leurs armemens, rendent leurs desseins impénétrables jusqu'au moment de l'exécution. Leur convocation faite, ils élisent entr'eux un Chef de guerre, auquel ils donnent le nom de *Toqui*; & dans les premieres heures de la nuit fixée, lorsque les Espagnols ne s'attendent à rien moins qu'à être attaqués, des Américains qui vivent parmi eux, les surprennent & les tuent. Ensuite ils se dispersent de divers côtés, ils entrent dans les petits Villages, dans les métairies & les chaumieres, où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent sans distinction d'âge ni de sexe. Après cette exécution, se réunissant en corps, ils forment

une a  
nomb  
furieu  
les plu  
gnols  
contin  
pertes  
rebuté  
lieues  
six jo  
côté.

Ces  
qui ne  
plus gr  
ques c  
teaux,  
plutôt  
ment  
l'oisive  
espèce  
ont en  
nes fo  
pour  
prépar  
de ma  
fant la  
que,  
la pai

l'Espagnol à  
 mi les autres  
 hostilités com-  
 de déclarer  
 dernier Espa-  
 la foi des  
 lages dont ils  
 verrit d'autres  
 nt pas moins  
 aire courir la  
 , d'une habi-  
 tuelle que de  
 arquée, sans  
 e fidélité, &  
 besoin pour  
 eins impéné-  
 cution. Leur  
 eux un Chef  
 n de *Toqui* ;  
 nuit fixée,  
 à rien moins  
 s qui vivent  
 ent. Ensuite  
 ils entrent  
 métairies &  
 ur ce qu'ils  
 e sexe. Après  
 , ils forment

une armée plus redoutable néanmoins par le  
 nombre, que par la discipline & l'habileté. Ces  
 furieuses invasions leur ont souvent réussi, malgré  
 les plus sages précautions des Gouverneurs Espa-  
 gnols, parce que les secours qu'ils reçoivent  
 continuellement les empêchent de sentir leurs  
 pertes. S'ils en font d'assez sanglantes pour se  
 rebuter du combat, ils se retirent à quelques  
 lieues du champ de bataille; mais cinq ou  
 six jours après, ils vont fondre d'un autre  
 côté.

---

 Pérou.

Ces Peuples ne déclarent jamais de guerre,  
 qui ne dure plusieurs années. Dans la paix, leurs  
 plus grandes occupations consistent à semer quel-  
 ques champs, à fabriquer des *Ponchos*, ou man-  
 teaux, pour leur propre habillement; c'est même  
 plutôt à leurs femmes qu'ils laissent ordinaire-  
 ment ce travail, tandis que, s'abandonnant à  
 l'oisiveté, ils passent le temps à boire d'une  
 espèce de cidre, composé de pommes qu'ils  
 ont en abondance dans leurs terres. Leurs caba-  
 nes sont si légères, qu'un jour ou deux suffisent  
 pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de  
 préparation; ce sont des racines & de la farine  
 de maïs, ou de quelqu'autre grain. Ainsi, fai-  
 sant la guerre avec aussi peu de frais que de ris-  
 que, ils la regardent comme un amusement. Si  
 la paix succède, c'est toujours moins à leur sol-

Pérou.

licitation qu'à celle des Espagnols. On convient d'une conférence, qui a reçu le nom de *Parlamento*, à laquelle assistent le Président, Gouverneur du Chili, le Mestre-de-Camp avec les principaux Officiers de l'armée, l'Evêque de la Conception, & quelques autres personnes du premier rang. Du côté des Américains, c'est le Toqui, avec les principaux Capitaines, qui sont en même temps députés de chaque Canton, & chargés de leurs suffrages. La dernière irruption se fit en 1720. Don Gabriel Cano, Lieutenant-Général des armées d'Espagne, alors Gouverneur du Chili, prit de si sages mesures, qu'il les força à demander la paix. Dans un Parlement tenu en 1724, on leur accorda la possession libre de tout le pays qui s'étend au Sud de Biobio, & tous les *Capitaines de Paix* furent supprimés. On donnait ce titre à des Espagnols qui résidaient dans les villages habités par des Américains convertis, & qui avaient fait naître le soulèvement par leurs extorsions.

Outre ces assemblées, qui se tiennent à l'occasion de quelque traité, il s'en tient d'autres, lorsqu'il arrive de nouveaux Présidens. La différence en est si légère, qu'il suffit d'en décrire une, pour donner une idée de toutes les autres. Lorsqu'on juge un *Parlamento* nécessaire, on en fait donner avis aux Américains de la frontière,

le jour est indiqué. Des deux côtés, on con-  
 vient d'une escorte pour les Chefs. Les Espagnols  
 campent sous des tentes, & le Quartier-général  
 des Américains est vis-à-vis à peu de distance.  
 D'abord les anciens de chaque Canton viennent  
 saluer le Président. Il boit à leur santé : tous lui  
 répondent ; mais c'est le Président qui leur verse  
 la boisson de sa propre main ; & , pour joindre  
 quelque chose de plus réel à cette politesse, il  
 leur distribue des couteaux, des ciseaux & d'au-  
 tres bagatelles, fort précieuses à leurs yeux. On  
 commence ensuite à parler de paix, & de la ma-  
 nière d'en observer les conditions ; après quoi, les  
 Américains se retirent à leur Quartier, où le  
 Président leur rend une visite, & leur fait porter  
 une certaine quantité de vin. Les Américains de  
 la suite des Députés, qui ne les ont point accom-  
 pagnés à l'assemblée, paraissent alors, & se joi-  
 gnent pour rendre leurs devoirs au Président. Il  
 leur fait donner aussi du vin. Ensuite il reçoit à son  
 tour un présent de veaux, de bœufs, de chevaux  
 & d'oiseaux.

La paix étant conclue par ces caresses mutuel-  
 les, le Président ne dédaigne point, pendant la  
 suite des conférences, d'admettre à sa table les  
 principaux Chefs, ou ceux du moins auxquels il  
 reconnoît de la douceur & de la raison. Il se tient  
 une espèce de Foire, où les Guafes accourent avec

Pérou.

leurs merceries , & les Américains avec des ponchos & des bestiaux. Ces marchandises se troquent, & la bonne foi régné dans ces traités.

Ces mêmes Peuples , qui ont toujours refusé de se soumettre aux Espagnols , accordent l'entrée de leur pays aux Missionnaires, quelque différence qu'il y ait entre leurs maximes & celles qu'on leur prêche. Plusieurs se font baptiser , mais ils ne renoncent point aisément à la vie libre dans laquelle ils sont élevés , & la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune sorte de Religion. Avant la guerre de 1720 , les Missionnaires en avaient rassemblé un assez grand nombre, dont ils avaient formé des villages. Dans tous les Forts de la Frontiere , il y avait aussi des Aumôniers payés par le Roi pour les instruire ; mais à la première nouvelle du soulèvement , tous les Néophytes disparurent & se joignirent aux guerriers de leur Nation.

Quoique , dans leurs guerres , ces Peuples ne fassent de quartier à personne , sur-tout aux Espagnols , ils ne laissent pas d'épargner les femmes blanches ; ils les enlèvent & les conduisent dans leurs terres , où ils vivent avec elles. De-là vient cette multitude d'Américains blancs & blonds , qu'on prendrait pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix , il en vient un grand nombre dans les Villes & les Bourgs Espagnols , qui s'en-

gagent  
d'un an  
fin du  
mercer  
sexe ,  
toffe d  
& ne l  
tions p  
qui hab  
Côte v  
d'habit  
de Biol  
font fo  
mées so  
fanterie  
gues , c  
javelot

Don  
de Chi  
vaux &  
teffe. I  
doute ,  
portés c  
ceux d  
ceux d  
On y c  
vaux co  
loir jar

avec des pon-  
 es se troquent ;  
 s.  
 toujours refusé  
 accordent l'en-  
 , quelque dif-  
 mes & celles  
 baptiser , mais  
 vie libre dans  
 rt de ces nou-  
 de Religion.  
 tionnaires en  
 ombre , dont  
 tous les Forts  
 s Aumôniers  
 mais à la pre-  
 s les Néophi-  
 guerriers de  
 es Peuples ne  
 -tout aux Ef-  
 r les femmes  
 duisent dans  
 . De-là vient  
 & bionds ,  
 nés au Chili.  
 and nombre  
 ois , qui s'en ;

gagent à travailler pour un certain prix , l'espace  
 d'un an ou de six mois. Ils s'en retournent à la  
 fin du terme , après avoir employé leur salaire en  
 merceries. Tous ces Peuples , sans distinction de  
 sexe , portent des ponchos & des manteaux d'é-  
 toffe de laine ; mais cet habillement est fort court  
 & ne leur descend pas jusqu'au genou. Les Na-  
 tions plus éloignées des établissemens d'Espagne ,  
 qui habitent au Sud de Valdivia , & ceux de la  
 Côte voisine de Chiloé , ne portent aucune espèce  
 d'habit. Ceux d'Arauco , de Tucapel & des bords  
 de Biobio , nourrissent quantité de chevaux , &  
 sont fort exercés à les monter. Aussi leurs ar-  
 mées sont-elles composées de cavalerie & d'in-  
 fanterie. Leurs armes sont des lances fort lon-  
 gues , qu'ils manient avec beaucoup d'adresse , le  
 javalot & d'autres instrumens de cette nature.

Don d'Ulloa fait observer que c'est du Royaume  
 de Chili , que sont venues des races de che-  
 vaux & de mules , dont il vante beaucoup la vi-  
 tesse. Il ajoute , que ces animaux doivent , sans  
 doute , leur origine aux premiers qui furent trans-  
 portés d'Espagne en Amérique ; mais aujourd'hui  
 ceux du Chili ne sont pas moins supérieurs à  
 ceux d'Espagne , qu'à ceux de toute l'Amérique.  
 On y conserve plus fidèlement les races. Les che-  
 vaux coureurs du Chili ont l'ambition de ne vou-  
 loir jamais être devancés , & galopent si légère-

---

 Pérou.

Pérou.

ment, que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Du côté de la figure, ils ne cèdent rien aux plus beaux Andalous. Leur taille est belle : ils sont pleins de feu & de fierté. Aussi tant d'excellentes qualités les font-elles beaucoup rechercher. Les plus beaux sont envoyés à Lima. Il en passe jusqu'à Quito. L'estime qu'on en fait, a porté quantité de Particuliers à former des haras dans les Provinces du Pérou, pour en étendre la race ; mais c'est toujours à ceux du Chili, sur-tout des environs de San-Jago, qu'on donne la préférence.



pas la moindre  
s ne cèdent rien  
raille est belle :  
. Aussi tant d'ex-  
aucoup recher-  
és à Lima. Il en  
'on' en fait , a  
ormer des haras  
our en étendre  
eux du Chili,  
qu'on donne la



### CHAPITRE III.

#### *Origine des Incas , mœurs des Péruviens modernes & des Créoles.*

CE QU'IL Y A de plus obscur dans l'Histoire  
du Pérou, est l'origine & la Chronologie des  
Incas. Don d'Ulloa veut qu'on s'en prenne moins  
à l'ignorance des Peuples du Pays, à qui l'art  
d'écrire était inconnu, & qui n'y suppléaient  
que par les nœuds dont on a déjà parlé, qu'au  
préjugé fort adroitement établi par le premier  
Inca, qui se donna pour fils du Soleil. Cette  
fable, reçue aveuglément par tous ses Sujets,  
adoptée & confirmée par ses Successeurs, fit  
perdre toute autre idée des anciens temps, sans  
soupçons d'erreur, & sans intérêt à chercher  
la vérité. Tous les Historiens conviennent, en  
effet, que l'origine des Incas est fabuleuse; mais  
ils ne s'accordent point sur la fable inventée  
par le premier Inca pour s'assurer du respect de  
ses Peuples, & les gouverner avec plus d'empire.  
Leur barbarie différerait peu de celle des bêtes  
féroces. La plupart n'avaient aucun sentiment de  
loi naturelle, & vivaient sans société, sans

---

Pérou.

Religion , ou livrés à la plus ridicule Idolâtrie.  
Pérou.

Suivant Garcilasso , le premier Inca passait pour le fils du Soleil. Son Pere, touché du triste état de cette Contrée, l'envoya, lui & sa sœur, pour en civiliser les habitans, leur donner des Loix, leur apprendre à cultiver la terre & à se nourrir des fruits de leur travail, enfin pour établir dans le Pays la Religion & le culte du Soleil leur Pere, & pour lui faire offrir des sacrifices. Dans cette vue, le frere & la sœur furent déposés sur les bords du lac de Titicaca, éloigné de Cusco d'environ quatre-vingt lieues. Le Soleil leur avoit donné un lingot d'or d'une demi-aune de long & de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jeter, dans les lieux où ils s'arrêteraient, le lingot à terre, & d'établir leur demeure où ils le verraient s'enfoncer. Il y avoit joint les Loix qu'ils devoient servir à gouverner les Peuples, dont ils pouvoient s'attirer la confiance & la soumission. Le frere & la sœur, qui étoient liés aussi par le mariage, prirent leur chemin vers le Nord, jusqu'au pied d'une montagne, au Sud de Cusco, nommé *Huanacauri*, ils y jetterent à terre le lingot d'or, qui, s'étant enfoncé, disparut tout d'un-coup à leurs yeux; ce qui leur fit comprendre que c'étoit le lieu où le Soleil leur Pere,

ridicule Idole  
 ca passait pour  
 ste état de cette  
 , pour en civi  
 es Loix , leur  
 se nourrir de  
 établir dans le  
 leil leur Pere  
 es. Dans cette  
 déposés sur les  
 de Cusco d'en  
 leil leur avai  
 une de long &  
 ordre de diri  
 tter, dans le  
 ot à terre , &  
 verraient s'en  
 leur devaien  
 dont ils pou  
 soumission. Le  
 aussi par le ma  
 le Nord , jus  
 Sud de Cusco  
 ent à terre le  
 disparut tout  
 ur fit compren  
 leil leur Pere,

avait fixé leur demeure. Ensuite , s'étant séparés ,  
 pour inviter le monde entier à venir jouir , sous  
 leurs Loix , d'un bonheur qui lui était inconnu ,  
 l'un continua sa route vers le Septentrion , & l'au-  
 tre prit la sienne vers le Midi. Les premiers  
 hommes auxquels ils s'adresserent , touchés de la  
 douceur de leurs discours & de leurs offres avan-  
 tageuses , les suivirent en foule à la montagne  
 d'Huanacauri , où l'Inca bâtit la Ville de Cusco.  
 Ses nouveaux Sujets , charmés de la vie douce  
 & paisible qu'il leur fit mener , se répandirent  
 de toutes parts , pour informer d'autres Peuples  
 de leur bonheur. Il se forma plusieurs Peupla-  
 des , dont les plus considérables n'excédaient pas  
 alors le nombre de cent maisons. Les hommes  
 furent instruits dans l'agriculture , les femmes à  
 filer , à faire des tissus & d'autres ouvrages  
 domestiques. Le domaine du même Monarque  
 s'étendait vers l'Orient , depuis Cusco jusqu'à  
 l'embouche de Paucartambo ; vers l'Occident , jusqu'à  
 la riviere d'*Apurimac* , c'est-à-dire , environ huit  
 lieues ; & vers le Sud , neuf lieues jusqu'à *Que-  
 quefama*.

On ignore combien il s'était écoulé de temps ;  
 depuis la fondation du nouvel Empire , jusqu'à  
 l'arrivée des Espagnols. Il n'était resté aux Péru-  
 viens qu'une mémoire confuse de cette premiere  
 époque , & leurs *Quipos* , ou les nœuds qu'ils

---

 Pérou.

Pétou,

faisaient à divers fils , pour conserver le souvenir des actions mémorables , n'ont donné , là-dessus , aucune lumière. Garcilasso juge qu'il s'étoit passé quatre cens ans entre ces deux évènements.

Quelque jugement qu'on veuille porter d'une si fabuleuse tradition , on doit admirer l'adresse du premier Inca & de sa femme , à tirer tant d'hommes de leur abrutissement. Cette entreprise demandait un génie supérieur au caractère des Américains. On a déjà dit , que ce premier Fondateur se nommait *Manco Inca* , & sa sœur ou sa femme , *Mama Oello*. Le mot *Inca* a deux significations différentes. Proprement il signifie *Seigneur-Roi* , ou *Empereur* , & par extension , il signifie aussi , *descendant du Sang Royal*. Dans la suite , les Sujets s'étant multipliés , & le goût de la société n'ayant fait qu'augmenter sous un Gouvernement policé , on ajouta le surnom de *Capac* à celui d'*Inca*. *Capac* signifie riche en vertu , en talens , en pouvoir.

A mesure qu'il attirait de nouveaux Sujets , & qu'il les accoutumait à vivre en société , il leur enseignait tout ce qui pouvait les rendre capables de contribuer au bien commun , sur-tout l'agriculture & l'art de conduire les eaux dans les terres , pour les rendre fertiles en les humectant. Il établit , dans chaque habitation , un grenier pu-

blic , & chaque  
chaque  
ans ,  
l'Empi  
réparti  
à se v  
cent. I  
femme  
tillus.  
la gouv  
étaient  
Les  
nom e  
inspira  
à tous  
les aut  
au deg  
dulter  
défenc  
chacun  
mêlan  
homme  
vingt  
famille  
fut ré  
faisait  
ou d  
de fil

erver le souve  
nt donné, la  
juge qu'il s'é  
es deux événe

le porter d'une  
dmirer l'adresse  
, à tirer tant  
Cette entreprise  
caractere des  
e premier Fon  
& sa sœur ou  
t *Inca* a deux  
ment il signifie  
ar extension, il  
*Royal*. Dans la  
& le goût de  
sous un Gouver  
m de *Capac*  
en vertu, en

aux Sujets, &  
ociété, il leur  
endre capables  
sur-tout l'agri-  
aux dans les  
les humectant.  
un grenier pu-

public, pour y mettre en réserve les denrées de  
chaque Canton, qu'il faisait distribuer aux habi-  
tans, suivant leurs besoins, en attendant que  
l'Empire fût assez formé pour y faire une juste  
répartition des terres. Il obligea tous ses Sujets  
à se vêtir, & inventa lui-même un habit dé-  
cent. *Mama Oello* se chargea d'enseigner aux  
femmes l'art de filer la laine & d'en faire des  
tissus. Chaque habitation eut son Seigneur pour  
la gouverner, sous le titre de *Curaca* & ces Offices  
étaient la récompense du zèle & de la fidélité.

Les loix que *Manco Capac* fit recevoir au  
nom du Soleil, étaient conformes aux simples  
inspirations de la Nature. La principale ordonnait  
à tous les Sujets de l'Empire, de s'aimer les uns  
les autres, & portait des peines proportionnées  
au degré d'infraction. L'homicide, le vol & l'a-  
dultere étaient punis de mort. La polygamie fut  
défendue; & le sage Législateur voulut que  
chacun se mariât dans sa famille, pour éviter le  
mélange des lignages. Il ordonna aussi que les  
hommes ne se marieraient point avant l'âge de  
vingt ans, pour être en état de gouverner leur  
famille & de pourvoir à sa subsistance. Tout  
fut réglé, jusqu'à la forme des mariages. L'*Inca*  
faisait assembler, dans son Palais, chaque année,  
ou de deux en deux ans, tout ce qu'il y avait  
de filles & de garçons nubiles de son sang, il

          
Pérou.

Pérou.

les appellait par leurs noms ; & , prenant la main de l'époux & de l'épouse , il leur faisait donner la foi mutuelle aux yeux de toute la Cour. Le lendemain , des Ministres nommés pour cet office , allaient marier , avec la même cérémonie , tous les jeunes gens nubiles de Cusco & cet exemple était suivi dans toutes les habitations par les Curacas.

Manco fit adorer le Soleil , comme la source apparente de tous les biens naturels. Il lui fit ériger un Temple , dont il désigna le lieu , avec une espèce de Monastere pour les femmes consacrées à son culte qui devaient être toutes du Sang Royal.

Après avoir vu croître heureusement son Empire , se sentant affaibli par l'âge & près de sa fin , il fit assembler une nombreuse postérité , qu'il avait eue de son épouse & de ses *mamaconas* , les Grands de sa Cour & tous les Curacas des Provinces. Dans un long discours , il leur déclara que le Soleil son Pere l'appellait au repos d'une meilleure vie ; il les exhorta , de sa part , à l'observation des loix , en les assurant que le Soleil ne voulait point qu'on y fit le moindre changement ; enfin il mourut , pleuré de tous ses Peuples , qui le regardaient non-seulement comme leur Pere , mais comme un Etre Divin. Dans cette idée , ils instituerent des sacrifices à son honneur ,

& for  
Religio  
Manco  
certain

Il f  
Pays d  
qui bo  
Lima ,  
mot de  
de join  
remarq  
qu'à ch  
situatio

L'on  
jamais  
n'y vo  
voyagé  
ni au C  
& les  
étonne  
l'un &  
moins  
les va  
de Li  
à-peu  
pluies  
Quito.  
Les

& son culte fit bientôt une partie de leur Religion. On comptait treize Incas depuis Manco , mais la durée de leur règne est incertaine.

---

Pérou.

Il faut observer que ce qu'on nomme le Pays des vallées, au Pérou, est le long espace qui borde la mer du Sud, entre Tumbes & Lima, jusqu'aux Cordelières. Nous dirons un mot de cette belle contrée, puisqu'on a pris soin de joindre, à la description des autres, quelques remarques sur les qualités de l'air, qui varie presque à chaque Corrégiment, suivant la différence des situations.

---

Vallées  
du Pérou

L'on peut dire que régulièrement il ne pleut jamais à Lima & dans les vallées; jamais on n'y voit d'orage. Les habitans qui n'ont point voyagé, ni dans les montagnes, ni à Guayaquil, ni au Chili, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs; & leur frayeur est égale à leur étonnement, la première fois qu'ils entendent l'un & qu'ils voient les autres, mais il n'est pas moins surprenant que ce qui est inconnu dans les vallées soit très-fréquent à trente lieues de Lima vers l'Est; car de ce côté-là, c'est à-peu-près la distance des montagnes. Les pluies & les orages y sont aussi réguliers qu'à Quito.

Les vents, quoique constans à Lima, varient

Pérou.

néanmoins un peu, mais presque imperceptible ment. Ils sont d'ailleurs fort modérés dans toutes les saisons, & si cette Ville n'était pas sujette à d'autres incommodités, ses habitans n'auraient rien à desirer pour l'agrément de la vie. Mais la Nature a balancé ces avantages, par des inconvéniens qui en diminuent beaucoup le prix. Les vents des terres australes, qui se font généralement sentir dans les vallées, succèdent quelquefois des vents du Nord, si faibles à la vérité & si imperceptibles, qu'à peine ont-ils la force de mouvoir les girouettes & les banderoles des vaisseaux. C'est une petite agitation de l'air, qui suffit pour faire remarquer que les vents du Sud ne régner plus. Elle arrive régulièrement en hiver, & c'est par ce changement que les brouillards commencent. Mais ce léger soufflé a des qualités si particulières, que même, avant que le brouillard soit condensé, les habitans en ressentent les effets, par de violens maux de tête.

Un autre fléau, dont tous les soins & les préparatifs ne garantissent personne, ce sont les puces & les punaises. Les Voyageurs attribuent la prodigieuse multitude de ces insectes aux ordures dont les rues sont toujours remplies; il n'y a point de maisons qui en soient exemptes, & où l'on ne voie tomber sans cesse des punaises

& de  
n'y so  
aisé d

La  
Quito,  
tjou  
mes y  
die, q  
Pafme  
ou d'  
crise d  
fouven  
fois le  
qui est  
Pafme  
Deux

Ce  
muscle  
cir tou  
ceux  
cane,  
nes,  
mais p  
gofier  
convu  
le moi  
font f  
peut l

& des puces à travers les ais. Les mosquitoes Pérou.  
n'y sont gueres moins communs; mais il est plus aisé de s'en défendre.

La petite vérole, qui régné à Lima comme à Quito, n'y est pas annuelle, mais elle emporte toujours un grand nombre d'habitans. Les *Pasmes* y sont encore plus dangereux. Cette maladie, qui n'est pas connue à Quito, se divise en *Pasme* commun, ou *Partial*, & en *Pasme* malin, ou d'*Arc*. L'un & l'autre surviennent dans la crise de quelqu'autre maladie aigue. On échappe souvent au premier, quoiqu'il emporte quelque fois les malades en quatre ou cinq jours, ce qui est le temps ordinaire de sa durée: mais le *Pasme* malin ne fait pas languir long-temps. Deux jours mettent un homme au tombeau.

Ce terrible mal consiste à mettre tous les muscles dans une entière inaction, & à raccourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête. Ajoutez une humeur mordicante, qui se répand dans toutes les membranes, & qui cause des douleurs insupportables, mais plus encore lorsqu'on veut se remuer. Le gosier se resserre si fort par des mouvemens convulsifs, qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment, & quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir même avec force.

Pérou.

L'un & l'autre pafme font accompagnés régulièrement d'une léthargie , qui n'empêche pas néanmoins que les douleurs ne fe faffent sentir avec allez d'activité , pour faire jeter des cris lamentables. Le pafme-malin , ou d'arc , tire ce nom de ce qu'au commencement du mal , fa malignité eft fi grande , qu'elle commence à cauter une contraction dans les nerfs qui accompagnent les vertèbres de l'épine du dos ; & cette contraction augmente tellement , que le corps du malade fe courbe en arriere comme un arc , & que tous fes os fe difloquent. Sa douleur doit être extrême ; & fi l'on y joint les maux communs aux deux pafmes , on ne fera pas furpris qu'il perde bientôt le fentiment & la refpiration. C'eft ordinairement dans un de ces excès qu'il expire.

La maniere de traiter cette maladie , eft d'empêcher , autant qu'il eft poffible , l'air de pénétrer dans le lit du malade , & même dans l'appartement , où l'on tient toujours grand feu , afin que la chaleur ouvre les pores , & facilite la tranfpiration. On donne des lavemens , pour modérer le feu intérieur , tandis qu'à l'extérieur , pour adoucir les parties , on emploie les onguens & les cataplafmes. On fe fert auffi des cordiaux , des diurétiques , & quelquefois du bain , pour arrêter les progrès de l'humeur maligne ; mais

le bain  
jour ,Ent  
en co  
fort c  
cancer  
plus v  
d'hum  
bent c  
mort.fieurs  
pendan  
diminu  
mence  
fi tro  
changetion d  
jufqu'à  
eft fi  
fur la  
attein  
mais cLa  
Lima  
autres  
appor  
comm  
de la

Le bain n'est jamais employé que le premier jour, avant que le mal soit dans sa force.

Pérou.

Entre les infirmités des femmes de Lima, on en compte une, non-seulement fréquente, mais fort contagieuse, & presque incurable. C'est un cancer à l'utérus, qui leur cause les douleurs les plus vives. Elles rendent une grande quantité d'humeurs corrompues: elles maigrissent, & tombent dans une langueur qui les conduit à la mort. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années, avec des intervalles de repos, pendant lesquels les douleurs & les évacuations diminuent. Mais, tout-d'un-coup, elle recommence avec plus de force que jamais. Elle est si trompeuse, qu'elle ne s'annonce ni par le changement des traits du visage, ni par l'altération du pouls, ni par aucun autre symptôme, jusqu'à ce qu'elle soit à son dernier période. Elle est si contagieuse, qu'on la gagne en s'asseyant sur la chaise ordinaire d'une personne qui en est atteinte, ou pour avoir porté un de ses habits; mais cette contagion se borne aux femmes.

La maladie vénérienne est aussi commune à Lima & dans les vallées, que dans toutes les autres parties de l'Amérique méridionale. On n'y apporte pas plus de soin à les guérir, & le sort commun de tous ceux qui en sont atteints, est de la porter jusqu'au tombeau.

Pérou.

---

Tremble-  
mens de  
Terre.

On a déjà remarqué combien le Pérou était sujet aux tremblemens de terre. Ses habitans vivent dans de continuelles alarmes. Les secousses sont subites, & se suivent ordinairement de près, avec un si furieux ébranlement, qu'il inspire de la terreur aux ames les plus fortes. Don d'Ulloa en fait une peinture assez poëtique pour un grave Mathématicien. Il ne rapporte rien d'ailleurs dont il n'ait été témoin.

« Quelqu'inopinés, dit-il, que soient les tremblemens du Pérou, leur approche ne laisse pas d'être annoncée par quelques avant-coureurs.

« Un peu auparavant, c'est-à-dire, une minute avant les secousses, on entend, dans les concavités de la terre, un bruit sourd, qui ne s'arrête pas où il se forme, mais qui se répand en divers endroits. Les chiens sont toujours les premiers qui pressentent un tremblement de terre. Ils aboient, ou plutôt ils poussent des hurlemens fort lugubres. Les bêtes de charge, & les autres animaux, qui marchent dans les rues, s'arrêtent tout court; & par un instinct naturel, ils écartent les jambes, pour ne pas tomber. Mais rien n'approche de l'effroi des habitans. Au premier indice, ils quittent leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent vers les grandes rues, pour y chercher une sûreté qu'ils ne trouvent point

n le Pérou était  
 e. Ses habitans  
 armes. Les se-  
 vent ordinaire-  
 x ébranlement,  
 ames les plus  
 nture assez poë-  
 cien. Il ne rap-  
 it été témoin,  
 oient les trem-  
 roche ne laisse  
 avant-coureurs.  
 e, une minute  
 nd, dans les  
 uit sourd, qui  
 mais qui se ré-  
 iens sont tou-  
 nt un tremble-  
 lutôt ils pouf-  
 . Les bêtes de  
 qui marchent  
 rt; &, par un  
 jambes, pour  
 che de l'effroi  
 e, ils quittent  
 sur le visage,  
 es, pour y  
 ouvent point

sous leurs toits. Leur précipitation est extrême.  
 » Ils sortent dans l'état où ils se trouvent, & sans  
 » y faire réflexion. Si c'est la nuit, pendant qu'ils  
 » étaient à reposer, ils sortent nus, ils ne se  
 » couvrent pas même d'une robe; & si, dans  
 » une consternation si générale, ce spectacle  
 » pouvait être regardé de sang-froid, tant de  
 » figures singulières, feraient une scène fort co-  
 » mique. Qu'on se représente avec cela les cris  
 » des enfans, les lamentations des femmes, qui  
 » invoquent toutes les puissances du Ciel, celles  
 » mêmes des hommes, & les hurlemens des  
 » chiens, qui continuent; c'est une épouvantable  
 » confusion, qui dure plus long-temps que les  
 » secousses, parce que l'expérience ayant appris  
 » qu'elles peuvent se réitérer, & que les mal-  
 » heurs, qui ne sont point arrivés dès les pre-  
 » mieres, sont souvent causés par celles qui les  
 » suivent, personne n'a la hardiesse de se retirer  
 » chez soi.»

---

 Pérou.

Le premier tremblement de terre qu'on ait  
 ressenti à Lima, depuis l'établissement des Es-  
 pagnols, arriva quelques années après la fon-  
 dation de cette Ville; mais elle en reçut peu  
 de dommage, & tout le mal alla tomber sur  
 Arequipa, qui fut entièrement ruinée. En 1586,  
 le 9 de Juillet, Lima fut si maltraitée, que ceux  
 qui échappèrent au danger, fonderent une Fête

Pérou.

d'actions de grâces , qui se célèbre encore le jour de la Visitation de Sainte Elisabeth. En 1609 , on y essuya le même désastre. Il fut plus terrible encore le 27 de Novembre 1630. La Ville , menacée de sa ruine entière , célèbre tous les ans la Fête de sa préservation , sous le titre de *Notre-Dame du Miracle*. En 1655 , le 13 de Novembre , un terrible tremblement renversa les plus grands édifices , & quantité de maisons. Sa violence & sa durée obligèrent les habitans d'aller passer plusieurs jours dans les campagnes. Le 17 de Juin 1678 , les Eglises souffrirent beaucoup , & diverses maisons furent renversées. On compte entre les plus furieux tremblemens , celui du 20 d'Octobre 1687 , qui , ayant commencé à quatre heures du matin , ensevelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. En effet , les secousses recommencerent deux heures après , & ne laissèrent rien d'entier dans la Ville , avec ce bonheur pour le reste des habitans , qu'ayant été avertis par les premières , le temps ne leur avait pas manqué pour se sauver par la fuite. Dans cette reprise , la mer se retira sensiblement de ses bornes ; à son retour , elle les excéda par de si hautes montagnes d'eau , que le Callao & d'autres lieux , se trouvant tout-d'un-coup inondés , tous leurs habitans furent

noyés.

1699

1725

furent

mage

dans c

&amp; cinq

Mai

d'Octo

les au

soir ,

Lune

violence

nutes

bitans

sous l

ne fut

deux.

jusqu'

avait

quatre

pas ét

qu'elle

Dan

même

fut ri

mer :

d'autr

re encore le  
 Elisabeth. En  
 fâstre. Il fut  
 bre 1630. La  
 célèbre tous  
 sous le titre  
 55, le 13 de  
 ent renversa  
 de maisons,  
 les habitans  
 s campagnes,  
 trèrent beau-  
 nversées. On  
 emblemens,  
 nt commencé  
 lit un grand  
 nes de leurs  
 r d'autres. En  
 deux heures  
 tier dans la  
 ste des habi-  
 emieres, le  
 our se sauver  
 mer se retira  
 retour, elle  
 gnes d'eau,  
 ouvant tout-  
 bitans furent

noyés. Le 29 de Septembre 1697, le 14 de Juillet  
 1699, le 6 de Février 1716, le 8 de Janvier  
 1725, & le 2 de Décembre 1732, les secousses  
 furent violentes, & causerent beaucoup de dom-  
 mage aux maisons. On compte trois tremblemens  
 dans chacune des années 1690, 1734 & 1743,  
 & cinq grands en 1742.

Mais il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28  
 d'Octobre 1746; il causa plus de mal que tous  
 les autres ensemble. A dix heures & demie du  
 soir, cinq heures trois quarts avant la pleine  
 Lune, les secousses commencerent avec tant de  
 violence que, dans l'espace d'environ trois mi-  
 nutes, tous les édifices furent détruits, & les ha-  
 bitans, qui ne se hâterent pas de fuir, ensevelis  
 sous leurs ruines. La tranquillité qui succéda,  
 ne fut pas de longue durée. On compta jusqu'à  
 deux cens secousses en vingt-quatre heures; &  
 jusqu'au 24 de Février de l'année suivante, on en  
 avait compté, suivant la dernière relation;  
 quatre cens cinquante-un, dont plusieurs n'avaient  
 pas été moins fortes que les premières, quoi-  
 qu'elles eussent duré moins.

Dans le même-temps, le Callao éprouva la  
 même infortune; mais la perte des édifices ne  
 fut rien en comparaison de ce qui la suivit. La  
 mer s'étant retirée, comme on l'avait vu dans  
 d'autres temps, revint furieuse, en élevant des

Pérou.

montagnes d'écume, & tomba sur le Callao ; dont elle fit un abîme d'eau. Elle se retira une seconde fois, pour revenir plus furieuse encore ; & , par une nouvelle inondation, elle engloutit si totalement cette malheureuse Ville, qu'il n'y resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix. Il y avait alors vingt-trois vaisseaux à l'ancre dans le Port, dix-neuf furent submergés, & les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurèrent embourbés dans la terre, à une distance considérable du rivage. Les autres Ports de cette côte eurent le même sort, entr'autres Cavalla & Guanapé. Les villes de Chançay & de Gaura, & les vallées de la Baranca, de Supé & de Pativilca, furent ruinées aussi par le tremblement de terre. Les cadavres qu'on découvrit sous les ruines de Lima, jusqu'au 31 du mois d'Octobre, étaient au nombre de mille trois cens, sans y comprendre une infinité d'estropiés. Au Callao, de quatre mille habitans qu'on y comptait, il n'en échappa que deux cens, & de ce nombre, vingt-deux furent conservés par ce même pan de mur, qui sert comme de monument au malheur de cette Ville.

La même nuit, un volcan qui s'ouvrit tout d'un-coup à Lucanas, vomit une si grande quantité d'eau, que toutes les campagnes voisines

ines en  
reverer  
Convenj  
ux env  
purs av  
ntendu  
lable à  
e canon  
Sans s  
ause de  
herche,  
our ex  
érou. e  
plus qu  
de volé  
que lon  
une fi  
Village  
Cette  
tremble  
nairem  
font de  
ébranle  
bouche  
cessent  
s'enflan  
ue ces  
heureuse  
Tom

r le Callao ;  
se retira une  
euse encore ;  
e engloutit si  
e , qu'il n'y  
t de Sainte-  
s vaisseaux à  
t submergés ;  
la force des  
ns la terre ,  
ge. Les autres  
même font ,  
es villes de  
allées de la  
urent ruinées  
Les cadavres  
e Lima , jus-  
nt au nombre  
ndre une in-  
 quatre mille  
échappa que  
-deux furent  
ur , qui sert  
ur de cette  
ouvrit tout  
e si grande  
mpagnes voi-  
sines

ines en furent couvertes. Trois autres volcans  
reverent dans la montagne , qui se nomme  
*Conveñsiones de Caxamarquilla* , & répandirent  
aux environs la même quantité d'eau. Quelques  
ours avant ces terribles événemens , on avait  
entendu à Lima un bruit souterrain , tantôt sem-  
lable à des gémissemens , tantôt à plusieurs coups  
de canon.

Pérou.

Sans s'écarter de l'opinion commune , sur la  
cause des tremblemens de terre , Don d'Ulloa  
cherche , dans l'expérience , de nouveaux secours  
pour expliquer ce qui les rend si fréquens au  
Pérou. « Dans cette région , dit-il , on apprend  
plus qu'en nulle autre , par le grand nombre  
de volcans dont les Cordelieres sont remplies ,  
que lorsqu'un volcan vient à crever , il donne  
une si furieuse secousse à la terre , que les  
Villages voisins en sont ordinairement détruits.  
Cette secousse , qu'on peut déjà nommer un  
tremblement de terre , n'arrive pas aussi ordi-  
nairement dans les éruptions où les ouvertures  
sont déjà faites ; ou si l'on sent alors quelque  
ébranlement , il est léger. Ainsi , dès que la  
bouche du volcan est ouverte , les secousses  
cessent , quoique la matiere recommence à  
s'enflammer. » Personne n'ignore aujourd'hui  
que ces volcans sont causés par les parties sul-  
fureuses , nitreuses , & autres matieres com-

Pérou.

bustibles renfermées dans les entrailles de la terre ; qui , s'étant unies , & formant une espèce de pâte , préparée par les eaux souterraines fermentent & s'enflamment. Alors le vent , ou l'air , qui remplissait leurs pores , se dilate , & son volume s'accroît excessivement , en comparaison de celui qu'il avait avant l'inflammation , & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans une mine , avec cette différence néanmoins , que la poudre disparaît aussitôt qu'elle est en feu ; au lieu que le volcan , une fois allumé , ne cesse de l'être qu'après avoir consumé toutes les matières huileuses qu'il contenait en abondance , & qui étaient liées avec la masse. Don d'Ulloa se figure deux sortes de volcans ; les uns contrains , ou gênés ; les autres dilatés. Les premiers ont , dans un petit espace , quantité de matière inflammable ; & les autres n'ont qu'une certaine quantité de la même matière dans un large espace. Ceux-là se trouvent ordinairement dans le sein des montagnes , qui sont les dépositaires naturels de cette matière. Les seconds , quoique nés souvent des premiers , ne laissent pas d'en être indépendans : ce sont des rameaux , qui s'étendent de divers côtés sous les plaines , sans aucune correspondance avec la mine principale. Dans ces suppositions , il paraît certain qu'un pays , où les volcans , c'est-à-dire ,

s grand  
 uns , s  
 s plain  
 jet aux  
 flamma  
 rmenté.  
 Outre  
 ys où  
 it con  
 atiere q  
 Pérou  
 salpêtr  
 autres p  
 ongieux  
 lui de  
 il est l  
 nes. D'a  
 ntinuell  
 e pour  
 pour se  
 ectent ,  
 atieres  
 s matier  
 e dans  
 ez , po  
 ntienner  
 Le bru  
 able à c

trailles de la  
 ant une espèce  
 souterraines,  
 le vent, ou  
 se dilate, &  
 t, en compa  
 inflammation,  
 poudre qu'on  
 ette différence  
 arait aussi-tôt  
 e volcan, une  
 qu'après avoir  
 uses qu'il con  
 t liées avec sa  
 ux sortes de  
 u gènes; les  
 dans un petit  
 imable; & les  
 té de la même  
 à se trouvent  
 ontagnes, qui  
 ette matiere,  
 des premiers,  
 ans: ce sont  
 ers côtés sou  
 dance avec la  
 ons, il parait  
 c'est-à-dire,

Les grands dépôts de ces matieres, sont plus com-  
 uns, s'en trouvera plus *veiné*, plus ramifié dans  
 s plaines, & que, par conséquent, il sera plus  
 jet aux tremblemens de terre, par la fréquente  
 flammation qui survient lorsque ces matieres ont  
 rmenté.

Outre la lumiere naturelle, qui enseigne qu'un  
 ys où les volcans sont en grand nombre, doit  
 contenir aussi beaucoup de rameaux de la  
 matiere qui les forme, l'expérience le démontre

Pérou, puisqu'on y rencontre à chaque pas  
 du salpêtre, du soufre, du vitriol, du sel &  
 autres phlogistiques. Le terrain des vallées est  
 ongieux & creux, autant, & plus même que  
 lui de Quito. Ses concavités & ses pores sont  
 il est humecté, par beaucoup d'eaux souterr-  
 ines. D'ailleurs les eaux de glaces, qui se fondent  
 ntinuellement dans les montagnes, n'en tombent  
 e pour se filtrer par les porosités de la terre,  
 pour se répandre dans ses cavités, où elles hu-  
 ectent, unissent & convertissent en pâte les  
 matieres sulphureuses & nitreuses; & quoique  
 s matieres ne soient pas là aussi abondantes  
 e dans les volcans, elles le sont néanmoins  
 sez, pour s'enflammer & pousser l'air qu'elles  
 retiennent.

Le bruit qui précède les tremblemens, sem-  
 ble à celui du tonnerre, & qui se fait en-

Pérou.

---

 Pérou.

tendre à une grande distance, s'accorde fort bien avec leur cause & leur formation. Il ne peut provenir que de cet air enflammé & raréfié qui cherche à sortir.

---

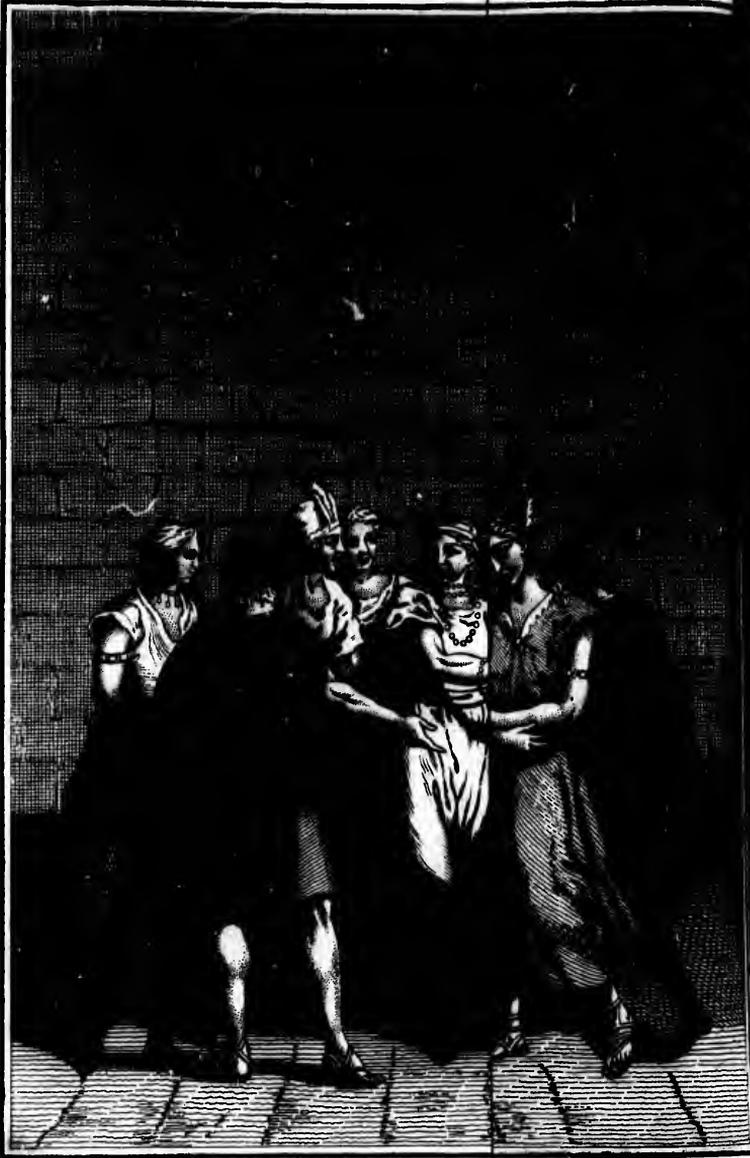
 Mœurs.

Nos derniers Voyageurs représentent les habitans naturels de l'ancien Empire du Pérou, différens aujourd'hui de ce qu'ils étaient au temps de la conquête, qu'on a peine à concilier les peintures modernes avec celles des premières Relations. Les Ecrivains des derniers temps s'étonnent eux-mêmes de se trouver comme en contradiction avec les anciens: « Je ne fais que penser » dit Don d'Ulloa, en voyant les choses si changées; d'un côté, je vois des débris de monuments, des restes de superbes édifices & de très beaux ouvrages magnifiques, qui ont signalé la police, l'industrie, la législation des Péruviens & qui ne permettent pas à ma raison de douter des témoignages historiques: de l'autre, je vois une Nation plongée dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, pleine de rusticité & peu éloignée de cette barbarie qui rend les sauvages à-peu-près semblables aux bêtes féroces; & le témoignage de mes propres yeux me fait presque douter de ce que j'ai vu. Comment concevoir qu'une Nation assez sage pour avoir fait des Loix équitables, & formé un Gouvernement aussi singulier que celui de

# GÉNÉRALE

l'accorde fort bien  
n. Il ne peut pas  
arété qui cherche

présentent les  
ire du Pérou,  
ls étaient au tem  
e à concilier  
es premières  
ers temps s'étu  
omme en contr  
fais que pense  
es choses si cha  
débris de mon  
édifices & d'  
ui ont signalé  
re des Péruviens  
raison de dou  
de l'autre, je r  
plus profond  
e de rusticité  
ie qui rend le  
aux bêtes fé  
es propres ye  
que j'ai lu. Co  
assez sage po  
s, & formé  
que celui fo



Bernard Dinet.

lequel  
marque  
lequel i  
tant de  
vile ?  
faire à ce  
Peuples o  
veaux Ma  
devait tro  
Espagnol  
Les Pe  
paraissent  
croit-on  
quelques  
leur man  
Peuple a  
compre  
ces deux  
clure qu  
engourdi  
leraient  
Leur  
choses d  
leur am  
pérités  
paraissent  
somp  
vier un

lequel elle vivait, ne conserve plus aucune  
 marque du fond d'esprit & de capacité, sans  
 lequel il est évident qu'elle n'a pu régler avec  
 tant de sagesse toute l'économie de la vie ci-  
 vile ? Il n'y a, sans doute, qu'une réponse à  
 faire à cette question ; c'est que ces malheureux  
 Peuples ont été abrutis par la tyrannie de leurs nou-  
 veaux Maîtres. Un Philosophe tel que Don d'Ulloa,  
 devait trouver cette solution, mais peut-être un  
 Espagnol n'a pas osé l'écrire.

Pérou.

Les Péruviens, tels qu'ils sont aujourd'hui,  
 paraissent d'une imbécillité si excessive, qu'à peine  
 croit-on les pouvoir placer au-dessus des bêtes :  
 quelquefois même l'instinct de la nature semble  
 leur manquer. D'un autre côté, il n'y a pas de  
 Peuple au monde qui ait plus de facilité à  
 comprendre, ni une malice plus réfléchie. De  
 ces deux caractères également attestés, il faut con-  
 clure que leurs facultés naturelles, qui semblent  
 engourdies par l'esclavage & le malheur, se réveil-  
 leraient, si on les mettait en action.

Leur indifférence est extrême pour toutes les  
 choses du monde ; rien n'altère la tranquillité de  
 leur ame. Ils sont également insensibles aux prof-  
 pérités & aux revers. Quoiqu'à demi-nuds, ils  
 paraissent aussi contents que l'Espagnol le plus  
 somptueux dans son habillement ; & loin d'en-  
 vier un habit riche qu'on offre à leurs yeux, ils



4

CÉRÉMONIE DU MARIAGE



*Bernard Vieux*

DU MARIAGE DES INCAS.

---

Pérou.

n'ambitionnent pas même d'allonger un peu celui qu'ils portent. L'or, l'argent, & tout ce qu'on nomme richesse, n'a pas le moindre attrait pour un Péruvien. L'autorité, les dignités, excitent si peu son ambition, qu'il reçoit avec la même indifférence l'emploi d'Alcade & celui de Bourreau, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Aussi n'y a-t-il point d'emplois auxquels ils attachent plus ou moins d'honneur. Dans leur repas, il ne souhaitent jamais que ce qui est nécessaire pour les rassasier. Leurs mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis. Plus un aliment est simple, plus il est conforme à leur goût naturel. Rien ne peut les émouvoir ni changer leur naturel. L'intérêt a si peu de pouvoir sur eux, qu'ils refusent de rendre un petit service, lorsqu'on leur offre une grosse récompense. La crainte & le respect ne les touchent pas plus : humeur d'autant plus singulière que rien ne peut la fléchir, & qu'on ne connaît aucun moyen de les tirer d'une indifférence par laquelle ils semblent défier l'esprit le plus éclairé, ni de leur faire abandonner cette profonde ignorance qui met la plus haute prudence en défaut, ni de les corriger d'une négligence qui rend inutiles tous les efforts & les soins de leurs guides.

Ils sont fort lents, & mettent beaucoup de

temps à  
là le pro  
qui dem  
un ouvra  
tapis, d  
d'autres  
prendre  
ter chaq  
pour fab  
ploient  
l'on pren  
des qui a  
l'imitatio

A la l  
par une  
intérêt,  
porter v  
vaincre.  
en laisse  
femmes  
les caleç  
préparen  
les mari  
encourag  
l'interva  
ment, j  
l'envie  
travail

temps à faire tout ce qu'ils entreprennent. De là le proverbe du pays, pour tous les ouvrages qui demandent du temps & de la patience : *c'est un ouvrage de Péruvien*. Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lits, & d'autres étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, enfin à faire passer la trame; & pour fabriquer une pièce de ces étoffes, ils emploient ainsi deux ans & plus. On avoue que si l'on prenait la peine de leur enseigner les méthodes qui abrègent le travail, ils ont une facilité pour l'imitation, qui leur ferait faire de grands progrès.

A la lenteur se joint la paresse, vice enraciné par une si longue habitude, que ni leur propre intérêt, ni celui de leurs Maîtres, ne peut les porter volontairement au moindre effort pour le vaincre. S'ils ont des besoins indispensables, ils en laissent le soin à leurs femmes. Ce sont leurs femmes qui filent, qui font les chemisettes & les caleçons, unique vêtement des maris. Elles préparent leur nourriture commune, tandis que les maris, accroupis à la manière des singes, les encouragent par leurs regards. Ils boivent dans l'intervalle, sans se donner le moindre mouvement, jusqu'à ce que la faim les presse; ou que l'envie les prenne de visiter leurs amis. L'unique travail qu'ils fassent pour leur famille, est de

Pérou.

Pérou.

labourer une petite portion de terre , qui forme ce qu'ils nomment leur *chacarite* ; mais ce sont encore leurs femmes & leurs enfans qui l'ensemencent , & qui ajoutent tout ce qui est nécessaire à la culture. Lorsqu'ils sont une fois livrés à l'indolence , dans la posture qu'on vient de représenter , nul motif n'est capable de leur faire quitter cette situation. Qu'un Voyageur s'égare , comme il arrive souvent dans le Pérou , & qu'il s'avance vers une cabane pour s'informer du chemin , le Péruvien se cache , fait répondre par sa femme qu'il n'est pas au logis , & se prive d'une réale , qui est le prix ordinaire du service qu'on lui demande , plutôt que d'interrompre son oisiveté. Si le Voyageur quitte son cheval pour entrer dans la cabane , il ne lui est pas aisé d'en trouver le Maître , parce que ces misérables édifices ne reçoivent de lumière que par une fort petite porte , & qu'en venant du grand jour , on n'y distingue point les objets ; mais il lui serait inutile de découvrir l'Américain , car les prières , les offres & les promesses ne peuvent l'engager à sortir. Il en est de même de toutes les occupations qu'on leur propose , & qu'ils ont la liberté de refuser. A l'égard de celles qui leur sont prescrites par leur Maître , & pour lesquels ils sont payés , il ne suffit pas de leur dire ce qu'ils ont à faire , on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur

eux. Si  
tent &  
celui de  
position  
prendre  
fait qu  
boire.  
par-là  
finissen  
perdu  
espèce  
queur

Ce  
que la  
font p  
Ils cou  
solemn  
Caciqu  
qui de  
filles  
de ce  
peres  
leurs  
droit  
toute  
C  
lui t  
tient

eux. Si l'on tourne un moment le dos, ils s'arrêtent & cessent de travailler jusqu'au retour de celui dont ils craignent la présence. La seule proposition qu'ils ne refusent jamais, c'est celle de prendre part aux danses & aux fêtes ; mais il faut qu'elles soient accompagnées du plaisir de boire. Cet amusement fait leur bonheur. C'est par-là qu'ils commencent la journée & qu'ils la finissent. Ils ne cessent de boire, qu'après avoir perdu l'usage de leurs sens dans l'ivresse. La *chicha*, espèce de boisson faite avec du maïs, est leur liqueur favorite.

Ce penchant pour l'ivrognerie est si général, que la dignité de Cacique ni l'office d'Alcade, ne font pas un frein pour ceux qui en sont revêtus. Ils courent avec le même emportement aux fêtes solennelles, & la *chicha* met au même rang le Cacique, l'Alcade & leurs plus vils Sujets. Mais ce qui doit paraître assez étonnant, les femmes, les filles & jeunes garçons sont absolument exempts de ce vice. Leurs mœurs ne permettent qu'aux peres de famille de boire jusqu'à l'épuisement de leurs forces, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient droit d'attendre du secours lorsqu'ils ont perdu toute connaissance.

Celui qui fait célébrer une fête, invite chez lui toutes les personnes de sa connaissance, & tient prête une quantité de *chicha*, proportionnée

Pérou.

au nombre de ses convives. Chacun doit avoir sa cruche, dont la mesure est au moins de trente chopines. Dans la cour de la maison, si c'est une grande bourgade, ou devant la cabane, si c'est en pleine campagne, on met une table couverte d'un tapis de Tucuyo, réservé pour ces occasions. Tout le festin se réduit à la camcha ou maïs rôti, avec quelques herbes sauvages bouillies à l'eau. Les femmes accourent & servent à boire à leurs maris. Ils boivent jusqu'à ce que la gaieté commence à les animer. Alors quelqu'un bat d'une main une espèce de tambourin, & de l'autre joue du flageolet, tandis qu'une partie des assistants de l'un & de l'autre sexe forment des danses, qui consistent à se mouvoir de divers côtés sans aucune sorte d'ordre & de mesure. Les femmes y mêlent d'anciennes chansons, & cependant on continue à boire la chicha. Lorsqu'à force de boire & de danser, ils ont achevé de s'enivrer tous, & qu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, ils se couchent pêle-mêle, sans se soucier si l'un est près de la femme de l'autre, près de sa propre sœur, de sa propre fille, ou d'une parente plus éloignée. Tous les devoirs sont oubliés dans ces orgies, qui durent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les Curés viennent y mettre fin. Leur manière de pleurer les morts, c'est de bien boire. La maison d'où part le deuil

est rem  
qui son  
liers, r  
ils sorte  
de leur  
mort,  
Cette co  
quefois  
font all  
ombre

Aut  
la danse  
pour le  
moind  
pas mêt  
qu'ils  
qu'il fa  
posa s  
conqué  
est un  
de cha  
dixain  
à-dire  
une co  
jouer  
comp  
si c'est  
points

est remplie de cruches : ainsi , non-seulement ceux qui sont dans l'affliction , & leurs amis particuliers , noient leur chagrin dans la chicha , mais ils sortent dans la rue , arrêtent tous les passans de leur Nation , les font entrer dans la maison du mort , & les obligent de boire à son honneur. Cette cérémonie dure trois ou quatre jours & quelquefois plus long-temps. Il paraît que les Curés sont assez contens , lorsqu'ils y voient mêler une ombre de Christianisme.

Autant que les Péruviens ont de passion pour la danse & l'ivrognerie , autant sont-ils indifférens pour le jeu : on ne leur a jamais remarqué le moindre goût pour cet amusement ; il ne paraît pas même qu'ils connaissent d'autre jeu , que celui qu'ils nomment *posá* , c'est-à-dire , cent ; parce qu'il faut atteindre à ce nombre pour gagner. Le *posá* s'est conservé dans leur Nation , depuis la conquête. Ils y emploient deux instrumens ; l'un est un aigle de bois à deux têtes , avec dix trous de chaque côté , où ces points se marquent par dixaine ; l'autre est un osselet taillé en dez , c'est-à-dire , à six faces , dont l'une , distinguée par une certaine marque , se nomme *guagro*. Pour jouer , on jette l'osselet en l'air ; il retombe , & l'on compte les points marqués sur la face d'en-haut ; si c'est celle qu'on nomme *guagro* , on gagne dix points , & l'on en perd autant , si c'est la marque

---



---

 Pérou:

Pérou.

blanche opposée. Quoique ce jeu soit particulier à leur Nation, ils ne le jouent gueres que lorsqu'ils commencent à boire.

Dans leurs voyages, les Peuples du Pérou font peu de frais. Toutes leurs provisions sont renfermées dans un petit sac, rempli de farine d'orge grillée, ou *macha*, & d'une cuiller. Ce secours leur suffit pour un voyage de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent près d'une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la chicha, où près d'un ruisseau dans les lieux déserts. Là ils prennent, avec la cuiller, un peu de leur farine qu'ils tiennent quelque temps dans la bouche, avant que de pouvoir l'avalier. Deux ou trois cuillerées apaisent leur faim. Ils boivent à grands traits de la chicha ou de l'eau, & se trouvent assez fortifiés pour continuer leur route.

Leurs habitations, dans les campagnes, sont aussi petites qu'il soit possible de se l'imaginer. C'est une chaumière, au milieu de laquelle on allume du feu. Ils n'ont point d'autre logement pour eux, pour leur famille & pour leurs animaux domestiques, tels que les chiens qu'ils aiment beaucoup, & dont ils ont ordinairement trois ou quatre, un ou deux cochons, des poules & des oies. Leurs meubles consistent en divers vaisseaux de terre, & le coton que leurs femmes filent; leurs lits en

quel  
sans  
se  
leurs  
dorm  
Q  
maux  
poin  
bêtes  
Un  
dans  
pour  
tuer  
cris  
sans  
sa v  
D  
Péru  
mill  
épar  
il n  
cou  
me  
voi  
dur  
chi  
lais  
d'

quelques peaux de moutons , étendues à terre , sans couffin & sans couverture. La plupart ne se couchent point & dorment accroupis sur leurs peaux. Ils ne se déshabillent jamais pour dormir.

---

Pérou.

Quoiqu'ils élèvent des poules & d'autres animaux dans leurs chaumieres , ils n'en mangent point la chair. Leur tendresse va si loin pour ces bêtes , qu'ils ne peuvent les tuer ni les vendre. Un Voyageur , qui est forcé de passer la nuit dans une de ces cabanes , offre envain de l'argent pour obtenir un poulet. Le seul parti est de le tuer soi-même. Alors la Péruvienne jette des cris , pleure , se désole ; enfin voyant le mal sans remède , elle consent à recevoir le prix de sa volaille.

Dans leurs voyages , l'usage ordinaire des Péruviens est de mener avec eux toute leur famille. Les meres portent leurs petits enfans sur leurs épaules. La cabane demeure fermée ; & comme il n'y a rien de précieux à voler , une simple courroie suffit pour serrure. Les animaux domestiques de la famille , sont confiés à quelque voisin , lorsque le voyage doit être de quelque durée ; autrement on se repose sur la garde des chiens ; & ces animaux sont si fidèles , qu'ils ne laissent approcher personne de la cabane. Don d'Ulloa remarque que les chiens élevés par des

Pérou.

Espagnols & des Métis , ont une si furieuse haine pour les Américains , que s'ils en voient entrer un dans une maison où il ne soit pas connu , ils s'élancent dessus , & le déchirent à l'instant , lorsqu'ils ne sont pas retenus ; comme , d'un autre côté , les chiens élevés par les Américains , ont la même haine pour les Espagnols & les Métis.

La plupart de ceux qui ne sont pas nés dans une Ville , ou dans une grande Bourgade , ne parlent que la langue de leur Nation , qu'ils appellent *Quichoa* , & qui fut répandue par les Incas , dans toute l'étendue de leur vaste Empire , pour y rendre le commerce plus aisé par l'uniformité du langage. Quelques-uns néanmoins entendent & parlent l'Espagnol ; mais ils n'ont presque jamais la complaisance d'employer cette langue avec ceux mêmes qui n'entendent pas la leur. Ils s'obstinent plutôt à se taire. Dans les Villes & les Bourgs , ils se font honneur , au contraire , de ne parler qu'Espagnol , jusqu'à feindre d'ignorer le *Quichoa*. Ils sont tous superstitieux à l'excès ; & par un reste de leur ancienne Religion , que tous les efforts des Curés ne sont point encore parvenus à détruire , ils ont des méthodes par lesquelles ils croient pouvoir pénétrer dans l'avenir. Ils en ont d'autres pour se rendre heureux , & pour obtenir du succès dans leurs entreprises.

Leurs  
bles , &  
fort peu  
assistent  
Fêtes , i  
timens é  
étaient a  
à la Me  
matin ,  
tion ord  
sans se p  
la loi ,  
remercie  
d'instrui  
leur do  
Ecclesiast  
avec un  
glicher le  
cessé de  
d'un ai  
donner  
le lende  
qu'ayant  
ne pour  
On le  
rent jan  
ils ne c  
de la m

Leurs notions du Christianisme sont très-faibles, & Don d'Ulloa convient qu'il s'en trouve fort peu qui l'aient sincèrement embrassé. S'ils assistent au Service Divin les Dimanches & les Fêtes, ils y sont forcés par la crainte des châtimens établis. Pendant que les Mathématiciens étaient au Pérou, un Péruvien ayant manqué à la Messe, pour s'être amusé à boire tout le matin, fut condamné au fouet, qui est la punition ordinaire dans ce cas. Après l'avoir subie sans se plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui est d'aller trouver le Curé, & de le remercier de son zèle pour ceux qu'il est obligé d'instruire; car on a mis tout en œuvre, pour leur donner une haute idée de la Profession Ecclésiastique. Le Curé lui fit une réprimande, avec une exhortation affectueuse à ne pas négliger les devoirs de la Religion. A peine eut-il cessé de parler, que le Péruvien s'approchant d'un air humble & naïf, le pria de lui faire donner encore le même nombre de coups pour le lendemain, qui était une autre Fête, parce qu'ayant envie de boire encore, il prévoyait qu'il ne pourrait assister à la Messe.

On leur prodigue les instructions: ils ne disputent jamais, ils accordent tout; mais au fond, ils ne croient rien. Sont-ils malades, & menacés de la mort? on les visite, on les exhorte à faire

---

 Pérou.

une fin Chrétienne : ils écoutent , sans donner aucune marque de sensibilité.

Pérou.

Un de leurs préjugés , est de se persuader que la personne qu'ils épousent , a peu de mérite , s'ils la trouvent vierge. Aussi-tôt qu'un jeune homme a demandé une fille en mariage , & qu'elle lui est accordée , les deux fiancés commencent à vivre ensemble , comme s'ils étaient déjà mariés. Après s'être éprouvés l'un l'autre dans cette familiarité , le dégoût prend quelquefois au jeune-homme , qui abandonne la fille , sous prétexte qu'elle ne lui plaît pas , ou parce qu'il ne lui a point trouvé l'espèce de mérite qu'il desire. Il se plaint de son beau-pere , & l'accuse de l'avoir voulu tromper. Si le repentir ne vient point après la fréquentation qu'ils nomment entr'eux *amanarse* , il se marie. Cet usage est tellement établi , que les Evêques & les Curés perdent leurs efforts à le combattre. Aussi la première question qu'on fait à ceux qui se présentent pour le mariage , est s'ils sont *amanados* , c'est-à-dire , amans éprouvés , pour les absoudre de ce péché , avant que de leur donner la Bénédiction nuptiale. Ils ne croient pas qu'un mariage soit bon , s'il n'est solennel ; & ne le faisant consister que dans la Bénédiction du Prêtre , donnée devant un grand nombre de témoins , on ne peut leur faire entendre qu'ils soient engagés ,

ii

si cette  
changer  
tenus par  
plus , sur  
rections  
châtiment  
honteuse,  
contenir.  
publique  
situations  
parce qu'  
amuse. L  
sensibles ,  
reux ; m  
oublient  
connaître  
dans leur  
mer les y  
ou d'emp

La mar  
péchés , p  
au Confes  
s'ils n'y e  
commence  
à faire ,  
eux le Co  
s'arrête ,  
suffit pas

Tome

si cette circonstance manque. On les voit alors changer de femmes, comme s'ils n'étaient retenus par aucun lien. L'inceste ne les effraie pas plus, sur-tout dans l'ivrognerie. Envain les corrections sont-elles employées, parce qu'aucun châtimement n'imprimant, parmi eux, de tache honteuse, il n'y en a point d'assez fort pour les contenir. Il leur est égal d'être exposé à la risée publique, ou de danser à leurs fêtes. Ces deux situations leur paraissent à-peu-près les mêmes, parce qu'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, par la seule raison qu'ils sont douloureux; mais un moment après l'exécution, ils oublient la peine. L'expérience ayant assez fait connaître qu'on ne peut espérer de changement dans leur caractère, on a pris la résolution de fermer les yeux sur une partie de leurs désordres, ou d'employer d'autres voies pour y remédier.

La maniere dont les Péruviens confessent leurs péchés, paraît fort singulière. Lorsqu'ils entrent au Confessionnal, où ils ne viendraient jamais s'ils n'y étaient appelés, il faut que le Curé commence par leur enseigner tout ce qu'ils ont à faire, & qu'il ait la patience de réciter avec eux le *Confiteor*, d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, le Péruvien s'arrête aussi. Ensuite il ne suffit pas que le Confesseur lui demande s'il a

Pérou.

Pérou.

commis tel ou tel péché, mais il faut qu'il affirme que le péché a été commis, sans quoi le Pénitent nierait tout. Quand le Prêtre insiste, & parle de certitude & de preuve, l'Américain s'imagina alors qu'il est instruit par quelque moyen surnaturel; non-seulement il avoua le fait, mais il découvrit les circonstances sur lesquelles il n'est point interrogé.

L'idée de la mort, & la crainte que Ton approche imprime naturellement à tous les hommes, ont beaucoup moins de force sur les Péruviens, que sur aucune autre Nation. Dans toutes leurs maladies, ils ne sont abattus que par la douleur; ils ne comprennent point que leur vie soit menacée, ni comment on peut la perdre, & les exhortations des Prêtres ne paraissent pas les toucher. Don d'Ulloa, surpris de cette stupide indifférence, & croyant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curiosité de voir aux derniers momens de leur vie, deux criminels en bonne santé, dont la justice avait décidé le sort; l'un Métis ou mulâtre, l'autre Péruvien. Il se fit conduire à la prison. Le premier, que plusieurs Prêtres exhortaient en Espagnol, faisait des Actes de Foi, de Contrition & d'Amour, avec toute la frayeur qui convenait à sa situation. L'Américain avait autour de lui d'autres Prêtres, qui lui parlaient dans sa langue naturelle. Il était plus

tranquille qu'on  
quer d'appé  
tune, l'app  
redoubler so  
l'autre, pou  
rejetter. Il p  
Si les Prêtre  
répondait sa  
disait de sa  
des prieres,  
les yeux ta  
comme un c  
diocre atten  
Il ne perdit  
qu'il fût con  
souffle de v  
moindre alt  
C'est avec  
s'expose à la  
autrement q  
aux coups. I  
serait tué de  
bleffé; & s  
ils sont auff  
un laqs au  
courant à t  
péril, ils at  
sans en exc

tranquille qu'aucun de ses assistans. Loin de manquer d'appétit, comme son compagnon d'infortune, l'approche de sa dernière heure semblait redoubler son avidité, à profiter du dégoût de l'autre, pour manger la portion qu'il lui voyait rejeter. Il parlait à tout le monde avec liberté. Si les Prêtres lui faisaient quelque demande, il répondait sans aucune marque de trouble. On lui disait de s'agenouiller, il obéissait; on lui disait des prières, il les répétait mot pour mot, jettant les yeux tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; comme un enfant vif, qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui fait faire ou dire. Il ne perdit point cette insensibilité, jusqu'à ce qu'il fût conduit au gibet; & tant qu'il eut un souffle de vie; on ne remarqua point en lui la moindre altération.

C'est avec le même sang froid qu'un Péruvien s'expose à la furie d'un taureau; sans se défendre autrement que par la manière dont il se présente aux coups. Il en est jetté en l'air, & tout autre serait tué de sa chute; mais il n'en est pas même blessé; & se relève fort content de sa victoire. Ils sont aussi adroits que ceux du Chili, à passer un laqs au cou de toute sorte d'animaux, en courant à toute bride; & ne connoissant aucun péril, ils attaquent ainsi les bêtes les plus féroces; sans en excepter les ours. Un Péruvien, à cheval,

**PÉROM.**

porte dans la main une courroie si menue , que l'ours ne peut la saisir de ses pattes , & si forte néanmoins , qu'elle ne peut être rompue par l'effet de la course du cheval & de la résistance de l'ours. Aussi-tôt qu'il découvre l'animal , il poule à lui ; & celui-ci se dispose à s'élaner sur le cheval. L'Américain , arrivant à portée , jette les laqs , saisit l'ours au col ; & l'autre bout du laqs étant attaché à la selle du cheval , il continue de courir avec la plus grande légèreté. L'ours occupé à se délivrer du nœud coulant qui l'étrangle , ne peut suivre le cheval , & & tombe enfin roide-mort. On a peine à décider qui l'emporte , dans cette action , de l'adresse ou de la témérité. Dans la Province d'Alausi , vers les Cordelieres Orientales , qui sont le pays où ces animaux abondent le plus , on ne leur fait point autrement la guerre.

Les Péruviens élevés dans les Villes & dans les grands Bourgs , sur-tout ceux qui exercent quelque métier , & qui savent la langue Espagnole , ont plus d'ouverture d'esprit & moins de grossièreté dans les mœurs , que ceux des campagnes. Ils ont une sorte d'habileté , avec beaucoup moins d'erreurs & de vicieuses habitudes. On les distingue par le nom Espagnol de *Iandinos* , qui revient à celui de *Prud'hommes*. Mais ils conservent toujours quelques usages

anciens ,  
ceux qu'  
jugés qu'  
Ancêtres.  
la profes  
naïremen  
la saigné  
même de  
ils peuve  
Phlébotom  
Quelq  
forte de  
égalemen  
de malade  
de moult  
de chicha  
vre lui c  
cesse ; ce  
sive que  
rétabli. C  
démiques  
santé. Il  
hommes  
Leurs  
fabriques  
des besti  
Ordonna  
ziendas ,

menue ; que  
es, & si forte  
pue par l'effe  
résistance de  
imal, il pouffe  
élancer sur le  
ortée, jette le  
utre bout du  
heval, il con-  
ande légèreté,  
ncéud coulant  
le cheval, &  
a peine à dé-  
on, de l'adrelle  
ince d'Alaufi,  
ni font le pays  
s, on ne leur

Villes & dans  
qui exercent  
a langue Espa-  
pmit & moins  
que ceux des  
habileté, avec  
ricieuses habi-  
n Espagnol de  
Prud'hommes,  
quelques usages

nciens, par un reste de communication avec  
eux qui sont moins policés, ou par des pré-  
jugés qui les attachent à l'imitation de leurs  
Ancêtres. Les plus spirituels sont ceux qui exercent  
la profession de Barbiers. Ils y joignent ordi-  
nairement celle de Chirurgiens, du moins pour  
la saignée ; & l'on nous assure qu'au jugement  
même de M. de Jussieu & de M. de Seniergues,  
ils peuvent aller de pair avec les plus fameux  
Phlébotomistes de l'Europe.

Quelquefois les Péruviens sont atteints d'une  
forte de fièvre maligne, dont la guérison est  
égalemeut prompte & singulière. Ils approchent  
le malade du feu, & le placent sur deux peaux  
de mouton ; ils mettent près de lui une cruche  
de chicha. La chaleur du feu & celle de la fiè-  
vre lui causent une soif qui le fait boire sans  
cesse ; ce qui lui procure une éruption si déci-  
sive que, dans un jour ou deux, il est mort ou  
rétabli. Ceux qui échappent de ces maladies épi-  
démiques, jouissent long-temps d'une parfaite  
santé. Il n'est pas rare de voir des Péruviens,  
hommes & femmes, qui ont plus de cent ans.

Leurs occupations communes se réduisent aux  
fabriques, à la culture des plantations, & au soin  
des bestiaux. Chaque Village est obligé, par les  
Ordonnances, de fournir tous les ans aux Ha-  
ziendas, ou Métairies de son district, un certain

~~serou.~~

nombre d'Américains, auxquels le prix de leur travail est assigné. Après une année de service, ils retournent à leurs cabanes, & d'autres viennent leur succéder. Cette répartition se nomme *mita*. Quoiqu'elle regarde aussi les fabriques, on a renoncé à l'observer, parce que n'étant pas rous exercés au métier de Tisserands, il y aurait peu d'utilité à tirer de ceux qui l'entendent mal. On se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les Fabriques mêmes, avec leurs familles, & qui enseignent le même Art à leurs enfans. Outre le salaire annuel de ces deux sortes d'ouvriers, les Maîtres donnent à ceux qui se distinguent par leur industrie, des fonds de terre & des bœufs pour les faire valoir. Ils défrichent alors, ils labourent, ils sement pour la subsistance de leurs familles, ils bâtissent des cabanes autour de la métairie, qui devient ainsi une maison seigneuriale, & qui forme quelquefois, par degrés, un village fort nombreux. C'est à ces terres défrichées qu'on donne le nom de *chacare* ou *chacarite*.

Ils conservent une forte inclination pour le culte du Soleil, qui était leur ancienne idolâtrie. Dans les grandes Villes, ils ont des jours où leur dévotion pour le Soleil se réveille, avec leur amour pour leurs anciens Rois, & leur fait regretter un temps qu'ils ne connaissent plus

que par  
de la Na  
la mort-  
die, qu  
lent à l'a  
Soleil &  
les autre  
bonnets  
des habi  
rées, qu  
Dans ces  
être n'os  
ils sont  
avec la  
sous leu  
gnols,  
alors en  
est touj  
sages pr  
On s'eff  
quelque  
ils repr

Un V  
assure-c  
sion,  
prêche  
« Quel  
& fr

que par les récits de leurs peres. Tel est le jour de la Nativité de la Vierge, auquel ils célèbrent la mort d'Atahualpa, par une espèce de Tragédie, qu'ils représentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique, ils portent encore les images du Soleil & de la Lune, leurs Divinités chéries, & les autres symboles de l'idolâtrie, qui sont des bonnets formés en tête d'aigle ou de condor, des habits de plumes, & des ailes si bien adaptées, que de loin ils ressemblent à des oiseaux. Dans ces fêtes, ils boivent beaucoup, & peut-être n'ose-t-on leur en ôter la liberté. Comme ils sont extrêmement adroits à jeter des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse. Les Espagnols, si redoutés de leur Nation, ne sont pas alors en sûreté; la fin de ces jours de trouble est toujours funeste à quelques-uns, & les plus sages prennent grand soin de se tenir renfermés. On s'efforce de supprimer ces fêtes, & depuis quelques années, on en a retranché le théâtre, où ils représentaient la mort de l'Inca.

Un Voyageur instruit & judicieux, M. Frézier, assure que le principal obstacle à leur conversion, vient de ce que la doctrine qu'on leur prêche, est sans cesse démentie par les exemples. « Quel moyen, dit-il, dans son style simple & franc, de leur interdire le commerce des

Pérou.

» femmes , lorsqu'ils en voient deux ou trois aux  
 » Curés ? D'ailleurs chacun de ces Curés est pour  
 » eux , non pas un Pasteur , mais un tyran , qui  
 » va de pair avec les Gouverneurs Espagnols ,  
 » pour les sucer , qui les fait travailler à son  
 » profit , sans les récompenser de leurs peines ,  
 » & qui les roue de coups au moindre mécon-  
 » tentement. Il est certains jours de la semaine , où  
 » l'Ordonnance Royale oblige les Péruviens de  
 » venir au Catéchisme ; s'il leur arrive d'y venir  
 » un peu tard , la correction paternelle du Curé  
 » est une volée de coups de bâton , appliquée  
 » dans l'Eglise même ; de sorte que , pour se  
 » rendre le Curé propice , chacun d'eux apporte  
 » son présent , tel que du maïs pour ses mules , ou  
 » des fruits , des légumes & du bois pour sa maison.  
 » Les Curés ont même conservé des restes d'idolâ-  
 » trie , tels que l'ancienne coutume de porter des  
 » viandes & des liqueurs sur les tombeaux , parce  
 » que cette superstition leur rapporte beaucoup.  
 » Si les Moines vont dans les campagnes faire la  
 » quête pour leurs Couvens , c'est une expédi-  
 » tion vraiment militaire : ils commencent par  
 » s'emparer de ce qui leur convient ; & si le  
 » propriétaire ne lâche point de bonne grace ce  
 » qui lui est extorqué , ils changent leur appa-  
 » rence de priere en injures qu'ils accompagnent  
 » de coups. » M. Frézier rend aux Jésuites un té-

» moign  
 l'art de  
 comme  
 mer de  
 Christia

Les C  
 font en  
 viens. M  
 ces Pe  
 Corrégi  
 vailleur  
 fournir  
 cuman  
 mules ,  
 vendre  
 de les p  
 que le  
 dans le  
 rope c  
 fournis  
 vende  
 ple de  
 Pérou  
 mort  
 sent a  
 affort  
 se ch  
 befoi

un témoignage plus honorable. Ils savent, dit-il, l'art de se rendre maîtres des Américains, & , comme ils sont d'un bon exemple, ils se font aimer de ces Peuples, & leur inspirent le goût du Christianisme.

Les Curés, continue le même Voyageur, ne font encore que la moitié du malheur des Péruviens. Malgré les défenses de la Cour d'Espagne, ces Peuples sont traités fort durement par les Corrégidors ou Gouverneurs, qui les font travailler pour eux & pour leur commerce, sans leur fournir même des vivres. Ils font venir du Tucuman & du Chili une prodigieuse quantité de mules, & , s'attribuant un droit exclusif de les vendre, ils forcent les Péruviens de leur district, de les prendre d'eux à un prix excessif. Le droit que le Roi leur accorde aussi de vendre seuls, dans leur Jurisdiction, les marchandises de l'Europe qui sont nécessaires aux Américains, leur fournit un autre moyen de vexation. Comme ils les vendent à crédit, & par conséquent pour le triple de ce qu'elles valent, sous prétexte qu'au Pérou la dette court grand risque, en cas de mort, on peut juger combien ils les renchérisent aux Américains; & , parce que ce sont des assortimens, il faut souvent que ces malheureux se chargent de marchandises dont ils n'ont pas besoin; car on les oblige d'acheter la portion à

---

 Pérou.

l'écrou.

laquelle ils sont taxés. C'est encore un usage fort ancien & qui n'en subsiste pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les Marchands & autres Espagnols qui voyagent, prennent hardiment, & le plus souvent sans payer, ce qui se trouve de leur goût dans les cabanes des Péruviens. De-là vient que ces Peuples, exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve, pas même de quoi manger. Ils ne sement que le maïs nécessaire pour leurs familles, & cachent dans des cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties, pour le même nombre de semaines, & le père & la mère, seuls possesseurs du secret, vont prendre chaque semaine leur provision pour cet espace.

Il paraît certain à M. Frézier, que les Péruviens, poussés à bout par la dureté du joug Espagnol, n'aspirent qu'au moment de pouvoir le secouer. Ils font même de temps-en-temps quelques tentatives à Cusco, où ils composent le gros de la Ville; mais comme il leur est défendu de porter les armes, on les apaise aisément par des menaces ou des promesses. D'ailleurs les Espagnols se trouvent un peu renforcés par le grand nombre d'esclaves Nègres, qui leur coûtent assez cher, & qui font la plus grande partie de leur richesse & de leur magnificence. Ceux-ci faisant

fond  
leur c  
nent s  
implac  
nances  
tion.  
défenc  
gresses  
Amér  
mâles  
pour  
gées.  
tres C  
ici le  
ne le  
porte  
abusé

L'i  
Espag  
cessé  
enfor  
tr'eu  
conf  
Amé  
leur  
leur  
ne  
min

un usage fort  
s pour avoir  
archands &  
nent hardi-  
r, ce qui se  
es des Péru-  
s, exposés à  
en réserve,  
ement que le  
, & cachent  
t suffit pour  
e-deux par-  
maines, &  
du secret,  
ovision pour

e les Péru-  
du joug Es-  
pouvoir le  
temps quel-  
sent le gros  
défendu de  
ent par des  
ies. Espa-  
r le grand  
ûtent assez  
ie de leur  
ci faisant

fond sur l'affection de leurs Maîtres, imitent leur conduite à l'égard des Péruviens, & prennent sur eux un ascendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux Nations. Les Ordonnances sont d'ailleurs remplies de sages précautions, pour empêcher qu'elles ne se lient. Il est défendu, par exemple, aux Nègres & aux Nègresses d'avoir aucun commerce d'amour avec les Américains & Américaines, sous peine, pour les mâles, d'être mutilés des parties naturelles, &, pour les Nègresses, d'être rigoureusement fustigées. Ainsi, les esclaves Nègres, qui, dans d'autres Colonies, sont les ennemis des blancs, sont ici les partisans de leurs Maîtres. Cependant il ne leur est pas plus permis qu'aux Américains de porter les armes, parce qu'ils en ont quelquefois abusé.

Pérou.

L'invincible aversion des Péruviens pour les Espagnols, produit un autre mal, qui n'a pas cessé depuis la conquête. Elle fait que les trésors enfouis & les plus riches mines dont ils ont entre eux la connaissance, demeurent cachés & par conséquent inutiles aux uns & aux autres; car les Américains mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage: ils aiment mieux vivre de leur travail & dans la dernière misère. Personne ne doute qu'ils ne connaissent plusieurs belles mines qu'ils ne veulent pas découvrir, moins

Pérou.

pour empêcher que l'or ne sorte de leur pays, que dans la crainte qu'on ne les force d'y travailler. La fameuse mine de Salcêdo, lui fut découverte par une Péruvienne qui l'aimait éperduement. On n'applique point les Nègres au travail des mines, parce qu'ils y meurent tous. Les Péruviens mêmes n'y résistent, dit-on, qu'avec le secours de diverses herbes qui augmentent leurs forces. Il est certain, par l'aveu des Espagnols, que rien n'a tant contribué que ce pénible exercice, à diminuer le nombre des habitans naturels du Pérou, qui se comptait par millions avant la conquête. Les mines de Guancavelica ont eu plus de part que toutes les autres à leur destruction. On assure que, lorsqu'ils y ont passé quelque temps, le vis-argent les pénètre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblans, & meurent hébétés. Les cruautés des Corrégidors & des Curés, en ont aussi forcé plusieurs de s'aller joindre à diverses Nations voisines, qui ont toujours rejeté la domination Espagnole.

Il reste une branche de la famille des Incas, qui jouit d'une singulière distinction à Lima. Le Chef, qui porte le nom d'*Ampuero*, est non-seulement reconnu du Roi d'Espagne, pour descendant des Empereurs du Pérou, mais, en cette qualité, Sa Majesté Catholique lui donne le titre de *Cousin*, & lui fait rendre, par les Vice-Rois une

espèce de  
se met à  
& le Vic  
cette cér  
bettes ve

L'am  
avec une  
hommes  
partie d  
celui de  
dissolubl  
mes Ecc  
ment M  
avec une  
ils la de  
de la G  
Royaum  
chent pe  
de l'am  
autres,

Quoi  
Pérou,  
qu'elles  
menade  
Villes,  
c'est à  
visites.  
sont le

espèce d'hommage public à leur entrée. Ampuero se met à un balcon sous un dais avec sa femme, & le Vice-Roi, s'avancant sur un cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à la monture trois courbettes vers le balcon.

Pérou.

L'amour, au Pérou, règne parmi les Créoles, avec une puissance égale sur les deux sexes. Les hommes sacrifient à cette passion, la plus grande partie de leurs biens. Ils ajoutent à leurs plaisirs celui de la liberté : n'aimant point les chaînes indissolubles, ils se marient rarement dans les formes Ecclésiastiques ; leur méthode, qu'ils nomment *Mariage derrière l'Eglise*, consiste à vivre avec une Maîtresse dont ils reçoivent la foi comme ils la donnent. Ces femmes ont ordinairement de la sagesse & de la fidélité. Les Loix du Royaume leur sont assez favorables ; elles n'attachent point de honte à la bâtardise, & les enfans de l'amour ont à-peu-près tous les droits des autres, lorsqu'ils sont reconnus par le Père.

Quoique les femmes ne soient pas gênées au Pérou, comme en Espagne, l'usage n'est point qu'elles sortent le jour, excepté pour la promenade ; & l'on a vu que, dans les grandes Villes, il est rare qu'elles sortent à pied. Mais c'est à l'entrée de la nuit, qu'elles font leurs visites. Les plus modestes en plein jour, sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage

Pérou.

couvert du *rabos* ou de la mante, qui les empêche d'être reconnues, elles font les démarches qui ne conviennent qu'aux hommes. Leur posture ordinaire, dans l'intérieur de leurs maisons, est d'être assises sur des carreaux, les jambes croisées sur une estrade couverte d'un tapis à la Turque. Elles passent ainsi les jours entiers, presque sans changer de situation, pas même aux heures du repas, parce qu'on les sert à part sur de petits coffres, qu'elles ont toujours devant elles, pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. L'estrade du Pérou est, comme en Espagne; une marche de six à sept pouces de haut, & de cinq à six pieds de large, qui régné ordinairement d'un côté de la salle. Les hommes sont assis dans des fauteuils; il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'estrade.

Outre sa fortune, on risque toujours avec les femmes Créoles de perdre sa santé, mal encore plus difficile à réparer, dans un Pays où on le compte pour rien, & où l'on trouve peu de Médecins. L'unique ressource des étrangers est dans le secours de quelques vieilles femmes, qui traitent les malades avec de la fesse-pareille, des tisanes de mauves & d'autres herbes du Pays; mais sur-tout par de profonds cauterés, qui passent pour des spécifiques dont les deux sexes sont également pourvus, & dont les Dames sont

si peu de  
se dema  
qu'elles

Dans  
font hab  
habits d  
vives. C  
Régne  
source,  
Les gén  
des Auc  
golile &  
un just  
bras, av  
& des l

si peu de mystere que , dans leurs visites , elles se demandent des nouvelles de leurs *fuentes* , qu'elles se pansent mutuellement.

Dans les vallées , comme à Lima , les hommes sont habillés à la Française , le plus souvent en habits de soie , avec un mélange de couleurs vives. Cet usage ne s'est introduit que depuis le Règne de Philippe V : mais , pour déguiser sa source , les Créoles le qualifient d'habit de guerre. Les gens de robe , à l'exception des Présidens & des Auditeurs , portent , comme en Espagne , la goliie & l'épée. L'habit de voyage du Pérou , est un justaucorps , fendu des deux côtés sous les bras , avec les manches ouvertes dessus & dessous , & des boutonnières.

---

 Pérou.


CHAPITRE IV.

*Détails sur les anciens Péruviens.*

**C**ES DÉTAILS, que nous tirons de Garcilasso, donnent l'idée d'une Nation dont la police était très-avancée, quoique la Nation elle-même ne fût pas fort ancienne. La forme du Gouvernement, comme on l'a vu, était Monarchique.

Le Peuple était divisé en Décuries; dont chacune avait son Chef. De cinq en cinq Décuries, il y avait un autre Officier supérieur; un autre de cent en cent, de cinq cens en cinq cens, & de mille en mille. Jamais les départemens ne passaient ce nombre. L'office des Décursions était de veiller à la conduite & aux besoins de ceux qui étaient sous leurs ordres, d'en rendre compte à l'Officier supérieur, de l'informer des désordres ou des plaintes, & de tenir rôle des noms & du nombre des nouveaux-nés & des morts. Les Officiers de chaque Bourgade jugeaient tous les différends, sans appel: mais, s'il naissait quelques difficultés entre les Provinces, la connaissance en était réservée aux Incas. Les anciennes Loix

étaient

DES

étaient généralement point de vagabondage, & de dévotion pour l'Éternité. Outre les lumières sur le nombre, l'Éternité, il envoyait souvent la conduite des Coupables; & toujours plus rigoureuse.

L'autorité des personnes & sur eux avaient le choix des professions, mais ils les filles qui leur plaçaient pour servantes. Au Monarchie, l'héritage en mariage se faisait d'enfants, ou s'il n'y avait pas la seconde, & d'autres. S'il était sans proche parente. Les femmes de les exceptées, afin que leur & à l'aîné l'aîné qui lui succédait.

Dans les nouvelles ajoutaient à l'Éternité à faire cultiver so-

Tome XII.

étaient généralement respectées. On ne souffrait point de vagabonds ni de gens oisifs. La vénération pour l'Empereur allait jusqu'à l'adoration. Outre les lumières qu'il recevait chaque mois sur le nombre, le sexe, & l'âge de ses Sujets, il envoyait souvent des Visiteurs, qui observaient la conduite des Chefs, avec le pouvoir de punir les coupables; & le châtement des Officiers était toujours plus rigoureux que celui du Peuple.

Pérou.

L'autorité des Empereurs était absolue sur les personnes & sur les biens. Non-seulement ils avaient le choix des terres & des autres possessions, mais ils pouvaient prendre les jeunes filles qui leur plaisaient, pour concubines, ou pour servantes. A l'exemple du Fondateur de la Monarchie, l'héritier présomptif du trône prenait en mariage sa sœur aînée, & s'il n'en avait point d'enfants, ou s'il la perdait par la mort, il prenait la seconde, & successivement toutes les autres. S'il était sans sœurs, il épousait sa plus proche parente. Les autres Incas prenaient aussi des femmes de leur sang; mais leurs sœurs étaient exceptées, afin que ce droit fût propre à l'Empereur & à l'aîné de ses fils; car c'était toujours l'aîné qui lui succédait.

Dans les nouvelles Provinces que les Incas joutaient à l'Empire, ils apportaient leurs soins à faire cultiver soigneusement les terres, & semer

Pérou.

beaucoup de grains. Comme l'eau y manqué souvent, ils y avaient fait construire en mille endroits, ces fameux aqueducs, qui, malgré les injures du temps & la négligence des Espagnols, rendent encore témoignage, dans leurs ruines, à la magnificence de l'ouvrage. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avaient le premier rang, ensuite ceux des veuves & des orphelins, puis ceux des cultivateurs : ceux de l'Empereur, ou du Curaca ou Seigneur, venaient les derniers. Chaque jour, au soir, un Officier montait sur une petite tour, qui n'avait pas d'autre usage, pour annoncer à quelle partie du travail on devait s'employer le jour suivant. La mesure de terre, assignée aux besoins de chaque personne, était ce qu'il en faut pour y semer un demi-boisseau de maïs. On engraisait les terres inférieures avec la fiente des animaux ; & les terres voisines de la mer, avec celle des oiseaux marins. Le Prince n'exigeait de ses Peuples aucun autre tribut, que la partie de leurs moissons, qu'ils étaient obligé de transporter dans des greniers, dont chaque bourgade était fournie pour cet usage, avec des habits & des armes pour ses troupes. Toute la race des Incas, les Officiers & les domestiques du Palais, les Curacas, les Juges & les autres Ministres de l'autorité impériale, les soldats, les veuves & les orphelins étaient exempts

de toute  
apportai  
à titre  
qu'à l'or  
que, da  
d'autre  
pour les  
grains,  
pouvait  
d'équipa  
Tous les  
dans une  
vaient à  
Prêtres

Les In  
maines.  
Sang ro  
grand P  
qui sign  
ment ne  
l'Empire  
huit ans  
des cloî  
sans crim  
d'entrer  
erreur d  
les vier  
Leur m

u y manqué  
 en mille en-  
 malgré les  
 s Espagnols,  
 leurs ruines,  
 s l'ordre de  
 tient le pre-  
 es & des or-  
 s : ceux de  
 ur, venaient  
 un Officier  
 n'avait pas  
 lle partie du  
 suivant. La  
 ns de chaque  
 r y semer un  
 it les terres  
 s & les terres  
 ux marins. Le  
 autre tribut,  
 u'ils étaient  
 niers, dont  
 cet usage,  
 ses troupes,  
 s & les do-  
 es Juges &  
 périale, les  
 ent exempts

de toute espèce de tribut. L'or & l'argent qu'on  
 apportait au Souverain & aux Curacas, était reçu  
 à titre de présent, parce qu'il n'était employé  
 qu'à l'ornement des Temples & des Palais, &  
 que, dans tout l'Empire, on ne lui connaissait pas  
 d'autre utilité. Chaque canton avait son magasin  
 pour les habits & les armes, comme pour les  
 grains, de sorte que l'armée la plus nombreuse  
 pouvait être fournie, en chemin, de vivres &  
 d'équipages, sans aucun embarras pour le Peuple.  
 Tous les tributs qui se levaient autour de Cusco,  
 dans une circonférence de cinquante lieues, ser-  
 vaient à l'usage du Palais Impérial, & des  
 Prêtres du Soleil.

Les Incas avaient en horreur les victimes hu-  
 maines. Le Soleil avait plusieurs Prêtres, tous du  
 Sang royal, & pour Chef du Sacerdoce, un  
 grand Pontife, distingué par le titre de *Villouna*,  
 qui signifie Devin ou Prophète; leur habille-  
 ment ne différait point de celui des Grands de  
 l'Empire. On consacrait au Soleil, dès l'âge de  
 huit ans, des Vierges qui étaient renfermées dans  
 des cloîtres, où les hommes ne pouvaient entrer  
 sans crime; comme c'en était un pour les femmes  
 d'entrer dans les Temples du Soleil. C'est une  
 erreur de quelques Espagnols, d'avoir écrit que  
 les vierges s'employaient au service de l'autel.  
 Leur ministère n'était qu'extérieur, & consistait

**Pérou.** à prendre les offrandes. Le nombre de ces jeunes filles montait à plus de mille , dans la seule ville de Cusco. Elles étaient gouvernées par de plus vieilles , qui portaient le nom de *Mamaconas*. Tous les vases qui servaient à leur usage , étaient d'or ou d'argent , comme ceux du Temple. Dans l'intervalle des exercices de Religion , elles s'occupaient à filer pour le service du Roi & de la Reine. L'habillement des Monarques du Pérou était une sorte de chemise , qui leur descendait jusqu'aux genoux , avec un *manteau* de la même longueur , & une bourse quarrée , qui tombait de l'épaule gauche vers le côté droit , dans laquelle ils portaient leur *coca* , herbe qui se mâche dans cette contrée , comme le bétel aux Indes Orientales , & qui était alors réservée aux seuls Incas. Enfin ils avaient la tête ceinte d'un diadème nommé *llautu* , qui n'était qu'une bandelette d'un doigt de largeur , attachée des deux côtés sur les tempes , avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des Voyageurs & des Historiens ont nommé *la Frange Impériale*.

Toutes les autres parties de l'Empire avaient aussi des Monasteres , où les filles des Curacas & toutes celles qui passaient pour belles , étaient renfermées , non pour servir le Soleil & pour vivre chastes , mais pour devenir les concubines du Souverain. Elles sortaient lorsqu'il les faisait

appeller  
dans leur  
que le R  
comme  
actions.  
plaisirs ,  
elles pa  
ques-une  
après av  
ne pouv  
de perf  
ce qui  
laissaien  
que la  
lement  
tous ses

Les I  
leurs e  
momen  
dans d  
que de  
un mo  
faient  
dans l'  
rifier.  
dont c  
faies  
naient

de ces jeunes  
seule ville  
par de plus  
Mamaconas.  
ge, étaient  
mple. Dans  
elles s'oc-  
oi & de la  
du Pérou  
descendait  
de la même  
ui tombait  
, dans la-  
i se mâche  
aux Indes  
e aux seuls  
d'un dia-  
ne bande-  
des deux  
uge. C'est  
des Histo-  
r.  
re avaient  
s Curacas  
s, étaient  
l & pour  
oncubines  
les faisait

appeller, & leurs Mamaconas les occupaient, dans leur elôtute, à filer ou à faire des étoffes, que le Roi distribuait aux courtisans & aux soldats, comme une récompense distinguée pour les belles actions. Celles qu'il avait une fois employées à ses plaisirs, ne retournaient jamais au Monastere; elles passaient au service de la Reine, & quelques-unes étaient renvoyées à leurs parens; mais, après avoir eu les bonnes graces du Roi, elles ne pouvaient être ni les femmes, ni les concubines de personne. Le respect allait si loin pour tout ce qui lui avait appartenu, que celles qui se laissaient corrompre étaient enterrées vives, & que la même Loi condamnait au feu, non-seulement le Corrupteur, mais tous ses parens & tous ses biens.

---

 Pérou.

Les Péruviens, de tous les ordres, élevaient leurs enfans avec une extrême attention. Au moment de leur naissance, ils les plongeaient dans de l'eau froide; &, chaque jour, avant que de renouveler leurs langes, ils les mettaient un moment dans le même bain. Ils ne leur laissaient les bras libres qu'à l'âge de trois mois, dans l'opinion que rien ne servait tant à les fortifier. Leurs berceaux étaient de petits hamacs, dont on ne les tirait que pour les soins nécessaires à la propreté. Jamais les meres ne prenaient leurs enfans entre leurs bras, ni sur leurs

**Pérou.** genoux : elles se baissaient sur le hamac pour leur donner le lait ; & jamais plus de deux ou trois fois par jour.

L'honnêteté publique était observée avec une extrême rigueur. On ne souffrait point de courtisannes dans les Villes & dans les Bourgades : elles avaient la liberté de se faire des cabanes au milieu des champs ; & , quoique leur commerce fût permis aux hommes , les femmes se déshonoraient à leur parler. Dans chaque maison , la femme légitime avait toute la distinction d'une Reine , au milieu des concubines de son mari , dont le nombre n'était pas borné. Elles ne laissaient pas de s'employer ensemble aux ouvrages qui convenaient à leur sexe. Elles faisaient des toiles & des étoffes pour les habits , comme les hommes préparaient les cuirs pour la chaussure. L'ancien Pérou n'avait pas de professions publiques de ce genre. Chaque famille travaillait pour elle-même , avec un partage fort égal entre les deux sexes ; mais ils s'employaient de concert à l'agriculture. Les femmes étaient si laborieuses , que dans leurs amusemens mêmes & leurs visites , elles avaient toujours les instrumens du travail entre leurs mains. A l'égard des hommes , quelque paresse qu'on leur reproche aujourd'hui , il est difficile de ne pas se former une autre idée de leurs Ancêtres , à la vue de divers monumens

qui sont les  
chemins  
grande en  
de Hayna  
& pour  
de mont  
vallées, d  
une rou  
Quito jusq  
ques tem  
en vit d  
vallées.  
d'envir  
tant les v  
la peine  
déserts f  
deux ra  
au cord  
de s'éga  
lieues ,  
subsister  
en dive  
des Esp  
cile à l  
guerre  
sans au  
du feu  
La l

qui font leur ouvrage. Zarate compte leurs grands chemins entre les merveilles du monde. Cette grande entreprise fut commencée sous le règne de Hayna Capac, à l'occasion de ses conquêtes, & pour faciliter son retour : cinq cens lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées, des précipices, offrirent en peu d'années une route commode, depuis la Province de Quito jusqu'à l'autre extrémité de l'Empire. Quelques temps après, & sous le même règne, on en vit de toutes parts dans les plaines & les vallées. C'étaient de hautes levées de terre, d'environ quarante pieds de largeur qui, mettant les vallées au niveau des plaines, épargnaient la peine de descendre & de monter. Dans les déserts sablonneux, le chemin était marqué par deux rangs de pieux, ou de palissades, plantés au cordeau, qui ne laissaient plus aucune crainte de s'égarer. Une de ces routes était de cinq cens lieues, comme celle des montagnes. Les levées subsistent encore, quoiqu'elles aient été coupées en divers endroits, pendant les guerres civiles des Espagnols, pour rendre le passage plus difficile à leurs ennemis ; mais, en paix, comme en guerre, ils ont enlevé une grande partie des pieux, sans autre vue que d'en employer le bois à faire du feu, ou à d'autres besoins.

La langue commune des Péruviens, était celle

Pérou.

de Cusco , que les Incas s'étaient efforcés d'introduire dans toutes les Provinces conquises. Garcilasso lui reproche de manquer d'abondance. Elle n'a souvent qu'un seul terme pour exprimer différentes choses, & manque de plusieurs lettres des alphabets Latins & Castellans. Elle a trois sortes de prononciation , qui servent à varier la signification des mots ; une des lèvres , une du palais seul , & la troisième du gosier.

Cette langue avait été cultivée par les Poètes, & les Philosophes du Pays. Les premiers se nommaient *Havarac* ; & les seconds *Amantas*. On nous a conservé deux exemples de la Poésie Péruvienne ; l'un qui n'est qu'une chanson galante , & qui signifie : *Mon chant vous endormira , & je viendrai vous surprendre pendant la nuit* : L'autre qu'on peut regarder comme un Cantique Religieux , parce qu'il contient un point de la Mythologie du Pérou. C'était une ancienne opinion qu'une jeune fille de la Famille du Soleil avait été placée dans la haute région de l'air , avec un vase plein d'eau , pour en répandre sur la terre , lorsqu'il en était besoin ; que son Frere frappait quelquefois le vase d'un grand coup , & que de-là venaient le tonnerre & les éclairs. Cette espèce d'Hymne signifie : « Belle Nymphe , » votre Frere , vient de frapper votre urne , » & son coup fait partir le tonnerre & les éclairs.

» Mais  
» vos b  
» taines  
» & de  
» soutie  
Garc  
& vant  
les Poët  
dans le  
des Em  
Les  
tronon  
astres  
nomma  
de Qu  
toutes  
commu  
l'année  
les faif  
cul du  
de Cu  
Astron  
corde  
Rien  
ruvie  
quoi  
en a  
leil i

« Mais vous, Nymphé Royale, vous nous donnez  
 vos belles eaux, par des pluies; &, dans cer-  
 taines saisons, vous nous donnez de la neige  
 & de la grêle. Viracocha vous a placée, &  
 soutient vos forces pour cet office. »

Garcilasso y joint une sorte de Commentaire;  
 & vante la force des expressions. Il ajoute que  
 les Poètes Péruviens composaient aussi des Drames,  
 dans lesquels ils représentaient les grandes actions  
 des Empereurs morts.

Les Amantas n'ignoraient pas absolument l'As-  
 tronomie : mais ils ne distinguaient que trois  
 astres par des noms propres ; le Soleil qu'ils  
 nommaient *Yuti* : la Lune, qui portait le nom  
 de *Quilla*, & Vénus, qu'ils nommaient *Chasca* ;  
 toutes les étoiles étaient comprises sous le nom  
 commun de *Coyllur*. Ils observaient le cours de  
 l'année, & les moissons leur servaient à distinguer  
 les saisons. Les Solstices entraient aussi dans leur cal-  
 cul du temps : ils avaient à l'Orient & à l'Occident  
 de Cusco de petites tours, qui servaient à leur  
 Astronomie ; mais Acosta & Garcilasso ne s'ac-  
 cordent ni sur leur nombre, ni sur leur usage.  
 Rien n'approchait de l'attention des anciens Pé-  
 ruviens pour les éclipses de Soleil ou de Lune,  
 quoiqu'ils en ignorassent les causes, & qu'ils leur  
 en attribuaient de ridicules. Ils croyaient le So-  
 leil irrité contr'eux, lorsqu'il leur dérobaît sa

Pérou.

lumière, & toute la Nation s'attendait aux plus terribles disgrâces. La Lune était malade, lorsqu'elle commençait à s'éclipser; si l'éclipse était totale, elle était morte, ou mourante; & leur crainte était alors qu'elle n'écrasât tous les humains par sa chute. Ils se livraient aux cris & aux larmes; ils faisaient sortir leurs chiens, & les forçaient d'aboyer, à force de coups, dans l'opinion que la Lune aimait particulièrement ces animaux. On retrouve sans cesse, d'un bout du monde à l'autre, les mêmes erreurs nées de la même ignorance.

Leurs mois étaient Lunaires. Ils ne leur donnaient point d'autre nom qu'à la Lune, c'est-à-dire, celui de Quilla; mais ils les divisaient en quatre parties, qu'ils distinguaient par des noms & par une fête. Dans l'origine de la Monarchie, ils commençaient leur année par Janvier; mais depuis le Règne de Pachacutec, qu'ils nommaient le Réformateur, ils avaient pris l'usage de commencer par Décembre.

Quoiqu'ils n'eussent aucuns principes de Médecine, l'expérience leur avait fait connaître la vertu de certaines herbes, & ceux qui se distinguaient par cette connaissance, étaient dans une haute faveur à la Cour. D'ailleurs ils n'avaient que deux remèdes, l'ouverture de la veine, qui se faisait ordinairement dans la partie affectée,

& la purification d'un curer des marque, qu'ils ne p mencemen ployaient absolue d gime, ils ritures si mêlanges

Ils avai grossières mentale dans l'usage flûtes de divers to aucune v

Avant aucune c avaient t de l'antic qui com bles de étaient ce qu'il par des

& la purgation, qui consistait à prendre deux onces d'une racine assez violente, pour leur procurer des vomissemens & des selles. On remarque, comme un usage digne d'attention, qu'ils ne prenaient jamais de remèdes qu'au commencement des maladies, & qu'ensuite ils employaient uniquement la diète, ou la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leur régime, ils s'en tenaient scrupuleusement aux nourritures simples, soit parce qu'ils craignaient les mélanges, soit parce qu'ils les ignoraient.

Ils avaient quelques idées de Géométrie, mais grossières & sans méthode. Leur Musique instrumentale n'était pas plus recherchée. Elle consistait dans l'usage de quelques tambours & de quelques flûtes de cannes; les unes doubles ou triples, à divers tons; d'autres simples, dont le son n'avait aucune variété.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils n'avaient aucune connaissance de l'écriture. Cependant ils avaient trouvé le moyen de conserver la mémoire de l'antiquité, & de se former une sorte d'histoire, qui comprenait tous les événemens remarquables de leur Monarchie. Premièrement, les Peres étaient obligés de transmettre aux enfans, tout ce qu'ils avaient appris de leurs propres peres, par des récits qui se renouvellaient tous les jours.

Pérou.

Pérou.

En second lieu, ils suppléaient au défaut des lettres, en partie par des peintures assez informes, comme les Mexicains, & beaucoup plus par ce qu'ils nommaient *quippos*; c'étaient des registres de cordes, où, par divers nœuds & par diverses couleurs; ils exprimaient une variété surprenante de faits & de choses. Acosta, qui en avait vu plusieurs, & qui se les était fait expliquer, n'en parle qu'avec une extrême admiration. Non-seulement tout ce qui appartenait à l'histoire, aux loix, aux cérémonies, aux comptes des Marchandises, était exactement conservé par ces nœuds; mais les moindres circonstances y trouvaient place par de petits cordons, attachés aux principales cordes. Des Officiers, établis sous le titre de *Quippa-Camayo*, étaient les dépositaires publics de cette espèce de Mémoires, comme les Notaires le sont de nos actes; & l'on n'avait pas moins de confiance à leur bonne foi. Les *Quippos* étaient différens, suivant la nature du sujet; & variés si régulièrement, que les nœuds & les couleurs tenant lieu de nos vingt-quatre lettres, on tirait de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'écriture & des livres.

Acosta paraît encore plus surpris qu'ils fussent parvenus à faire les calculs d'Arithmétique, avec

D  
de simples  
rations ne  
avec la plu

On con  
spitation de  
Péruviens,  
vironnés d  
ne pouvaie

Ils choi  
des lieux  
usage n'éta  
avoir port  
poser, ils  
& de brid  
maufolée  
grande qu  
colline arti  
de *guaque*.  
ment pyra  
les Péruvi  
montagne  
naire est  
six de lo  
s'en trou  
sur-tout  
toutes l  
nombre.

Les Pé

de simples grains de maïs. Il assure que nos opérations ne sont pas plus promptes & plus exactes avec la plume.

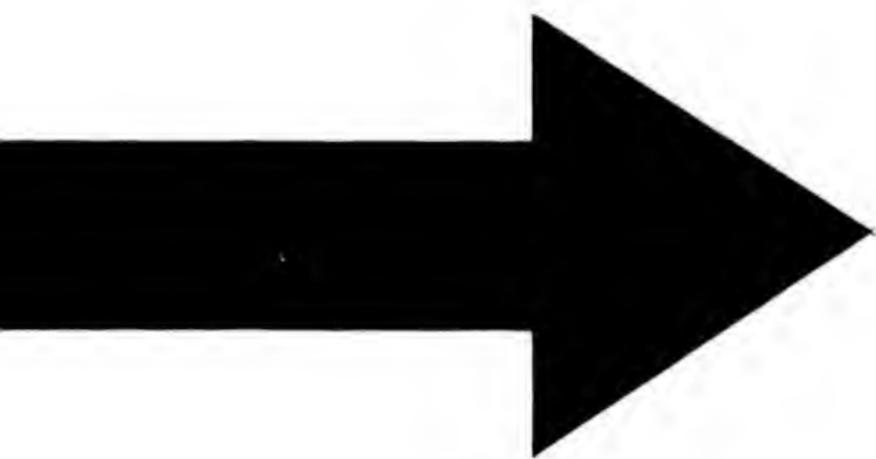
Pétou.

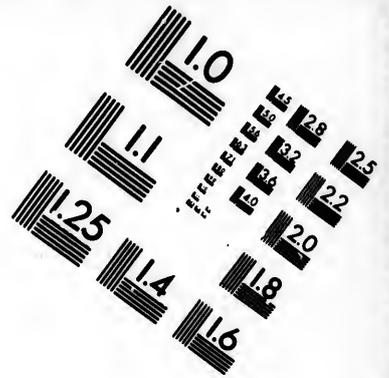
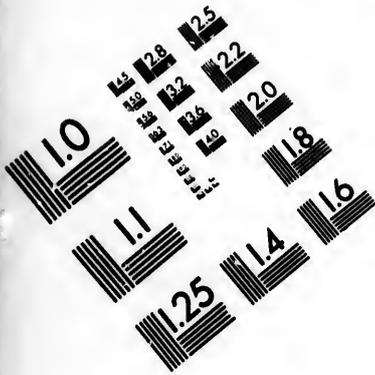
On concluera, sans doute, que la seule inspiration de la nature avait conduit assez loin les Péruviens, sur-tout si l'on considère, qu'étant environnés de Nations beaucoup plus barbares, ils ne pouvaient rien devoir à l'exemple.

Ils choisissaient, comme les anciens Egyptiens des lieux remarquables pour leur sépulture. L'usage n'était pas d'enterrer les corps. Après avoir portés dans l'endroit où ils devaient reposer, ils les entouraient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtissaient une sorte de mausolée, & les amis jetaient par-dessus une si grande quantité de terre, qu'ils en formaient une colline artificielle, à laquelle ils donnaient le nom de *guaque*. La figure des *guaques* n'est pas exactement pyramidale. Il paraît que, dans ces ouvrages, les Péruviens ne voulaient imiter que celle des montagnes & des collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, sur vingt à vingt-six de longueur, & un peu moins de largeur. Il s'en trouve néanmoins de beaucoup plus grandes, sur-tout dans le district de Cayambé, dont toutes les plaines en offrent un fort grand nombre.

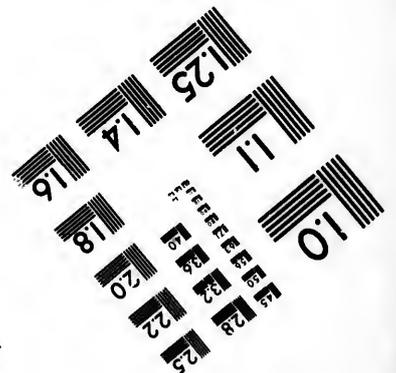
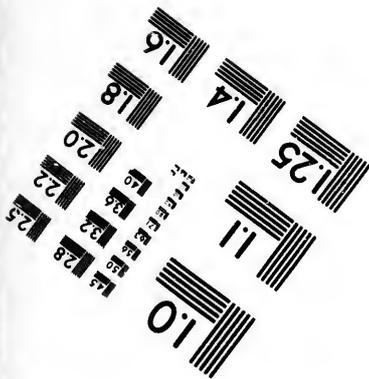
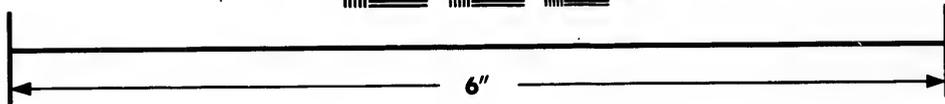
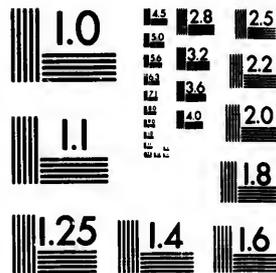
Les Péruviens étaient ensevelis avec leurs meu-







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25  
E5  
E6  
E8  
E9  
E10

10  
E11  
E12  
E13  
E14

Pérou.

bles & leurs effets personnels , d'or , de cuivre ; de pierre & d'argille. C'est ce qui excite aujourd'hui la cupidité des Espagnols , dont plusieurs passent le temps à fouiller dans les sépultures , pour y chercher les richesses dont ils les croient remplies. Leur constance est quelquefois récompensée.

Mais les Guaques ne contiennent ordinairement que le squelette du mort , les vases de terre qui lui servaient à boire la chicha , quelques haches de cuivre , des miroirs de pierre d'Inca , & d'autres meubles qui n'ont de curieux que leur antiquité.

Les haches de cuivre qu'on trouve dans les tombeaux , approchent beaucoup de la forme des nôtres. Il paraît que les Péruviens s'en servaient à faire la plupart de leurs autres ouvrages ; car si ce n'était pas leur seul instrument tranchant , la quantité qu'on en trouve , fait juger que c'était le plus commun ; leur unique différence est dans la grandeur.

Les anciens vases à boire , sont d'une argille très-fine & de couleur noire. On ignore absolument d'où les Péruviens la tiraient. La forme de ces vases est celle d'une cruche sans pied , ronde , avec une anse au milieu : d'un côté est l'ouverture pour le passage de la liqueur ; & de l'autre , une tête fort naturellement figurée.

Leur  
de l'éto  
pierres  
Gouver  
n'en a p  
de Man  
émerau  
portent  
sur cell  
Fé. Ce  
mes e  
dres &  
qu'im l  
l'acier  
pierres  
cettele  
dèle.

Les  
viens ,  
Souver  
pire , f  
vu qu'  
vallée  
manga  
premie  
laisser  
celle d  
vinités.

, de cuivre;  
 ceite aujour-  
 ont plusieurs  
 sépultures,  
 ils les croient  
 esfois récom-

t ordinaire-  
 es vases de  
 na, quelques  
 erre d'Inca,  
 ux que leur

ve dans les  
 la forme des  
 a servaient à  
 es; car si ce  
 nt, la quan-  
 'était le plus  
 ans la gran-

'une argille  
 more abfo-  
 La forme  
 sans pied,  
 'un côté est  
 eur; & de  
 urée.

Leur habileté à travailler les émeraudes cause de l'étonnement. Ils tiraient particulièrement ces pierres de la côte de Manta, & d'un canton du Gouvernement d'Atacamès, nommé *Quaques*. On n'en a pu retrouver les mines; mais les tombeaux de Manta & d'Atacamès fournissent encore des émeraudes à ceux qui les découvrent. Elles l'emportent beaucoup, pour la dureté & la beauté, sur celles qu'on tire de la Jurisdiction de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'est de les voir taillées, les unes en figures sphériques, les autres en cylindres & d'autres en cône. On ne comprend point qu'un Peuple, qui n'avait aucune connaissance de l'acier ni du fer, ait pu donner cette forme à des pierres si dures, & les percer avec une délicatesse, que nos ouvriers prendraient pour miracle.

Les édifices anciennement bâties par les Péruviens, soit pour leur culte, soit pour loger leurs Souverains & pour servir de barrière à leur Empire, font un autre sujet d'admiration. On a déjà vu qu'ils étaient magnifiques à Cusco, dans la vallée de Pachacamac, à Tumibamba, à Guamanga, & dans quelques autres lieux, que les premiers Voyageurs ont vantés, sans nous en laisser la description. Don d'Ulloa nous donne celle de quelques restes de ces monumens qu'il a visités.

Pérou.

Les ruines où la jointure & le poli des pierres se font admirer, ne laissent presque aucun doute que ces Peuples ne se servissent des pierres mêmes pour en polir d'autres par le simple frottement; car on ne concevrait pas, qu'avec les seuls outils qu'ils avaient, ils eussent pu parvenir à cette perfection. On est persuadé qu'ils n'ont pas connu l'art de travailler le fer. Il s'en trouve des mines dans le pays; mais rien n'a pu faire soupçonner qu'ils les eussent jamais exploitées. On ne vit pas un morceau de fer chez eux, à l'arrivée des Espagnols, & le cas extraordinaire qu'ils faisaient des moindres bagatelles de ce métal, prouve qu'il leur était absolument inconnu.

On ne doit pas oublier, entre les monumens de l'ancienne industrie des Péruviens, les bâtimens qu'ils employaient pour la navigation, & dont l'usage subsiste encore. Il n'est pas question des canots qui sont très-connus, mais d'une sorte d'édifices flottans, nommé *Balzes*, qui servent en mer comme sur les fleuves. Le bois dont les *Balzes* sont composées, est mou, blanchâtre, & d'une extrême légèreté. Il n'est plus connu au Pérou, que sous le nom Espagnol de *Balsa*, qui signifie radeau.

On fait des balzes de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq, sept ou neuf folives, jointes  
par

par de  
croise  
amarro  
sistent  
une es  
petites  
deux f  
chée à  
porten  
cens qu  
mité de  
qui bat  
que tou  
mouven

Outre  
sur les  
a pour  
constru  
leurs re  
eit auss  
se resse  
comme  
folives  
treize r  
& dem  
ment e  
toise d  
7

LE

des pierres  
aucun doute  
erres mêmes  
frottement;  
seuls outils  
à cette per-  
pas connu  
e des mines  
soupçonner  
n ne vit pas  
l'arrivée des  
n'ils faisaient  
prouve qu'il

es monumens  
s, les bâti-  
vigation, &  
pas question  
s d'une sorte  
ui ser... en  
ont... balzes  
re, & d'une  
u au Pérou,  
qui signifie  
ndeurs. C'est  
ves, jointes  
pat

DES VOYAGES. 177

par des liens de béjuques, & des soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. Au-dessus est une espèce de tillac ou de revêtement, fait de petites planches de cannes & couvert d'un toit à deux faces. Au lieu de vergue, la voile est attachée à deux perches de mangliers. Les grandes portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. L'eau qui bat entre les solives n'y pénètre point, parce que tout le corps de l'édifice en suit le cours & le mouvement.

          
Pérou.

Outre les balzès, qui servent au commerce sur les fleuves, & sur la côte maritime, il y en a pour la pêche, & d'autres, plus proprement construites, pour le transport des familles dans leurs terres & leurs maisons de campagne. On y est aussi commodément que dans une maison, sans se ressentir du mouvement, & fort au large, comme on en peut juger par leur grandeur. Les solives dont elles sont composées, ayant douze à treize toises de long sur deux pieds ou deux pieds & demi de diamètre dans leur grosseur, elles forment ensemble une largeur de 20 à 24 pieds; toise de Paris.

*Tome XII,*

M

**Pérou.** On doit faire remarquer , comme une propriété fort extraordinaire , qu'elles peuvent voguer & louvoyer dans un vent contraire , aussi-bien que le meilleur vaisseau à quille. Ce n'est point à l'aide d'un gouvernail. On a des planches de trois ou quatre aunes de long , sur une demi-aune de large , qui se nomment *Guares* , & qu'on arrange verticalement à la poupe ou à la proue , entre les solives de la balze. On enfonce les unes dans l'eau , & l'on en retire un peu les autres : par ce moyen on s'éloigne , on arrive , on gagne le vent , on revire de bord , & l'on se maintient à la cape , suivant la manœuvre qu'on veut employer.

Dans quelques endroits de la Côte , les pêcheurs emploient , au-lieu de balzes & de canots , des balons pleins d'air , faits de peau de loups marins , si-bien cousus , qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir. Il s'en fait au Pérou , qui portent jusqu'à douze quintaux & demi. La maniere de les coudre est particuliere. On perce les deux peaux jointes ensemble avec une alêne , & dans chaque trou on passe un morceau de bois ou une arête de poisson , sur lesquels de l'un à l'autre on fait croiser par-dessous des boyaux mouillés , pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces balons ensemble : avec une

une proë  
 peuvent  
 contraire,  
 au à quille,  
 vernail. On a  
 es de long,  
 se nomment  
 ent à la poupe  
 la balze. On  
 en retire un  
 s'éloigne, on  
 e de bord, &  
 la manœuvre

, les pêcheurs  
 canots, des  
 loups marins,  
 rable ne peut  
 ou, qui por-  
 . La maniere  
 erce les deux  
 lène, & dans  
 e bois ou une  
 l'un à l'autre  
 aux mouillés,  
 ages de l'air.  
 e: avec une

zagaie ou un aviron à deux pelles, un homme  
 s'expose là-dessus, & si le vent peut l'aider,  
 il met une petite voile de coton; enfin, pour  
 remplacer l'air qui peut se dissiper, il a devant lui  
 deux boyaux, par lesquels il souffle dans les balons  
 aussi souvent qu'il en est besoin.

---

 Pérou.




## C H A P I T R E V.

*Mines & Montagnes.*

**L**ES SEULES MINES dont les Péruviens firent cas, étaient les Mines d'or, d'argent & d'émeraudes : mais on n'est pas informé de la manière dont ils tiraient ces riches productions du sein de la terre ; & les premiers Conquistadors, s'attachant aux méthodes de leur propre Nation, ne virent apparemment rien qui méritât d'être emprunté, dans les inventions d'un Peuple barbare. Ainsi, c'est uniquement aux Mines découvertes & travaillées par les Espagnols, que les Voyageurs ont étendu leurs observations.

Personne n'ignore qu'une des plus grandes richesses du Pérou, & même de toutes les Indes orientales, consiste dans les précieux métaux qui pénètrent, par une infinité de ramifications, toute l'étendue de cette grande Contrée. « Ce n'est point, observe très-sagement Don d'Ulloa, la fertilité du terroir, l'abondance des moissons & des récoltes, la quantité des pâturages, qui font estimer un canton du Pérou, c'est le nombre de ses mines. Les autres bienfaits de la

» Nature  
 » n'obrie  
 » les vei  
 » bondan  
 » est la  
 » dont o  
 » métaux  
 » elle so  
 » quoi n  
 » des m  
 » vres de  
 » pauvre  
 » des be  
 » dance  
 » trouve  
 » la vie  
 » lesque  
 » point  
 » ces, q  
 » propr  
 » l'argen  
 » pour  
 » les en  
 » la pro  
 » moins  
 Don  
 mines c  
 sur cell

Éruviens fissent  
gent & d'éme-  
mé de la ma-  
es productions  
s Conquérens,  
propre Nation,  
méritât d'être  
d'un Peuple  
aux Mines de  
Espagnols, que  
observations.

plus grandes ri-  
outes les Indes  
eux métaux qui  
fications, toute  
ée. « Ce n'est  
on d'Ulloa, la  
des moissons &  
pâturages, qui  
, c'est le nom-  
bienfaits de la

» Nature, qui sont, au fond, les plus estimables,  
» n'obtiennent pas la moindre considération, si  
» les veines de la terre ne renferment point d'a-  
» bondantes portions d'or & d'argent fin. Tel  
» est la bizarrerie des hommes. Une Province,  
» dont on tire une grosse quantité de ces deux  
» métaux, est appelée riche, quoique réellement  
» elle soit pauvre, puisqu'elle ne produit pas de  
» quoi nourrir ceux qui sont employés au travail  
» des mines, & qu'il faut tirer d'ailleurs les vi-  
» vres dont elle a besoin. Au contraire, on appelle  
» pauvres celles qui, loin de l'être, produisent  
» des bestiaux, des grains & des fruits en abon-  
» dance, jouissent d'un climat doux, où l'on  
» trouve, en un mot, toutes les commodités de  
» la vie, mais qui n'ont point de mines, ou dans  
» lesquelles d'invincibles difficultés ne permettent  
» point de les découvrir. Cependant ces Provin-  
» ces, qu'on honore du nom de *riches*, ne sont  
» proprement que des lieux d'entrepôt. L'or &  
» l'argent qu'on tire de leur sein, n'en sortent que  
» pour passer dans d'autres lieux. On se hâte de  
» les emporter fort loin, & le pays dont ils sont  
» la production, est celui dans lequel il fait le  
» moins de séjour. »

Don d'Ulloa parle avec quelque étendue des  
mines de Quito; mais il garde un profond silence  
sur celles du Pérou & du Paraguay; & l'on en

Pérou.

Pérou.

conçoit les raisons. Les explications les plus instructives se trouvent dispersées dans la relation de M. Frézier.

M. Frézier assure que les mines d'argent les plus riches du Pérou, sont à présent celles d'Ouro, petite Ville à 80 lieues d'Arica ; qu'en 1712, on en découvrit une à *Ollachta*, près de Cusco, si abondante, qu'elle donnait 2500 marcs par *Caxon*, c'est-à-dire, près d'un cinquième, mais qu'elle a beaucoup diminué ; que celle de Lipes & du Potosi ont le même sort, c'est-à-dire, qu'elles donnent peu à présent, & qu'elles entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur ; que les mines d'or sont rares dans la partie méridionale du Pérou ; qu'il ne s'en trouve que dans la Province de *Guanuco*, du côté de Lima, dans celle de *Chicas*, où est la Ville de *Tarija*, & proche de la Paz, à *Chuquiago* ou *Chuquiaguillo*, nom Péruvien, qui signifie *maison* ou *grange d'or* ; qu'effectivement ce dernier canton a des lavoirs très-abondans ; où l'on a trouvé des *Papitas*, ou grains d'or vierge, d'une prodigieuse grosseur, deux entr'autres, dont l'un, pesant 64 marcs & quelques onces, fut acheté par le Comte de la Moncloa, Vice-Roi du Pérou, pour en faire présent au Roi d'Espagne ; l'autre pesait 45 marcs, de trois alois différens, ce qui est remarquable dans une même masse.

Le  
ordina  
gent d  
la mir  
Les  
pellen  
ceux d  
pomm  
grand  
mètre  
de di  
le mil  
horizo  
goder  
la fair  
circula  
pond  
qui s  
tourn  
quatre  
seur.  
axe a  
tourn  
rée d  
mine  
tingu  
dans  
méta

Le même Voyageur nous apprend la méthode ordinaire des Espagnols , pour séparer l'or & l'argent de la pierre minérale , après les avoir tirés de la mine.

Pérou.

Les moulins qu'ils y emploient , & qu'ils appellent *Trapiches* , sont à-peu-près faits comme ceux dont on se sert en France pour écraser des pommes. Ils sont composés d'une auge ou d'une grande pierre ronde de cinq à six pieds de diamètre , creusée d'un canal circulaire , & profond de dix-huit pouces. Cette pierre est percée dans le milieu , pour y passer l'axe prolongé d'une roue horizontale , posée au-dessous & bordée de demi-godets , contre lesquels l'eau vient frapper pour la faire tourner. On fait ainsi rouler dans le canal circulaire , une meule posée de champ , qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule , qui se nomme la *Volteadora* , c'est-à-dire , la tournante , a , de diamètre ordinaire , trois pieds quatre pouces , & dix à quinze pouces d'épaisseur. Elle est traversée , dans son centre , par un axe assemblé dans le grand arbre , qui , la faisant tourner verticalement , écrase la pierre qu'on a tirée de la mine , c'est-à-dire , ce qui se nomme le *minerai* en langage de forges. Pour l'or , on distingue le blanc , le rougeâtre & le noirâtre ; mais , dans l'un comme dans l'autre , on apperçoit peu de métal à l'œil.

---



---

Pérou.

Lorsque les pierres sont un peu écrasées, on y jette une certaine quantité de vis-argent, qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même temps l'auge circulaire reçoit un filet d'eau conduite avec rapidité par un petit canal, pour délayer la terre, qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès. L'or, incorporé avec le mercure, tombe au fond, où il demeure retenu par sa pesanteur. On moule, par jour, un demi-caxon, c'est-à-dire, vingt-cinq quintaux de minerai, & lorsqu'on a cessé de mouler, on ramasse cette pâte d'or & de mercure qui se trouve au fond dans l'endroit le plus creux de l'auge : on la met dans un *nouet* de toile, pour en exprimer le mercure autant qu'on le peut. On la fait ensuite chauffer, pour faire évaporer ce qui en reste ; & c'est ce qui se nomme de l'or en *pigne*.

Pour dégager entièrement l'or du mercure ; dont il est encore imprégné, il faut fondre la pigne : c'est alors qu'on en connaît le juste poids & le véritable aloi. La pesanteur de l'or, & la facilité avec laquelle il s'amalgame au mercure, fait qu'il se dégage sur-le-champ du minerai. C'est l'avantage que les mineurs d'or ont sur ceux d'argent ; chaque jour, ils savent ce qu'ils gagnent ; & les autres, comme on l'expliquera

bientôt, le favoit

Le p  
castillan  
d'Espag  
castillan  
observe  
cent qu

L'alo  
borne à  
20 jusq

Suiva  
veines,  
que ca  
d'or. Q  
ne retir  
vent ;  
contre

talliqu  
poursu  
ble mê  
de terr  
les mi  
appell  
veines  
tout-d  
Cette  
qu'on

bientôt, font quelquefois plus de six semaines sans le savoir.

—————  
Pérou.

Le poids de l'or se mesure par castillans. Un castillan est la centième partie d'une livre poids d'Espagne, & se divise en huit tomines. Ainsi, six castillans & deux tomines font une once. Il faut observer que le poids d'Espagne a  $\frac{6}{7}$  de moins pour cent que notre poids de marc.

L'aloi de l'or se mesure par caras, qu'on borne à 24. Celui des mines du Pérou, est depuis 20 jusqu'à 21.

Suivant la qualité des mines & la richesse des veines, cinquante quintaux de minerai, ou chaque caxon, donnent quatre, cinq ou six onces d'or. Quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ses frais, ce qui arrive assez souvent; mais il est bien dédommagé lorsqu'il rencontre de bonnes veines; car, de toutes les métalliques, celles d'or sont les plus inégales. On poursuit une veine qui s'élargit, se rétrécit, semble même se perdre, & cela dans un petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la Nature soutient les mineurs dans l'espérance de trouver ce qu'ils appellent *la bourse*, c'est-à-dire, certains bouts de veines si riches, qu'elles enrichissent quelquefois tout-d'un-coup celui qui fait cette découverte. Cette inégalité peut aussi les ruiner. De-là vient qu'on voit plus rarement un Mineur d'or s'enri-

Pérou.

chir qu'un Mineur d'argent, ou d'autre métal; quoiqu'il y ait moins de frais à tirer l'or du mineur. C'est par la même raison que les Mineurs sont privilégiés (car ils ne peuvent être exécutés pour le civil,) & que l'or ne paie au Roi que le vingtième; ce qu'on nomme *Coyo*, du nom d'un Particulier à qui la Cour fit cette grace, quoiqu'on eût toujours payé le quint, comme de l'argent.

Les mines d'or du Pérou, comme celles de tous les autres métaux, appartiennent à celui qui les découvre le premier. Il suffit de présenter requête à la Justice, pour s'en assurer la propriété. On mesure d'abord, sur la veine, 80 vares de longueur, c'est-à-dire, 246 pieds, & quarante en largeur, pour celui qui entre en possession du droit, & qui choisit cette étendue dans la partie qui lui convient. Ensuite on en mesure 80 autres pour le Roi, & le reste revient au Propriétaire, qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roi est vendu; mais ceux qui veulent travailler de leurs propres bras, obtiennent du Mineur une veine à faire valoir: ce qu'ils en tirent est pour eux, en payant les droits du Roi & le loyer du moulin, qui est si considérable, qu'une partie des Propriétaires se contentent de ce profit, sans faire travailler en leur nom.

A l'égard des mines d'argent, après avoir

conca  
talliqu  
des in  
comm  
nairer  
diamè  
triang  
pilons  
certai  
coup  
pese  
bent  
ils éc  
plus  
des c  
plus  
miner  
l'emp  
on le  
à le p  
Da  
moul  
fouy  
de,  
que  
per  
cour  
rang

autre métal ;  
 or du mine-  
 les Mineurs  
 tre exécutés  
 au Roi que  
 o, du nom  
 ette grace ,  
 comme de

ne celles de  
 à celui qui  
 le présenter  
 ter la pro-  
 veine , 80  
 5 pieds , &  
 tre en pos-  
 tendue dans  
 mesure 80  
 nt au Pro-  
 ui plaît. Ce  
 s ceux qui  
 obtiennent  
 e qu'ils en  
 s du Roi &  
 ble, qu'une  
 e ce profit ,  
 près avoir

concassé la pierre qu'on a tirée de la veine mé-  
 tallique , on la moule dans les trapiches ou avec  
 des *ingenios reales*, qui sont composés de pilons,  
 comme nos moulins à plâtre. Ils consistent ordi-  
 nairement dans une roue de 25 à 30 pieds de  
 diamètre , dont l'essieu prolongé , est garni de  
 triangles émoussés , qui accrochent les bras des  
 pilons de fer , en tournant , & les enlèvent à une  
 certaine hauteur , d'où ils échappent tout d'un-  
 coup à chaque révolution , & , comme ils ne  
 pèsent pas moins de deux cens livres , ils tom-  
 bent si rudement que , par leur seule pesanteur ,  
 ils écrasent & réduisent en poudre la pierre la  
 plus dure. On tamise ensuite cette poudre par  
 des cribles de fer ou de cuivre , pour tirer la  
 plus fine & remettre la grosse au moulin. Si le  
 minerai se trouve mêlé de certains métaux , qui  
 l'empêchent de se pulvériser , tels que du cuivre ,  
 on le met calciner au fourneau pour recommencer  
 à le piler.

Dans les petites , où l'on n'emploie que des  
 moulins à meule , le minerai se moule le plus  
 souvent avec de l'eau , qui en fait une boue liqui-  
 de , qu'on fait couler dans un réservoir ; au lieu  
 que s'il est moulu à sec , il faut ensuite le détrem-  
 per & le pétrir long-tems avec les pieds. Dans une  
 cour faite exprès , qu'on nomme *Buiteron* , on  
 range cette boue par tables d'un pied d'épaisseur ;

Pérou.

qui contiennent chacune un demi-caxon. On jette sur chacun environ 200 livres de sel marin, suivant la qualité du minerai qu'on pêtir, & qu'on fait incorporer pendant deux ou trois jours avec la terre ; ensuite on y jette une certaine quantité de vis-argent, en pressant dans la main une bourse de peau qui le contient, pour le faire tomber goutte à goutte, jusqu'à 10, 15 ou 20 livres sur chaque demi-caxon ; plus il est riche, plus il faut de mercure pour ramasser ses parties d'argent, & l'on n'en connaît la dose que par une longue expérience. On charge autant de Péruviens qu'il y a de tables, de les pêtir huit fois par jour, afin que le mercure puisse s'incorporer avec l'argent. Souvent, quand le minerai est gras, on est obligé d'y mêler de la chaux, ce qui demande néanmoins des précautions ; car on assure qu'il s'échauffe quelquefois si fort, qu'on n'y retrouve plus de mercure ni d'argent ; d'autres fois on y sème du minerai de plomb ou d'étain, pour faciliter l'opération du mercure, qui est plus lente dans les grands froids que dans les temps modérés. A Lipès & à Potosi, on est quelquefois réduit à pêtir le minerai pendant deux mois entiers ; au-lieu que, dans les pays plus tempérés, il s'amalgame en huit ou dix jours. Pour faciliter encore plus l'opération du mercure, on fait en quelques endroits, comme à Puno &

dans d  
lesquel  
dre de  
brique.

Lors  
l'argen  
chaque  
lave d  
mercure  
naître  
le mi  
sel ou  
qu'alor  
on e  
pouce  
attache  
chapp  
naît q  
la terr  
ruisse  
l'or,  
au lie  
qu'un  
conv  
elle  
remu  
passe  
d'arg

Dans d'autres lieux, des buches voûtées, sous lesquels on fait du feu, qui échauffe la poudre de minerai pendant 24 heures sur un pavé de brique.

Pérou.

Lorsqu'on juge que le mercure a ramassé tout l'argent, l'*Ensayador*, ou l'Essayeur, prend de chaque demi-caxon un peu de terre à part, qu'il lave dans un bassin de bois, & la couleur du mercure qui reste au fond du bassin, fait connaître s'il a produit son effet. Est-il noirâtre ? le minerai est trop échauffé, on y remet du sel ou quelqu'autre drogue, & l'on prétend qu'alors le vis-argent disparaît. S'il est blanc, on en prend une nouvelle goutte sous le pouce, & ce qui s'y trouve d'argent reste attaché au doigt, tandis que le mercure s'échappe en petites gouttes. Enfin, lorsqu'on reconnaît que tout l'argent est ramassé, on transporte la terre dans un bassin, où l'on fait tomber un ruisseau pour la laver, à-peu-près comme on lave l'or, excepté que cette masse étant sans pierres, au lieu d'un crochet pour la remuer, il suffit qu'un homme la remue avec les pieds, pour la convertir en boue liquide. Du premier bassin, elle tombe dans un second, où elle est encore remuée par un autre homme : du second elle passe dans un troisième, afin que les parties d'argent, qui ne sont pas tombées au fond du

premier & du second , n'échappent point au  
Pérou. dernier.

Tout étant bien lavé & l'eau bien claire, on trouve au fond des bassins , qui sont garnis de cuir , le mercure incorporé avec l'argent , ce qu'on nomme *la Pella*. On la met dans une chausse de laine suspendue , pour faire couler une partie du vif-argent : on la lie , on la bat , on la presse avec des pièces de bois plates ; & , lorsqu'on en a tiré ce qu'on a pu , on met cette pâte dans un moule de planches , qui , étant liées ensemble , forment une pyramide octogone tronquée , dont le fond est une plaque de cuivre percée de plusieurs petits trous. On la foule encore pour l'affermir dans cette prison ; & , si l'on veut faire plusieurs pignes de différens poids , on les divise par petits lits , qui empêchent la continuité. En passant la pella , en déduisant deux tiers pour ce qu'elle contient de mercure , on fait ce qu'il y a à-peu-près d'argent net. On lève ensuite le moule , & l'on met la pigne avec sa base de cuivre sur un trepied , posé sur un grand vase de terre plein d'eau ; on l'enferme sous un chapiteau de terre , qu'on couvre de charbons , dont on entretient le feu pendant quelques heures , afin que la pigne s'échauffe vivement & que le mercure en sorte en fumée ; mais , comme cette fumée n'a pas d'issue , elle circule dans la

vide qui  
venant à  
se cond  
nouveau  
le même  
menter l  
on cont  
mille qu  
faire ju  
tirait.

Com  
ni bois  
herbe n  
chauffe  
duquel  
l'argent  
canal o  
évaaporé  
d'argent  
qu'on r  
contreb  
Loix o  
ou à la  
Là , ell  
gots ,  
Couro  
leur qu  
sûr qu

vide qui est entre la pigne & le chapiteau; & venant à rencontrer l'eau qui est au-dessous, elle se condense & tombe au fond, transformée de nouveau en mercure. Ainsi, l'on en perd peu, & le même sert plusieurs fois; mais il faut en augmenter la dose, parce qu'il s'affaiblit. Cependant on consumait autrefois, au Potosi, six à sept mille quintaux de mercure par an, ce qui doit faire juger de la quantité d'argent qu'on en tirait.

Comme la plus grande partie du Pérou n'a ni bois ni charbon, & qu'on y supplée par une herbe nommée *icho*, c'est avec cette herbe qu'on chauffe les pignes, par le moyen d'un four près duquel on met la machine à dessécher & purger l'argent, & la chaleur s'y communique par un canal où elle s'engouffre. Quand le mercure est évaporé, il ne reste plus qu'une masse de grains d'argent contigus, fort légère & presque friable, qu'on nomme la pigne, *pina*, marchandise de contrebande hors des minieres, parce que les Loix obligent de la porter aux Caisses Royales; ou à la Monnoie, pour en payer le quint au Roi. Là, elle est fondue pour être convertie en lingots, sur lesquels on imprime les armes de la Couronne, celles du lieu où il se fond, leur poids, leur qualité, & l'aloi de l'argent. On est toujours sûr que les lingots quintés sont sans fraude;

---

Pérou.

Pérou.

mais il n'en est pas de même des pignes. Ceux qui les font, mettent souvent au milieu du fer, du sable & d'autres matières, pour en augmenter le poids. Aussi ne manque-t-on point de les faire ouvrir & rougir au feu, pour s'en assurer. Le feu fait noircir ou jaunir, ou fondre plus facilement celles qui sont falsifiées, & cette épreuve sert encore à tirer une humidité qu'elles contractent dans des lieux où elles sont mises quelquefois exprès, pour les rendre plus pesantes; car on peut même augmenter leur poids d'un tiers, en les trempant dans l'eau pendant qu'elles sont rouges: d'ailleurs il peut arriver que la même pigne soit de différent aloi.

Les veines des mines, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; & lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues, est toujours très-riche. On remarque aussi que celles qui courent du Nord au Sud, le sont plus que toutes les autres. Mais, en général, celles qui se travaillent sans peine, & qui se trouvent sur-tout près des lieux où l'on peut faire des moulins, sont souvent préférables à de plus riches, qui demandent plus de frais. A Lipès & au Potofí, il faut que le Caxon donne jusqu'à dix marcs d'argent, pour fournir à la dépense; & , dans les mines de Tarama, elle est

payée

payée par  
est ordi  
alors aux  
par des  
& qui re  
du trava

Les m  
qu'on en  
vraisembl  
une infir  
ploitées:  
quelles c  
plus, da  
son opul  
de Lima  
toffes &  
ployer à  
rope, d'  
plus pau  
de l'Amé

Le Pé  
étaient a  
Quito. Il  
y est tou

Tout  
diction d  
qu'en 17  
enrégistr

Tome

payée par cinq. Une mine riche, qui s'enfonce, est ordinairement noyée d'eau : il faut recourir Pérou alors aux pompes & aux machines, ou la saigner par des mines perdues, qu'on appelle *socabons*, & qui ruinent les mineurs par les frais excessifs du travail.

Les mines de Quito sont très-négligées. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, & que vraisemblablement les Cordelières en contiennent une infinité d'autres, il y en a très-peu d'exploitées : on en a même abandonné plusieurs, auxquelles on travaillait autrefois. Aussi ne reste-t-il plus, dans cette Province, que le souvenir de son opulence passée. A mesure qu'on y envoie de Lima & des vallées, de l'argent pour ses étoffes & ses denrées, elle est obligée de l'employer à se procurer des marchandises de l'Europe, d'où il arrive qu'elle est aujourd'hui la plus pauvre de toutes les Provinces Méridionales de l'Amérique Espagnole.

Le Popayan jouit encore des richesses, qui étaient autrefois générales dans l'Audience de Quito. Il est rempli de mines d'or, & l'ardeur y est toujours la même à les exploiter.

Tout le pays de Pallactanga, dans la juridiction de Riobamba, est si rempli de mines, qu'en 1743 un habitant de cette Ville avait fait enregistrer, pour son seul compte, au Bureau

Pérou.

des Finances de Quito , dix-huit veines d'argent & d'or, toutes riches & de bon aloi ; & Don d'Ulloa , pour vérifier ce fait , a pris soin de rapporter un certificat , par lequel l'Essayeur général, Don Juan-Antonio de la Mota y Torres , rend témoignage que le minerai d'une de ces veines ; essayé à Lima , & de l'espèce de celui que les mineurs nomment *négrillo* , rendait quatre-vingt marcs par caxon , ce qui paraît d'autant plus étonnant , qu'une mine passe pour riche , lorsque , par caxon , elle rend huit à dix marcs. C'est du moins ce qu'on éprouve dans les mines du Potosi & de Lipès , qui , malgré la nécessité de transporter le minerai dans des lieux plus commodes , où il se bénéficie , ne laissent pas d'enrichir les entrepreneurs. Il se trouve aussi des mines , où le caxon de minerai ne rapporte pas cinq à six marcs d'argent , & baisse même jusqu'à trois. On ne les exploite pas moins , lorsqu'elles sont dans des pays commodes , où les vivres sont en abondance , & les ouvriers en grand nombre.

Les Américains du Maragnon tiraient beaucoup d'or du sable de quelques rivières qui se joignent à ce fleuve ; & comme il faut assigner une source à cet or , on ne peut la supposer que dans les mines du pays. Les terres arrosées par les rivières de San-Jago & de Mira , sont aussi remplies de veines d'or , puisque les Métis & les

maîtres de la poudre mais , jusqu'à négligés.

Outre de Quito pas moins Nature ne conduire à l' & l'argent faites pour des mines nationale , sur nom.

Suivant des personnes que le t contient couvrir de mêmes de leur poids ont d'être ment que riche ; mais le vérifier

S'il est cordent à d'or & d'

veines d'argent  
aloi; & Don  
soin de rap-  
veur général,  
corres, rend  
ces veines;  
celui que les  
quatre-vingt  
ant plus éton-  
lorsque, par  
c'est du moins  
Potosi & de  
transporter le  
odes, où il se  
les entrepre-  
où le caxon  
à six marcs  
trois. On ne  
sont dans des  
ont en abon-  
ombre.  
ent beaucoup  
eres qui se  
faut assigner  
supposer que  
s arrosées par  
ra, sont aussi  
s Métiç & les

ouillâtres qui les habitent, y trouvent souvent de la poudre & des grains d'or dans le sable; mais, jusqu'à présent, toutes ces richesses ont été négligées.

Outre les mines d'or & d'argent, l'Audience de Quito en a de divers autres métaux, & n'est pas moins abondante en carrières de pierres. La Nature ne lui a rien refusé de ce qui peut conduire à l'opulence, puisqu'en y répandant l'or & l'argent, elle y a placé les minéraux nécessaires pour exploiter l'un & l'autre. On y trouve des mines de mercure dans la partie méridionale, sur-tout vers *Azoque*, qui en tire son nom.

Suivant des marques sensibles, observées par des personnes intelligentes, on ne doute point que le territoire de la Ville de Cuença, ne contienne des mines de fer. Les veines qu'on découvre dans le fond des coulées, les morceaux mêmes de minerai, qu'on en tire fréquemment, leur poids, leur couleur, & la propriété qu'ils ont d'être attirés par l'aimant, prouvent également que c'est du fer, & que la mine en est riche; mais le courage ou l'habileté manque pour le vérifier par l'expérience.

S'il est vrai, comme tous les Physiciens s'accordent à le croire, qu'un pays, riche en mines d'or & d'argent, doit l'être aussi en mines de

~~\_\_\_\_\_~~  
Pérou.

Pérou.

civre, d'étain & de plomb, doutera-t-on que les dernières ne soient en grand nombre aussi dans l'Audience de Quito, quoique jusqu'aujourd'hui l'attention des habitans ne se soit pas portée à les découvrir? On a remarqué qu'il s'y trouve des carrières de deux espèces de pierres, dont les anciens Peuples du Pérou faisaient leurs miroirs. Chaque jour en fait rencontrer d'autres, qui obtiendraient plus d'estime dans un Pays où l'or & l'argent seraient moins communs. Au Sud de Cuença, dans la plaine de Tarqui, on en connaît une d'où l'on tire de grandes & belles pièces d'albâtre. Avec beaucoup de blancheur & de transparence, il n'a qu'un défaut, c'est un peu trop de mollesse: mais on n'en fait pas moins toute sorte d'ouvrages, & sa flexibilité même le rend plus facile à travailler. Le même Canton produit beaucoup de crÿstal-de-roche. Don d'Ulloa, qui en vit des morceaux fort grands, fort nets, & d'une durété singulière, s'étonne qu'on ne fasse aucun usage de cette pierre dans le Pays, & qu'elle n'y soit point estimée. C'est le hasard seul qui en fait quelquefois trouver de grosses pièces. Dans la même Jurisdiction, à deux lieux de Cuença même, près de Racam & de Sayanli, on voit une petite colline entièrement couverte de pierres à feu, grandes & petites, la plupart très-noires, quelques-unes rougeâtres, dont les

habitans ignorent toute la l'Europe, & quelques Les m abondante de Mant ne peuve puisse déc travail & sans en h nion que s résister au d'hui la mais l'ind avantages regrette confesse mais des Dans la d'une riv Bourg de fins de la plus gros grains ne de la mi marques

era-t-on que  
 nombre aussi  
 ue jusqu'au-  
 e se soit pas  
 qué qu'il s'y  
 s de pierres;  
 isaient leurs  
 ter d'autres;  
 un Pays où  
 uns. Au Sud  
 rqui, on en  
 es & belles  
 e blancheur  
 aut, c'est un  
 it pas moins  
 tité même le  
 Canton pro-  
 on d'Ulloa;  
 ; fort nets,  
 u'on ne fasse  
 le Pays, &  
 st le hazard  
 er de grosses  
 a deux lieues  
 de Sayansi,  
 ont couverte  
 s, la plupart  
 es, dont les

habitans ne tirent aucun avantage, parce qu'ils ignorent la maniere de les couper; tandis que toute la Province tirant ses pierres à fusil de l'Europe, elles y coûtent ordinairement une réale, & quelquefois deux.

          
          
          
 Pérou.

Les mines d'émeraudes, qui étaient autrefois abondantes dans les Jurisdiccions d'Atacames & de Manta, & supérieures à celles de Santa-Fé, ne peuvent être si totalement épuisées, qu'on n'en puisse découvrir de nouvelles veines avec plus de travail & d'industrie. On a vu que les Conquistans en briserent beaucoup, dans la folle opinion que si c'étaient des pierres fines, elles devaient résister au marteau. On ne reproche pas aujourd'hui la même simplicité à leurs descendans; mais l'indolence leur nuit encore plus. Entre mille avantages qu'elle leur fait négliger, Don d'Ulloa, regrette beaucoup une mine de rubis, dont il confesse qu'on n'a jusqu'à présent que des signes, mais des signes, dit-il, qui valent des preuves. Dans la Jurisdiction de Cuença, parmi le sable d'une riviere médiocre, qui coule assez près du Bourg des Azogues, on trouve souvent des rubis fins de la grosseur d'une lentille, & quelquefois plus gros. Il ne parait pas douteux que ces petits grains ne soient des fragmens que l'eau détache de la mine, & qu'elle charie avec le sable. Des marques si claires n'ont encore pu déterminer les

Pérou.

habitans du Pays à chercher la mine ; Don d'Ulloa vit, dans le Bourg même des Azogues , quelques fragmens de ces rubis bruts , & garantit leur finesse.

Le même Pays produit en abondance une autre espèce de pierre , d'un verd foncé , plus dure que l'albâtre , sans être transparente , dont on fait quelques petits ouvrages , mais qu'on n'estime point ce qu'elle vaut. Il s'y trouve aussi des mines de soufre que l'on tire en pierre , & dans quelques endroits , des mines de vitriol : nouvelle occasion de regrets pour le Mathématicien , qui déplore qu'on n'y donne pas la moindre attention : « Peut-être , dit-il , parce qu'on n'en a pas besoin , mais plus vraisemblablement parce qu'on hait , dans ce Pays , tout ce qui demande du travail. »

Au Nord de Quito , entre deux métairies qui sont au pied de la montagne de Talanga , l'une qui porte le nom de cette montagne , & l'autre celui de Conrogal , passe une fort grande rivière qui pétrifie le bois qu'on y jette , jusqu'aux feuilles d'arbres. On voit des branches entières , absolument changées en pierre , où l'on apperçoit encore non-seulement la porosité des troncs & les fibres du bois & de l'écorce , mais jusqu'aux plus petites veines de feuilles. Elles changent de couleur ; mais la figure est exactement conservée.

Cependant  
suader Do  
duire une  
vérifier le  
aucun dou  
métamorp  
« Que to  
« eaux ,  
« couvert  
« même,  
« augment  
« couleu  
« crut en  
« viere e  
« visqueu  
« touche  
« dans se  
« que l'h  
« qu'à ce  
« se trou  
« qui n'a  
« qu'à  
« canau  
« font  
Europe  
pétrifiés  
La f  
Terre

Cependant toutes ces apparences ne pouvant persuader Don d'Ulloa que l'eau fût capable de produire une pétrification si dure, il commença par vérifier le fait, sur lequel il ne put lui rester aucun doute; ensuite il s'efforça d'expliquer cette métamorphose. Dans ses recherches, il observa: « Que tout ce que cette riviere baigne de ses eaux, tel que les rocs & les cailloux, est couvert d'une croûte aussi dure que la pierre même, & que non-seulement cette écorce en augmente le volume, mais qu'elle est d'une couleur différente, qui tire sur le jaune. Il crut en pouvoir conclure que l'eau de la riviere est mêlée de quelques parties subriles & visqueuses, qui se joignent au corps qu'elles touchent; qu'à mesure qu'elles s'introduisent dans ses pores, elles occupent la place des fibres que l'humidité parait détacher peu-à-peu, jusqu'à ce qu'enfin tout ce qui était feuille ou bois se trouve remplacé par cette matiere pétrifiante qui n'altère point les fibres & les veines, parce qu'à mesure qu'elle s'introduit, leurs petits canaux lui servent comme de moule & lui font prendre leur forme. » Nous voyons en Europe de fort jolies boîtes, faites de ces bois pétrifiés.

La fameuse chaîne des Cordelieres part de la Terre Magellanique, court par les Contrées du

---

 Pérou.

---

 Corde-  
lieres.

Pérou,

Chili, de Buénos-Aires, du Pérou & de Quito, jusqu'à l'Isthme de Panama, où elle se resserre pour le traverser, & recommence ensuite à s'élargir & s'étendre par les Provinces de Nicaragua, de Guatimala, de Costa-Ricca, de San-Miguel, de Mexique, de Guayaca & de Puébla, poussant une infinité de rameaux, comme pour unir les parties Méridionales du Continent d'Amérique avec les Septentrionales. L'air est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion que les montagnes sont plus ou moins élevées. On distingue celles qui le sont le plus, par le nom de *Paramos*, qui signifie bruyeres. Dans quelques-unes, le froid est si aigu qu'il les rend inhabitables, & qu'on n'y voit même ni plantes, ni bêtes. Plusieurs élèvent leurs sommets au-dessus de toutes les autres; &, dans leur prodigieuse étendue, elles sont couvertes de neige jusqu'à la cime.

Le Paramo de *l'Asuay*, qui est formé par l'union des deux Cordelières, n'est point dans cette classe. Quoiqu'il soit fameux par le froid & l'aridité, loin d'être plus élevé que la Cordelière en général, il l'est beaucoup moins que le *Pichincha* & le *Corazon*. Sa hauteur est le degré où commence & se maintient la congélation, comme il arrive dans toute la Province à la même hauteur. Par les expériences du Baromètre à *Puça*

Gayco, l'  
s'y soute  
La haute  
ficie de  
les Mat  
se trou  
de la gla  
de cette  
compte  
observa  
diculair  
de Cot  
ficie de  
plus d'  
somme  
nomme  
teur à-p

Cell  
de Lar  
d'envi  
autres  
rétréc  
entr'e  
conqu  
d'une  
quelc  
dans  
ouve

*gayco*, sur la montagne de *Cotopacsi*, le mercure s'y soutenait à la hauteur de 16 pouces 5 lignes  $\frac{1}{3}$ . La hauteur de *Pucagayco*, au-dessus de la superficie de la mer, est de 2291 toises. Le signal que les Mathématiciens placèrent sur cette montagne, se trouvait à trente ou quarante toises au-dessous de la glace endurcie; & depuis le commencement de cette glace jusqu'à la crête de la montagne, on compte, par une supputation fondée sur quelques observations des angles, que la hauteur perpendiculaire est d'environ 800 toises. Ainsi, la cime de *Cotopacsi* est élevée, au-dessus de la superficie de la mer, de 3126 toises, qui font un peu plus d'une lieue marine, & plus haute que le sommet du *Pichincha* de 639 toises. On pourrait nommer beaucoup d'autres montagnes d'une hauteur à-peu-près égale à celle de *Cotopacsi*.

Celle-ci, l'une des plus fameuses, est au Nord de *Latacunga*, & n'est éloignée de ce Bourg que d'environ cinq lieues. Elle s'avance plus que les autres au Nord-Ouest & au Sud, comme pour rétrécir l'espace que les deux *Cordelières* laissent entr'elles. On a vu qu'elle creva au temps de la conquête. Don d'Ulloa fut témoin, en 1743; d'une autre éruption, qui avait été précédée, quelques jours auparavant, d'un bruit terrible dans les concavités de la montagne. Il s'y fit une ouverture au sommet, & trois sur le penchant,

Pérou.

Pérou.

qui était couvert de neige. Les cendres se mêlant d'une prodigieuse quantité de neige & de glaces fondues, furent entraînées si rapidement, qu'elles couvrirent la plaine, depuis Callao jusqu'à Latacunga, & dans un moment, tout cet espace devint une mer, dont les eaux bourbeuses firent périr une partie des habitans. La rivière de Latacunga fut le canal par où ces eaux s'écoulerent; mais comme ce débouché ne suffisait pas pour les contenir, elles débordèrent du côté des habitations, & tous les édifices furent emportés aussi loin qu'elles purent s'étendre. Les habitans se retirèrent sur une hauteur près du Bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs maisons. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant lesquels le Volcan ne cessa point de pousser des cendres, & les flammes de faire couler la neige & la glace. Ces deux phénomènes cessèrent par degrés; mais le feu continua quelques jours de plus, avec un fracas causé par le vent, qui entra par les ouvertures de la montagne. Enfin le feu cessa aussi; on ne vit plus même de fumée, & l'on n'entendit plus de bruit jusqu'au mois de Mai de l'année suivante, où les flammes recommencèrent avec une nouvelle force, & s'ouvrirent d'autres passages par les flancs mêmes de la montagne. Ce n'était que le prélude d'une furieuse éruption, qui arriva le 30 de No-

vembre  
habitans  
tion. Le  
précède  
pour le  
alors su  
exercic  
dans d'a  
Outr  
gnes co  
dans de  
ble for  
res, qu  
dans ce  
Qua  
pas de  
Ce pa  
qui so  
qui so  
de béj  
sit l'en  
quelq  
quatre  
un p  
ron  
lier f  
pont  
ne se

Vembre, avec tant de violence, qu'elle jeta les habitans du pays dans une nouvelle consternation. Le Volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente; & ce ne fut pas un petit bonheur, pour les Mathématiciens, de ne s'être pas trouvés alors sur la croupe de cette montagne, où leurs exercices les avaient obligés de camper deux fois dans d'autres temps.

Pérou.

Outre les ruisseaux qui descendent des montagnes couvertes de neige, d'autres ont leurs sources dans des montagnes moins élevées, & tous ensemble forment, en s'unissant, de très-profondes rivières, qui se rendent ou dans la mer du Nord, ou dans celle du Sud.

Quand la profondeur de ces rivières ne permet pas de les passer à gué, on y jette des ponts. Ce pays a trois sortes de ponts; ceux de pierre, qui sont en très-petit nombre; ceux de bois, qui sont les plus communs, & ceux de liane ou de béjuque. Pour jeter un pont de bois, on choisit l'endroit le moins large de la rivière, entre quelques hauts rochers, où l'on met en travers quatre grandes poutres. C'est ce qu'on appelle un pont. Sa largeur ordinaire n'est que d'environ cinq pieds, & suffit à peine pour un cavalier sur sa monture. Don d'Ulloa nous décrit les ponts de béjuque, avec des circonstances qui ne se trouvent point dans la description de Zarate.

Pérou.

« Ces ponts , dit-il , se font sur les rivières , dont  
 » la largeur ne permet pas qu'on y jette des pou-  
 » tres , qui , de quelque longueur qu'elles fussent ,  
 » ne pourraient atteindre de l'un à l'autre bord.  
 » On tord ensemble plusieurs béjuques , dont on  
 » forme de gros palans de la longueur qui con-  
 » vient à l'espace. On les tend de l'un à l'autre  
 » bord , au nombre de six pour chaque pont. Le  
 » premier , de chaque côté , est plus élevé que  
 » les quatre du milieu , & sert comme de garde-  
 » fou. On attache en travers , sur ces quatre pa-  
 » lans , de gros bâtons , par-dessus lesquels on  
 » ajoute des branches d'arbres , & c'est le sol où  
 » l'on marche. Les deux palans qui servent de  
 » garde-fous , sont amarrés à ceux qui forment  
 » le pont , pour servir plus solidement d'appui ,  
 » sans quoi le balancement continuel de la ma-  
 » chine exposerait beaucoup les passans. Il n'y a  
 » que les hommes qui passent sur ces ponts ; on  
 » fait passer les bêtes à la nage , ce qui arrête  
 » long-temps un Voyageur ; car , non-seulement  
 » il faut qu'elles soient déchargées , mais on les  
 » fait passer une demi-lieue au-dessus du pont ,  
 » dans la crainte que le fil de l'eau , qui les fait  
 » dériver considérablement , ne les entraîne trop  
 » loin. Pendant qu'elles passent , des Américains  
 » transportent à l'autre bord leur charge & leurs  
 » bâts. Cependant les ponts sont quelquefois si

» larges  
 » ces cha  
 » purimac  
 » forment  
 » ces du Pé

Sur qu  
 » de béjuq  
 » Celle d'  
 » les pierr  
 » fort dan  
 » ment. L  
 » ou de ce  
 » plusieurs  
 » poutés d  
 » l'autre ,  
 » des pilo  
 » ner à la  
 » nécessair  
 » dinaire.  
 » trocs , c  
 » & qui l  
 » large po  
 » y être c  
 » Améric  
 » une vie  
 » plus rap  
 » moyen  
 » de l'aut

larges, que les mules y peuvent passer toutes chargées. » Tel est celui de la rivière d'Apurimac, passage de toutes les marchandises qui forment le commerce entre les principales Provinces du Pérou.

---

 Pérou.

Sur quelques rivières, on supplée aux ponts de béjuque, par ce qu'on nomme les *Tarabites*. Celle d'Alchipichi, que son extrême rapidité & les pierres qu'elle roule dans ses eaux, rendent fort dangereuse, ne se passe nulle part autrement. La tarabite est une simple corde de liane, ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons, qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre, & fortement attachée des deux côtés à des piloris, dont l'un porte une roue, pour donner à la tarabite le degré de tension qu'on croit nécessaire. La manière de passer est fort extraordinaire. De la tarabite pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un mannequin de cuir, assez large pour contenir un homme, qui peut même y être couché. On se met dans le mannequin. Les Américains de la rive d'où il part, lui donnent une violente secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la tarabite, que par le moyen de deux cordes, on le tire en même-temps de l'autre bord.

Pérou.

Pour le passage des mules , il y a deux tarabites , l'une à peu de distance de l'autre. On serre avec des fangles le ventre , le col & les jambes de l'animal. Dans cet état , on le suspend à un gros croc de bois qui court entre les deux tarabites , par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse , que la première secousse le fait arriver à l'autre rive. Les mules qui sont accoutumées au passage , ne font aucune résistance , & se laissent tranquillement attacher ; mais celles qu'on fait passer pour la première fois , s'effarouchent beaucoup ; & lorsqu'elles se voient comme précipitées , elles s'élancent en l'air. La tarabite d'Alchipichi a , d'une rive à l'autre , 30 ou 40 toises de long , & n'est pas moins élevée au-dessus de l'eau , que de 25 à 30 , ce qui fait frémir à la première vue.

Les chemins du pays répondent aux ponts ; Quoiqu'il y ait de vastes plaines entre Quito & Riobamba , entre Riobamba & Alausi , & de même au Nord , elles sont coupées par un grand nombre de ces passages , qu'on nomme *coulées* , dont les descentes & les montées , sont non-seulement fort longues & fort incommodes , mais presque toujours fort dangereuses. Dans quelques endroits , les sentiers ont si peu de largeur sur le flanc des montagnes , que contenant à

peine les  
& celui  
culaires  
60 toise  
nommen  
lent avec  
indispent  
dielle de  
malheure  
de ce d  
des vole  
gent , p  
de sûret  
breuse  
désert ,  
c'est dan  
tranquill  
mée. Dan  
n'en veu

Les p  
part des  
que de  
philosop  
cription  
montagn  
» du jou  
» un nu  
» gne é

deux tara-  
e. On serre  
les jambes  
pend à un  
deux tara-  
laquelle il  
itefle, que  
autre rive.  
assage, ne  
tranquille-  
passer pour  
p; & lotf-  
, elles s'é-  
hipichi a,  
s de long,  
de l'eau,  
à la pre-

aux ponts;  
e Quito &  
ufi, & de  
r un grand  
ne couléés,  
nt non-seu-  
des, mais  
Dans quel-  
de largeur  
contenant à

peine les pieds d'une mule, le corps du cavalier & celui de la monture, sont comme perpendiculaires à l'eau d'une riviere qui coule 50 ou 60 toises au - dessous. Ces terribles chemins se nomment *Laderes*. Tous les Voyageurs en parlent avec la même épouvante. Il n'y a qu'une indispensable nécessité qui puisse justifier la hardiesse de ceux qui s'y exposent, & quantité de malheureux y périssent. La seule compensation de ce danger, c'est qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un Voyageur, chargé d'or & d'argent, peut y marcher sans armes, avec autant de sûreté que s'il était accompagné d'une nombreuse escorte. Si la nuit le surprend dans un désert, il s'y arrête & dort sans inquiétude. Si c'est dans une hôtellerie, il ne repose pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Dans ces paisibles parties du Pérou, personne n'en veut au bonheur d'autrui.

Les phénomènes sont si fréquens sur la plupart des Paramos, qu'ils causent autant d'effroi que de surprise à ceux qui n'y portent pas l'œil philosophique. Don d'Ulloa nous donne la description du premier qu'il observa. Il était sur la montagne de *Pambamarca*. « Un matin au point » du jour, les rayons du Soleil venant dissiper » un nuage fort épais, dont toute cette monta- » gne était enveloppée, & ne laissant que de

---

Pérou.

Pérou.

» légères vapeurs que la vue ne pouvait discerner ;  
 » nous aperçûmes , dit-il , du côté opposé au  
 » lever du Soleil , à neuf ou dix toises de nous ,  
 » une sorte de miroir , où la figure de chacun  
 » de nous était représentée , & dont l'extrémité  
 » supérieure était entourée de trois arcs-en-ciel.  
 » Ils avaient tous trois un même centre , & les  
 » couleurs extérieures de l'un touchaient aux cou-  
 » leurs intérieures du suivant. Hors des trois , on  
 » en voyait un quatrième à quelque distance ,  
 » mais de couleur blanchâtre. Tous les quatre  
 » étaient perpendiculaires à l'horizon. Nous étions  
 » six ou sept personnes ensemble : lorsqu'un de  
 » nous allait d'un côté ou de l'autre , le phéno-  
 » mène le suivait , sans se déranger , c'est-à-dire ,  
 » exactement & dans la même disposition ; & ce  
 » qui surprit encore plus , chacun le voyait pour  
 » soi , & ne l'apercevait pas pour les autres. La  
 » grandeur du diamètre des arcs variait successi-  
 » vement , à mesure que le Soleil s'élevait sur  
 » l'horizon. En même-temps les couleurs dispa-  
 » raissaient , & l'image de chaque corps dimi-  
 » nuant par degrés , le phénomène ne fut pas  
 » long-temps à s'évanouir. Le diamètre de l'arc  
 » intérieur , pris à sa dernière couleur , était d'a-  
 » bord d'environ cinq degrés  $\frac{1}{2}$  , & celui de l'arc  
 » blanchâtre , séparé des autres de 67 degrés.  
 » Lorsque le phénomène avait commencé , les

» arcs

» arcs av  
 » le disq  
 » devint  
 » tit arc  
 » à cette  
 » ci le ja  
 » la coul  
 » rouge.

On ren  
 gnes , de  
 Ils ne for  
 blanc , &  
 quelque r  
 composé  
 de celui  
 paisleur d  
 de cinq c

L'air d  
 du terroi  
 autre lieu  
 s'y élève  
 plus com  
 qu'aillieur  
 grandeur  
 Mathémat  
 heures du  
 cha , un g  
 qu'il éclair

Tome

discerné ;  
opposé au  
de nous,  
de chacun  
l'extrémité  
arcs-en-ciel.

re , & les  
nt aux cou  
s trois, on  
distance,  
les quatre  
Nous étions  
orsqu'un de  
le phéno-  
est-à-dire,  
tion ; & ; ce  
oyait pour  
autres. La

ait successi-  
élevait sur  
eurs dispa-  
corps dimi-  
ne fut pas  
re de l'arc  
t, était d'a-  
elui de l'arc  
67 degrés.

néncé , les  
arcs

arcs avaient paru de figure elliptique ; comme  
le disque du Soleil ; ensuite & peu-à-peu ils  
devinrent parfaitement circulaires. Chaque pe-  
tit arc était d'abord rouge ou incarnat ; mais,  
à cette couleur , celle d'orange succéda , à celle-  
ci le jaune , ensuite le jonquille , enfin le verd :  
la couleur extérieure de tous les arcs demeura  
rouge. »

On remarque souvent , dans les mêmes monta-  
gnes , des arcs formés par la clarté de la Lune.  
Ils ne sont pas composés d'autres couleurs que le  
blanc , & la plupart se forment à la troupe de  
quelque montagne. Don d'Ulloa en vit un , qui était  
composé de trois arcs concentriques. Le diamètre  
de celui du milieu , était de 60 degrés , & l'é-  
paisseur de la couleur blanche occupait un espace  
de cinq degrés.

L'air de cette atmosphère , & les exhalaisons  
du terroir , paraissent plus propres que dans aucun  
autre lieu à changer en flammes les vapeurs qui  
s'y élèvent. Aussi ces phénomènes y sont-ils  
plus communs , plus grands & plus durables  
qu'ailleurs. Un de ces feux , singulier par sa  
grandeur , parut à Quito pendant le séjour des  
Mathématiciens dans cette Ville. Sur les neuf  
heures du soir , il s'éleva , vers le mont Pichin-  
cha , un globe de feu , si grand & si lumineux ,  
qu'il éclaira toute la partie de la Ville , qui est

Pérou.

Pérou.

du même côté. Les contrevents les mieux fermés n'empêchaient point la lumière de pénétrer par les moindres fentes. Le globe était exactement rond. Sa direction, qui fut de l'Ouest au Sud, sembla marquer qu'il s'était formé derrière le Pichincha, de la croupe duquel il avait paru s'élever. Vers la moitié de sa course visible, il perdit beaucoup de son éclat, & cette diminution de lumière continua par degrés.

Les Paramos, dont la hauteur ne va point jusqu'au degré de congélation, sont couverts d'une espèce de petits joncs, d'environ trois quarts d'aune de hauteur. Sur ceux, où la neige se soutient quelque temps sans se fondre, on ne voit aucune des plantes qui croissent dans les climats habitables. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de plantes sauvages, & seulement jusqu'à une certaine hauteur. De-là jusqu'au commencement de la congélation, ce n'est que sable & pierres.



✱  
Voyag  
&  
Qui  
par

F A I S O  
de l'amb  
de sang  
rent, cel  
moins br  
il offre u  
le progrè  
être aura  
autre esp  
d'éclairer  
des Sage  
fatigues,  
aussi obst  
taient to  
pour con  
Le Vo  
quateur



CHAPITRE VI.

*Voyage des Mathématiciens Français & Espagnols aux montagnes de Quito. Retour de M. de la Condamine par la riviere des Amazones.*

FAISONS succéder à ce tableau des conquêtes de l'ambition & de l'avarice, qui ont coûté tant de sang & de crimes, un tableau bien différent, celui des conquêtes de la Philosophie. Il est moins brillant aux yeux de l'imagination, mais il offre un grand objet aux yeux de la raison, le progrès des connaissances humaines; & peut-être aura-t-on quelque plaisir à voir que sans autre espoir, sans autre récompense que le desir d'éclairer les hommes & de leur faire du bien, des Sages ont supporté autant de travaux & de fatigues, ont montré un courage aussi patient & aussi obstiné, que ces Conquérans fameux qui affrontaient tous les obstacles pour avoir de l'or & pour commander.

Le Voyage de M. de la Condamine à l'Équateur, entrepris par les ordres & aux frais

Pérou.

Pérou.

du Roi Louis XV, & sous les auspices de notre Académie des Sciences, est un des plus célèbres de ce siècle, non-seulement par l'importance de son objet, qui était la solution d'un problème agité depuis long-temps parmi les Philosophes anciens & modernes, mais encore par le caractère singulier de l'Académicien Voyageur, qui porta dans cette entreprise une activité étonnante, une curiosité avide & insatiable, une intrépidité à l'épreuve de tous les périls, enfin cette espèce d'héroïsme qui n'est pas celui de l'imagination que le préjugé peut exalter un moment, mais qui tient à cette force d'âme, de toutes les qualités humaines la plus rare & la plus difficile.

Avant d'entrer dans le détail de ce Voyage, il convient de dire un mot de la question physique qui en était l'objet.

Jusqu'au règne des Sciences, sur-tout avant qu'on eût entrepris de longs Voyages sur l'Océan, l'opinion d'un fameux Philosophe, qui croyait la terre absolument plate, fut la seule reçue parmi les hommes. Ce ne fut que par degrés, qu'ils sortirent de cette erreur. Il y a beaucoup d'apparence que les premiers pas vers la vérité, se firent, en observant que sur mer & sur terre, on ne pouvait s'éloigner d'une montagne ou d'une tour sans les perdre bientôt de vue. On remarqua

sans dou  
laire va  
des pole  
de la re  
sophes p  
superficie  
pour attr  
bablemen  
éclipses.  
que l'op  
étahlie, i  
qu'au des  
dre doute

On av  
aucune n  
circonfé  
culté avai  
traverser  
ciples in  
fissent jug  
ils n'avaie  
En suppo  
prendre  
astres situ  
vertical  
& la form  
dinaire.

sans doute aussi que la hauteur des étoiles polaires variait, suivant l'éloignement où l'on était des poles; ce qui n'arriverait point si la surface de la terre était plate. Ensuite divers Philosophes prétendirent démontrer la sphéricité de la superficie des eaux. Mais leur raison la plus simple, pour attribuer cette figure à la terre, fut probablement son ombre, qui paraît ronde dans les éclipses de Lune. Enfin, sur quelque fondement que l'opinion de la rondeur de la terre se soit établie, il paraît certain que, depuis Aristote jusqu'au dernier siècle, elle n'a pas souffert le moindre doute,

On avait été beaucoup plus long-temps sans aucune notion de l'étendue de la terre dans sa circonférence & dans son diamètre. Cette difficulté avait paru d'abord insurmontable; comment traverser tant de mers, de montagnes & de précipices impénétrables? Mais, quoique ces obstacles fissent juger l'opération impossible dans sa totalité, ils n'avaient point empêché qu'elle n'eût été tentée. En supposant la terre sphérique, on peut entreprendre de la mesurer par les observations des astres situés au vertical d'un lieu & éloignés du vertical d'un autre. Eratosthène prit cette voie; & la forme de son opération paraîtra fort extraordinaire. Il savait que Syene, Ville d'Egypte, vers

Pérou.

les confins de l'Ethiopie, était parfaitement sous le Tropique, & que par conséquent au temps du solstice d'été, le Soleil passait par son Zénith. Pour s'en assurer mieux, on y avait creusé perpendiculairement un puits fort profond, où, le jour du solstice à midi, les rayons solaires pénétraient dans toute son étendue. On savait d'ailleurs qu'à 150 stades autour de Syene, les styles élevés à plomb sur une surface horizontale ne faisaient point d'ombre. Eratosthène suppose qu'Alexandrie & Syene étaient sous le même Méridien, & que la distance entre ces deux Villes était de 500 stades. Le jour du Solstice, il observa, dans Alexandrie, la distance du Soleil au point vertical; par l'ombre d'un style élevé à plomb du fond d'un hémisphère concave; & trouvant que cette dernière distance était la cinquantième partie de la circonférence d'un grand cercle, il en conclut que la distance entre ces deux Villes était la cinquantième partie de la circonférence de la terre. Ensuite cette distance, supputée de 5000 stades, lui donne 250,000 stades pour toute la circonférence, qui, partagée également en 360 degrés, fit 694 stades, & presque demie, au degré. Mais, à la place de ce nombre, il prit ensuite le nombre rond, apparemment parce qu'il ne crut pas pouvoir répondre de quatre ou cinq stades dans un

degré.  
degrés  
stades.

D'au  
trouver  
des sup  
pour l'  
en usag  
d'un-co  
point  
peuvent  
il s'est  
culs, q  
ils pou  
partant  
portant  
Naviga  
puissan  
que l'  
service  
furer le  
ment l  
& Am  
tions A  
au Zén  
le deg  
le pre  
dont i

degré. En multipliant les 700 stades par 360 degrés, il eut la circonférence totale de 252,000 stades.

---

Pérou.

D'autres Anciens prirent différentes voies pour trouver les mêmes mesures ; mais elles portent sur des suppositions, qui les rendent peu comparables, pour l'exactitude & la justesse, à celles qui sont en usage aujourd'hui. Ce n'est pas même tout d'un-coup que les Modernes sont parvenus au point de lumière & de précision, dont ils peuvent se glorifier. Pendant plus de deux siècles, il s'est trouvé tant de différence dans leurs calculs, qu'il n'est pas aisé d'expliquer, comment ils pouvaient s'éloigner tant l'un de l'autre, en partant du même point. Cette incertitude, & l'importance dont il était pour la Géographie & la Navigation, qu'elle fût enfin levée, furent deux puissans motifs qui firent souhaiter à Louis XIV que l'Académie Royale des Sciences rendît ce service à l'Univers. M. Picard fut chargé de mesurer les degrés terrestres. Il mesura géométriquement les distances entre Paris, Malvoisin, Sourdon & Amiens ; & ayant déterminé, par des observations Astronomiques, la distance d'une même étoile au Zénith des deux points extrêmes, il trouva, dans le degré terrestre, 57060 toises Parisiennes. Il fut le premier qui appliqua les lunettes aux instrumens dont il se servit pour ces opérations.

Pérou.

On avait cru jusqu'alors que le Globe terrestre était parfaitement sphérique, sans autre exception que les inégalités des montagnes, qui ne sont d'aucune considération dans une si grande étendue. Personne n'avait douté que la Terre ne fût une boule parfaitement arrondie; &, comme on supposait que la mesure trouvée par M. Picard convenait à chaque degré, on ne doutait pas que les 360 degrés, dans lesquels on divise la circonférence de la sphère, ne fussent égaux entre eux, & qu'ils n'eussent tous la longueur qu'il avait déterminée de 57060 toises. Mais on ne fut pas long-temps à reconnaître que cette supposition était gratuite.

Deux raisons fort différentes, & dont on tira des conséquences opposées, firent également révoquer en doute la sphéricité de la Terre: l'une c'est la diversité reconnue dans la longueur du pendule à secondes, à différentes latitudes; l'autre, la mesure de tous les degrés du méridien qui traverse la France. Cette mesure fut faite par MM. Cassini pere & fils, MM. de la Hire, Muraldi, Couplet, Chazelles, & leurs Collègues. L'histoire en est curieuse.

Le célèbre Huygens publia, au commencement de l'année 1673, un Traité dans lequel il prétendait que le pendule à secondes pouvoit servir de mesure certaine, invariable & universelle,

dans toute  
supposant  
dule d'un  
les même  
avait fait  
de la m  
M. Rich  
Cayenne  
du Sud,  
née que  
porté de  
gueur,  
lations,  
mêmes  
Paris. L  
minutes  
M. Ric  
même  
Enfin il  
condes  
court d  
liere ex  
Mathém  
connue  
douter  
longem  
la chal  
nouve

Dans toutes les parties du monde, parce qu'en supposant la Terre une sphère parfaite, le pendule d'une longueur égale devait avoir par-tout les mêmes vibrations. Dès l'an 1663, M. Picard avait fait la même proposition dans son livre de la mesure de la Terre. D'un autre côté, M. Richer se trouvant, en 1672, à l'Isle de Cayenne, qui n'est qu'à 4 degrés 56 minutes du Sud, remarqua au mois d'Août de cette année que le pendule de l'horloge qu'il avait apporté de Paris, sans aucun changement de longueur, mettrait plus de temps à faire ses oscillations, ou qu'il ne faisait point à Cayenne les mêmes oscillations dans le même temps, qu'à Paris. L'horloge retardait, chaque jour, de deux minutes vingt-huit secondes. Pendant dix mois, M. Richer ne cessa point de renouveler la même expérience avec une extrême attention. Enfin il trouva que, pour battre les mêmes secondes, ce même pendule devait être plus court d'une ligne  $\frac{1}{4}$ . Une découverte si singulière excita beaucoup de mouvemens parmi les Mathématiciens. Les lumieres & l'exactitude reconnues de M. Richer ne permettaient pas de douter du fait; quelques-uns l'attribuerent à l'allongement de la verge du balancier, causé par la chaleur du climat: mais cet effet n'était pas nouveau, & l'on était sûr que la différence ne

---

Pérou.

pouvait aller à la proportion que M. Richer  
 Pérou. avait observée. Il fallut chercher d'autres rai-  
 sons , & conclure nécessairement que la diffé-  
 rence ne pouvait venir qu'un d'une moindre  
 pesanteur à Cayenne. On conçut alors que tous  
 les corps pesaient moins vers l'Equateur que  
 vers les Poles; car, dans les principes de la Sta-  
 tique, la durée des vibrations dépend de la  
 longueur & de la pesanteur du corps qui les  
 fait.

La découverte de M. Richer fut confirmée par  
 une expérience toute semblable de M. Halley,  
 dans l'Isle de Sainte - Hélène ; par celles de  
 MM. Varin, des Haies & Gos, aux Isles de  
 Gorée, de la Guadeloupe & de la Martinique;  
 de M. Couplet à Lisbonne & au Para; du  
 F. Feuillée à Porto-Bello & à la Martinique, &  
 par quantité d'autres, dont le résultat ne pou-  
 vait être attribué à la seule différence des climats.  
 Comme il ne pouvait rester aucun doute que les  
 corps ne pesassent plus vers les poles que sous l'Equa-  
 teur, MM. Huygens & Newton commencerent  
 par nier que la terre fût parfaitement sphérique;  
 ensuite ils expliquèrent ce phénomène, par la  
 force centrifuge des corps mis en rond. Tout  
 corps, disaient-ils, dont le mouvement est cir-  
 culaire, fait un effort continuel pour fuir &  
 s'éloigner du centre autour duquel il se meut.

Ce princ  
 avec l'ex  
 une fron  
 qu'elle p  
 sortir &  
 la fait t  
 plus gra  
 de se m  
 velle fo  
 confirm  
 qu'on lu  
 un corp  
 les mè  
 est appl  
 en peu  
 chaque  
 chaque  
 s'éloig  
 à la vi  
 décrit.  
 vers l'  
 l'effort  
 s'éloig  
 par sa  
 centri  
 pour  
 zon. C  
 corps

Ce principe , en faveur duquel la raison s'accorde avec l'expérience , se découvre visiblement dans une fronde : à mesure qu'on la tourne , la pierre qu'elle porte , fait d'autant plus d'effort pour sortir & s'éloigner du centre , autour duquel on la fait tourner , que la vitesse du mouvement est plus grande ; & , dès qu'on la lâche , elle continue de se mouvoir , sans être poussée par une nouvelle force. Les loix naturelles du mouvement confirment cette force centrifuge : c'est le nom qu'on lui a donné , parce qu'elle tend à éloigner un corps du centre de son mouvement. De-là , les mêmes Philosophes ont conclu que la terre est aplatie , & leur raisonnement peut être réduit en peu de mots. La terre se meut , & tourne chaque jour sur son axe. Par ce mouvement , chaque particule de son globe fait effort pour s'éloigner de l'axe , & cet effort est proportionné à la vitesse ou à la grandeur du cercle que chacun décrit. Or ce cercle & la vitesse étant plus grands vers l'Equateur que vers les Poles , il faut que l'effort soit plus grand près de l'Equateur , pour s'éloigner de l'axe. D'un autre côté , tout corps par sa gravité primitive , qui se nomme force centripete , tend vers le centre de la terre , ou , pour mieux dire , perpendiculairement à l'horizon. On trouve donc deux forces dans un même corps ; l'un qui le pousse & l'entraîne vers le

---

Pérou.

M. Richer  
d'autres rai-  
que la diffé-  
ne moindre  
ors que tous  
quateur que  
es de la Sta-  
pend de la  
rps qui les  
onfirmée par  
M. Halley,  
ar celles de  
aux Isles de  
Martinique ;  
Para ; du  
rtinique , &  
tat ne pou-  
des climats,  
oute que les  
e sous l'Equa-  
mmencerent  
: sphérique ;  
ne , par la  
rond. Tout  
ent est cir-  
our fuir &  
l se meut.

Pérou,

centre de la terre ; l'autre qui naît du mouvement de la terre , & qui imprime à tous les corps l'effort qu'ils font pour s'éloigner de l'axe, ou du centre autour duquel ils se meuvent ; & comme ces deux forces sont toujours plus contraires l'une à l'autre , à mesure que les corps sont plus proches de l'Equateur , il arrive qu'avec une égale quantité de matiere , les pendules , comme tous les autres corps , ont plus de pesanteur à Paris , qu'à l'Isle de Cayenne.

On a poussé le raisonnement jusqu'à calculer la quantité de force centrifuge que chaque degré terrestre doit avoir , suivant le plus ou le moins de latitude , & la diminution que la même force doit causer dans la gravité des corps ; à chacun de ces degrés. Huygens & Newton allèrent jusqu'à marquer , quoiqu'avec quelque différence , le rapport entre l'axe de la terre & le diamètre de l'Equateur. Huygens le concluait de la seule force centrifuge , comparée à la gravité. Newton y joignait sa théorie sur la gravitation universelle. Ils étaient persuadés que d'exactes expériences sur la pesanteur , pouvaient vérifier seules , non-seulement la figure de la terre , mais encore la grandeur de chaque degré , dans toutes les latitudes.

Un nouveau phénomène , découvert dans le même temps , leur parut confirmer cette théo-

ric. O  
taines  
obser  
voluti  
pide  
devai  
plane  
véloc  
celle  
corps  
de J  
celle  
diam  
cette  
T  
diffé  
rent  
ils v  
Ils r  
pou  
car,  
sphé  
par  
plic  
sur  
sur  
ce  
pr

ric. On reconnut, dans le disque de Jupiter, certaines taches, à l'aide desquelles les Astronomes observerent qu'il faisait en six heures une révolution sur son axe. Comme elle était plus rapide que celle qu'on attribuait à la terre, elle devait imprimer à toutes les parties de cette planète, une force centrifuge correspondante à sa vélocité, & par conséquent plus grande que celle de la terre. Cette force, par l'analogie d'un corps à l'autre, devait presqu'applatir le globe de Jupiter vers ses poles. En effet, avec d'excellens micromètres, qui servirent à mesurer ses diamètres, on trouva que l'axe de révolution de cette planète, était plus court que son diamètre.

Tous ces raisonnemens, fondés sur la seule différence de pesanteur dans le pendule, parurent ingénieux aux Mathématiciens Français; mais ils voulaient des expériences & des faits décisifs. Ils reconnaissaient que la mesure de M. Picard ne pouvait être une règle fixe pour tous les degrés; car, devant être inégaux, si la terre n'était pas sphérique, cette mesure, quoiqu'exacte pour la partie qui avait été mesurée, ne pouvait être appliquée à ceux dont on ne connaissait pas la mesure. C'est ce qui fit naître la proposition de mesurer la ligne méridienne qui traverse la France, & ce projet fut entrepris, en 1683, par l'ordre exprès de Louis-le-Grand, sous la protection d'un

---

 Pérou.

Pérou.

Ministre que toute l'Europe honore du même surnom. M. Cassini fut chargé de l'exécution. On choisit, pour premier point de cette mesure, l'Observatoire de Paris. Malgré quantité d'obstacles, elle fut continuée depuis Dunkerque jusqu'à Callioure; & le Méridien de toute la France fut divisé en deux arcs, l'un de Dunkerque à Paris, & l'autre de Paris à Callioure. Tout l'ouvrage fut terminé en 1718. Les mêmes mesures, observe M. de Maupertuis, furent répétées par MM. Cassini, en différens temps, en différens lieux, avec différens instrumens, & par différentes méthodes. Le Gouvernement y prodigua toute la dépense & toute la protection imaginables, pendant l'espace de trente-six ans; & le résultat de six opérations, faites en 1701, 1713, 1718, 1734 & 1735, fut toujours que la terre était alongée vers les poles. Ainsi, deux choses résultaient de ces opérations, l'une que la terre n'était pas entièrement sphérique, en quoi les Français convenaient avec Huygens & Newton, l'autre qu'elle était un sphéroïde long, ou étendu vers les deux poles, ce qui ne s'accordait pas avec l'opinion de ces deux Mathématiciens, qui la croyaient un sphéroïde large, ou applati vers les poles.

Cependant les mesures de MM. Cassini semblaient valoir une démonstration. Ils avaient trouvé les degrés septentrionaux de la France moindres

que les r  
raison, e  
les partie  
méridiona  
sphéroïde  
doutaient  
On prit  
MM. Cas  
du phéno  
savans A  
la figure  
l'opinion  
du Mérid  
coup de  
dans les  
rence de  
tres, éta  
si peu se  
avec l'er  
jette. D'  
pere eû  
d'y avoi  
sa mesur  
& une  
Dunker  
Dans  
meurait  
tout le

que les méridionaux , d'où ils concluaient avec raison , que la terre étant plus courbe vers les parties septentrionales que vers les parties méridionales , elle devait avoir la figure d'un sphéroïde alongé ; la plupart des Savans ne doutaient point de la justesse de ces mesures. On prit parti en Espagne , pour l'opinion de MM. Cassini ; & , comme ils ne parlaient point du phénomène des pendules , deux de nos plus savans Académiciens entreprirent de l'ajuster avec la figure alongée de la terre. Les partisans de l'opinion opposée , ne niaient pas que la mesure du Méridien de France n'eût été faite avec beaucoup de précision ; mais ils prétendaient que , dans les deux arcs qui la partageaient , la différence de quelques degrés , par rapport aux autres , était si peu considérable , & par conséquent si peu sensible , qu'il était aisé de la confondre avec l'erreur à laquelle toute observation est sujette. D'ailleurs quelque exactitude que M. Cassini pere eût apportée à la sienne , il ne laissait pas d'y avoir un excédent de trente-sept toises entre sa mesure vers Collioure , & celle de M. Picard , & une de cent trente-sept entre sa mesure vers Dunkerque , & celle de son fils.

Dans cette dispute , la figure de la terre demeurait indécidée pour les personnes neutres , & tout le monde néanmoins sentait la nécessité d'une

---

Pérou.

Pérou. décision. Les navigateurs y étaient les plus intéressés, puisque les distances des lieux différaient dans les deux systèmes, cette incertitude les exposait à diverses sortes d'erreurs. Les Géographes tombaient dans un extrême embarras pour leurs cartes : s'ils choisissaient mal entre deux opinions contestées, l'erreur ne pouvait être de moins de deux degrés dans une distance de cent degrés. Les Astronomes avaient besoin aussi d'une décision fixe ; de-là dépendait pour eux la connaissance de la véritable parallaxe de la Lune, qui sert à mesurer ses distances, à déterminer sa position & ses mouvemens ; & c'est là-dessus qu'ils fondent l'espérance de trouver un jour la longitude sur mer. La question n'était pas moins importante pour les Physiciens, puisqu'ils regardent la gravité des corps comme l'agent universel qui sert au gouvernement de toute la Nature. Enfin de-là dépend encore la perfection du niveau, pour amener les eaux de loin, pour ouvrir des canaux, pour donner passage aux mers ; pour faire changer de cours aux rivières, sans compter mille autres connaissances, qui peuvent résulter de la véritable détermination de la figure de la terre, par l'enchaînement que toutes les Sciences ont entr'elles.

Tel était l'état d'une difficulté, qui occupait ; depuis quarante ans, l'Académie des Sciences ; lorsque

lorsque le  
 démie, p  
 & Secréta  
 où il étai  
 cider cette  
 de voie p  
 Sa Majest  
 l'une au M  
 ridien pré  
 en mesure  
 en effet l  
 sur la figur  
 les degrés  
 l'Equateur  
 était alon  
 degrés le  
 petite, c  
 teurs pré  
 on était  
 plus éloi  
 Observate  
 sphérique  
 fussent en  
 différence  
 servation  
 Le Ro  
 entreprise  
 Clairaut  
 Tom

es plus inté-  
 ux différant  
 tude les exi-  
 Géographes  
 s pour leurs  
 ux opinions  
 de moins de  
 cent degrés,  
 d'une déci-  
 la connais-  
 a Lune, qui  
 miner sa po-  
 dessus qu'ils  
 pour la lon-  
 t pas moins  
 qu'ils regar-  
 ent universel  
 e la Nature;  
 perfection du  
 loin, pour  
 passage aux  
 aux rivieres,  
 es, qui peu-  
 nation de la  
 que toutes

ui occupait;  
 es Sciences;  
 lorsque

lorsque le Roi fit communiquer à cette Aca-  
 démie, par M. le Comte de Maurepas, Ministre  
 & Secrétaire d'Etat de la Marine, la résolution  
 où il était de ne rien épargner, pour faire dé-  
 cider cette fameuse question. On ne trouva point  
 de voie plus sûre que d'envoyer, aux frais de  
 Sa Majesté, deux Compagnies d'Académiciens,  
 l'une au Nord, pour mesurer un degré du Mé-  
 ridien près du Pole; l'autre en Amérique, pour  
 en mesurer un autre près de l'Equateur. C'était  
 en effet le seul moyen de lever tous les doutes  
 sur la figure de la terre; car si elle était applatie,  
 les degrés devaient aller en augmentant, depuis  
 l'Equateur jusqu'au Pole; au contraire, si elle  
 était alongée, & si, dans la comparaison des  
 degrés les plus proches, la différence était si  
 petite, qu'elle pût être confondue avec les er-  
 reurs presque inévitables dans les observations;  
 on était sûr qu'en comparant les degrés les  
 plus éloignés, elle ne pourrait échapper aux  
 Observateurs. Enfin si la terre était parfaitement  
 sphérique, les degrés, à quelque distance qu'ils  
 fussent entr'eux, devaient être égaux, sans autre  
 différence que celle qui peut résulter des ob-  
 servations.

Le Roi nomma, pour exécuter au Nord une  
 entreprise si digne de lui, MM. de Maupertuis,  
 Clairaut, Camus & le Monnier, Académiciens,

Pérou.

& M. l'Abbé Outhier, Correspondant de l'Académie, M. de Sommereux pour Secrétaire, & M. Herbelot pour Dessinateur. Le Roi de Suède y joignit M. Cellius, son Astronome. Leur Voyage & leurs Observations, qui ont été publiés par M. de Maupertuis, seront rappelés avec honneur, dans nos Relations du Nord. Vers l'Equateur, Sa Majesté chargea de ses ordres, MM. Godin, Bouguer & de la Condamine, Académiciens, auxquels M. de Jussieu, Docteur en Médecine, fut associé pour les Observations Botaniques. On leur donna pour aides, dans les opérations géométriques, M. Verguin, Ingénieur de la Marine, M. Godin des Odonais & M. Coupler; M. de Morainville pour Dessinateur, M. Seniergues pour Chirurgien, & M. Hugo pour Horloger. Le pays de Quito, dans l'Amérique méridionale, parut le plus propre à des observations, dont la plupart devaient se faire sous l'Equateur. L'agrément du Roi d'Espagne fut demandé, pour un travail dont les terres de son Domaine allaient recevoir un nouveau lustre; & non-seulement ce Monarque entra volontiers dans des vues si glorieuses à son Sang; mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur, en nommant deux Mathématiciens Espagnols, Don George Juan, Don Antoine d'Ulloa, pour accompagner les Académiciens Français, & pour assister à leurs Observations.

Ils se  
d'où cet  
22 de fé  
fois la li  
le 10, à  
la rade c  
tion des  
pagnols  
voile po  
Condam  
retrouve  
Espagnol  
intéressa  
vous gé  
de Guay  
le 11 à  
causés p  
surmonte  
on leur  
ils se  
qu'ils fi  
bois de  
fut les  
traverse  
tours, e  
vers des  
pêchent  
large, p

tant de l'Académie  
secrétaire, &  
roi de Suède  
pour Voyage &  
liés par M. de  
honneur, dans  
ur, Sa Majesté  
, Bouguer &  
uxquels M. de  
ocié pour les  
na pour aides,  
M. Verguin,  
des Odonais  
e pour Dessi-  
irurgien, &  
s de Quito,  
le plus pro-  
part devaient  
du Roi d'Es-  
vail dont les  
voir un nou-  
onarque entra  
s à son Sang;  
immédiatement  
athématiciens  
Don Antoine  
Académiciens  
bservations.

Ils se trouverent tous ensemble à Panama où cette illustre Compagnie mit à la voile le 22 de février 1736, & passa pour la première fois la ligne, du 7 au 8 de mars. Elle aborda, le 10, à la côte de la province de Quito, dans la rade de Manta : ici se fit la première séparation des Savans associés. Les deux Officiers Espagnols & M. Godin rentrèrent à bord & firent voile pour Guayaquil. M. Bouguer & M. de la Condamine restèrent seuls à Manta. Nous les y retrouverons, quand nous aurons suivi les deux Espagnols dans leur route, qui offre des détails intéressans jusqu'à Quito, où étoit le rendez-vous général. Ils s'embarquerent sur le fleuve de Guayaquil le 3 de mai 1736, & arriverent le 11 à Caracol, après bien des retardemens causés par les courans qu'ils avaient peine à surmonter. Pour continuer le chemin par terre, on leur tenait des mules prêtes, sur lesquelles ils se mirent en route le 14. Quatre lieues qu'ils firent d'abord, par des savanes, des bois de planes & de cacaotiers, les rendirent sur les plages de la rivière d'Ojibar. Ils la traverserent neuf fois à gué dans ses divers détours, & toujours avec quelque péril, au travers des rochers dont elle est semée, qui n'empêchent point qu'elle ne soit tout-à-la-fois, large, profonde & rapide. Le soir ils s'arrêtèrent

Pérou.

---

 Mathéma-  
ticiens  
Espagnols.

---



---

 Pérou.

au Port des Mosquitoes, dans une maison située sur la rive. Tout le chemin, depuis Caracol jusqu'aux plages d'Ojibar, est si marécageux, qu'ils avaient marché continuellement par des ravines & des bourniers, où leurs mules s'enfonçaient jusqu'au poitrail : mais il devient plus ferme lorsqu'on a passé les plages. On juge par le nom du lieu, où les Mathématiciens passerent la nuit, à quoi ils étaient condamnés pendant leur sommeil. Ils y furent si cruellement piqués des mosquitoes, que quelques-uns prirent le parti de se jeter dans la rivière, & de s'y tenir jusqu'au jour ; mais leurs visages, seule partie du corps qu'ils ne pouvaient plonger dans l'eau, furent bientôt si maltraités, qu'il fallut abandonner cette ressource, & laisser du moins partager le tourment à toutes les autres parties du corps.

Le 15, ils traversèrent une montagne couverte d'arbres épais, après laquelle ils arrivèrent à de nouvelles plages de la rivière d'Ojibar, qu'ils passerent encore quatre fois à gué, avec autant de danger que le jour précédent. Ils firent halte, à cinq heures du soir, dans un lieu nommé Caluma. On n'y trouve aucun endroit pour se loger, &, pendant toute la journée ; il ne s'était offert aucune maison ; mais les voituriers Américains entrèrent dans la montagne, couperent des pieux & des branches &

formerent  
mirent t  
ce jour  
arbres f  
plus gra  
les jamb  
les bran  
liers s'e  
de lian  
l'autre.  
fer sans

Le 16  
marqua  
rer un  
8 heure  
nommé  
que l'in  
tombe  
taillé à  
touffus.  
blanche  
lea n'av  
un fon  
nuer so  
iequel  
cade ef  
Chorré  
contin

ALE

maison située  
puis Caracol  
marécageux,  
ent par des  
mules s'en-  
devient plus  
On juge par  
ens passerent  
nés pendant  
ment piqués  
prirent le  
de s'y te-  
seule partie  
dans l'eau,  
ut abandon-  
sirs parrager  
es du corps.  
tagne cou-  
ls arriverent  
re d'Ojibar,  
à gué, avec  
écédent. Ils  
r, dans un  
ouve aucun  
oute la jour-  
on; mais les  
la monta-  
branches &

DES VOYAGES. 229

formerent, en peu de temps, des cabanes, qui mirent tout le monde à couvert. Le chemin de ce jour avait été très-incommode, entre des arbres si voisins les uns des autres, qu'avec la plus grande attention, un voyageur se meurtrit les jambes contre les troncs & la tête contre les branches. Quelquefois les mules & les cavaliers s'embarraissent dans les béjuques, espèce de liane ou d'osier qui traverse d'un arbre à l'autre. Ils tombent & ne peuvent se débarrasser sans secours.

~~\_\_\_\_\_~~  
Pérou.

Le 16, à 6 heures du matin, le thermomètre marquait 1016. Aussi commence-t-on à respirer un air plus frais. On se remit en chemin à 8 heures; & l'on passa vers midi, dans un lieu, nommé *mama Rumi*. C'est la plus belle cascade que l'imagination puisse se représenter. L'eau y tombe d'environ 50 toises de haut, d'un rocher taillé à pic, & bordé d'arbres extrêmement touffus. La nappe de sa chute forme, par sa blancheur & sa clarté, un spectacle auquel M. d'Ulloa n'avait rien vu d'égal. Elle se rassemble sur un fond de roche, d'où elle sort pour continuer son cours dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin. Cette belle cascade est nommée *Paccha* par les Américains & *Chorrera* par les Espagnols. Les Mathématiciens, continuant de marcher, passerent deux fois la

Pérou.

rivière sur des ponts aussi dangereux que les gués, & vers deux heures après midi, ils arrivèrent à Tarrigagua. Une grande maison de bois construite exprès pour les loger, servit à les délasser d'une journée très-fatigante. Le chemin ne leur avait offert, d'un côté, que d'horribles précipices; &, de l'autre, il était si étroit, que les Cavaliers & les montures n'ayant pas cessé de heurter, tantôt contre les arbres & tantôt contre le roc, ils étaient fort meurtris à leur arrivée.

On nous explique en quoi consiste le danger des ponts. Comme ils sont de bois & fort longs, ils branlent d'une manière effrayante sous le poids de ceux qui les passent. D'ailleurs ils ont à peine trois pieds de large, sans aucune sorte de parapets ou de garde-fous sur les bords. Une mule qui vient à broncher, tombe infailliblement dans la rivière, & ne manque pas d'y périr avec sa charge. Le passage étant guéable en été, on fabrique ces ponts chaque hiver, mais avec si peu de solidité, qu'ils demandent d'être renouvelés tous les ans. Lorsqu'une personne de marque fait cette route, le Corrégidor de Guaranda est obligé de faire construire, par des Américains, les maisons de bois qui servent au repos de chaque journée. Elles demeurent sur pied, pour servir aux autres Voyageurs, jusqu'à ce

qu'elles  
Voyageu  
ment, a  
guides l

Le 1  
mètre n  
peu fra  
coutume  
même h  
tempéra

geurs,  
l'autre  
mat si c  
léger; &  
si sensib  
bits. L'  
impatie  
froide c  
férence  
que de

En se  
matin,  
ter la fa  
vers un  
un lieu  
& les  
Croix c  
de s'y

qu'elles tombent faute de réparation. Alors un Voyageur ordinaire est réduit, pour tout logement, aux cabanes que les voituriers ou les guides lui bâtissent à la hâte.

---

Pérou,

Le 17, à 6 heures du matin, le Thermomètre marquait  $1014\frac{1}{2}$ ; & ce degré parut un peu frais aux Mathématiciens, qui étaient accoutumés à des climats plus chauds. Mais la même heure fait éprouver, à Tarrigagua, deux températures fort opposées. S'il y a deux Voyageurs, dont l'un vienne des montagnes, & l'autre de Guayaquil, le premier trouve le climat si chaud, qu'il ne peut souffrir qu'un habit léger; & l'autre, au contraire, trouve le froid si sensible, qu'il se couvre de ses plus-gros habits. L'un trouve la rivière si chaude, qu'il est impatient de s'y baigner, & l'autre la trouve si froide qu'il évite d'y tremper la main. Une différence si remarquable ne vient, des deux côtés, que de celle de l'air d'où l'on sort.

En sortant de Tarrigagua, le 28, à 9 heures du matin, les Mathématiciens commencerent à monter la fameuse montagne de Saint-Antoine; & vers une heure après midi, ils arriverent dans un lieu que les Américains nomment *Guamar*, & les Espagnols *Cruz de canna*, c'est-à-dire, Croix de roseaux. La fatigue du chemin les força de s'y arrêter, Cruz de canna est un petit

**Pérou.**

espace de plaine, un peu en pente, qui fait le milieu de la montagne. On nous représente le chemin, depuis Tarrigagua, comme un des plus dangereux de l'Amérique. » Qu'on se figure, » dit M. d'Ulloa, des montées presqu'à plomb, » & des descentes si rudes que les mules ont » beaucoup de peine à s'y soutenir. En quel- » ques endroits, le passage a si peu de largeur, » qu'il contient difficilement une monture. En » d'autres, il est bordé d'affreux précipices, qui » font craindre à chaque pas de s'y abîmer. Ces » chemins, qui ne méritent pas le nom de sen- » tiers, sont remplis dans toute leur longueur, » & d'un pas à l'autre, de trous de près d'un » pied de profondeur, quelquefois plus pro- » fonds, où les mules ne peuvent éviter de » mettre les pieds de devant & derrière. Quel- » quefois leur ventre traîne à terre, & presque » toujours il en approche jusqu'aux pieds du » cavalier. Les trous forment une espèce d'esca- » lier, sans quoi la difficulté du chemin serait » invincible. Mais si malheureusement la monture » met le pied entre deux trous, ou ne les place » pas bien dedans, elle s'abbar, & le cavalier » court plus ou moins de risque, suivant le côté » par lequel il tombe. » Pourq'oi ne pas mar- » cher à pied dans un chemin de cette étrange » nature? On répond qu'il n'est pas aisé de se

tenir  
trous;  
fonce  
à-dire  
ces tr  
combl  
On  
font d  
les. O  
trous.  
» étan  
» qui  
» par  
» fant  
» d'y  
» deva  
» de  
» une  
» d'un  
» mul  
» vail  
» tres  
» la p  
» Enc  
» que  
» mon  
» cipi  
» mir

ALE

tenir ferme, sur les éminences qui sont entre les trous; & que si l'on vient à glisser, on s'enfoncé nécessairement dans le trou même, c'est-à-dire, dans la boue jusqu'aux genoux; car ces trous en sont remplis, & souvent jusqu'au comble.

=====  
Pétou.

On les nomme camellons dans le pays; ils sont comme autant de trébuchets pour les mules. Cependant les passages, qui n'ont point de trous, sont encore plus dangereux. « Ces pentes » étant fort escarpées, & la nature du terrain, » qui est de craie continuellement détrempée » par la pluie, les rendant extrêmement glis- » santes, il serait impossible aux bêtes de charge » d'y marcher, si les voituriers Indiens n'allaient » devant, pour préparer le chemin. Ils portent » de petit hoiaux, avec lesquels ils ouvrent » une espèce de petites rigoles à la distance » d'un pas l'un de l'autre, pour donner aux » mules le moyen d'affermir leurs pieds. Ce tra- » vail se renouvelle chaque fois qu'il passe d'au- » tres mules, parce que, dans l'espace d'une nuit, » la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. » Encore se consoleraient-on de recevoir de fré- » quentes meurtrissures, & d'être crotté ou » mouillé, si l'on n'avait sous les yeux des pré- » cipices & des abîmes dont la vue fait fré- » mir. » Enfin M. d'Ulloa nous assure, sans exa-

e, qui fait le  
représente le  
ne un des plus  
on se figure,  
esqu'à plomb,  
es mules ont  
nit. En quel-  
a de largeur,  
monture. En  
trécipices, qui  
r abîmer. Ces  
nom de sen-  
ur longueur,  
de près d'un  
is plus pro-  
nt éviter de  
rrière. Quel-  
e, & presque  
ux pieds du  
spèce d'esca-  
hemain serait  
t la monture  
ne les place  
le cavalier  
vant le côté  
e pas mar-  
tre étrange  
aisé de se

Pérou.

gération, que le plus brave n'y peut marcher qu'avec un frisson de crainte, sur-tout s'il conserve assez de liberté d'esprit pour songer à la faiblesse de l'animal qui le porte.

La maniere dont on descend de ces lieux terribles ne cause pas moins d'épouvante. Il ne faut point oublier que, dans les endroits où la pente est si roide, les pluies font couler la terre & détruisent les camellons. D'un côté, on a sous les yeux des côteaux escarpés, & de l'autre des abîmes, dont la vue se glace les veines. Comme le chemin suit la direction des montagnes, il faut nécessairement qu'il se conforme à leurs irrégularités. De sorte qu'au lieu d'aller droit, on ne parcourt pas cent toises sans être obligé de faire deux ou trois détours. C'est particulièrement dans ces sinuosités, que les camellons sont bientôt détruits. La Nature apprend aux mules à s'y préparer. Dès qu'elles font aux lieux où commence la descente, elles s'arrêtent, & joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme pour se cramponner : elles joignent de même les pieds de derriere, les avançant un peu aussi, comme si leur dessein était de s'accroupir. Dans cette posture, elles commencent à faire quelques pas, pour éprouver le chemin. Ensuite, sans changer

de situat  
vitesse é  
être de l  
moindre  
libre à l  
précipite  
s'écartât  
ment d  
lasse po  
On s'im  
mesuré  
il seroit  
des rout  
« Ma  
» ce dan  
» de ma  
» différe  
» elles  
» la bri  
» cer sa  
» on le  
» min,  
» Elles  
» valie  
» par  
» cause  
» pren  
» passa

et marcher  
et s'il con-  
senger à la

ces lieux  
nte. Il ne  
droits où  
couler la  
côté, on  
s, & de  
glace les  
ction des  
l se con-  
qu'au lieu  
ent, toises  
s détours.  
ités, que  
a Nature  
s qu'elles  
nte, elles  
e devant  
un peu  
se cram-  
pieds de  
comme si  
ette pos-  
ues pas,  
changer

de situation, elles se laissent glisser avec une vitesse étonnante. L'attention du cavalier doit être de se tenir ferme sur sa selle, parce que le moindre mouvement, qui ferait perdre l'équilibre à sa monture, ne manquerait point de les précipiter tous deux. D'ailleurs pour peu qu'elle s'écartât du sentier, elle tomberait infailliblement dans quelque abîme. M. d'Ulloa ne se lasse point d'admirer l'adresse de ces animaux. On s'imaginerait, dit-il, qu'ils ont reconnu & mesuré les passages. Sans un instinct si puissant, il serait impossible aux hommes de passer par des routes où les brutes leur servent de guides.

« Mais, quoique l'habitude les ait formées à  
» ce dangereux manège, elles ne laissent point  
» de marquer une espèce de crainte ou de fai-  
» blesse. En arrivant à l'entrée des descentes,  
» elles s'arrêtent, sans qu'on ait besoin de tirer  
» la bride. Rien n'est capable de les faire avan-  
» cer sans avoir pris leurs précautions. D'abor  
» on les voit trembler. Elles examinent le che-  
» min, aussi loin que leur vue peu s'étendre,  
» Elles s'ébrouent, comme pour avertir le ca-  
» valier du péril, & s'il n'a pas déjà passé  
» par ce même lieu, ces pressentimens ne lui  
» causent pas peu d'effroi. Alors les Américains  
» prennent le devant, se portent le long du  
» passage, grimpent aux racines d'arbres qu'ils

Pérou.

» voient découvertes, ils animent les mules par  
 » leurs cris, & ces animaux que le bruit semble  
 » encourager, rendent le service qu'on attend  
 » d'eux. » Dans d'autres endroits de la descente,  
 il n'y a point de précipices à craindre, mais le  
 chemin y est si resserré, si profond, ses côtés  
 si hauts & si perpendiculaires, que le péril n'y  
 est pas moins grand, quoique d'une autre ma-  
 nière. La mule n'y trouvant point de place pour  
 arranger ses pieds, a beaucoup plus de peine  
 à se soutenir. Si elle tombe néanmoins, ce ne  
 peut être sans fouler le cavalier, & dans un  
 sentier si étroit qu'on n'a pas la moindre liberté  
 de s'y mouvoir; il est assez ordinaire de se  
 casser le bras ou la jambe, ou de perdre même  
 le vie.

A l'entrée de l'hiver, & au commencement  
 de l'été, ces voyages sont plus incommodes &  
 plus dangereux que dans toute autre saison. La  
 pluie forme alors d'épouvantables torrens, qui  
 font disparaître les chemins, ou qui les ruinent  
 jusqu'à rendre le passage absolument impossible,  
 à moins qu'on ne se fasse précéder d'un grand  
 nombre d'Américains pour les réparer, & ces  
 réparations même faites à la hâte, ou suffisantes  
 pour les naturels du pays, laissent encore de  
 grands sujets d'effroi pour un Européen. En gé-  
 néral, le peu de soin qu'on donne à l'entretien

des che-  
 l'incomm-  
 ment cel-  
 geurs se-  
 lon, da-  
 Lorsqu'un  
 ciné par-  
 s'il bouc-  
 l'en écar-  
 n'a pas m-  
 Ceux de  
 d'apparei-  
 contenten-  
 hache. E-  
 forcent  
 L'arbre r-  
 vent; &  
 les prem-  
 mules, ju-  
 Le 18  
 momètre  
 remirent  
 celui du  
 cesse de  
 Tout  
 lorsqu'o-  
 est un  
 d'équivo

des chemins du Pérou en augmente beaucoup l'incommodité naturelle; car ce n'est pas seulement celui de Guayaquil à Quito, dont les Voyageurs se plaignent, il n'y en a pas un seul de l'on, dans toutes les parties des montagnes. Lorsqu'un arbre tombe de vieillesse, ou déraciné par un orage, il ne faut pas croire que s'il bouche le chemin, on se mette en peine de l'en écarter. Il y en a de si gros que leur tronc n'a pas moins d'une aune & demie de diamètre. Ceux de cette grosseur demandant beaucoup d'appareil pour les remuer, les Américains se contentent d'en diminuer une partie à coups de hache. Ensuite, déchargeant les mules, ils les forcent de sauter pardessus le reste du tronc. L'arbre reste ainsi dans la situation où ils le trouvent; & d'autres Américains qui viennent après les premiers, continuent de faire sauter les mules, jusqu'à ce qu'il soit pourri par le temps.

Le 18, à Cruz de canna, le degré du Thermomètre était de 1010. Les Mathématiciens se remirent en marche par un chemin semblable à celui du jour précédent jusqu'à Pucara, où l'on cesse de suivre la rivière.

Tout ce qu'on découvre au-delà de Pucara, lorsqu'on a passé les hauteurs de cette Cordeliere, est un terrain sans montagnes & sans arbres, d'environ deux lieues d'étendue, mêlé de plaines

---

Pérou.

Férou.

rales & de fort petites collines. Les unes & les autres sont couvertes de froment, d'orge, de maïs & d'autres grains, dont la différente verdure forme un spectacle fort agréable pour ceux qui viennent de traverser les montagnes. Cet objet parut fort nouveau à des Voyageurs accoutumés, depuis près d'un an, aux verdures des pays chauds & humides, qui sont fort différentes de celles-ci. Ils trouverent, à ces belles campagnes, une parfaite ressemblance avec celles de l'Europe.

Après s'être reposés jusqu'au 21, dans la maison du Corridor de Guaranda, ils reprirent leur route vers Quito, & le jour de leur départ, comme les deux jours précédens, le Thermomètre marqua  $1004\frac{1}{2}$ . Le 22, ils commencèrent à traverser la bruyere, ou le désert de Chimborazo, laissant toujours à gauche la montagne de ce nom, & passant par des collines sablonneuses, qui depuis le cap de Nêge paraissent continuellement s'élargir. Les terres de ce Cap, qui vont, par un long espace, en penchant des deux côtés vers la mer, environnent la montagne, & semblent en former les faces. Vers cinq heures du soir, les Mathématiciens arriverent dans un lieu, nommé *rumi machaï*, c'est-à-dire cave de pierre : ce nom vient d'un fort gros rocher, qui forme dans la concavité une retraite assez com-

mode,  
journée  
la route  
mais le  
Lorsqu'  
les plu  
désert,  
lais des  
dont le  
murs.

Le 2  
le Ther  
congelat  
parut-el  
de Ru  
9 heur  
mencer  
&, ver  
petit h  
nuit.

Le te  
est de d  
est uni  
on ne  
tagnes,  
sont c  
espèces  
grosseu

unes & les  
d'orge, de  
fférente ver-  
e pour ceux  
tagnes. Cet  
oyageurs ac-  
verdures  
ont fort dif-  
à ces belles  
e avec celles

ans la mai-  
ils reprirent  
leur départ,  
le Thermo-  
mmencerent  
de Chimbo-  
montagne de  
ablonneuses,  
nt continuel-  
p, qui vont,  
s deux côtés  
gne, & sem-  
q heures du  
ans un lieu,  
re cave de  
rocher, qui  
e assez com-

mode, où les Voyageurs passent la nuit. Cette journée avait été fatigante. On ne trouve sur la route ni précipices, ni passage dangereux; mais le froid & le vent s'y font vivement sentir. Lorsqu'on a passé le grand *Aréna* & surmonté les plus grandes difficultés de cet ennuyeux désert, on découvre les restes d'un ancien Palais des Incas, situé entre deux montagnes & dont le temps n'a respecté qu'une partie des murs.

Le 23, à 5 heures & un quart du matin; le Thermomètre marquait 1000, terme de la congelation dans cet instrument. Aussi la campagne parut-elle toute blanche de frimats, & le rocher de Rumimachai était tout couvert de gelée. A 9 heures du matin, les Mathématiciens recommencerent à côtoyer le Chimborazo à l'Est; &, vers deux heures, ils arriverent à Mocha, petit hameau fort pauvre, où ils passerent la nuit.

Le terrain, qui est entre Caracol & Guaranda, est de deux sortes: le premier jusqu'à Tarrigagua est uni; &, depuis Tarrigagua jusqu'à Guaranda, on ne fait que monter & descendre. Les montagnes, jusqu'à deux lieues au-delà du Pucara, sont couvertes de grands arbres de différentes espèces, dont le branchage, les feuilles, & la grosseur du tronc causent de l'étonnement aux

**Pé.ou.** Voyageurs. Toute cette Cordeliere est aussi garnie de bois dans sa partie Occidentale , qu'elle en est dépourvue dans la partie oppoïée. C'est du sein de ces montagnes , que sort la riviere qui , grossie par une infinité de ruisseaux , occupe un si vaste lit depuis Caracol jusqu'à Guayaquil.

Toute l'étendue de ces montagnes , qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de terrain uni , dans leur partie supérieure , abonde en diverses espèces d'animaux & d'oiseaux , dont la plupart different peu de ceux de Tierra-Firme. On peut y joindre les paons sauvages , les faisans , une espèce particuliere de poules , & quelques autres , dont l'abondance est si grande que s'ils se perchaient moins haut , & s'ils ne se cachaient pas sous les feuillages des arbres , les Voyageurs n'auraient besoin que d'un fusil & de munitions pour faire continuellement la meilleure chere. Il s'y trouve aussi beaucoup de serpens , & des singes d'une singuliere grandeur , qu'on distingue , dans le pays , par le nom de *marimondas*. Don d'Ulloa ne craint pas d'assurer que lorsqu'ils se dressent sur leurs pieds , ils ont plus d'une aune & demie de hauteur. Leur poil est noir. Ils sont extrêmement laids , mais ils s'apprivoisent facilement.

Les cannes ne sont nulle part aussi belles que dans la route de Guayaquil à Quito. Leur longueur

gueur c  
quoique  
n'ont qu  
qui fait  
La parti  
six lignes  
vertes ,  
demi de l  
servent à  
Pour cet  
coupe qu  
part des  
différence  
tout-à-fa  
décroit ,  
entiereme  
n'en laissa  
aussi qu'en  
contraire ;  
est aussi cl  
rent d'aut  
tent-ils ,  
deux plei  
vide. Ce  
du Mathér  
vide , on e  
On attribu  
pothemes  
Tome

LE  
 ussi garnie.  
 qu'elle en  
 C'est du  
 viere qui,  
 occupe un  
 uayaquil.  
 s, qui ne  
 uni, dans  
 ses espèces  
 rt different  
 t y joindre  
 espèce par-  
 s, dont l'a-  
 perchaient  
 as sous les  
 n'auraient  
 tions pour  
 here. Il s'y  
 des singes  
 ngue, dans  
 Don d'Ul-  
 s se dressent  
 e & demie  
 sont extrê-  
 sent facile-

belles que  
 . Leur lon-  
 gueur

gueur ordinaire est entre six & huit toises; & ,  
 quoique leur grosseur varie, les plus épaisses  
 n'ont qu'environ six pouces de pied-de-roi, ce  
 qui fait à-peu-près un quart d'aune de Castille.  
 La partie ferme & massive de chaque tuyau à  
 six lignes d'épaisseur. On comprend qu'étant ou-  
 vertes, elles forment une planche d'un pied &  
 demi de large; & l'on ne s'étonnera point qu'elles  
 servent à la construction des édifices du Pays.  
 Pour cet usage & quantité d'autres, on ne les  
 coupe que dans leur parfaite grandeur. La plu-  
 part des tuyaux sont remplis d'eau, avec cette  
 différence que, pendant la pleine Lune, ils sont  
 tout-à-fait pleins, & qu'à mesure que la Lune  
 décroît, cette eau diminue, jusqu'à disparaître  
 entièrement dans la conjonction. L'expérience  
 n'en laisse aucun doute à Don d'Ulloa. Il observe  
 aussi qu'en diminuant, l'eau se trouble, & qu'au  
 contraire, dans sa plus grande abondance, elle  
 est aussi claire que le crystal; les Péruviens ajou-  
 tent d'autres particularités: tous les tuyaux, di-  
 sent-ils, ne se remplissent pas à-la-fois; entre  
 deux pleins, il y en a toujours un qui reste  
 vide. Ce qu'il y a de certain, sur le témoignage  
 du Mathématicien, c'est que si l'on ouvre un tuyau  
 vide, on en trouve de suite deux autres pleins.  
 On attribue à leur eau la vertu de dissiper les  
 aposthemes qui peuvent naître d'une chute. Aussi

Pérou.

tous les Voyageurs, qui descendent des montagnes; ne manquent pas d'en boire, pour se fortifier contre les coups & les meurtrissures qu'on ne peut gueres éviter dans cette route. On laisse sécher les cannes, après les avoir coupées. Elles sont alors assez fortes pour servir de chevrons & de solives. On en fait aussi des planches & des mâts pour les balzes. On en double les soutes des vaisseaux qui chargent du cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne consume le bois. Enfin ces cannes servent à mille sortes d'ouvrages.

La Condamine.

Cependant M. Bouguer & M. de la Condamine étaient restés seuls à Manta. Ces deux Académiciens se proposaient d'y observer l'Équinoxe, par une nouvelle méthode de M. Bouguer; de reconnaître le point où passait l'Équateur, de fixer, par l'observation de l'éclipse de Lune du 26 Mai, la longitude entièrement inconnue de cette Côte, la plus Occidentale de l'Amérique Méridionale, & d'examiner le Pays où leurs opérations de la mesure de l'Équateur devaient les conduire. D'autres motifs se joignirent à ces premières vues: ils voulaient chercher, sur les plages de la Côte, un terrain commode à mesurer, & propre à servir de base à leurs déterminations géométriques. « Nous ne devons point négliger, dit M. de la Condamine, l'oc-

caison  
de la  
de l'hor  
perdre  
enfin il  
pendule  
sous l'É  
projets  
M. Bougu  
Condamine  
lie est co  
ppellée E  
plus fai  
es gens d  
st insupp  
resque to  
tant à M  
se tenir  
nt comm  
it, M. d  
n des m  
quelle il  
int un h  
Les deux  
erto-Véj  
Cap San  
o-Jama.  
de la Co

montagnes;  
se fortifier  
es. qu'on ne  
e. On laisse  
upées. Elles  
chevrons &  
nches & des  
e les sources  
, pour em-  
ce fruit ne  
rvent à mille

de la Conda-  
Ces deux Aca-  
r l'Équinoxe,  
Bouguer; de  
Équateur, de  
de Lune du  
inconnue de  
de l'Amérique  
Pays où leurs  
teur devaient  
ignirent à ces  
cher, sur les  
mode à me-  
e à leurs dé-  
s ne devions  
damine, l'oc-

occasion d'observer les réfractions Astronomiques  
de la Zone-Torride, en profitant de la vue  
de l'horizon de la mer, que nous allions bientôt  
perdre de vue dans un Pays de montagnes:  
enfin il était à propos de faire l'expérience du  
pendule à secondes, au niveau de la mer &  
sous l'Équateur même. L'exécution de tant de  
projets ne prit qu'un mois. Tandis que  
M. Bouguer s'occupait des réfractions, M. de la  
Condamine détermina le point de la Côte, où  
elle est coupée par l'Équateur: c'est une pointe,  
appelée *Palmas*, où il grava, sur le rocher  
le plus saillant, une inscription pour l'utilité  
des gens de mer. La persécution des maringoins  
est insupportable dans ce lieu; & le Ciel y est  
presque toujours couvert de nuages. En débar-  
quant à Manta, on avait averti la Compagnie  
de se tenir en garde contre les serpens, qui y  
sont communs & dangereux. Dès la première  
nuit, M. de la Condamine en vit un suspendu à  
un des montans de la case de roseaux, sous  
laquelle il avait son hamac, mais ils n'attaquent  
point un homme s'il évite de les toucher.

Les deux Académiciens visiterent Charapoto,  
Puerto-Véjo, & parcoururent la Côte, depuis  
Cap San-Lorenzo, jusqu'au Cap Passado &  
Puerto-Jama. Pendant leur séjour à Puerto-Véjo,  
M. de la Condamine guérit, avec du quinquina

---



---

 Pérou.

Pérou.

qu'il avait apporté de France, une Créole que la fièvre tourmentait depuis un an, & qui n'avait jamais entendu parler d'un fébrifuge qui croît dans sa Patrie.

La santé de M. Bouguer, qui commençait à se déranger, l'ayant obligé, le 23 Avril, de prendre sa route vers le Sud, pour aller rejoindre M. Godin, & les Officiers Espagnols à Guayaquil, M. de la Condamine se vit seul, & c'est dans son propre récit, qu'on va représenter la route qu'il prit pour Quito.

« Les instrumens, dit-il, furent partagés entre M. Bouguer & moi. Je lui remis mon petit quart de cercle d'un pied de rayon, & je me chargeai du grand. Nous avons commencé à tracer la Carte du Pays : je la continuai seul & n'ayant pu trouver de guide pour pénétrer à Quito en droite ligne, au travers des bois où l'ancien chemin était effacé, je côtoyai les terres en pirogue, l'espace de plus de sept lieues vers le Nord. Je déterminai, par observation à terre, la latitude du Cap San-Francisco, celle de Tacamos, & des autres points les plus remarquables. Je remontai ensuite une rivière très-rapide, à laquelle une mine d'émeraudes, aujourd'hui perdue, a donné le nom qu'elle conserve. Je levai le plan de son cours, & la carte de mes routes, de

le lieu

• Tout

où il fa

chais, la

plus sou

régulier

trainais

quart d

bien de

Quai da

de plan

remis e

jours e

mes gu

sions m

fruits sa

vre me

n'était

par la

« Je so

une crè

vert tro

Gouver

tracé. L

de préc

fondue,

de cert

nom de

ne Gréole que  
, & qui n'avait  
e qui croît dans

commençait à  
23 Avril, de  
c aller rejoindre  
gnols à Guaya  
t seul, & c'est  
a représenter la

t partagés entre  
emis mon petit  
ayon, & je me  
commencé en  
continuai seul  
e pour pénétrer  
avers des bois  
, je côtoyai le  
le plus de s  
inai, par obste  
Cap San-Fran  
es autres poin  
ntai ensuite un  
une mine d'or  
e, a donné le  
le plan de ses  
routes, depe

le lieu de mon débarquement jusqu'à Quito.

• Tout ce terrain est couvert de bois épais, où il faut se faire jour avec la hache. Je marchais, la bouffole & le thermomètre à la main, plus souvent à pied qu'à cheval. Il pleuvait régulièrement tous les jours après midi. Je traînais après moi divers instrumens & le grand quart de cercle, que deux Américains avaient bien de la peine à porter. Je recueillis & deslinai dans ces vastes forêts, un grand nombre de plantes & de graines singulieres, que je remis ensuite à M. de Jussieu. Je passai huit jours entiers dans ces déserts, abandonné de mes guides. La poudre & mes autres provisions me manquerent. Les bananes & quelques fruits sauvages faisaient ma ressource. La fièvre me prit : je m'en guéris par une diète qui m'était conseillée par la raison, & ordonnée par la nécessité.

« Je sortis enfin de cette solitude, en suivant une crête de montagnes, où le chemin, ouvert trois ans après par Don Pédro Maldonado, Gouverneur de la Province, n'était pas encore tracé. Le sentier où je marchais, était bordé de précipices, creusés par des torrens de neige fondue, qui tombent à grand bruit du haut de cette fameuse montagne connue sous le nom de *Cordeliere des Andes*, que je com-

Pérou.

Pérou.

» mençais à monter. Je trouvai à mi-côte, après  
 » quatre jours de marche au milieu des bois,  
 » un Village Américain., nommé *Niguas*, où je  
 » m'arrêtai. J'y entrai par un ravin étroit que les  
 » eaux ont cavé de 18 pieds de profondeur. Ses  
 » bords coupés à pic, semblaient se joindre par  
 » le haut, & laissaient à peine le passage d'une  
 » mule : on m'assura que c'était là le grand che-  
 » min, & il est vrai qu'alors il n'y en avait pas  
 » d'autre. Je passai plusieurs torrens sur ces ponts  
 » formés d'un réseau de lianes, semblable à nos  
 » filets de Pêcheurs, rendu d'un bord à l'autre  
 » & courbé par son propre poids. Je les vis alors  
 » pour la première fois, & je ne m'y étais pas  
 » encore familiarisé. Je rencontrai sur une route  
 » deux autres hameaux, dans l'un desquels l'ar-  
 » gent m'ayant manqué, je laissai mon quart de  
 » cercle & ma malle en gage chez le Curé,  
 » pour avoir des mulers & des Américains jus-  
 » qu'à Nono, autre Village, où je trouvai un Re-  
 » ligieux Franciscain, qui me fit donner à crédit  
 » tout ce que je lui demandai.

« Plus je montai, plus les bois s'éclaircissaient :  
 » bientôt je ne vis plus que des fables, & plus  
 » haut des rochers nus & calcinés, qui bor-  
 » daient la croupe Septentrionale du volcan de  
 » Pichincha. Parvenu au haut de la côte, je  
 » fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration à

» l'aspect  
 » large, e  
 » pour fo  
 » pouvait  
 » cultivée  
 » des côz  
 » meaux  
 » ges : la  
 » perspe  
 » plus. be  
 » je desc  
 » climat,  
 » trême à  
 » mois de  
 » de plus  
 » instant  
 » premier  
 » fruits,  
 » Je vis  
 » même

Il ent  
 guer éta  
 vait pas  
 du mêm  
 de Franc

En 17  
 Septemb  
 deliere C

i-côte, après  
 u des bois,  
 guas, où je  
 troit que les  
 fondeur. Ses  
 joindre par  
 allage d'une  
 grand che-  
 en avait pas  
 ur ces ponts  
 blable à nos  
 rd à l'autre  
 les vis alors  
 'y étais par  
 r une route  
 esquels l'ar-  
 on quart de  
 z le Curé,  
 ricains jus-  
 uvai un Re-  
 mer à crédit

circissaient:  
 es, & plus  
 qui bor-  
 volcan de  
 côte, je  
 admiration à

» l'aspect d'un long vaillon de cinq à six lieues de  
 » large, entrecoupé de ruisseaux qui se réunissaient  
 » pour former une riviere. Tant que ma vue  
 » pouvait s'étendre, je voyais des campagnes  
 » cultivées, diversifiés de plaines & de prairies,  
 » des côreaux de verdure, des Villages, des ha-  
 » meaux entourés de haies vives & de jardina-  
 » ges : la Ville de Quito terminait cette riante  
 » perspective. Je me crus transporté dans nos  
 » plus belles Provinces de France. A mesure que  
 » je descendais, je changeais insensiblement de  
 » climat, en passant, par degrés, d'un froid ex-  
 » trême à la température de nos beaux jours du  
 » mois de mai. Bientôt j'aperçus tous ces objets  
 » de plus près & plus distinctement. Chaque  
 » instant ajoutait à ma surprise : je vis, pour la  
 » première fois, des fleurs, des boutons & des  
 » fruits, en pleine campagne sur tous les arbres.  
 » Je vis semer, labourer & recueillir dans un  
 » même jour & dans un même lieu. »

Pérou.

Il entra dans Quito, le 4 de juin. M. Bou-  
 guer était le seul à qui sa mauvaite santé n'a-  
 vait pas encore permis de s'y rendre. Mais le 10  
 du même mois, treize mois après leur départ  
 de France, ils s'y trouverent tous rassemblés.

En 1738, il employa les premiers jours de  
 Septembre à faire un voyage au-delà de la Cor-  
 deliere Orientale, à Tagualo, district peu connu.

**Pérou.** dont il leva la Carte. Le Marquis de Maënzaj, Seigneur de tout ce canton, avait fait construire sur le sommet de la montagne de Ghougnouourcou un logement pour lui, & un abri pour ses instrumens; mais, par un contre-temps qui n'était que trop ordinaire, le brouillard rendit ses peines & tous ces préparatifs inutiles. Mais, en revenant, il se détourna un peu du chemin pour voir le lac de Quilotoa, situé sur le haut d'une montagne, dont on lui avait raconté des choses merveilleuses.

Ce lac est renfermé dans une enceinte de rochers escarpés, qui ne lui parut pas avoir beaucoup plus de deux cens toises de diamètre, quoiqu'on lui suppose une lieue de tour. Il n'eut ni le temps, ni la commodité de le sonder. Il s'en fallait alors environ vingt toises que l'eau n'atteignît les bords. On lui assura qu'elle était montée depuis un an de cette hauteur; qu'elle avait près des bords, plus de quarante toises de profondeur, & qu'il était long-temps resté dans son milieu, une Isle & une bergerie, que les eaux en s'élevant peu-à-peu, avaient enfin tout-à-fait couvertes. M. de la Condamine ne garantit point la vérité de ces faits; &, quoiqu'ils n'aient rien d'impossible, il avoue qu'il avait regardé comme une fable ce qu'on lui avait dit sur la foi des traditions Péruviennes, que peu après la ferme

tion d  
des to  
bouilli  
en fra  
Paris d  
les fait  
il s'éle  
inêr e  
arbuft  
qui se  
tout a  
leur d  
mauva  
en bo  
dans  
d'anim  
côté  
les m  
raiffen  
donne  
des m  
paren  
de la  
dans  
quefo  
quelq  
mont  
Un

de Maënza; on a fait construire un Grougnou- un abri pour le temps qui le billard rendit inutiles. Mais, au du chemin sur le haut raconté de

ceinte de to- s avoir beau- mètre, quoi- r. Il n'eut ni onder. Il s'en e l'eau n'attei- e était mon- qu'elle avait pifés de pro- esté dans son que les eaux in tout-à-fait garantit point n'aient rien gardé comme ur la foi des de la ferme

tion du lac, il était sorti du milieu de ses eaux des tourbillons de flamme, & qu'elles avaient bouilli plus d'un mois. Mais, depuis son retour en France, il a vu de M. Maënza qui était à Paris en 1751, & qui avait douté aussi de tous les faits précédens, qu'au mois de décembre 1740, il s'éleva, pendant une nuit, de la surface du même lac, une flamme qui consuma tous les arbrustes de ses bords & fit périr les troupeaux qui se trouverent aux environs. Depuis ce temps, tout a conservé sa situation ordinaire. La couleur de l'eau est verdâtre, on lui attribue un mauvais goût; &, quoique les troupeaux voisins en boivent, on ne voit sur ses bords, ni même dans le voisinage, aucune sorte d'oiseaux & d'animaux aquatiques. Celles qui coulent du côté de la montagne sont salées: les vaches, les moutons, les chevaux & les mulets en paraissent fort avides. Du côté opposé, les sources donnent une eau sans goût, qui passe pour une des meilleures du pays. Il y a beaucoup d'apparence que le bassin de ce lac est l'entonnoir de la mine d'un volcan, qui, après avoir joué dans les siècles passés, se renflame encore quelquefois. Le bassin a pu se remplir d'eau, par quelque communication souterraine avec des montagnes plus élevées.

Un des points que M. Bouguer & M. de

---

Pérou.

Pérou.

La Condamine reconnurent ensemble, était une petite montagne, nommée *Nabouco*, voisine des villages de Penipé & de Guanando, où l'on recueille de fort belle cochenille, sur une espèce particulière de ces arbustes à feuilles épineuses, appelés *Opuntia* par les Botanistes, & vulgairement *Rakettes*. La base de la montagne de Nabouco, est de marbre dans les ravines des environs; M. de la Condamine en découvrit de très-beaux & richement veinés de plusieurs couleurs. Il y vit aussi des rochers d'une pierre blanche, aussi transparente que l'albâtre, & plus dure que le marbre. Elle se casse par éclats, & rend beaucoup d'étincelles. On assure qu'un feu violent la liquéfie. L'Académicien soupçonnant qu'elle pouvait être utilement employée à la porcelaine, en recueillit des fragmens, qui faisaient partie de l'envoi qu'il fit en 1740, pour le cabinet du Jardin du Roi. Il trouva aussi, en descendant plus bas, une carrière d'ardoise, pierres dont on ne fait aucun usage dans le pays, & qui n'y est pas même connue.

Sur la fin du mois d'Août 1739, M. de la Condamine n'ayant pu se défendre d'assister à une course de taureaux qui se faisait à Cuença, il fut témoin d'un triste spectacle. M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Française, honoré par conséquent de la protection de deux Sou-

verains, d'une qu d'un sou ticiens, pagnols M. de la en mou trouva fo neur du près de pour qu n'observ ne fut p départ d ne laissant sévere, d'Espagn

Les e rent un néreux e adoucis curait qu Tarqui, sont dan qui n'a ont im comme Mores.

verains , fut assassiné en plein jour , à l'occasion d'une querelle particuliere. Ce meurtre fut suivi d'un soulèvement général contre les Mathématiciens , sans en excepter les deux Officiers Espagnols , & la plupart virent leur vie menacée. M. de la Condamine , que Seniergues avait nommé , en mourant , son exécuteur testamentaire , se trouva forcé d'intenter & de soutenir , pour l'honneur du mort , un procès criminel , qui dura près de trois ans. Les coupables en furent quittes pour quelques années d'un bannissement qu'ils n'observerent point , & pour une amende qui ne fut pas payée ; ils furent même absous après le départ des Académiciens ; mais le plus criminel ne laissant pas de craindre la Justice , quelquefois sévère , quoique toujours lente , du Conseil d'Espagne , prit le parti de se faire Prêtre.

Les embarras de cet événement , qui donnerent un nouveau lustre au caractère noble & généreux de M. de la Condamine , ne furent pas adoucis par les divertissemens qu'on lui procurait quelquefois. Les Américains de la terre de Tarqui , où il se trouvait à la fin de Décembre , sont dans l'habitude de célébrer tous les ans une fête qui n'a rien de barbare ni de sauvage , & qu'ils ont imitée de leurs conquérans Espagnols , comme ceux-ci l'ont autrefois empruntée des Mores. Ce sont des courses de chevaux , qui

---

 Pérou.

Pérou.

forment des ballets figurés. Les Américains jouent des parures destinées à cet usage , & semblables à des habits de théâtres ; ils se fournissent de lances & de harnois éclatans pour leurs chevaux, qu'ils manient avec peu d'adresse & peu de grace. Leurs femmes leur servent d'écuycrs dans cette occasion , & c'est le jour de l'année, où la misère de leur condition se fait le moins sentir. Les maris dépensent , en un jour , plus qu'ils ne gagnent dans l'espace d'un an ; car le maître ne contribue guères au spectacle , qu'en l'honorant de son assistance.

Cette espèce de carrousel eut pour intermède, des scènes pantomimes de quelques jeunes Métis, qui ont le talent de contrefaire parfaitement tout ce qu'ils voient , & même ce qu'ils ne comprennent point. Les Académiciens en firent alors une fort agréable expérience. « Je les avais  
 » vus plusieurs fois , raconte M. de la Condamine ;  
 » nous regarder attentivement , tandis que nous  
 » prenions des hauteurs du Soleil pour régler  
 » nos pendules. Ce devait être pour eux un  
 » mystère impénétrable , qu'un Observateur à ge-  
 » noux , au pied d'un quart-de-cercle , la tête  
 » renversée , dans une attitude gênante , tenant  
 » d'une main , un verre enfumé , maniant de  
 » l'autre les vis du pied de l'instrument , portant  
 » alternativement son oeil à la lunette & à la

ALE

ricains louent  
& semblables  
ournissent de  
urs chevaux,  
& peu de  
écuyers dans  
année, où la  
moins sentir.  
plus qu'ils ne  
le maître ne  
en l'honorant

ur intermède,  
eunes Méris,  
parfaitement  
ce qu'ils ne  
ens en firent  
« Je les avais  
Condamine;  
dis que nous  
pour régler  
our eux un  
vateur à ge-  
cle, la tête  
ante, tenant  
maniant de  
ent, portant  
ette & à la

» division, pour examiner le fil à plomb, cou-  
» rant, de temps en temps, regarder la minute  
» & la seconde à une pendule, écrivant quel-  
» ques chiffres sur un papier, & reprenant sa  
» première situation : aucun de nos mouvemens  
» n'avait échappé aux regards curieux de nos  
» spectateurs. Au moment que nous nous y atten-  
» dions le moins, parurent sur l'arène de grands  
» quarts de cercle de bois & de papier peint,  
» assez heureusement imités ; & nous vîmes ces  
» bouffons nous contrefaire tous avec tant de  
» vérité, que chacun de nous, & moi le pre-  
» mier, ne put s'empêcher de se reconnaître.  
» Tout cela fut exécuté d'une manière si co-  
» mique, que, n'ayant rien vu de plus plaisant,  
» pendant les dix ans du voyage, il me prit  
» une forte envie de rire, qui me fit oublier,  
» pour quelques momens, mes affaires les plus  
» sérieuses.»

Pérou.

Après l'année 1735, M. de la Condamine  
avait envoyé à l'Académie différentes raretés,  
dont il donne une curieuse liste. On voit, au  
Cabinet du Jardin du Roi, les premiers envois  
faits de nos Isles & de Porto-Bello en 1735, &  
un autre de Quito en 1737. La caisse embar-  
quée à Lima, en 1737, pour Panama, contenait,  
outre un vase d'argent du temps des Incas, plu-  
sieurs petites idoles d'argent des anciens Péru-

Pérou.

viens , un grand nombre de vases antiques d'argille , de plusieurs couleurs , ornés d'animaux ; quelques-uns avec un tel artifice , que l'eau formait un sifflement lorsqu'on la versait ; un beau morceau de mine de crystal , plusieurs pétrifications & coquilles fossiles du Chili , une belle plante marine , adhérente à un caillou lisse , dix-huit coquilles rares , un aimant de Guancaelica , une dent molaire , pétrifiée en agate , du poids de deux livres , plusieurs baumes secs & liquides , un Dictionnaire & une Grammaire de la Langue des Incas. La caisse , perdue à Carthagène , contenait quelques vases d'argille , semblables aux précédens , plusieurs autres vases , des calebasses de différentes formes , ornés de dessins faits à la main avec un charbon brûlant , & quelques-unes montées en argent avec leurs pieds , des incrustations pierreuses du ruisseau de Tanlagoa , entr'autres sur une planche qui y avait été plongée trois ans , & où les caractères que M. de la Condamine y avait tracés , paraissaient en relief ; plusieurs marcaffites taillées , de la pierre appelée miroir de l'Inca , un grand nombre de fragmens de crystal noirâtre , nommé dans le pays *ierre de Gallinao* , deux pièces de bois pétrifié ; plusieurs pierres de différentes formes , qui ont servi de haches aux anciens Américains , divers mortiers & vases d'une espèce d'albâtre ,

un petit croco-  
tête & la peau  
nommée *coral*  
feu , & noir , &

Ainsi , l'atten-  
s'étendaient à e  
accident qui le  
au retour d'un  
tagnes , à l'Ou  
le nouveau ch  
venait d'ouvri  
raudes. Une fl  
des alternatives  
il s'exposait ex  
vent sur un te  
cette cruelle i  
sa vie.

Un voyageur  
fit au commen  
fut celui du vo  
Quito , au pie  
en étaient voif  
d'aussi près qu  
le beau temps l  
sujet de cette  
Voyageur mêm

La partie su  
en trois somn

un petit crocodile de la riviere de Guyaquil, la tête & la peau empaillées d'une belle couleuvre, nommée *coral*, dont les anneaux sont couleur de feu, & noir, &c.

Pérou.

Ainsi, l'attention & les soins de l'Académicien s'étendaient à tout. Il marqua l'époque du fâcheux accident qui le priva de l'ouïe. Ce fut en 1741, au retour d'une course qu'il fit derrière les montagnes, à l'Ouest de Quito, en allant reconnaître le nouveau chemin que Don Pédro Maldonado venait d'ouvrir de Quito à la riviere des Eme-raudes. Une fluxion violente dans la tête, fruit des alternatives de froid & de chaud, auxquelles il s'exposait en observant jour & nuit, & souvent sur un terrain froid & humide, lui causa cette cruelle infirmité, qui dura le reste de sa vie.

Un voyage remarquable, que M. de la Condamine fit au commencement de Juin, avec M. Bouguer, fut celui du volcan de Pichincha, le Vésuve de Quito, au pied duquel cette Ville est située. Ils en étaient voisins depuis sept ans, sans l'avoir vu d'aussi près qu'il était naturel de le desirer, & le beau temps les y invitait. Mais on connaît qu'un sujet de cette nature, demande la narration du Voyageur même.

La partie supérieure du Pichincha se divise en trois sommets, éloignés l'un de l'autre de

Pérou.

douze ou quinze cens toises, & presque également hautes. Le plus oriental, qu'on a décrit dans un autre article, est un rocher escarpé, sur lequel les deux Académiciens avaient campé en 1737. Le sommet occidental, par où les flammes se firent jour en 1538, 1577 & 1660, est celui qu'ils n'avaient encore vu que de loin, & que M. de la Condamine se proposait de reconnaître plus particulièrement.

« Je fis chercher, dit-il, à Quito & aux en-  
 » vrons, tous les gens qui prétendaient avoir  
 » vu de près cette bouche du volcan; sur-tout  
 » ceux qui se vantaient d'y être descendus,  
 » & j'engageai celui qui me parut le mieux  
 » instruit à nous accompagner. Deux jours avant  
 » notre départ, nous envoyâmes monter une  
 » tente à l'endroit le plus commode, & le plus  
 » à portée de l'objet de notre curiosité. Des  
 » mules devaient porter notre bagage, un quart  
 » de cercle & nos provisions. Le jour marqué,  
 » les muletiers ne parurent point. Il en fallut aller  
 » chercher d'autres. L'impatience fit prendre les  
 » devants à M. Bouguer, qui arriva sur les trois  
 » heures après-midi, à la tente. A force d'argent  
 » & d'ordres des Alcades, je trouvai deux mu-  
 » letiers, dont l'un s'enfuit le moment d'après.  
 » Je ne laissai point de partir avec l'autre, que  
 » je gardais à vue. Il n'y avait qu'environ trois  
 lieux

lieues  
 l'endro  
 posée  
 qui av  
 sur les  
 homme  
 le mule  
 de mes  
 Pour p  
 Métis,  
 à me gu  
 où je co  
 après en  
 bon gré  
 précauti  
 A mi-  
 pâture. M  
 dessus. Q  
 pas au pr  
 plaines d  
 à l'heure  
 état d'av  
 bonne vo  
 Nous a  
 Soleil, a  
 tagne, or  
 tombé,  
 quantité c

Tome

également  
rit dans un  
sur lequel  
é en 1737.  
flammes se  
est celui  
in , & que  
reconnaître

& aux en-  
daient avoit  
an ; sur-tout  
descendus ,  
ut le mieux  
x jours avant  
monter une  
, & le plus  
prioité. Des  
e , un quart  
our marqué,  
n fallut aller  
prendre les  
sur les trois  
rce d'argent  
i deux mu-  
ent d'après.  
l'autre, que  
nviron trois  
lieues

lieues à faire. Je connaissais le chemin, jusqu'à  
l'endroit d'où l'on devait voir la tente déjà  
posée, & j'étais accompagné d'un jeune garçon,  
qui avait aidé à la dresser. Je sortis de Quito,  
fut les deux heures après midi, avec le jeune  
homme & un valet du pays, tous deux montés,  
le muletier Américain, & deux mules chargées  
de mes instrumens, de mon lit & de nos vivres.  
Pour plus de sûreté, je ne refusai point un  
Métis, qui, de son propre mouvement, s'offrit  
à me guider. Il me fit faire halte dans une ferme,  
où je congédiai mon Américain venu de force,  
après en avoir engagé un autre à me suivre de  
bon gré. On verra si j'avais poussé trop loin les  
précautions.

À mi-côte, nous rencontrâmes un cheval à la  
pâturage. Mon Américain lui jeta un laqs, & sauta  
dessus. Quoique les chevaux, à Quito, ne soient  
pas au premier qui s'en saisit, comme dans les  
plaines de Buénos-Aires, je ne m'opposai point  
à l'heureux hasard qui mettait mon muletier en  
état d'avancer plus vite. Il paraissait plein de  
bonne volonté, lui & ses camarades.

Nous arrivâmes, un peu avant le coucher du  
Soleil, au plus haut de la partie de la mon-  
tagne, où l'on peut atteindre à cheval. Il était  
tombé, les nuits précédentes, une si grande  
quantité de neige, qu'on ne voyait plus aucune

Pérou.

» trace de chemin. Mes guides me parurent in-  
 » certains. Cependant il ne nous restait qu'un  
 » ravin à passer, mais profond de quatre-vingt  
 » toises & plus. Nous voyions la tente au-delà.  
 » Je mis pied à terre, avec celui qui avait aidé  
 » à la poser, pour m'assurer si les mules pou-  
 » vaient descendre avec leur charge. Quand j'eus  
 » reconnu que la descente était praticable, j'ap-  
 » pellai d'en-bas, on ne me répondit point. Je re-  
 » montai, & je trouvai mon valet seul, avec les  
 » mulets. L'Américain & le Métis, qui s'étaient  
 » offerts de bonne grace, avaient disparu. Je ne  
 » crus pas devoir passer outre sans guides, sur-  
 » tout avec des mules fort mal équipées. Celui  
 » qui avait monté la tente, ne connaissait pas le  
 » gué de la ravine, ni le chemin pour remonter  
 » à l'autre bord. Nous étions loin de toute ha-  
 » bitation : une cabane que M. Godin avait  
 » commandée depuis un an, pour y faire quelques  
 » expériences, n'était qu'à un quart de lieue de  
 » nous. Mais j'avais reconnu, en passant, qu'elle  
 » n'était pas encore couverte, & qu'elle ne pou-  
 » vait me servir d'abri. Je n'eus d'autre parti à  
 » prendre que de revenir sur mes pas, pour re-  
 » gagner la ferme où j'avais pris le Péruvien qui  
 » m'avait quitté. A chaque instant, il me fallait  
 » descendre de cheval, pour raccommo-der les  
 » charges qui tournaient sans cesse. L'une n'était

» pas plu  
 » mon va  
 » plus hal  
 » huit heu  
 » nous n'  
 » Il nous  
 » les dev  
 » cours.  
 » Il fai  
 » reconnai  
 » je à mo  
 » vis tout  
 » si épais,  
 » trouvais  
 » fossé pro  
 » sans en re  
 » mule, po  
 » Mes souli  
 » pénétrés d  
 » d'un drap  
 » blant. Je g  
 » impatienc  
 » que le jo  
 » ma mont  
 » & qu'il n  
 » situation c  
 » Une clarc  
 » rendit l'e

rurent in-  
 stait qu'un  
 tre-vingt  
 e au-delà,  
 avait aidé  
 mules pou-  
 Quand j'eus  
 cable, j'ap-  
 oint. Je re-  
 il, avec les  
 qui s'étaient  
 paru. Je ne  
 uides, sur-  
 pées. Celui  
 iffait pas le  
 ur remonter  
 de toute ha-  
 Godin avait  
 ire quelques  
 de lieue de  
 ant, qu'elle  
 elle ne pou-  
 autre parti à  
 as, pour re-  
 Péruvien qui  
 il me fallait  
 immoder les  
 L'une n'était

pas plutôt rajustée que l'autre se dérangeait :  
 mon valet & le jeune Métis n'étaient gueres  
 plus habiles Muleriers que moi. Il était déjà  
 huit heures, & depuis la fuite de mes guides,  
 nous n'avions pas fait l'espace d'une lieue.  
 Il nous en restait au moins autant. Je pris  
 les devants, pour aller chercher du se-  
 cours.

Pérou.

Il faisait un fort beau clair de Lune, & je  
 reconnoissais le terrain : mais à peine étais-  
 je à moitié chemin de la ferme, que je me  
 vis tout-d'un-coup enveloppé d'un brouillard  
 si épais, que je me perdis absolument. Je me  
 trouvais engagé dans un bois taillis, bordé d'un  
 fossé profond, & j'étais dans ce labyrinthe,  
 sans en retrouver l'issue. J'étais descendu de ma  
 mule, pour tâcher de voir où je posais le pied.  
 Mes souliers & mes botines furent bientôt aussi  
 pénétrés d'eau, qu'une longue cape Espagnole,  
 d'un drap du Pays, dont le poids était acca-  
 blant. Je glissais & je tombais à chaque pas. Mon  
 impatience était égale à ma lassitude. Je jugeais  
 que le jour ne pouvait être éloigné, lorsque  
 ma montre m'apprit qu'il n'était que minuit,  
 & qu'il n'y avait que trois heures que ma  
 situation durait; il en restait six jusqu'au jour.  
 Une clarté, qui ne dura qu'un moment, me  
 rendit l'espérance : je me tirai du bois & j'en-

Pérou.

» trevis le sommet d'une croupe avancée de la  
 » montagne , sur lequel est une croix qui se  
 » voit de toutes les parties de Quito. Je jugeai  
 » que de-là il me serait facile de m'orienter, &  
 » j'y dirigeai ma route. Malgré le brouillard qui  
 » redoublait , j'étais guidé par la pente du ter-  
 » rain. Le sol était couvert de ces hautes herbes  
 » dont j'ai parlé plusieurs fois : elles m'atteignaient  
 » presque à la ceinture , & mouillaient la seule  
 » partie de mes habits qui eut échappé à la pluie.  
 » Je me trouvais à-peu-près à cette hauteur ,  
 » où il cesse de neiger & où il commence à  
 » pleuvoir ; ce qui tombait , sans être ni pluie  
 » ni neige , était aussi pénétrant que l'une & aussi  
 » froid que l'autre. Enfin j'arrivai à la croix , dont  
 » je connaissais les environs. Je cherchai inutile-  
 » ment une grotte voisine , où j'aurais pu trouver  
 » un asyle : le brouillard & les ténèbres avaient  
 » augmenté , depuis le coucher de la Lune. Je  
 » craignis de me perdre encore , & je m'arrêtai  
 » au milieu d'un tas d'herbes foulées qui sem-  
 » blaient avoir servi de gîte à quelque bête  
 » féroce. Je m'accroupis enveloppé dans mon  
 » manteau , le bras passé dans la bride de ma  
 » mule ; pour la laisser paître plus librement , je  
 » lui ôtai son mord , & je fis de ses rênes une  
 » espèce de licou , que j'alongeai avec mon mor-  
 » choir. C'est ainsi que je passai la nuit , toute

» corps m  
 » due ;  
 » quelque  
 » quatre  
 » solumen  
 » encore  
 » ce dans  
 » si je n  
 » réussit ;  
 » que je  
 » Le fr  
 » à la pre  
 » mule p  
 » raçon c  
 » la selle  
 » manteau  
 » roides  
 » mais je  
 » pas , en  
 » brouilla  
 » je desce  
 » L'Écon  
 » ma vue  
 » deux vi  
 » la force  
 » Je leur  
 » entrer  
 » allé

ancée de la  
 croix qui se  
 Je jugeai  
 orienter, &  
 ouillard qui  
 te du ter-  
 ures herbes  
 atteignaient  
 ent la seule  
 é à la pluie.  
 te hauteur,  
 commence à  
 re ni pluie  
 une & aussi  
 croix, dont  
 hai inutile-  
 pu trouver  
 pres avaient  
 la Lune. Je  
 je m'arrêtai  
 es qui sem-  
 quelque bête  
 dans mon  
 cide de ma  
 prement, je  
 s j'ênes une  
 mon mov  
 uit, toutes

» corps mouillé, & les pieds dans la neige fon-  
 » due ; en vain je les agitai pour leur procurer  
 » quelque chaleur par le mouvement ; vers les  
 » quatre heures du matin, je ne les sentis ab-  
 » solument plus : je crus les avoir gélés, & je suis  
 » encore persuadé que je n'aurais pas échappé à  
 » ce danger, difficile à prévoir sur un volcan,  
 » si je ne m'étais avisé d'un expédient qui me  
 » réussit ; je les réchauffai par un bain naturel  
 » que je laisse à deviner.

» Le froid augmenta vers la pointe du jour :  
 » à la première lueur du crépuscule, je crus ma  
 » mule pétrifiée ; elle était immobile. Un capa-  
 » raçon de neige, frangé de verglas, couvrait  
 » la selle & le harnois. Mon chapeau & mon  
 » manteau étaient enduits du même vernis, &  
 » roides de glace. Je me mis en mouvement,  
 » mais je ne pouvais qu'aller & revenir sur mes  
 » pas, en attendant le grand jour, que le  
 » brouillard retardait. Enfin, sur les sept heures,  
 » je descendis à la ferme, hérissé de frimars.  
 » L'Économe était absent. Sa femme effrayée à  
 » ma vue, prit la fuite : je ne pus atteindre que  
 » deux vieilles Américaines, qui n'avaient pas eu  
 » la force de courir assez vite pour m'échapper.  
 » Je leur faisais allumer du feu, lorsque je vis  
 » entrer un de mes gens, aussi sec que j'étais  
 » mouillé. Son camarade & lui, voyant croître

Pérou.

Pérou.

» le brouillard , lorsque je les eus quittés ;  
 » avaient fait halte & s'étaient mis à couvert ,  
 » avec mes provisions , sous des cuirs passés à  
 » l'huile qui servaient de couvertures à mes mules ,  
 » Ils avaient soupé à discrétion de mes vivres sous  
 » ce pavillon , & dormi tranquillement sur mon  
 » matelas. Au point du jour , un grand nombre  
 » d'Américains de Quito , qui vont tous les  
 » matins prendre de la neige pour la porter à la  
 » Ville , avaient passé fort près d'eux , sans  
 » qu'aucun eût voulu les aider à recharger. Le  
 » maître valet de la ferme se trouva de meilleure  
 » volonté : une petite gratification le fit partir  
 » avec le mien , & , peu après , je les vis revenir  
 » avec les mules & le bagage.

» Je descendis aussi-tôt à Quito , où je ré-  
 » parai la mauvaise nuit précédente. Le len-  
 » demain 14 , à sept heures du matin , je me  
 » remis en chemin avec de nouveaux guides ,  
 » qui ne le savaient pas mieux que les premiers :  
 » ils me firent faire le tour de la montagne. Après  
 » de nouvelles aventures , j'arrivai enfin à la tente  
 » où M. Bouguer était depuis deux jours. Faute  
 » des provisions que je portais , il avait été  
 » obligé de vivre frugalement : du reste il n'était  
 » pas plus avancé que moi , si ce n'est qu'il avait  
 » passé de meilleures nuits. J'appris de lui qu'il  
 » s'était lassé la veille , & ce jour même , à chercher ,

» avec so  
 » duire à  
 » parait  
 » suivant  
 » peu de  
 » excessiv  
 » était to  
 » Le haut  
 » est sou  
 » tierieme  
 » de sa d  
 » qui del  
 » jours m  
 » à sept  
 » sans po  
 » du côt  
 » formés  
 » eaux :  
 » difficile  
 » mains.  
 » gnions  
 » instrui  
 » Le  
 » un de  
 » très-r  
 » d'une  
 » Je ne  
 » ses. E

avec son guide, un chemin qui pût le conduire à la bouche du volcan, du côté où elle paraît accessible. Nous employâmes le jour suivant à la même recherche, avec presque aussi peu de succès. Autant les pluies avaient été excessives cette année à Quito, autant la neige était tombée abondamment sur les montagnes. Le haut de Pichincha, qui, dans la belle saison, est souvent presque sans neige, en était entièrement couvert plus de cent toises au-dessous de sa cime, à l'exception des pointes de rochers qui débordaient en quelques endroits. Tous les jours nous faisons à pied des marches de six à sept heures, tournant autour de cette masse; sans pouvoir atteindre au sommet. Le terrain, du côté de l'Orient, était coupé de ravins, formés dans les sables par la chute des eaux: nous ne pouvions les franchir que difficilement, en nous aidant des pieds & des mains. A l'entrée de la nuit, nous regagnions notre tente, bien fatigués & fort mal instruits.

Le 16, j'escaladai, avec beaucoup de peine; un des rochers saillans, dont le talus me parut très-roide. Au-delà, le terrain était couvert d'une neige, où j'enfonçais jusqu'au genou. Je ne laissai pas d'y monter environ dix toises. Ensuite je trouvai le rocher nud; puis

Térou.

alternativement d'autre neige , & d'autres pointes saillantes. Un épais brouillard , qui s'exhalait de la bouche du volcan , & qui se répandait aux environs , m'empêcha de rien distinguer. Je revins , à la voix de M. Bouguer qui était resté en bas , & dont je ne voulais pas trop m'écarter. Nous abrégeâmes beaucoup le chemin au retour , en marchant à mi-côté , sur le bord inférieur de la neige , & un peu au-dessus de l'origine de ces cavées profondes , qu'il nous avait fallu monter & descendre l'une après l'autre , en allant d'abord à la découverte.

« Nous remarquâmes , sur cette neige , la piste de certains animaux qu'on nomme lions à Quito ; quoiqu'ils ressemblent fort peu aux vrais lions , & qu'ils soient beaucoup plus petits. En revenant , je reconnus un endroit où la pente était beaucoup plus douce & facilitait l'accès du sommet de la montagne. Je tentai de m'en approcher. Les pierres poncees que je rencontrais sous mes pas , & dont le nombre croissait à mesure que j'avançais du même côté , semblaient m'assurer que j'approchais de la bouche du volcan ; mais la brume qui s'épaississait , me fit reprendre le chemin de la tente. En descendant , j'essayai de glisser sur la neige , vers son bord inférieur , dans les endroits où elle était

unie &  
réussit ;  
douze t  
qu'après  
sable , j  
souliers  
« Le le  
posa de  
la gran  
qu'il av  
de mon  
béc la  
plus di  
loin au  
mes exp  
guer qu  
court. C  
neige ,  
& j'offr  
en marc  
quel je  
la trouv  
que mo  
pour m  
moins ,  
C'est ai  
montag  
fort inc

d'autres  
ard, qui  
& qui se  
a de rien  
M. Bou-  
ont je ne  
orégèmes  
marchant  
la neige,  
ces cavées  
monter &  
t d'abord

e, la piste  
s à Quito ;  
ais lions,  
En reve-  
ente était  
s du som-  
en appro-  
ncontrais  
coiffait à  
mbaient  
uche du  
t, me fit  
descen-  
vers son  
lle était

» unique & la pente peu rapide. L'expérience me  
» réussit ; d'un élan, j'avançais quelquefois dix à  
» douze toises, sans perdre l'équilibre : mais lors-  
» qu'après cet exercice, je me retrouvai sur le  
» sable, je m'aperçus au premier pas que mes  
» souliers étaient sans semelles.

« Le lendemain 17, au matin, M. Bouguer pro-  
» posa de prendre du côté de l'Ouest, où était  
» la grande brèche du volcan. C'était par-là  
» qu'il avait fait sa première tentative, la veille  
» de mon arrivée : mais la neige, qui était tom-  
» bée la nuit précédente, rendait les approches  
» plus difficiles que jamais, & s'étendait fort  
» loin au-dessous de notre tente. Enhardi par  
» mes expériences de la veille, je dis à M. Bou-  
» guer que je savais un chemin encore plus  
» court. C'était de monter droit par-dessus la  
» neige, à l'enceinte de la bouche du volcan,  
» & j'offris de lui servir de guide. Je me mis  
» en marche un long bâton à la main, avec le-  
» quel je sondais la profondeur de la neige : je  
» la trouvai, en quelques endroits, plus haute  
» que mon bâton, mais assez dure néanmoins  
» pour me porter. J'enfonçai tantôt plus, tantôt  
» moins, presque jamais au-dessus du genou.  
» C'est ainsi que j'ébauchai, dans la partie de la  
» montagne que la neige couvrait, les marches  
» fort inégales d'un escalier d'environ cent toises

Pérou.

de haut. En approchant de la cime, j'aperçus  
 entre deux rochers l'ouverture de la grande  
 bouche, dont les bords intérieurs me parurent  
 coupés à pic; & je reconnus que la neige qui  
 les couvrait, du côté où je m'étais avancé la  
 veille, était minée en dessous. Je m'approchai  
 avec précaution, d'un rocher nu, qui dominait  
 tous ceux de l'enceinte. Je le tournai par-dehors  
 où il se terminait en plan incliné, d'un accès  
 assez difficile: pour peu que j'eusse glissé, je  
 roulais sur la neige, cinq à six cens toises,  
 jusqu'à des rochers où j'aurais été fort mal  
 reçu. M. Bouguer me suivait de près, & m'avertit  
 du danger qu'il partageait avec moi.  
 Nous étions seuls; ceux qui nous avaient d'a-  
 bord suivis étaient retournés sur leurs pas &  
 sur les nôtres. Enfin nous atteignîmes le haut  
 du rocher, d'où nous vîmes à notre aise la  
 bouche du volcan.

C'est une ouverture qui s'arrondit en demi-  
 cercle, du côté de l'Orient. J'estimai son dia-  
 mètre de 8 à 900 toises. Elle est bordée de  
 roches escarpées, dont la partie extérieure est  
 couverte de neige; l'intérieure est noirâtre &  
 calcinée. Ce vaste gouffre est séparé en deux,  
 comme par une muraille de même matière,  
 qui s'étend de l'Est à l'Ouest. Je ne jugeai  
 pas la profondeur de la cavité, du côté où nous

D  
 étions, de  
 vais pas e  
 blablement  
 ce que je  
 bris écou  
 amas con  
 tassés irro  
 présentait  
 chaos des  
 par-tout  
 mais les r  
 peut-être  
 naient un  
 vîmes au  
 entiereme  
 pêche qu  
 c'est le se  
 de pénétr  
 sole, à de  
 & je m'y  
 nous gela  
 pait le v  
 posa de r  
 si à prop  
 de la pe  
 la tente  
 d'heure,  
 heure à

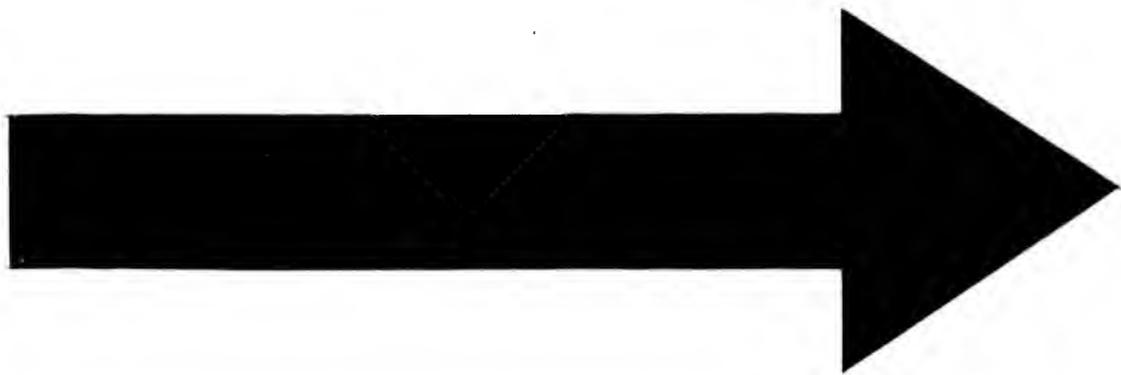
«étions, de plus de cent toises; mais je ne pou-  
 «vais pas en appercevoir le centre, qui vraisem-  
 «blablement était beaucoup plus profond. Tout  
 «ce que je voyais ne me parut être que les dé-  
 «bris écoulés de la cime de la montagne. Un  
 «amas confus de rochers énormes, brisés & en-  
 «rassés irrégulièrement les uns sur les autres  
 «présentait à mes yeux une vive image de  
 «caos des Poëtes. La neige n'était pas fon-  
 «due par-tout : elle subsistait en quelques endroits  
 «mais les matieres calcinées qui s'y mêlaient, &  
 «peut-être les exhalaisons du volcan, lui don-  
 «naient une couleur jaunâtre : du reste nous ne  
 «vîmes aucune fumée. Un pan de l'enceinte ;  
 «entièrement éboulé du côté de l'Ouest, em-  
 «pêche qu'elle ne soit tout-à-fait circulaire, &  
 «c'est le seul côté par lequel il semble possible  
 «de pénétrer au-dedans. J'avais porté une bouf-  
 «sole, à dessein de prendre quelques relevemens,  
 «& je m'y préparais malgré un vent glacial qui  
 «nous gelait les pieds & les mains, & nous cou-  
 «vrait le visage, lorsque M. Bouguer me pro-  
 «posa de nous en retourner. Le conseil fut donné  
 «si à propos, que je ne pus résister à la force  
 «de la persuasion. Nous reprîmes le chemin de  
 «la tente ; & nous descendîmes en un quart  
 «d'heure, ce que nous avions mis plus d'une  
 «heure à monter. L'après-midi, & les jours

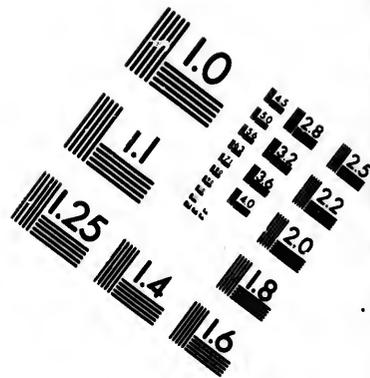
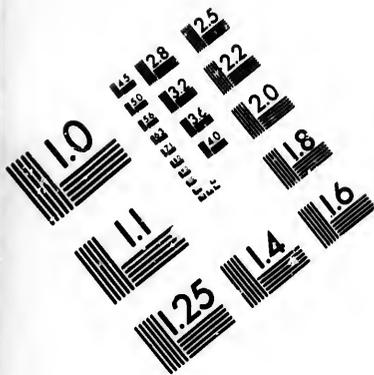
---



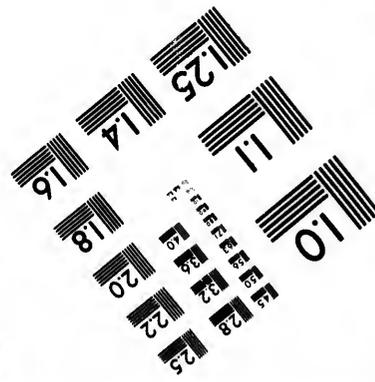
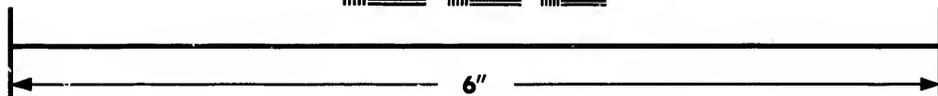
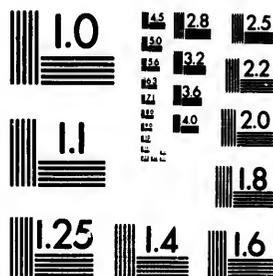
---

 Pérou.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

10  
16  
18  
20  
22  
25  
28

1

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28

Pérou.

» suivans, nous mesurâmes une base de cent  
 » trente toises & nous relevâmes divers points  
 » avec la boussole, pour faire un plan du vol-  
 » can & des environs.

« Il fit le lendemain un brouillard qui dura  
 » tout le jour. L'horizon étant fort net le 19  
 » au matin, j'apperçus & je fis remarquer à  
 » M. Bouguer, un tourbillon de fumée, qui s'é-  
 » levait de la montagne de Cotopaxi, sur la  
 » quelle nous avions campé plusieurs fois en 1738.  
 » Notre guide & nos gens prétendirent que ce  
 » n'était qu'un nuage, & parvinrent même à m'a-  
 » le persuader; cependant nous apprîmes à Quito,  
 » que cette montagne qui avait jeté des flammes  
 » plus de deux siècles auparavant, s'était nouvel-  
 » lement enflammée le 15 au soir, & que la  
 » fonte d'une partie de ses neiges avait causé de  
 » grands ravages.»

» Nous passâmes encore deux jours à Pichincha;  
 » & nous y fîmes une dernière tentative, avec  
 » un nouveau guide, pour tourner la montagne  
 » par l'Ouest, & pour entrer dans son intérieur;  
 » mais le brouillard, & un ravin impraticable,  
 » ne nous permirent pas d'aborder même la petite  
 » bouche, qui fume encore, dit-on, & qui ré-  
 » pand du-moins une odeur de soufre.»

Les deux Académiciens étant revenus à Quito  
 le 22, n'y entendirent parler que de l'éruption

de Coto  
 dation  
 M. de  
 puis son  
 embrasé  
 plus ter  
 d'Ulloa  
 sur la  
 d'une fir  
 pas dans

En 17  
 tement,  
 & plusie  
 extrême  
 par son  
 un nouv  
 la grande  
 Ce qu'il  
 bruit, q  
 dire à  
 fut ente  
 & du m  
 éloignés  
 payan &  
 mesurée  
 tendu,  
 delà de  
 lieues,

de Cotopaxi , & des suites funestes de l'inondation causée par la fonte subite des neiges. M. de la Condamine fait observer ici que, depuis son retour en France, le même volcan s'est embrasé plusieurs autres fois avec des effets encore plus terribles, & quoique MM. Don Juan & d'Ulloa aient traité cette matiere, il raconte, sur la foi d'un témoin oculaire, divers faits d'une singularité surprenante, qui ne se trouvent pas dans leur Relation historique.

En 1742, dit-il, on avait entendu très-distinctement, à Quito, le bruit du volcan de Cotopaxi, & plusieurs fois en plein jour, sans y faire une extrême attention; c'est ce qu'il peut confirmer par son témoignage, auquel la surdité donne un nouveau poids; cependant on n'y entendit point la grande explosion, le soir du 30 Novembre 1744. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce même bruit, qui ne fut pas sensible à Quito, c'est-à-dire à douze lieues du volcan vers le Nord, fut entendu très-distinctement, à la même heure & du même côté, dans des lieux beaucoup plus éloignés, tels que la Ville d'Ibara, Pasto, Poyayan & même à la Plata, à plus de cent lieues mesurées par l'air. On assure aussi qu'il fut entendu, vers le Sud, jusqu'à Guayaquil, & au-delà de Piura, c'est-à-dire à plus de cent vingt lieues, de 25 au degré. A la vérité, le vent

Pérou.

LE  
de cent  
vers points  
an du vol.  
qui dura  
net le 19  
marquer à  
e, qui s'é  
ti, sur la  
is en 1738.  
ent que ce  
même à ma  
es à Quito,  
des flammes  
ait nouvel-  
& que la  
it causé de

Pichincha;  
ative, avec  
montagne  
intérieur;  
praticable,  
ne la petite  
& qui ré-  
us à Quito  
l'éruption

qui soufflait alors du Nord-Est, y aidait un  
 Pérou. peu.

Les eaux, en se précipitant du sommet de la montagne, firent plusieurs bords dans la plaine; avant que de s'y répandre uniformément, ce qui sauva la vie à plusieurs personnes, pardessus lesquelles le torrent passa sans les toucher. Le terrain, cavé en quelques endroits par la chute des eaux, s'est exhaussé en d'autres, par le limon qu'elles ont déposé en se retirant. On peut juger quels changemens la surface de la terre a dû recevoir par des événemens de cette nature; dans un pays où presque toutes les montagnes sont des volcans, ou l'ont été. Il n'est pas rare d'y voir des ravines se former à vue d'œil, & d'autres qui se sont creusés, en peu d'années; un lit profond, dans un terrain, qu'on se souvient d'avoir vu tout-à-fait uni. Il est même vraisemblable que toute la superficie de la Province de Quito jusqu'à une assez grande profondeur; est formée de nouvelles terres éboulées, & du débris des volcans : c'est peut-être par cette raison que dans les plus profondes crevasses; on ne trouve aucune coquille fossile.

En 1738, le sommet de Cotopaxi, par mesure géométrique, était de cinq cens toises au moins, plus haut que le pied de la neige permanente. La flamme du volcan s'élevait autan

au-dessus  
 sommet ex  
 Cette me  
 M de M  
 de distanc  
 mène, pu  
 ceux don  
 l'inondatio  
 resterait e  
 pour la ha  
 face supér  
 a été em  
 avait, en  
 mètre. C  
 blement  
 de 1743  
 ches qui  
 dans les  
 très-prob  
 que cet  
 mul:  
 miere mi  
 de Coto  
 jet, dut  
 par cons  
 dans le  
 été la fo  
 plus de

au-dessus de la cime de la montagne, que son sommet excédait la hauteur du pied de la neige. Cette mesure comparative a été confirmée par M. de Maënza, qui étant alors à quatre lieues de distance, & spectateur tranquille du phénomène, put en juger avec plus de sang froid que ceux dont la vie était exposée au danger de l'inondation. Quand on rabattrait un tiers, il resterait encore plus de 300 toises ou 1800 pieds pour la hauteur de la flamme. Cependant la surface supérieure du cône tronqué, dont la pointe a été emportée par les anciennes explosions, avait, en 1738, sept ou huit cens toises de diamètre. Cette vaste bouche du volcan s'est visiblement étendue, par les irrptions postérieures de 1743 & 1744; sans parler des nouvelles bouches qui se sont ouvertes en forme de soupiraux; dans les flancs de la montagne. Il parait donc très-probable à M. de la Condamine, qu'avant que cet immense foyer se soit si fort accru & multiplié, dans le temps par exemple de la première mine, qui fit sauter un quart de la hauteur de Cotopaxi, la flamme, réunie en un seul jet, dut être dardée avec plus d'impétuosité, & par conséquent pût s'élever encore plus haut que dans le dernier embrasement. Quelle doit avoir été la force, qui fut alors capable de lancer, à plus de trois lieues, de gros quartiers de rocher;

Pérou,

Pérou.

témoins existans d'un fait qui semble passer les bornes de la vraisemblance, parce que nous connoissons peu la Nature ! L'Académicien vit un de ces éclats de rocher plus gros qu'une chaumière d'Américain, au milieu de la plaine, sur le bord du grand chemin, proche de Malahalo, & le jugea de douze ou quinze toises cubes, sans pouvoir douter qu'il ne fût sorti de ce gouffre comme les autres, parce que les traînées de rochers de même espèce forment, en tout sens des rayons qui partent de ce centre commun.

Dans l'incendie de 1744, les cendres furent portées jusqu'à la mer à plus de quatre-vingt lieues. Ce fait n'est plus étonnant, s'il est vrai, comme on l'a publié, que les cendres du mont Ethna volent quelquefois jusqu'à Constantinople. Mais, ce qui est plus nouveau, celles de Cotopaxi, dans la même occasion, couvrirent les terres jusqu'à plus de dix lieues, sans plus laisser voir la moindre trace de verdure dans les campagnes à douze & quinze lieues de distance, du côté de Riobamba ; & ce voile qui dura un mois, & plus en quelques endroits, fit périr un prodigieux nombre de bestiaux. Quatre lieues à l'Ouest de la bouche du volcan, la cendre avait trois ou quatre pouces d'épaisseur. Cette pluie de cendre avait été précédée immédiatement d'une pluie de terre fine, d'odeur agréable ; & de couleur blanche, rouge & verte.

qui avait  
de même  
divers en  
hannetons  
nos Isles :  
& ils dispa

Il nous  
qui était

Mathématicien

commence

surer réelle

de base,

autres dista

Le seul ch

infinies. A

exposés fa

ardeurs du

terrain uni

bas que le

Nord-Est d

qui tire son

elle est su

long. Il e

longue dan

de s'éloig

Méridienne

par la ha

Panbamarca

Tome 2

qui avait été devancée elle-même par une autre de même gravier. Celle-ci fut accompagnée, en divers endroits, d'une nuée immense de gros hannetons, de l'espèce qu'on nomme *rayets* dans nos Isles : la terre en fut couverte en un instant, & ils disparurent tous avant le jour.

Il nous reste à rendre compte du travail ; qui était l'objet particulier du Voyage des Mathématiciens Français & Espagnols. Pour commencer leur grande entreprise, il fallait mesurer réellement un terrain, qui pût leur servir de base, afin de pouvoir conclure toutes les autres distances, par des opérations géométriques. Le seul choix de ce terrain leur coûta des peines infinies. Après bien des courses & du travail, exposés sans cesse au vent, à la pluie ou aux ardeurs du Soleil, ils se déterminèrent pour un terrain uni, situé dans un vallon beaucoup plus bas que le sol de Quito, à quatre lieues au Nord-Est de cette Ville. Ce fut la plaine d'Yaruqui, qui tire son nom d'un village au-dessous duquel elle est située. Elle a près de 6300 toises de long. Il eût été difficile d'en trouver une plus longue dans un pays de montagnes, à moins que de s'éloigner trop du terrain traversé par la Méridienne. Cette plaine est bornée à l'Orient par la haute Cordelière de Guamani & de Panbamarca, comme elle l'est à l'Ouest par celle de

Pérou.

Mesure  
d'un degré  
du Méridien.

Pérou.

Pichincha. Les rayons du Soleil y étant réfléchis par le sol, qui est fort sablonneux, & par les deux Cordelieres voisines, elle est sujette à de fréquens orages; & comme elle est tout-à-fait ouverte au Nord & au Sud, il s'y forme de si grands & si fréquens tourbillons, que cet espace se trouve quelquefois rempli de colonnes de sable élevées par le tournoiement rapide des rafales de vent qui se heurtent. Les passans en sont quelquefois étouffés; &, pendant leurs opérations, nos illustres Voyageurs en eurent un triste exemple dans un de leurs Américains.

Ils avaient à mesurer un terrain incliné de 125 toises, sur une longueur de 6272, & à niveller du soir au matin, pour réduire cette pente à la ligne horizontale. Ce travail seul les occupa plus de quinze jours. Ils le commençaient avec le jour. Ils ne l'interrompaient qu'à l'approche de la nuit, à moins qu'un orage subit ne les forçât de le suspendre pendant sa durée: ils se faisaient suivre par une petite tente de campagne, qui leur servait de retraite au besoin. Les Académiciens s'étoient partagés en deux bandes, pour avoir une double mesure de la base, chacun des deux Officiers s'était joint à une des deux quadrilles; l'un mesurait la plaine, du Sud au Nord en descendant, l'autre en remontant du sens opposé.

Avant c  
ils avaient  
terrain de  
à douze  
étaient tra  
ils l'avaie  
qu'ils eure  
le 17 de  
ne le retir  
de Quito  
vigueur de  
prifer. Cett  
à la fleur  
une profon  
La mesu  
ex suivie d  
ait horizo  
agnes voisi  
devint inuti  
une meille  
De retour  
un instrum  
de cet inst  
ciens le res  
cement de  
dans cette  
Sud de Qu  
que-M. Bo

nt réfléchis  
& par les  
ujette à de  
out-à-fait  
forme de si  
cet espace  
olonne de  
vide des ra-  
ans en font  
opérations,  
liste exemple  
n incliné de  
1722, & à  
éduire cette  
avail seul les  
commençaient  
nt qu'à l'ap-  
rage subit ne  
sa durée: ils  
ente de cam-  
u besoin. Les  
eux bandes,  
la base, cha-  
t à une des  
aine, du Sud  
remontant du

Avant que de se déterminer pour cette plaine, ils avaient eu dessein de mesurer la base dans le terrain de Cayambo, qui n'est pas moins uni, à douze lieues au Nord-Est de Quito. Ils s'y étaient transportés d'abord pour l'examiner; mais ils l'avaient trouvé trop coupé de ravins. Ce fut-là qu'ils eurent le chagrin de perdre M. Couplet, le 17 de Septembre, d'une fièvre maligne, qui ne le retint au lit que deux jours. Il était parti de Quito avec une légère indisposition, que la vigueur de son tempérament lui avait fait mépriser. Cette mort, presque subite, d'un homme à la fleur de son âge, jeta la Compagnie dans une profonde consternation.

La mesure de la base, au mois d'Octobre, fut suivie de l'observation de plusieurs angles; tant horizontaux que verticaux, sur les montagnes voisines; mais une partie de ce travail devint inutile, parce que dans la suite on donna une meilleure disposition aux premiers triangles. De retour à Quito, l'observation du solstice avec un instrument de douze pieds, & la vérification de cet instrument, occupèrent nos Mathématiciens le reste de l'année 1736, & le commencement de la suivante. M. Virguin fut chargé; dans cette vue, d'aller reconnaître le terrain au Sud de Quito, & d'en lever le plan, pendant que M. Bouguer s'offrit à rendre le même ser-

Pérou.

Pérou.

vice du côté du Nord, précaution nécessaire, pour choisir les points les plus avantageux, & former une suite plus régulière de triangles. Dans l'intervalle, M. de la Condamine & Don George Juan firent le voyage de Lima. Ils revinrent à Quito vers le milieu de Juin 1737. MM. Bouguer & Verguin avaient rapporté la carte des terrains qu'ils avaient examinés; &, sur la résolution qu'on prit de continuer les triangles du côté du Sud, les Mathématiciens se partagèrent en deux Compagnies. Don George Juan & M. Godin passèrent à la montagne de Pambamarca, & les trois autres monterent au sommet de celle de Pichincha. De part & d'autre, on eut beaucoup à souffrir de la rigoureuse température de ces lieux, de la grêle & de la neige, & sur-tout de la violence des vents. Dans la Zone torride & sous l'Equateur, des Européens devaient s'attendre à des excès de chaleur, & le plus souvent ils étaient transis de froid.

Ils avaient eu la précaution de se munir encore d'une tente de campagne pour chaque Compagnie; mais M. Bouguer, M. de la Condamine & Don Antoine d'Ulloa, n'en purent faire usage sur le Pichincha, parce qu'elle était d'un trop grand volume. Il fallut construire une cabane, proportionnée au terrain, c'est-à-dire si petite, qu'à peine était-elle capable de les

contenir  
nant qu  
qui s'él  
du terra  
que de  
diverse  
haute.  
neige &  
bientôt  
mules  
monter  
roche;  
font fo  
pluôt  
Une ag  
subrilité  
piration  
du che  
dant la  
Cet ac  
un peu  
roche  
nos do  
yant,  
le. sec  
me. fo  
difficile  
La vi

saite, pour  
, & former  
. Dans l'in-  
Don George  
revinrent à  
M. Bouguer  
des terrains  
à résolution  
du côté du  
ent en deux  
c M. Godin  
marca, & les  
de celle de  
ut beaucoup  
ature de ces  
, & sur-tout  
Zone torride  
vaient s'atten-  
plus souvent

de se munir  
pour chaque  
i. de la Con-  
, n'en purent  
parce qu'elle  
lut construire  
n, c'est-à-dire  
apable de les

contenir. On n'en sera point surpris, en apprenant qu'ils étaient au sommet d'un rocher pointu qui s'éleve d'environ deux cens toises au-dessus du terrain de la montagne, où il ne croît plus que des bruyeres. Ce sommet est partagé en diverses pointes, dont ils avaient choisi la plus haute. Toutes les faces étaient couvertes de neige & de glace; ainsi, leur cabane se trouva bientôt chargée de l'une & de l'autre. » Les mules, dit Don Antoine, peuvent à peine monter jusqu'au pied de cette formidable roche; mais de-là jusqu'au sommet, les hommes sont forcés d'aller à pied, en montant, ou plutôt gravissant pendant quatre heures entieres. Une agitation si violente, jointe à la trop grande subtilité de l'air, nous ôtait les forces & la respiration. J'avais déjà franchi plus de la moitié du chemin, lorsqu'accablé de fatigue, & pendant la respiration, je tombai sans connaissance. Cet accident m'obligea, lorsque je me trouvai un peu mieux, de descendre au pied de la roche où nous avions laissé nos instrumens & nos domestiques, & de remonter le jour suivant, à quoi je n'aurais pas mieux réussi, sans le secours de quelques Américains, qui me soutenaient dans les endroits les plus difficiles. »

La vie étrange à laquelle nos Savans furent

Pérou.

réduits , pendant le temps qu'ils employerent à mesurer la Méridienne , mérite d'être racontée successivement dans les termes de Don Antoine d'Ulloa & de M. de la Condamine. On peut observer la différence des caractères dans celle des Relations , & l'on verra dans celle de M. de la Condamine , un fonds de gaieté qui ne s'altère jamais , & qui n'était pas le don le moins précieux qu'il eût reçu de la Nature.

« Je n'offre , dit M. d'Ulloa , qu'un récit abrégé  
 » de ce que nous eûmes à souffrir sur le Pichincha ;  
 » car toutes les autres montagnes & roches étant  
 » presque également sujettes aux injures du froid  
 » & des vents , il sera aisé de juger du courage  
 » & de la constance dont il fallut nous armer ,  
 » pour soutenir un travail qui nous exposait à des  
 » incommodités insupportables , & souvent au  
 » danger de périr. Toute la différence consistait  
 » dans le plus ou le moins d'éloignement des  
 » vivres , & dans le degré d'intempérie , qui de-  
 » venait plus ou moins sensible , suivant la hau-  
 » teur des lieux & la qualité du temps. Nous  
 » nous tenions ordinairement dans la cabane ,  
 » non-seulement à cause de la rigueur du froid  
 » & de la violence des vents , mais encore parce  
 » que nous nous étions le plus souvent enveloppés  
 » d'un nuage si épais , qu'il ne nous permettait  
 » pas de voir distinctement à la distance de sept

ou huit  
 » & le Cie  
 » affairés  
 » au col  
 » vent de  
 » Alors il  
 » milieu d  
 » une fle.  
 » crevaient  
 » lieux v  
 » & les éc  
 » que de  
 » pays d'  
 » sérénité.  
 » point se  
 » dont les  
 » périrait la  
 » vions le  
 » élevés :  
 » tion diff  
 » flocons  
 » appréhe  
 » voir en  
 » dans que  
 » en séveli  
 » cumulan  
 » lui sur  
 » que la

ou huit pas. Quelquefois ces ténèbres cessaient,  
 & le Ciel devenait plus clair, lorsque les nuages,  
 affaîlés par leur propre poids, descendaient  
 au col de la montagne, & l'environnaient sou-  
 vent de fort près, quelquefois d'assez loin.  
 Alors ils paraissaient comme une vaste mer, au  
 milieu de laquelle notre rocher s'élevait comme  
 une île. Nous entendions le bruit des orages qui  
 crevaient sur la Ville de Quito, ou sur les  
 lieux voisins. Nous voyions partir la foudre  
 & les éclairs au-dessous de nous; & pendant  
 que des torrens de pluie inondaient tout le  
 pays d'alentour, nous jouissions d'une paisible  
 sérénité. Alors le vent ne se faisait presque  
 point sentir: le Ciel était clair, & le Soleil  
 dont les rayons n'était plus interceptés, tem-  
 pérait la froideur de l'air. Mais aussi nous éprou-  
 vions le contraire, lorsque les nuages étaient  
 élevés: leur épaisseur nous rendait la respira-  
 tion difficile; la neige & la grêle tombaient à  
 flocons; la violence des vents nous faisait  
 appréhender, à chaque moment, de nous  
 voir enlevés avec notre habitation & jetés  
 dans quelque abîme; ou de nous trouver bientôt  
 ensevelis sous les glaces & les neiges qui, s'ac-  
 cumulant sur le toit, pouvaient crouler avec  
 lui sur nos têtes. La force des vents était telle  
 que la vitesse avec laquelle ils faisaient courir

Pérou.

Pérou.

» les nues éblouissait les yeux. Le craquement des  
 » rochers qui se détachaient , & qui ébranlaient  
 » en tombant la pointe où nous étions , aug-  
 » mentait encore nos craintes. Il était d'autant  
 » plus effrayant , que jamais on n'entendait d'autre  
 » bruit dans ce désert ; aussi n'y avait-il point  
 » de sommeil qui pût y résister pendant les  
 » nuits.

» Lorsque le temps était plus tranquille ;  
 » & que les nuages s'étant portés sur d'autres  
 » montagnes , où nous avions des signaux posés ,  
 » nous en dérobaient la vue , nous sortions de  
 » notre cabane , pour nous échauffer un peu par  
 » quelque exercice. Tantôt nous descendions un  
 » petit espace , & nous le remontions aussi-tôt :  
 » tantôt notre amusement était de faire rouler  
 » de gros quartiers de roche du haut en bas , &  
 » nous éprouvions , avec étonnement que nos  
 » forces réunies égalaient à peine celle du vent  
 » pour les remuer. Au reste , nous n'osions nous  
 » écarter beaucoup de la pointe de notre rocher ,  
 » dans la crainte de n'y pouvoir revenir assez  
 » promptement lorsque les nuages commençaient  
 » à s'en emparer , comme il arrivait souvent &  
 » toujours fort vite.

» La porte de notre cabane était fermée de  
 » cuirs de bœuf , & nous avions grand soin de  
 » boucher les moindres trous , pour empêcher

le vent  
 » couverte  
 » introduire  
 » mer dans  
 » trait pas  
 » se distin  
 » toujours  
 » nous rec  
 » pouvoir  
 » pace. La  
 » haleines  
 » notre b  
 » froid. C  
 » lorsqu'il  
 » nous n'e  
 » pelles ,  
 » qui s'y  
 » sions des  
 » pu nous  
 » aisé de le  
 » de petit  
 » pour se  
 » ne man  
 » tager av  
 » On p  
 » corps d  
 » enflés ,  
 » supporter

Le vent d'y pénétrer : quoiqu'elle fût bien  
 couverte de paille, il ne laissait pas de s'y in-  
 troduire par le toit. Obligés de nous renfer-  
 mer dans cette chaumière, où la lumière ne péné-  
 trait pas bien les jours, par leur entière obscurité,  
 se distinguaient à peine des nuits : nous tenions  
 toujours quelques chandelles allumées, tant pour  
 nous reconnaître les uns les autres, que pour  
 pouvoir lire ou travailler dans un si petit es-  
 pace. La chaleur des lumières, & celle de nos  
 haleines, ne nous dispensait pas d'avoir chacun  
 notre brasier, pour tempérer la rigueur du  
 froid. Cette précaution nous aurait suffi, si,  
 lorsqu'il avait neigé le plus abondamment,  
 nous n'eussions été obligés de sortir, munis de  
 pelles, pour décharger notre toit de la neige  
 qui s'y entassait. Ce n'est pas que nous n'eus-  
 sions des valets & des Américains, qui auraient  
 pu nous rendre ce service ; mais, n'étant pas  
 aisés de les faire sortir de leur canonnière, espèce  
 de petite tente, où le froid les retenait blottis,  
 pour se chauffer continuellement au feu, qu'ils  
 ne manquaient pas d'y entretenir, il fallait par-  
 tager avec eux une corvée qui les chagrinait.

On peut juger quel devait être l'état de nos  
 corps dans cette situation. Nos pieds étaient  
 enflés, & si sensibles, qu'ils ne pouvaient ni  
 supporter la chaleur du feu, ni presqu'agir sans

Pérou.

» une vive douleur. Nos mains étaient chargées  
 » d'engelures , & nos lèvres si gerfées , qu'elles  
 » saignaient du seul mouvement que nous leur  
 » faisons faire pour parler , ou pour manger. Si  
 » l'envie de rire nous prenait peu , il est vrai  
 » aussi que nous ne pouvions leur donner l'ex-  
 » tension nécessaire pour cette fonction , sans  
 » qu'elles se fendissent encore plus , & qu'elles  
 » nous causassent un surcroît de douleur qui du-  
 » rait un jour ou deux. Notre nourriture la plus  
 » ordinaire était un peu de riz , avec lequel nous  
 » faisons cuire un morceau de viande , ou quel-  
 » que volaille , qui nous venait de Quito. Au-  
 » lieu d'eau , pour cette préparation , nous nous  
 » servions de neige , ou d'une pièce de glace , que  
 » nous jettions dans la marmite ; car nous n'avions  
 » aucune sorte d'eau qui ne fût gelée. Pour boire ,  
 » nous faisons fondre de la neige. Pendant que  
 » nous étions à manger , il fallait tenir l'affiette  
 » sur le charbon , sans quoi les alimens étaient  
 » gelés aussi - tôt. D'abord nous avions bu  
 » des liqueurs fortes , dans l'idée qu'elles pour-  
 » raient un peu nous réchauffer ; mais elles deve-  
 » naient si faibles , qu'en les buvant , nous ne  
 » leur trouvions pas plus de force qu'à l'eau com-  
 » mune , & craignant d'ailleurs que leur fréquent  
 » usage ne fût nuisible à notre santé , nous prîmes  
 » le parti d'en boire fort peu. Elles furent em-

» ployées  
 » courage  
 » salaire  
 » que cel  
 » leur ab  
 » nous ve  
 » tion de  
 » pable d  
 » Lorsqu  
 » gueur  
 » déserte  
 » Il ne  
 » aventur  
 » suites  
 » de leur  
 » baraqu  
 » la poin  
 » d'autre  
 » ils desc  
 » dessous  
 » était be  
 » avaient  
 » de se r  
 » de not  
 » pouvai  
 » qui to  
 » point  
 » venaien

nt chargées  
 es, qu'elles  
 nous leur  
 manger. Si  
 il est vrai  
 onner l'ex-  
 ction, sans  
 & qu'elles  
 eur qui du-  
 ture la plus  
 lequel nous  
 e, ou quel-  
 Quito. Au-  
 s, nous nous  
 e glace, que  
 nous n'avions  
 Pour boire,  
 endant que  
 air l'affiette  
 mens étaient  
 avions bù  
 elles pour-  
 elles deve-  
 , nous ne  
 l'eau com-  
 ur fréquent  
 nous primes  
 furent em-

» ployées à traiter nos Américains, pour les en-  
 » courager au travail. Ils étaient cinq. Outre leur  
 » salaire journalier, qui était quatre fois plus fort  
 » que celui qu'ils gagnaient ordinairement, nous  
 » leur abandonnions la plupart des vivres qui  
 » nous venaient de Quito; mais cette augmenta-  
 » tion de paie & de nourriture, n'était pas ca-  
 » pable de les retenir long-temps près de nous.  
 » Lorsqu'ils avaient commencé à sentir la ri-  
 » gueur du climat, ils ne pensaient plus qu'à  
 » désertter.

» Il nous arriva, dès les premiers jours, une  
 » aventure de cette espèce, qui aurait eu des  
 » suites fâcheuses, si nous n'eussions été avertis  
 » de leur évasion. Comme ils ne pouvaient être  
 » baraqués dans un lieu d'aussi peu d'étendue que  
 » la pointe de notre rocher, & qu'ils n'y avaient  
 » d'autre abri pendant le jour, qu'une canonnere,  
 » ils descendaient le soir, à quelque distance au-  
 » dessous, dans une sorte de caverne, où le froid  
 » était beaucoup moins vif, sans compter qu'ils  
 » avaient la liberté d'y faire grand feu. Avant que  
 » de se retirer, ils fermaient en-dehors la porte  
 » de notre cabane, qui était si basse, qu'on ne  
 » pouvait y passer; qu'en se courbant. La neige,  
 » qui tombait pendant la nuit, ne manquant  
 » point de la boucher presque entièrement, ils  
 » venaient, tous les matins, nous délivrer de

---

 Pérou.

Pérou.

» cette espèce de prison ; car nos Nègres ordi-  
 » naires, qui passaient la nuit dans la canonnière,  
 » étaient alors si transis de froid, qu'ils se seraient  
 » plutôt laissé tuer, que d'en sortir. Les cinq  
 » Américains venaient donc régulièrement dé-  
 » boucher notre porte, à neuf ou dix heures du  
 » matin ; mais le quatrième ou cinquième jour de  
 » notre arrivée, il était midi, qu'ils n'avaient  
 » point encore paru. Notre inquiétude commen-  
 » çait à devenir fort vive, lorsqu'un des cinq ;  
 » plus fidèle que les autres, vint nous informer  
 » de la fuite de ses compagnons, & nous entrou-  
 » vrit assez la porte, pour nous donner le pouvoir  
 » de la rendre entièrement libre. Nous le dépêchâ-  
 » mes au Corrégidor de Quito, qui nous envoya  
 » sur-le-champ, d'autres Américains, après leur  
 » avoir ordonné, sous de rigoureuses peines, de  
 » nous servir plus fidèlement ; mais cette menace  
 » ne fut pas capable de les retenir. Ils désertèrent  
 » bientôt, comme les premiers. Le Corrégidor  
 » ne vit pas d'autre moyen, pour arrêter ceux  
 » qui leur succéderent, que d'envoyer avec eux  
 » un Alcade, & de les faire relever de quatre en  
 » quatre jours.

« Nous passâmes vingt-trois jours entiers sur  
 » notre roche, c'est-à-dire, jusqu'au 6 de Sep-  
 » tembre, sans avoir pu finir les observations  
 » des angles ; parce qu'au moment où nous com-

D  
 mensions  
 où nous  
 quelles é  
 triangles  
 Méridien  
 neiges. I  
 raisaient  
 étions ca  
 brouillar  
 placer à  
 bas, où  
 rigoureux  
 celui de  
 de la mé  
 commen  
 tion qui  
 Dans  
 pagnie l  
 malgré f  
 que la  
 encore  
 neige, d  
 Nous la  
 cette situ  
 décidé  
 signaux  
 ceux de  
 avec tar

Je m'empresse de vous en mentionner à l'égard de la hauteur  
 où nous étions, les autres, sur le sommet des  
 montagnes, qui étaient les signaux qui formaient les  
 triangles, pour la mesure géométrique de notre  
 Méridien, étaient enveloppées de nuages & de  
 neiges. Dans les momens où ces objets pa-  
 raissaient distinctement, le sommet où nous  
 étions campés, se trouvait plongé dans les  
 brouillards. Enfin nous nous vîmes obligés de  
 placer à l'avenir les signaux dans un lieu plus  
 bas, où la température devait être aussi moins  
 rigoureuse. Nous commençâmes par transporter  
 celui de Pichincha sur une croupe inférieure  
 de la même montagne; & nous terminâmes, au  
 commencement de Décembre 1737, l'observa-  
 tion qui le regardait particulièrement.

Dans toutes les autres stations, notre Com-  
 pagnie logea sous une tente de campagne, qui,  
 malgré sa petitesse, était un peu plus commode  
 que la première cabane, excepté qu'il fallait  
 encore plus de précautions pour en ôter la  
 neige, dont le poids l'aurait bientôt déchirée.  
 Nous la faisons d'abord dresser à l'abri, quand  
 cette situation était possible; mais ensuite il fut  
 décidé que nos tentes mêmes serviraient de  
 signaux, pour éviter les inconvéniens auxquels  
 ceux de bois étaient sujets. Les vents soufflaient  
 avec tant de violence, que souvent la nôtre

Pérou.

Pérou.

» était abbatue. Nous nous applaudîmes, dans le dé-  
 » fert d'Asuay, d'en avoir fait apporter de réserve.  
 » Trois des nôtres furent successivement renver-  
 » sées, & les chevrons ayant été brisés, comme  
 » les piquets, nous n'eûmes pas d'autre ressource  
 » que de quitter ce poste, & de nous retirer à  
 » l'abri d'une ravine. Les deux Compagnies, se  
 » trouvant alors dans le même désert, eurent égale-  
 » ment à souffrir. Elles furent abandonnées toutes  
 » deux par leurs Américains, qui ne purent résister  
 » au froid, ni au travail, & par conséquent obligées  
 » de faire elles-mêmes les corvées, jusqu'à l'a-  
 » rivée d'un autre secours.

« Notre vie, sur les sommets glacés de Pam-  
 » bamarca & de Pichincha, fut comme le novi-  
 » ciat de celle que nous menâmes depuis le  
 » commencement d'Août 1737, jusqu'à la fin de  
 » Juillet 1739. Pendant ces deux ans, ma com-  
 » pagnie habita sur trente-cinq sommets diffé-  
 » rens, & l'autre sur trente-deux, sans autre  
 » soulagement que celui de l'habitude; car nos  
 » corps s'endurcirent enfin, ou se familiarisèrent  
 » avec ces climats, comme avec la grossièreté  
 » des alimens. Nous nous fîmes aussi à cette  
 » profonde solitude, aussi-bien qu'à la diversité  
 » de température que nous éprouvions en pas-  
 » sant d'une montagne à l'autre. Autant que le  
 » froid était vif sur les hauteurs, autant la cha-

D  
 » leur nou  
 » qu'il fal  
 » rendit in  
 » posions  
 » pés. Ce  
 » nous aur  
 » à l'entre  
 » courage.

Toute  
 au Sud de  
 mesurer  
 justesse de  
 plus il fa  
 mique, à  
 dienne. M  
 vés aussi p  
 si délicate  
 pour en co  
 qu'au moi  
 Alors nos  
 dirent à C  
 tinrent ju  
 l'atmosph  
 Astronomie  
 vironnés  
 chés de v  
 blent au-

leur nous semblait excessive dans les vallons  
 qu'il fallait traverser. Enfin l'habitude nous  
 rendit insensibles au péril où nous nous ex-  
 posions en grim pant dans des lieux fort escar-  
 pés. Cependant il y eut des occasions, où  
 nous aurions perdu toute patience, & renoncé  
 à l'entreprise, si l'honneur n'avait soutenu notre  
 courage.

Toute la suite des triangles étant terminée  
 au Sud de Quito, au mois d'Août 1739, il fallut  
 mesurer une seconde base, pour vérifier la  
 justesse des opérations & des calculs; & de  
 plus il fallut vaquer à l'observation astrono-  
 mique, à cette même extrémité de la méridi-  
 enne. Mais les instrumens ne s'étant pas trou-  
 vés aussi parfaits que l'exigeait une Observation  
 si délicate, on fut obligé de retourner à Quito  
 pour en construire d'autres. Ce travail dura jus-  
 qu'au mois d'Août de l'année suivante 1740.  
 Alors nos infatigables Mathématiciens se ren-  
 dirent à Cuença, où leurs observations les re-  
 tinrent jusqu'à la fin de Septembre, parce que  
 l'atmosphère de ce pays est peu favorable aux  
 Astronomes. Si les nuages, dont ils étaient en-  
 vironnés sur les montagnes, les avaient empê-  
 chés de voir les signaux, ceux qui se rassem-  
 blent au-dessus de cette Ville forment un pa-

Pérou.

villon, qui ne leur permettait pas d'apercevoir les Étoiles, lorsqu'elles passaient par le Méridien. Mais une extrême patience leur ayant fait surmonter tous les obstacles, ils se disposaient à retourner à Quito pour les observations astronomiques qu'il fallait faire à l'autre bout de la Méridienne, vers le Nord, & qui devaient terminer l'ouvrage, lorsque Don George Juan, & Don Antoine d'Ulloa furent appelés à Lima, pour veiller à la défense des côtes contre les Escadres d'Angleterre. Les observations furent achevées, dans leur absence, par les Académiciens Français, dont le récit va succéder à celui des Mathématiciens Espagnols.

« Nous partîmes de Quito, dit M. de la Condamine, pour travailler sérieusement à la mesure des triangles de la Méridienne. Nous montâmes d'abord sur le Pichincha, M. Bouguer & moi, & nous allâmes nous établir près du signal, que j'y avais placé depuis près d'un an, 971 toises au-dessus de Quito. Le sol de cette Ville est déjà élevé sur le niveau de la mer de 1460 toises, c'est-à-dire, plus que le Canigou & le pic du Midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. La hauteur absolue de notre poste était donc de 2430 toises ou d'une bonne lieue, c'est-à-dire pour donner

une idée

D  
 une idée  
 tion, qu  
 buée en  
 oy aurait  
 la mer j  
 Antoine  
 tomba en  
 porter da  
 nuit.  
 Notre  
 faire, sou  
 plus de f  
 ches, incl  
 une des e  
 l'autre éta  
 la charper  
 de murail  
 de jonc d  
 tagnes du  
 vatoire,  
 Pichincha  
 de la con  
 être, je r  
 je ne m'at  
 payé les  
 trouverais  
 je me ver  
 Tome

une idée sensible de cette prodigieuse élévation, que si la pente du terrain était distribuée en marches d'un demi-pied chacune, il y aurait 29160 marches à monter depuis la mer jusqu'au sommet de Pichincha. Don Antoine d'Ulloa, en montant avec nous, tomba en faiblesse, & fut obligé de se faire porter dans une grotte voisine, où il passa la nuit.

Notre habitation était une hutte, dont le faire, soutenu par deux fourchons, avait un peu plus de six pieds de hauteur. Quelques perches, inclinées à droite & à gauche, & dont une des extrémités portait à terre, tandis que l'autre était appuyée sur le comble, composaient la charpente du toit & servait en même-temps de murailles. Le tout était couvert d'une espèce de jonc délié, qui croît sur la plupart des montagnes du pays. Tel fut notre premier Observatoire, & notre première habitation sur le Pichincha. Comme je prévoyais les difficultés de la construction, toute simple qu'elle devait être, je m'y étais pris de longue main : mais je ne m'attendais pas que cinq mois après avoir payé les matériaux & la main d'œuvre, je ne trouverais encore rien de commencé, & que je me verrais obligé de contraindre judiciai-

~~\_\_\_\_\_~~  
Pérou.

Pérou.

ment les gens avec qui j'avais fait le marche  
 Notre baraque occupait toute la largeur de  
 l'espace qu'on avait pu lui ménager, en appla-  
 nissant une crête sablonneuse qui se terminait  
 à mon signal : le terrain était si escarpé, de  
 part & d'autre, qu'à peine avait-on pu conser-  
 ver un étroit sentier d'un seul côté, pour pas-  
 ser derrière notre case. Sans entrer dans le dé-  
 tail des incommodités que nous éprouvâmes  
 dans ce poste, je me contenterai de faire les  
 remarques suivantes. Notre toit, presque tou-  
 tes les nuits, était enseveli sous les neiges.  
 Nous y ressentîmes un froid extrême, nous le  
 jugions même plus grand par ses effets, qu'il  
 ne nous était indiqué par un thermomètre de  
 M. de Réaumur, que j'avais porté, & que je  
 ne manquais pas de consulter tous les jours,  
 matin & soir. Je ne le vis jamais, au lever  
 du Soleil, descendre tout-à-fait jusqu'à cinq  
 degrés au-dessous du terme de la glace : il est  
 vrai qu'il était à l'abri de la neige & du vent  
 & adossé à notre cabane; que celle-ci était  
 continuellement échauffée par la présence de  
 quatre, quelquefois cinq ou six personnes, &  
 que nous avions des brasiers allumés. Rarement  
 cette partie du sommet de Pichincha, plus  
 Orientale que la bouche du volcan, est toute

à-fait dé-  
 est-elle  
 fond jam  
 vées, ce  
 Personne  
 le mercur  
 seize pou  
 bas qu'au  
 que nous  
 tié plus  
 baromètre  
 je ne res  
 siculté de  
 butiques,  
 qui désign  
 chaine à f  
 incommod  
 au froid  
 de pareil  
 & le mên  
 après au C  
 péré.  
 J'avais p  
 piliers qui  
 du fonds a  
 horloge. N  
 moyen à f

le marché  
 largeur de  
 , en appla-  
 e terminait  
 escarpé, de  
 pu conser-  
 , pour pas-  
 dans le dé-  
 éprouvâmes  
 de faire les  
 resque tou-  
 les neiges.  
 me, nous le  
 effets, qu'il  
 momètre de  
 , & que je  
 s les jours,  
 s, au lever  
 jusqu'à cinq  
 de glace: il est  
 & du vent  
 elle-ci était  
 présence de  
 personnes, &  
 s. Rarement  
 incha, plus  
 n, est toute

à-fait dépouillée de neige. Aussi sa hauteur  
 est-elle à-peu-près celle où la neige ne  
 fond jamais dans les autres montagnes plus éle-  
 vées, ce qui rend leurs sommets inaccessibles.  
 Personne, que je sache, n'avait vu avant nous  
 le mercure, dans le baromètre, au-dessous de  
 seize pouces, c'est-à-dire, douze pouces plus  
 bas qu'au niveau de la mer; en sorte que l'air  
 que nous respirions était dilaté, près de moi-  
 tié plus que n'est celui de France, quand le  
 baromètre y monte à 29 pouces. Cependant  
 je ne ressentis, en mon particulier, aucune dif-  
 ficulté de respiration. Quant aux affections scor-  
 butiques, dont M. Bouguer fait mention, &  
 qui désignent apparemment la disposition pro-  
 chaine à saigner des gencives, dont je fus alors  
 incommodé, je ne crois pas devoir l'attribuer  
 au froid de Pichincha, n'ayant rien éprouvé  
 de pareil en d'autres postes aussi élevés,  
 & le même accident m'ayant repris cinq ans  
 après au Cotchesqui, dont le climat est tem-  
 péré.

J'avais porté une pendule, & fait faire les  
 piliers qui soutenaient la case, sur-tout celui  
 du fonds assez solide, pour y suspendre cette  
 horloge. Nous parvîmes à la régler, & par ce  
 moyen à faire l'expérience du pendule simple;

Pérou.

» à la plus grande hauteur où jamais elle eut été  
 » faite. Nous passâmes en ce lieu trois semaines,  
 » sans pouvoir achever d'y prendre nos angles,  
 » parce qu'un signal, qu'on avait voulu porter  
 » trop loin du côté du Sud, ne put être aperçu,  
 » & qu'il arriva quelques accidens à d'autres.  
 » La montagne de Pichincha, comme la plu-  
 » part de celles dont l'accès est fort difficile,  
 » passe, dans le pays, pour être riche en mines  
 » d'or; & de plus, suivant une tradition fort  
 » accréditée, les Américains, sujets d'Atahualpa,  
 » Roi de Quito, au temps de la conquête, y en-  
 » fouirent une grande partie des trésors, qu'ils  
 » apportaient de toutes parts, pour la rançon  
 » de leur maître, lorsqu'ils apprirent sa fin tra-  
 » gique. Pendant que nous étions campés dans  
 » ce lieu, deux particuliers de Quito, de la com-  
 » naissance de Don Antoine d'Ulloa, qui parta-  
 » geait notre travail, eurent la curiosité, peut-  
 » être au nom de toute la Ville, de savoir ce  
 » que nous faisons si long-temps dans la moyenne  
 » région de l'air. Leurs mules les conduisirent au  
 » pied du rocher, où nous avions élu notre do-  
 » micile; mais il leur restait à franchir deux  
 » cens toises de hauteur perpendiculaire, que  
 » l'on ne pouvait monter qu'en s'aidant des pieds  
 » & des mains, & même en quelques endroits

» qu'avec  
 » sable m  
 » & où l'  
 » Heureuf  
 » ni brou  
 » sieurs fo  
 » l'un de  
 » firent de  
 » poste, a  
 » à l'escala  
 » nous leu  
 » Ils nous  
 » que d'ea  
 » à la glac  
 » de la jou  
 » de Quito  
 » réputation  
 » Tandis  
 » M. Godi  
 » lieues de  
 » nommée  
 » voir disti  
 » & même  
 » mais il f  
 » pour po  
 » M. Gou  
 » marca, l'  
 » le bruit

elle eut été  
s semaines,  
nos angles,  
oulu porter  
re aperçu,  
d'autres.  
me la plu-  
re difficile,  
e en mines  
adition fort  
l'Atahualpa,  
uête, y en-  
sors, qu'il  
e la rançon  
nt sa fin tra-  
campés dans  
, de la con-  
, qui parta-  
iosité, peut-  
de savoir ce  
la moyenne  
nduisirent au  
lu notre do-  
anchir deux  
ulaire, que  
ant des pieds  
nes endroits.

si qu'avec danger. Une partie du chemin était un  
sable mouvant, qui s'éboulait sous les pieds,  
& où l'on reculait souvent au-lieu d'avancer.  
Heureusement pour eux, il ne faisait ni pluie  
ni brouillard. Cependant nous les vîmes plu-  
sieurs fois abandonner la partie. Enfin à l'envi  
l'un de l'autre, aidés par nos Péruviens, ils  
sirent de nouveaux efforts & parvinrent à notre  
poste, après avoir mis plus de deux heures  
à l'escalader. Nous les reçûmes agréablement;  
nous leur fîmes part de toutes nos richesses.  
Ils nous trouverent mieux pourvus de neige  
que d'eau. On fit grand feu pour les faire boire  
à la glace. Ils passerent avec nous une partie  
de la journée, & reprirent au soir le chemin  
de Quito, où nous avons depuis conservé la  
réputation d'hommes fort extraordinaires.  
Tandis que nous observions à Pichincha,  
M. Godin & Don George Juan étaient à huit  
lieues de nous, sur une montagne moins haute,  
nommée *Pamba-marca*. Nous pouvions nous  
voir distinctement, avec de longues lunettes,  
& même avec celles de nos quarts de cercle;  
mais il fallait deux jours au moins à un exprès  
pour porter une lettre d'un poste à l'autre.  
M. Godin essaya vainement de faire, au *Pamba-*  
*marca*, l'expérience du son; il ne put entendre  
le bruit d'un canon de neuf livres de balles

Pérou,

Pérou.

» qu'il avait fait placer sur une petite montagne  
 » voisine de Quito dont il était éloigné de dix-  
 » neuf mille toises.

» La santé de M. Bouguer était altérée. Il avait  
 » besoin de repos. Nous descendîmes le six de  
 » Septembre à Quito, où M. Godin se rendit  
 » aussi. Nous y observâmes tous ensemble l'éclipse  
 » du 8 du même mois. Avant que de retourner  
 » à notre première tâche du Pichincha, j'allai  
 » faire une course à quelques lieues au Sud-Est  
 » de Quito, pour chercher un endroit propre à  
 » placer un signal, qui devait être aperçu de  
 » fort loin. Je réussis à le rendre visible, en le  
 » faisant blanchir de chaux. Le lieu se nomme  
 » *Changaili*, & ce signal est le seul, hors ceux  
 » qui ont terminé nos bases, qui ait été placé  
 » en rase campagne.

» Le 12 de Septembre, en revenant de recon-  
 » naître le terrain sur le volcan nommé *Sincho-*  
 » *lagoa*, je fus surpris, en pleine campagne,  
 » d'un violent orage, mêlé de tonnerre & d'é-  
 » clairs, accompagné d'une grêle, la plus grosse  
 » que j'aie vue de ma vie. On juge bien que  
 » je n'eus pas la commodité d'en mesurer le  
 » diamètre; je n'étais occupé qu'à trouver le  
 » moyen de garantir ma tête; un grand chapeau  
 » à l'Espagnole n'eut pas suffi, sans un mouchoir  
 » que je mis dessous pour amortir l'impression

» des c  
 » plusieu  
 » noix,  
 » des g  
 » & la  
 » du cho  
 » ner b  
 » à prés  
 » rection  
 » en céd  
 » No  
 » sur le  
 » notre  
 » moins  
 » liâmes  
 » rendit  
 » observ  
 » guer.  
 » signal  
 » dans  
 » plus b  
 » reçûm  
 » nouve  
 » étions  
 » qui j  
 » jet, a  
 » Le  
 » oblig

petite montagne  
 oigné de dix-  
 térée. Il avait  
 nes le fix de  
 din se rendit  
 mble l'éclipse  
 de retourner  
 incha, j'allai  
 s au Sud-Est  
 roit propre à  
 e aperçu de  
 visible, en le  
 u se nomme  
 il, hors ceux  
 ait été placé  
 ant de recon-  
 mé *Sinchou-*  
 e campagne,  
 erre & d'é-  
 u plus grosse  
 ge bien que  
 mesurer le  
 a trouver le  
 and chapeau  
 an mouchoir  
 l'impression

Pérou.

des coups que je recevais. Les grains dont  
 plusieurs approchaient de la grosseur d'une  
 noix, me causaient de la douleur à travers  
 des gants fort épais. j'avais le vent en face,  
 & la vitesse de ma mule augmentait la force  
 du choc. Je fus obligé, plusieurs fois, de tour-  
 ner bride. L'instinct de cet animal le portait  
 à présenter le dos au vent, & à suivre sa di-  
 rection, comme un vaisseau fuit vent arriere  
 en cédant à l'orage.

Nous remontâmes, quelques jours après;  
 sur le Pichincha, M. Bouguer & moi, non à  
 notre premier poste, mais à un autre beaucoup  
 moins élevé, d'où l'on voyait Quito, que nous  
 liâmes à nos triangles. Le mauvais temps y  
 rendit inutile notre troisième tentative, pour  
 observer l'Equinoxe par la méthode de M. Bou-  
 guer. Rebutés des incommodités de notre ancien  
 signal de Pichincha, nous en plaçâmes un autre  
 dans un endroit plus commode, 210 toises  
 plus bas que le premier. Ce fut là que nous  
 reçûmes, le 13 de Septembre, la première  
 nouvelle des ordres du Roi, par lesquels nous  
 étions dispensés de la mesure de l'Equateur,  
 qui jusqu'alors avait fait partie de notre pro-  
 jet, ainsi que celle du Méridien.

Le changement du signal de Pichincha nous  
 obligeait à reprendre de nouveaux angles. Les

---



---

 Pérou.

» difficultés que nous rencontrâmes à placer sur  
 » la montagne de Cora-catché, vers le Nord,  
 » un signal qui devint inutile, durèrent pres-  
 » que tout le mois d'Octobre. Il en naquit d'au-  
 » tres, que le cours du temps multiplia. On ne  
 » peut les concevoir, sans connaître la nature  
 » du Pays de Quito. Le terrain, peuplé & cul-  
 » tivé dans son étendue, est un vallon situé  
 » entre deux chaînes parallèles de haute monta-  
 » gnes, qui font partie de la Cordeliere. Leurs  
 » cimes se perdent dans les nues, & presque  
 » toutes sont couvertes de masses énormes d'une  
 » neige aussi ancienne que le monde. De plu-  
 » sieurs de ces sommets, en partie écroulés, on  
 » voit sortir encore des tourbillons de fumée  
 » & de flamme, du sein même de la neige.  
 » Tels sont les sommets tronqués de Cotopaxi,  
 » de Tonguraga, & du Sangai. La plupart  
 » des autres ont été des volcans autrefois, ou  
 » vraisemblablement le deviendront. L'histoire  
 » ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions,  
 » que depuis la découverte de l'Amérique; mais  
 » les pierres poncees, les matieres calcinées qui  
 » les parsement, & les traces visibles de la  
 » flamme, sont des témoignages authentiques de  
 » leur embrasement. Quant à leur prodigieuse  
 » élévation, ce n'est pas sans raison qu'un Auteur  
 » Espagnol avance que les montagnes d'Amérique

» sont,  
 » sont l  
 » maifon  
 » La  
 » situées  
 » bamb  
 » tité d  
 » à 16  
 » à-dire  
 » monta  
 » base à  
 » Le Ca  
 » l'Antif  
 » lieues  
 » à com  
 » borazo  
 » d'un ti  
 » montag  
 » partie  
 » neige  
 » laire. L  
 » met de  
 » n'ont  
 » absolu  
 » jamais  
 » jusqu'i  
 » Depui  
 » fond p

a placer sur  
 s le Nord,  
 erent pref-  
 naquit d'au-  
 plia. On ne  
 e la nature  
 plé & cul-  
 vallon situé  
 aute monta-  
 iere. Leurs  
 & presque  
 rmes d'une  
 e. De plu-  
 croulés, on  
 de fumée  
 e la neige.  
 Cotopaxi,  
 La plupart  
 tréfois, ou  
 L'histoire  
 éruptions,  
 ique; mais  
 cinées qui  
 les de la  
 nriques de  
 odigieuse  
 un Auteur  
 Amérique

sont, à l'égard de celles de l'Europe, ce que  
 sont les clochers de nos Villes, comparés aux  
 maisons ordinaires. Pérou.

La hauteur moyenne du vallon, où sont  
 situées les Villes de Quito, Cuença, Rio-  
 bamba, Latacunga, la Ville d'Ibarra, & quan-  
 tité de Bourgades & de Villages, est de 15,  
 à 16 cens toises au-dessus de la mer : c'est-  
 à-dire qu'elle excède celle des plus hautes  
 montagnes des Pyrénées ; & ce sol sert de  
 base à des montagnes une fois aussi élevées.  
 Le Cayamburo, situé sous l'Équateur même,  
 l'Antifona, qui n'en est éloigné que de cinq  
 lieues vers le Sud, ont plus de 3000 toises,  
 à compter du niveau de la mer, & le Chim-  
 borazo, haut de 3220 toises, surpasse de plus  
 d'un tiers le Pic de Ténériffe, la plus haute  
 montagne de l'ancien hémisphère. La seule  
 partie du Chimborazo, toujours couverte de  
 neige, a 800 toises de hauteur perpendicu-  
 laire. Le Pichincha & le Coraçon, sur le som-  
 met desquels nous avons porté des Baromètres ;  
 n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur  
 absolue, & c'est la plus grande où l'on ait  
 jamais monté. La neige permanente a rendu  
 jusqu'ici les plus hauts sommets inaccessibles.  
 Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne  
 fond plus, même dans la Zone-Torride, on ne

Pérou.

voit gueres , en descendant jusqu'à 100 ou 150  
 toises , que des rochers nus , ou des sables  
 arides. Plus bas , on commence à voir quelques  
 mousses , qui tapissent les rochers , diverses  
 espèces de bruyeres , qui , bien que vertes &  
 mouillées , font un feu clair , & nous ont été  
 souvent d'un grand secours ; des mottes arron-  
 dies de terre spongieuse , où sont plaquées de  
 petites plantes radiées & étoilées , dont les  
 pétales sont semblables aux feuilles de l'if , &  
 quelques autres plantes. Dans tout cet espace ,  
 la neige n'est que passagere ; mais elle s'y  
 conserve quelquefois des semaines & des mois  
 entiers. Plus bas encore , & dans une autre  
 Zone d'environ 300 toises de hauteur , le terrain  
 est communément couvert d'une sorte de *gramen*  
 délié , qui s'éleve jusqu'à un pied & demi ou  
 deux pieds , & qui se nomme *uchuc* en langue  
 Péruvienne. Cette espèce de foin ou de paille ,  
 comme on la nomme dans le Pays , est le ca-  
 ractere propre qui distingue les montagnes que  
 les Espagnols nomment *Paramos*. Enfin descen-  
 dant encore plus bas , jusqu'à la hauteur d'en-  
 viron deux mille toises au-dessus du niveau de  
 la mer , j'ai vu neiger quelquefois , & d'autre-  
 fois pleuvoir. On sent bien que la diverse  
 nature du sol , sa différente exposition , les  
 vents , la saison , & plusieurs circonstances phy-

siques ,  
 les limi-  
 étages.

« Si l'on  
 qu'on vi-  
 & plus  
 bois , da-  
 deux cô-  
 tagnes ,  
 fait la p-  
 de Quit-  
 Cordeli-  
 qui s'éte-  
 Sud , à  
 l'Est , de  
 sept à  
 viere de  
 Brésil.

« La ha-  
 températ-  
 thermom-  
 degrés a-  
 à Paris ,  
 & ne va-  
 cendant ,  
 montrer  
 cessivem-  
 climats ,

« siques, doivent faire varier plus ou moins  
 « les limites qu'on vient d'assigner à ces différens  
 « étages.

—————  
 Pérou. 』

« Si l'on continue de descendre, après le terme  
 « qu'on vient d'indiquer, il se trouve des arbuustes :  
 « & plus bas, on ne rencontre plus que des  
 « bois, dans les terrains non défrichés, tels que les  
 « deux côtés extérieurs de la double chaîne de mon-  
 « tagnes, entre lesquelles serpente le vallon qui  
 « fait la partie habitée & cultivée de la Province  
 « de Quito. Au-dehors, de part & d'autre de la  
 « Cordeliere, tout est couvert de vastes forêts,  
 « qui s'étendent vers l'Ouest jusqu'à la mer du  
 « Sud, à quarante lieues de distance, & vers  
 « l'Est, dans tout l'intérieur d'un continent de  
 « sept à huit cens lieues, le long de la ri-  
 « viere des Amazones, jusqu'à la Guyane & au  
 « Brésil.

« La hauteur du sol de Quito, est celle où la  
 « température de l'air est la plus agréable. Le  
 « thermomètre y marque communément 14 à 15  
 « degrés au-dessus du terme de la glace, connu  
 « à Paris, dans les beaux jours du Printemps,  
 « & ne varie que fort peu. En montant ou des-  
 « cendant, on est sûr de faire descendre ou  
 « monter le thermomètre, & de remonter suc-  
 « cessivement la température de tous les divers  
 « climats, depuis cinq degrés au-dessous de la

Pérou.

» congelation, ou plus, jusqu'à vingt-huit ou  
 » vingt-neuf au-dessus. Quant au baromètre, sa  
 » hauteur moyenne à Quito, est de vingt pouces  
 » une ligne, & ses plus grandes variations ne  
 » vont point à une ligne & demie : elles sont  
 » ordinairement d'une ligne  $\frac{1}{4}$  par jour, & se  
 » font assez régulièrement à des heures réglées.

» Les deux chaînes de montagnes, qui bordent  
 » le vallon de Quito, s'étendent à-peu-près du  
 » Nord au Sud : cette situation était favorable  
 » pour la mesure de la Méridienne : elle offrait  
 » alternativement, sur l'une & l'autre chaîne, des  
 » points d'appui, pour terminer les triangles. La  
 » plus grande difficulté consistait à choisir les lieux  
 » commodes, pour y placer des signaux. Les  
 » pointes les plus élevées, étaient ensevelies, les  
 » unes sous la neige, les autres souvent plongées  
 » dans des nuages qui en dérobaient la vue. Plus  
 » bas, les signaux, vus de loin, se proje-  
 » taient sur le terrain, & devenaient très-diffi-  
 » ciles à reconnaître de loin. D'ailleurs, non-  
 » seulement il n'y avait point de chemin tracé ;  
 » qui conduisît d'un signal à l'autre, mais il fal-  
 » lait souvent traverser, par de longs détours,  
 » des ravines formées par les torrens de pluie &  
 » de neige fondue, creusées quelquefois de  
 » soixante ou quatre-vingt toises de profondeur.  
 » On conçoit les difficultés & la lenteur de la

» marche  
 » tion à  
 » ou troi  
 » nécessa  
 » accès d  
 » mois de  
 » prenaie  
 » de la  
 » sieurs  
 » être re  
 » pagnol  
 » enfin u  
 » suffisai  
 » des mu  
 » retenir  
 » Un  
 » chûte  
 » termin  
 » chers,  
 » les art  
 » marqu  
 » finité c  
 » dans u  
 » aucun  
 » en qu  
 » formen  
 » mides  
 » espèce

gt-huit ou  
 omètre, fa  
 ingt pouces  
 variations ne  
 elles font  
 our, & se  
 réglées.  
 ui bordent  
 eu-près du  
 favorable  
 elle offrait  
 chaîne, des  
 triangles. La  
 sifir les lieux  
 gnaux. Les  
 évelies, les  
 nt plongées  
 a vue. Plus  
 se proje-  
 t très-diffi-  
 eurs, non-  
 min tracé;  
 mais il fal-  
 s détours,  
 de pluie &  
 quefois de  
 profondeur.  
 teur de la

marche, quand il fallait transporter d'une sta-  
 tion à l'autre, des quarts de cercle de deux  
 ou trois pieds de rayon, avec tout ce qui était  
 nécessaire pour s'établir dans des lieux d'un  
 accès difficile, & quelquefois y séjourner des  
 mois entiers. Souvent les guides Américains  
 prenaient la fuite en chemin, ou sur le sommet  
 de la montagne où l'on était campé, & plu-  
 sieurs jours se passaient, avant qu'ils pussent  
 être remplacés. L'autorité des Gouverneurs Es-  
 pagnols, celle des Curés & des Caciques,  
 enfin un salaire double, triple, quadruple, ne  
 suffisaient pas pour faire trouver des guides;  
 des muletiers & des porte-faix, ni même pour  
 retenir ceux qui s'étaient offerts volontairement.

Un des obstacles les plus rebutans, était la  
 chute fréquente & l'enlèvement des signaux qui  
 terminaient les triangles. En France, les clo-  
 chers, les moulins, les tours, les châteaux;  
 les arbres isolés, & placés dans un lieu re-  
 marquable, offrent aux Observateurs une in-  
 finité de points, dont ils ont le choix; mais,  
 dans un pays si différent de l'Europe, & sans  
 aucun point précis, on était obligé de créer,  
 en quelque sorte, des objets distincts, pour  
 former les triangles. D'abord on posa des pyra-  
 mides, de trois ou quatre longues tiges d'une  
 espèce d'aloës, dont le bois était fort léger;

Pérou.

» & cependant d'une assez grande résistance: On  
 » faisait garnir de paille ou de natte la partie  
 » supérieure de ces pyramides, quelquefois d'une  
 » toile de coton fort claire, qui se fabrique dans  
 » le pays, & d'autres fois d'une couche de chaux.  
 » Au-dessous de cette espèce de pavillon, on  
 » laissait assez d'espace pour placer & manier un  
 » quart de cercle; mais, après plusieurs jours, &  
 » quelquefois plusieurs semaines de pluie & de  
 » brouillard, lorsque l'horizon s'éclaircissait, & que  
 » les sommets des montagnes se montrant à dé-  
 » couvert, semblaient inciter à prendre les angles;  
 » souvent à l'instant même où l'on était prêt de  
 » recueillir le fruit d'une longue attente, on  
 » avait le déplaisir de voir disparaître les signaux,  
 » tantôt enlevés par les ouragans, & tantôt volés.  
 » Des pâtres Américains s'emparaient des perches,  
 » des cordes, des piquets, dont le transport  
 » avait coûté beaucoup de temps & de peine. Il  
 » se passait quelquefois huit & quinze jours, avant  
 » que le dommage pût être réparé. Ensuite il fal-  
 » lait attendre des semaines entières dans la neige  
 » & dans les frimats, un autre moment favorable  
 » pour les opérations. Le seul signal de Pamba-  
 » marca fut réparé jusqu'à sept fois.

» Vers le commencement de cette année;  
 » M. Godin imagina le premier un expédient  
 » simple & commode, pour rendre tout-à-la-fois

» les  
 » dist  
 » dre  
 » d'au  
 » Cha  
 » & l  
 » les  
 » nier  
 » céda  
 » tiven  
 » aux  
 » des  
 » les g  
 » temp  
 » recon  
 » vant  
 » ne po  
 » tagne  
 » que  
 » jours  
 » saison  
 » bre ju  
 » née,  
 » de ple  
 » Lorsq  
 » furent  
 » rompi  
 » On a

« les signaux faciles à construire , & très-aisés à  
 « distinguer dans l'éloignement , ce fut de pren-  
 « dre pour signaux , les tentes même , ou  
 « d'autres semblables à celles où l'on campait.  
 « Chaque Académicien avait une grande tente ,  
 « & les Mathématiciens Espagnols avaient aussi  
 « les leurs : on avait d'ailleurs trois canon-  
 « nieres. MM. Virguin & des Odonnais pré-  
 « cédaient , & faisaient placer celles-ci alterna-  
 « tivement , sur les deux chaînes de la Cordeliere ;  
 « aux points désignés , conformément au projet  
 « des triangles. Ils laissaient un Américain pour  
 « les garder. On était dans la saison des pluies. Ce  
 « temps avait été employé l'année précédente , à  
 « reconnaître le terrain de la Méridienne , & sui-  
 « vant le conseil des gens mêmes du pays , on  
 « ne pouvait penser alors à monter sur les mon-  
 « tagnes ; mais on avait appris , par l'expérience ;  
 « que , dans la Province de Quito , les beaux  
 « jours étaient seulement plus rares pendant la  
 « saison qu'on y nomme l'hiver , depuis Novem-  
 « bre jusqu'en Mai , & que , dans le reste de l'année ,  
 « qui porte le nom d'été , il ne laissait pas  
 « de pleuvoir quelquefois plusieurs jours de suite.  
 « Lorsqu'on s'en fut aperçu , toutes les saisons  
 « furent égales , & la diversité des temps n'inter-  
 « rompit plus le cours des opérations. »

On avait été retenu tout le mois de Janvier

Pérou.

& la moitié de Février, aux premiers signaux des environs de la base, & à ceux de Pamba-Marca, de Tanlagoa & du Changaili. Le Copaxi & le Coraçon devinrent ensuite le champ des opérations. Mêmes embarras & mêmes souffrances. Le 9 d'Août, MM. Bouguer & de la Condamine, toujours accompagnés de Don Antoine d'Ulloa, acheverent de prendre leurs angles au Coraçon, après avoir passé 28 jours sur cette montagne. Dans le reste du mois, ils finirent ceux du Papaourcou, du Pouca-Ouaïcou & du Milin. Le 16, les deux Académiciens Français étant partis seuls de la ferme d'Iltiou, après avoir fait prendre le devant à tout leur bagage, jugerent que le porteur de la tente, sous laquelle ils devaient camper, ne pouvait arriver, avant la nuit, au signal. Ils chercherent vainement une grotte. La nuit les surprit en plein champ, au pied de la montagne, & dans une lande très-froide, où la nécessité les contraignit d'attendre le jour. Leurs selles leur servirent de chevet, le manteau de M. Bouguer, de matelas & de couverture. Une cappe de taffetas usé, dont M. de la Condamine s'était heureusement pourvu, devint un pavillon, soutenu sur leurs couteaux de chasse, & leur fournit un abri contre le verglas, qui tomba toute la nuit. Au jour, ils se trouverent enveloppés d'un brouillard si épais, qu'ils se perdirent

le perdire  
ne put n  
heures &  
pour voi  
Contour -  
redouter  
neige, in  
avaient p  
Elles se d  
& se pré  
entre lei  
étaient so  
échos red  
croître da  
ils passer  
logé dans  
avait, per  
volcan de  
paraissait e  
volcan ; il  
de bitume  
milieu de  
sommets, et  
ses flots da  
tir le poiss  
volcan se f  
éloigné de  
ligne.

Tome X

se perdirent en cherchant leurs mules. M. Bouguer ne put même rejoindre la sienna. A peine, à dix heures & demie, le temps était-il assez éclairé, pour voir à se conduire. Dans la station du Contour - Palti, sur le Chimborazo, ils eurent à redouter les éboulemens des grosses masses de neige, incorporées & durcies avec le sable, qu'ils avaient prises d'abord pour des banes de rochers. Elles se détachaient du sommet de la montagne, & se précipitaient dans ces profondes crevasses, entre lesquelles leur tente était placée. Ils étaient souvent réveillés par ce bruit, que les échos redoublaient, & qui semblait encore s'accroître dans le silence de la nuit. Au Choujai, où ils passerent quarante jours, M. de la Condamine, logé dans la tente même qui servait de signal, avait, pendant la nuit, le terrible spectacle du volcan de Sangai. Tout un côté de la montagne paraissait en feu, comme la bouche même du volcan; il en découlait un torrent de soufre & de bitume enflammé, qui s'est creusé un lit au milieu de la neige, dont le foyer ardent du sommet, est sans cesse couronné. Le torrent porte ses flots dans la rivière d'Upano, où il fait mourir le poisson à une grande distance. Le bruit du volcan se fait entendre à Guayaquil, qui en est éloigné de plus de quarante lieues, en droite ligne.

Pérou.

Sur une des pointes de l'Assuay, qu'on nomme Sinaçahouan, & qui n'est inférieure au Pichincha, que de 90 toises, le temps se trouva clair & serein le 27 Avril, à l'arrivée de M. de la Condamine. Il y découvrait un très-bel horizon, précisément entre deux chaînes de la Cordeliere qui fuyaient à perte de vue au Nord & au Sud. Le Coto-paxi s'y faisait distinguer à 50 lieues de distance. Les montagnes intermédiaires, & sur-tout les vallons voisins, s'offraient à vol d'oiseau comme sur une Carte topographique. Insensiblement la plaine se couvrit d'une vapeur légère. On n'aperçut plus les objets qu'à travers un voile transparent, qui ne laissait paraître distinctement que les plus hauts sommets des montagnes. Bientôt M. de la Condamine, seul alors, fut enveloppé de nuages, & ses instrumens lui devinrent inutilés. Il passa tout le jour & la nuit suivante sous une tente sans murs. Le 28, M. Bouguer l'ayant rejoint avec Don d'Ulloa, la tente fut placée quelques toises plus bas, pour la mettre un peu à l'abri d'un vent très-froid, qui souffle toujours sur ce Paramo. Précaution inutile : la nuit du 29 au 30, vers les deux heures du matin, il s'éleva un orage, mêlé de neige, de grêle & de tonnerre. Les trois Associés furent réveillés par un bruit affreux. La plupart des piquets étaient arrachés. Les quartiers de roches, qui avaient servi à les assurer,

voulaient  
la tente  
que les  
furieux  
& ména  
couvrir  
cipitation  
d'Améric  
assez éloi  
réussirent  
était la ch  
pénétraier  
firent dre  
mais les  
quilles. T  
la peine d  
de table  
fort. Les  
la neige,  
ment, p  
autres. Le  
aller, sui  
leur pâtu  
fond des  
dans un t  
précipité.  
observaien  
tagne, n

on nomme  
Pichincha,  
clair & se-  
Condamine,  
précisément  
qui fuyaient  
. Le Coro-  
de distance.  
ur-tout les  
seau comme  
siblement la  
e. On n'ap-  
voile trans-  
êtement que  
gnes. Bientôt  
ut enveloppé  
vinrent inu-  
ante sous une  
er l'ayant re-  
accée quelques  
u à l'abri d'un  
ur ce Paramo.  
au 30, vers  
ra un orage,  
re. Les trois  
it affreux. La  
s. Les quat-  
à les assurer,

voulaient les uns sur les autres. Les murailles de la tente, déchirées & roides de verglas, ainsi que les attaches rompues & agitées d'un vent furieux; battaient contre les mâts & la traverse, & menaçaient les trois Mathématiciens de les couvrir de leurs débris. Ils se leverent avec précipitation. Nul secours de la part de leur cortège d'Américains, qui était demeuré dans une grotte assez éloignée. Enfin, à la lueur des éclairs, ils réussirent à prévenir le mal le plus pressant, qui était la chute de la tente, où le vent & la neige pénétraient de toutes parts. Le lendemain, ils firent dresser une autre, plus bas & plus à l'abri; mais les nuits suivantes n'en furent pas plus tranquilles. Trois tentes montées successivement, avec la peine qu'on peut s'imaginer, sur un terrain de sable & de roche, eurent toutes le même sort. Les Américains, las de racler & de secouer la neige, dont elles se couvraient continuellement, prirent tous la fuite, les uns après les autres. Les chevaux & les mules, qu'on laissait aller, suivant l'usage du Pays, pour chercher leur pâture, se retirèrent par instinct dans le fond des ravines. Un cheval fut trouvé noyé dans un torrent, où le vent l'avait sans doute précipité. M. Godin & Don George Juan, qui observaient, d'un autre côté, sur la même montagne, ne souffrirent gueres moins, quoique

---

Pérou.

Pérou.

campés dans un lieu plus bas. Cependant on acheva le 7 de Mai, de prendre tous les angles, dans cette pénible station, & l'on se rendit le même jour à Cagnar, gros Bourg peuplé d'Espagnols, à cinq lieues au Sud de l'Assuay. En voyant de loin les nuages, les tonnerres & les éclairs qui avaient duré plusieurs jours, & la neige qui était tombée sans relâche sur la cime de la montagne, les habitans du canton avaient jugé que tous les Mathématiciens y avaient péri. Ce n'était pas la première fois qu'on en avait fait courir le bruit, & dans cette occasion, on fit pour eux des prières publiques à Cagnar.

Mais souvenons-nous que l'objet de cet article n'est pas de les suivre dans toutes leurs stations, & qu'il suffit d'avoir représenté une partie des obstacles qu'ils eurent presque sans cesse à combattre. On a déjà dit que depuis le commencement d'Août 1737, jusqu'à la fin de Juillet 1739, la compagnie de MM. Bouguer & de la Condamine habita sur trente-cinq différentes montagnes, & celle de M. Godin sur trente-deux.

Dès l'année 1735, avant le départ des Académiciens, M. de la Condamine avait proposé de fixer les deux termes de la base fondamentale des opérations qu'ils allaient faire au Pérou, par deux monumens durables, tels que deux colom-

nes, obé  
expliqué  
prouvé  
Belles-L  
but de  
nation E  
du Souv  
tion duq  
Nous la  
gravée (a)

(a)

PHIL.

Pro

Emin.

Sup

Celf. J

Rcgi-Pr.

Lud.

LUD. XV.

Ad. me

nes, obélisques, ou pyramides, dont l'usage serait expliqué par une inscription. Le projet fut approuvé de l'Académie des Sciences. Celle des Belles-Lettres rédigea l'inscription. On eut pour but de n'y rien insérer qui pût déplaire à la nation Espagnole, ou blesser les droits légitimes du Souverain, dans les Etats & sous la protection duquel on avait choisi le champ du travail. Nous la donnons ici telle qu'elle fut d'abord gravée (a), c'est-à-dire avec quelques changemens

Pérou.

(a)

Auspiciis

PHILIPPI V, Hispaniar. & Indiar. Regis Catholici,  
Promovente regia Scientiar. Academia Paris.  
Faventibus.

Emin. Herc. de Fleury, Sacræ Rom. Eccl. Cardinali,  
Supremo (Europa plaudente) Galliar. Administro,  
Cels. Joann. Fred. Phéliepeaux, Com. de Maurepas,  
Regi-Pr. à rebus maritimis, &c. Omnigenæ eruditionis  
Mæcenate ;

Lud. Godin, Pet. Bouguer. Car. Maria de la  
Condamine.

Ejusdem Academiæ socii,

LUD. XV, Regis Christianissimi, jussu & munificentiâ  
In Peruviam missi,

Ad metiendos in Æquinoctiali plaga terrestres gradus.

V iii

Pérou.

relatifs à des circonstances qu'on n'avait pu prévoir. Les Académiciens partirent; ils exécutèrent glorieusement leur entreprise, & M. de la Condamine prit, avec le consentement de ses Associés, la commission d'élever le monument, dans la plaine d'Yaruqui, où l'on a vu que la base avait été mesurée.

Son premier soin, lorsqu'il vit cette mesure achevée, fut de constater inviolablement les deux termes. Dans cette vue, il fit transporter à cha-

---

Quò vera telluris figura certius innotesceret :  
(*Affissentibus, ex mandato Maj. Cath. Georgio Juan, & Antonio de Ulloa navis bellicæ Vice - Præfedis.*)

Solo ad perticam libellamque explorato ,

In hâc Yaruqueensî planitie ,

Distantiam horizontalem intra hujus & alterius ob-  
lisci axes

6272 hexapedarum Paris. pedum 4; poll. 7.

Ex quâ elicietur basis 1. Trianguli latus, opetis fune  
damen ,

In linea quæ { A borea Occidentem } Versus grad. 19', 27"  
excurrit { Ab austro Orientem }

Statuere.

Ann. Christi. M. DCC. XXXVI. M. Novembri

Meta { Australis,  
Borealis,

que extré  
ser le sol,  
les deux j  
surée, occ  
On n'eut  
sur la ma  
mieux à u  
à constater  
la base. C  
était la p  
les pyram  
il conver  
aux régio  
cette raiso  
mides, sa  
rendait c  
L'inscripti  
présenté  
moins aisé  
de l'air :  
assez haut  
matiere,  
n'aurait p  
carriere  
était au d  
tance, on  
de tirer,  
dures, &

que extrémité une meule de moulin. Il fit creuser le sol, & enterrer les meules; de sorte que les deux jalons, qui terminaient la distance mesurée, occupaient les centres vides de ces pierres. On n'eut pas besoin, dit-il, de méditer beaucoup sur la matière & la forme qui convenaient le mieux à un monument simple & durable, propre à constater, sans équivoque, les deux termes de la base. Quant à la forme, la plus avantageuse était la pyramide; & la plus simple de toutes les pyramides, était un tétraèdre. Mais, comme il convenait d'orienter l'édifice par rapport aux régions du monde, il se détermina, par cette raison, à donner quatre faces aux pyramides, sans compter celle de leur base. Ce qui rendait d'ailleurs la construction plus facile. L'inscription, posée sur une face inclinée, eut présenté un aspect désagréable; elle eut été moins aisée à lire, & trop exposée aux injures de l'air: il fallait donc un socle ou pied d'estal, assez haut pour porter l'inscription. Quant à la matière, il n'y avait point à choisir; la terre n'aurait point eu assez de solidité. Comme la carrière des pierres de taille la plus voisine était au de-là de Quiro à 6 ou 7 lieues de distance, on n'eut pas d'autres parti à prendre que de tirer, des ravines les plus proches, des pierres dures, & des quartiers de roche pour le massif

**Pérou.**

intérieur de l'ouvrage, sauf à le revêtir extérieurement de briques. Enfin le temps, le lieu, les circonstances, demandaient que les pyramides fussent, à-peu-près telles qu'elles sont ici représentées.

M. de la Condamine fit marché pour les pierres. Elles ne pouvaient être transportées qu'à dos de mulet, seule voiture que le pays permette; & cette seule opération demandait plusieurs mois de travail. Il donna les ordres nécessaires pour faire mouler & cuire les briques sur le lieu même. Quoique les bâtimens ordinaires, dans l'Amérique Espagnole, ne soient composés que de grosses masses de terre pêtée, & séchée au Soleil, on ne laisse pas d'y faire aussi des briques à la manière de l'Europe: le seul changement fut d'en faire le moule d'une plus grande proportion, afin que, ne pouvant servir à toute autre fabrique, on ne fût pas tenté de dégrader ce monument pour les prendre. La chaux fut apportée de Cayambé, à dix lieues de Quito, vers l'Orient, comme la meilleure du pays.

L'aveu du Souverain, ou de ceux qui le représentent, étant nécessaire pour ériger un monument public dans une terre étrangère, M. de la Condamine jugea qu'il était temps de régler, avec ses Associés, les termes de l'inscription,

D  
pour la cor  
Quito, qui  
jesté Catho  
veraines d'  
avec M. Bou  
la permissio

Les fond  
M. de la C  
de l'édifice  
tales, de  
& sablonne  
de celle de  
adroits &  
d'eau, pou  
le mortier  
d'en faire  
douce, jus  
regardaient  
la pyramide  
coup, lorsq  
aux inscrip  
cens pieds  
transporter  
qu'il avait  
comptait,  
crués d'eau  
les lits de  
pour trou

pour la communiquer à l'Audience Royale de Quito, qui rend ses Arrêts au nom de Sa Majesté Catholique, comme toutes les Cours Souveraines d'Espagne. Il la mit au net, de concert avec M. Bouguer, & obtint de l'Audience Royale la permission de la placer.

---

Pérou.

Les fondemens des pyramides étaient posés : M. de la Condamine pressa vivement le reste de l'édifice. Il eut à vaincre de nouveaux obstacles, de la part du terrain, qui étant inégal & sablonneux, le força de recourir aux pilotis; de celle des ouvriers Péruviens, également maladroits & paresseux ; & sur-tout le manque d'eau, pour éteindre la chaux & détremper le mortier, qui le mit dans la nécessité d'en faire amener par un lit creusé en pente douce, jusqu'au siège du travail. Ces embarras regardaient la construction, & sur-tout celle de la pyramide boréale, mais ils augmentèrent beaucoup, lorsqu'il fallut trouver des pierres propres aux inscriptions, les tailler, les tirer de quatre cens pieds de profondeur, les graver, & les transporter au lieu de leur destination. Celles qu'il avait déjà reconnues, & sur lesquelles on comptait, avaient été enlevées ou brisées par les crues d'eau. Il parcourut dans un grand espace, les lits de tous les torrens & de tous les ravins, pour trouver de quoi former deux tables, de la

Pérou.

grandeur qui convenait à ses vues. Lorsqu'elles furent trouvées, il fit faire, à Quito, les instrumens nécessaires; & quoique muni des ordres du Président, du Corréjidor, & des Alcades, il eut beaucoup de peine à rassembler les tailleurs de pierre. A mesure qu'ils désertaient avec ses outils, il en renvoyait d'autres à leur place. Un travail, pour lequel ils étaient payés à la journée, ne laissait pas de leur paraître insupportable par sa lenteur. Aussi les pics les mieux acérés s'émoûsaient-ils, ou se brisaient au premier coup. Il fallait continuellement les rapporter à Quito, pour les réparer. M. de la Condamine avait un homme gagé, dont ces voyages étaient l'unique fonction.

Les pierres ayant été dégrossies, il fut question de les polir. On n'imagina point d'autre moyen, que de frotter, l'une sur l'autre, les faces destinées à recevoir l'inscription. Elle venait d'être arrêtée, entre les trois Académiciens. Il restait à faire graver les lettres; opération qui avait déjà paru fort difficile à Quito, pour une autre Inscription, qui contenait le résultat de toutes les observations & la longueur du pendule. Les deux pierres avaient été taillées, sculptées, polies, dans le fond même de la ravine où elles avaient été trouvées; l'Inscription y fut gravée aussi, à la réserve de ce qui regardait les deux

Officier  
 suite le  
 fixé da  
 toises  
 cuir,  
 abonda  
 ment  
 des pie  
 fut bri  
 six mo  
 ment M  
 & le d  
 Enfi  
 la Con  
 taient  
 faire c  
 lait jo  
 copie t  
 à l'Au  
 Inscrip  
 deux  
 Paris.  
 pas d'e  
 de pl  
 & l'h  
 procé  
 par le  
 conr

Lorsqu'elles  
 o, les instru-  
 les ordres du  
 Alcades, il  
 les tailleurs  
 ent avec ses  
 ur place. Un  
 la journée,  
 portable par  
 érés s'émouf-  
 tier coup. Il  
 e à Quito,  
 ne avait un  
 ent l'unique

il fut ques-  
 bint d'autre  
 l'autre, les  
 Elle venait  
 emiciens. Il  
 ération qui  
 o, pour une  
 résultat de  
 du pendule.  
 sculptées,  
 ne où elles  
 fut gravée  
 : les deux

Officiers Espagnols, qui fut laissé en blanc. En-  
 suite les pierres furent enlevées avec un engin,  
 fixé dans la plaine, au bord d'une cavée de 60  
 toises de profondeur. Mais les cables étant de  
 cuir, comme les cordes du Pays, une pluie  
 abondante, qui retarda le travail, alongea telle-  
 ment les torons, qu'ils se rompirent; & l'une  
 des pierres, retombant au fond de la ravine, y  
 fut brisée en mille pièces. Ainsi les peines de  
 six mois furent perdues en un instant. Heureuse-  
 ment M. de Morainville trouva une autre pierre,  
 & le dommage fut réparé.

Pérou.

Enfin les pyramides étaient achevées, & M. de  
 la Condamine attendait que les pierres qui por-  
 taient l'Inscription, fussent en place, pour en  
 faire dresser un Procès-verbal, auquel il vou-  
 lait joindre le dessein des pyramides, avec une  
 copie figurée de l'Inscription, & présenter le tout  
 à l'Audience Royale, lorsque l'énoncé de cette  
 Inscription excita un assez long procès entre les  
 deux Officiers Espagnols & les Académiciens de  
 Paris. Les premiers se plaignaient qu'on ne fit  
 pas d'eux une mention convenable, & prétendaient  
 de plus que cette Inscription blessait les droits  
 & l'honneur de la Couronne d'Espagne. Le  
 procès dura deux ans. M. de la Condamine finit  
 par le gagner pleinement à l'Audience. Mais  
 comme il était difficile que des Français eussent

---

 Pérou.

plus de crédit en Espagne que des Espagnols, on apprit bientôt qu'on avait expédié de Madrid des ordres pour la démolition des pyramides. Il est vrai que ces ordres furent révoqués peu de temps après. Mais, avant que la révocation fût arrivée, ils étaient exécutés, & une vaine jalousie nationale détruisit ce beau monument d'une si belle entreprise ; ces pyramides, ouvrage de tant de soins, & qu'il serait difficile de rétablir avec la même justesse dans les dimensions & dans les rapports.

Des mesures prises dans la Zone Torride & dans la Laponie Suédoise, il est résulté que la différence entre le degré du Pérou & celui de la Laponie, est de 800 toises. Or il n'est ni vraisemblable, ni même possible, qu'une différence si considérable puisse être attribuée à une erreur d'observation. Ainsi, ce qu'on cherchait paraît démontré, en partant de ce principe, qui n'est pas contesté, que si les degrés vont en s'allongeant vers les poles, la terre est un sphéroïde aplati.

---

 Retour de  
 La Conda-  
 mine par  
 la riviere  
 des Ama-  
 zones.

Pour terminer cet Article, nous allons maintenant suivre notre Philosophe Voyageur sur la riviere des Amazones, par laquelle il prit sa route pour retourner en Europe. Ce fleuve, le plus grand de tous les fleuves du monde, puisqu'on lui donne 50 lieues de largeur à son embouchure, avait été reconnu, dès l'an 1500,

par Vince  
 Pizarre au  
 de ses Off  
 de cherch  
 donner,  
 mazon  
 plusieurs  
 lana : il  
 avons dor  
 mazon  
 la descrip  
 baigné en  
 habitans d  
 Maragnon  
 second V  
 rentrer d  
 qui s'y j  
 que la q  
 le. (fréque  
 le resserr  
 ficile & c  
 Espagnols  
 les posses  
 bouchure  
 remonter  
 & dans un  
 Portugais  
 vigable à

par Vincent Pinson ; & dans le second Voyage de Pizarre au Pérou, quarante ans après, Orellana, un de ses Officiers, qui montrait un Brigantin, chargé de chercher des vivres sur la Côte, osa s'abandonner, l'espace de 500 lieues, au cours de l'Amazone & lui donna même son nom, puisque plusieurs Auteurs l'ont appelée depuis l'Orellana : il en sortit par le Cap de Nord. Nous avons donné une idée générale du cours de l'Amazone au second Chapitre de ce Livre, dans la description de l'Audience de Quito ; Pays baigné en grande partie par ce fleuve, que les habitans de l'Amérique Méridionale appellent *le Maragnon*. Depuis Orellana, qui périt dans un second Voyage, on fit plusieurs tentatives pour rentrer dans l'Amazone, par une des rivières qui s'y jettent, & en connaître la navigation, que la quantité d'Isles, la rapidité des courans, les fréquens détours du fleuve, & les rochers qui le resserrent en plusieurs endroits, rendent difficile & dangereuse. Les Portugais, rivaux des Espagnols dans les entreprises de ce genre, & dont les possessions dans le Brésil sont voisines de l'embouchure de l'Amazone dans la mer du Nord, la remonterent, en 1637, sous la conduite de Texeyra & dans une flotille de canots, depuis Para, Forteresse Portugaise, jusqu'au lieu où elle commence à être navigable à peu de distance de Quito. La Relation de

---

 Pérou.

Pérou.

ce Voyage nous a été transmise par le P. d'Acugna, Jésuite Espagnol, qui accompagna les Portugais, lorsqu'ils retournerent par la même route qu'ils avaient suivie, c'est-à-dire, en descendant l'Amazone qu'ils avaient remontée. Cette Relation fut traduite, dans le siècle dernier, par le Romancier Gomberville, Auteur de Polexandre; car alors nos Littérateurs Français cultivaient la langue Espagnole, comme on étudie aujourd'hui l'Italien & l'Anglais. Nous croyons devoir rapporter quelques endroits de cette Relation qui paraîtront un peu romanesques mais dont le fonds n'est pas moins vrai. « L'Amazone (dit-il) traverse plus de Royaumes que le Gange, l'Euphrate & le Nil. Elle nourrit infiniment plus de peuples, & porte ses eaux douces bien plus loin dans la mer; elle reçoit beaucoup plus de rivieres. Si les bords du Gange sont couverts d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont chargés d'un sable d'or pur, & ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les mines d'or & d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein. Enfin les Pays qu'elle traverse sont un paradis terrestre; & si leurs habitans aidaient un peu la Nature, tous les bords d'un si grand fleuve seraient de vastes jardins remplis sans cesse de fleurs & de fruits. Les débordemens de ses eaux fertilisent

pour p  
 » humect  
 » ration.  
 » se trou  
 » digicuse  
 » vieres,  
 » taghes,  
 » seaux,  
 » champs  
 » de la te  
 » plus ric

Le P.  
 de cent-  
 bords de  
 lieues en  
 de 4000  
 perdent d  
 idolâtres  
 c'est-à-di  
 Topinamb  
 particulier  
 défendre  
 des Europ  
 Vingt  
 Cayary,  
 amazone,  
 large, qu  
 circuit. C

d'Acugna; Portugais, toute qu'ils pendant l'Ante Relation par le Roi Polexandre; cultivaien die aujourd'vons devoit Relation qui ont le fonds dit-il) tra ge, l'Eufraie nt plus de s bien plus oup plus de nt couverts ont chargés creufant les par degrés rre qu'elles n les Pays restre; &; la Nature, seraient de fleurs & de x fertilisent

pour plus d'une année. toutes les terres qu'elle humecte. Elles n'ont pas besoin d'autre amélioration. D'ailleurs toutes les richesses de la Nature se trouvent dans les régions voisines; une prodigieuse abondance de poissons dans les rivières, mille animaux différens sur les montagnes, un nombre infini de toute sorte d'oiseaux, les arbres toujours chargés de fruits, les champs couverts de moissons, & les entrailles de la terre pleines de pierres précieuses & des plus riches métaux.

Le P. d'Acugna nous donne le nom de plus de cent-cinquante Nations qui habitent sur les bords de l'Amazone, dans une étendue de 1800 lieues en longueur & dans une circonférence de 4000, en y comprenant les rivières qui se perdent dans ce fleuve. Tous ces Peuples là sont idolâtres & ont à-peu-près les mêmes mœurs; c'est-à-dire, celles des Sauvages. La nation des Topinamboux mérite qu'on en fasse une mention particulière, par les efforts qu'elle a fait pour défendre son indépendance contre la tyrannie des Européens.

Vingt lieues au-dessous de la rivière de Cayary, qui vient du Sud se joindre à l'Amazone, est une Isle de soixante lieues de large, qui doit en avoir plus de deux cens de circuit. On la nomme *Isle des Topinamboux*.

---

 Pérou.

---

 Topinamboux.

Pérou.

Après la conquête du Brésil, ces Peuples, habitans de la Province de Fernambouë, aimant mieux renoncer à toutes leurs possessions que de se soumettre aux Portugais, se bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ quarre-vingt-quatre gros Bourgs où ils étaient établis, sans y laisser une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordelieres : ils traverserent toutes les eaux qui en descendent. Ensuite la nécessité les forçant de se diviser, une partie pénétra jusqu'au Pérou, & s'arrêta dans un établissement Espagnol voisin des sources du Cayary. Mais, après quelque séjour, il arriva qu'un Espagnol fit fouetter un Topinambou pour avoir tué une vache. Cette injure causa tant d'indignation à tous les autres, que, s'étant jettés dans leurs canots, ils descendirent la riviere, jusqu'à la grande Isle qu'ils occupent aujourd'hui.

Ils parlent la langue générale du Brésil, qui s'étend dans toutes les Provinces de cette contrée, jusqu'à celle de Para. Ils racontèrent au P. d'Acugna, que leurs Ancêtres, n'ayant pu trouver, en sortant du Brésil, de quoi se nourrir dans les déserts qu'ils eurent à traverser, furent contraints, pendant une marche de plus de neuf cens lieues, de se séparer plusieurs fois, & que ces différens corps peuplerent diverses parties des

Des monts  
cendus ju  
à comba  
place, &  
en avoir  
autres d'al  
éloignées.

Les To  
tion si dif  
pas difficu  
ples de l  
qu'ils comm  
par les alli  
ricains du  
noblesse du  
de l'arc &  
rituels. Co  
avaient la  
d'interprete  
tirerent des  
res choses  
Portugais qu  
e fleuve a  
« Je ne m  
quisition  
Quito en  
mêmes, c  
fines du fl  
Tome

Des montagnes du Pérou. Ceux qui étaient descendus jusqu'à la rivière des Amazones, eurent à combattre les Insulaires dont ils prirent la place, & les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forcerent les autres d'aller chercher une retraite dans des terres éloignées.

Les Topinamboux de l'Amazone sont une Nation si distinguée, que le P. d'Acugna ne fait pas difficulté de la comparer aux premiers Peuples de l'Europe, & quoiqu'on s'apperçoive qu'ils commencent à dégénérer de leurs peres, par les alliances qu'ils contractent avec les Américains du Pays, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur, & par leur adresse à se servir de l'arc & des flèches : ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plupart avaient la langue du Brésil, n'avaient pas besoin d'interpretes pour converser avec eux, ils en tirerent des informations fort curieuses; entr'autres choses les Topinamboux confirmèrent aux Portugais qu'il existait de vraies Amazones, dont le fleuve a tiré son ancien nom.

« Je ne m'arrête point (dit d'Acugna) aux perquisitions sérieuses que la Cour Souveraine de Quito en a faites. Plusieurs natifs des lieux mêmes, ont attesté qu'une des Provinces voisines du fleuve, était peuplée de femmes bel-

Pérou.

» liqueuses, qui vivent & se gouvernent seules ;  
 » sans hommes ; qu'un certain temps de l'année ,  
 » elles en reçoivent pour devenir enceintes , &  
 » que le reste du temps , elles vivent dans leurs  
 » bourgs , où elles ne songent qu'à cultiver la  
 » terre , & à se procurer , par le travail de leurs  
 » bras , tout ce qui est nécessaire à l'entretien de  
 » la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à d'autres  
 » informations , qui ont été prises dans le nou-  
 » veau Royaume de Grenade , au Siège Royal de  
 » Porto où l'on reçut le témoignage de quelques  
 » Américains , particulièrement celui d'une Amé-  
 » ricaine , qui avait été dans le pays de ces vail-  
 » lantes femmes , & qui ne dit rien que de con-  
 » forme à tout ce qu'on savait déjà par les re-  
 » lations précédentes. Mais je ne puis taire ce que  
 » j'ai entendu de mes oreilles , & que je voulus  
 » vérifier aussi-tôt que je me fus embarqué sur le  
 » fleuve. On me dit , dans toutes les habitations  
 » où je passai , qu'il y avait dans le pays , des  
 » femmes telles que je les dépeignais , & chacun  
 » en particulier , m'en donnait des marques si  
 » constantes & si uniformes que , si la chose n'est  
 » point , il faut que le plus grand des mensonges  
 » passe dans tout le Nouveau-Monde , pour la  
 » plus constante de toutes les vérités historiques.  
 » Cependant nous eûmes de plus grandes lu-  
 » mières sur la Province que ces femmes habitent ;

sur les ch  
 ricains q  
 ceux qui  
 nier villa  
 Topinam  
 « Trente  
 village , e  
 du côté d  
 Province  
 connue p  
 nom de C  
 d'un Peup  
 dessus , c'e  
 on trouve  
 qui parlent  
 haut , font  
 font les G  
 de la faveu  
 bitations su  
 digieuse ,  
 nommée Y  
 rement au  
 battue des  
 femmes s'y  
 hommes. L  
 visiter au r  
 çoivent l'a  
 crainte de

sur les chemins qui y conduisent, sur les Américains qui communiquent avec elles, & sur ceux qui leur servent à peupler dans le dernier village, qui est la frontiere entr'elles & les Topinambous.

« Trente-six lieues au-dessous de ce dernier village, en descendant le fleuve, on rencontre, du côté du Nord, une riviere qui vient de la Province même des Amazones, & qui est connue par les Américains du pays, sous le nom de Cunuris. Elle prend ce nom de celui d'un Peuple, voisin de son embouchure. Au-dessus, c'est-à-dire, en remontant cette riviere, on trouve d'autres Américains, nommés Apotos, qui parlent la Langue générale du Brésil. Plus haut, sont les Tagaris: ceux qui les suivent; sont les Guacares, l'heureux Peuple qui jouit de la faveur des Amazones. Elles ont leurs habitations sur des montagnes d'une hauteur prodigieuse, entre lesquelles on en distingue une nommée Yacamiaba, qui s'élève extraordinairement au-dessus de toutes les autres, & si battue des vents, qu'elle en est stérile. Ces femmes s'y maintiennent sans le secours des hommes. Lorsque leurs voisins viennent les visiter au temps qu'elles ont réglé, elles les reçoivent l'arc & la fleche en main, dans la crainte de quelque surprise; mais elles ne les

Pérou,

Pérou.

» ont pas plutôt reconnus, qu'elles se rendent en  
 » foule à leurs canots, où chacune saisit le pre-  
 » mier hamac qu'elle y trouve, & le va suspen-  
 » dre dans sa maison, pour y recevoir celui à  
 » qui le hamac appartient. Après quelques jours  
 » de familiarité, ces nouveaux hôtes retournent  
 » chez eux. Tous les ans, ils ne manquent point  
 » de faire ce voyage dans la même saison. Les  
 » filles qui en naissent, sont nourries par leurs  
 » meres, instruites au travail & au maniement  
 » des armes. On ignore ce qu'elles font des  
 » mâles; mais j'ai su d'un Américain, qui s'étais  
 » trouvé à cette entrevue, que, l'année suivante,  
 » elles donnaient aux peres les enfans mâles  
 » qu'elles ont mis au monde. Cependant la plu-  
 » part croient qu'elles tuent les mâles au moment  
 » de leur naissance, & c'est ce que je ne puis  
 » décider sur le témoignage d'un seul Américain.  
 » Quoi qu'il en soit, elles ont, dans leur pays,  
 » des trésors capables d'enrichir le monde entier,  
 » & l'embouchure de la riviere, qui descend de  
 » leur Province, est à deux degrés & demi de  
 » hauteur méridionale.»

La Ville de Para, que le P. d'Acugna nomme  
 la grande forteresse des Portugais, est à trente  
 lieues de Commuta. Il y avait alors un Gouverneur  
 & trois Compagnies d'Infanterie, avec  
 tous les Officiers qui en dépendent; mais la

judicieux  
 autres re  
 Maragnon  
 Para, ver  
 que de sa  
 verneimen  
 » heureux  
 » nécessair  
 » absolu,  
 » du Pays  
 quer les  
 Voyages  
 clair que  
 méridiona  
 joignaient  
 fessions E  
 Philippe I  
 Les Franç  
 commenc  
 incommo  
 mens Esp  
 ils étaien  
 chesses. I  
 danger,  
 que toute  
 encore al  
 de chang  
 non plus

se rendent et  
 saisit le pre-  
 le va suspen-  
 voir celui à  
 quelques jours  
 es retournent  
 anquent point  
 ne saison. Les  
 rries par leurs  
 au maniere  
 lles font des  
 ain, qui s'éta-  
 née suivante,  
 enfans mâles  
 endant la plu-  
 les au moment  
 que je ne puis  
 eul Américain  
 ans leur pays,  
 monde entier,  
 qui descend de  
 és & demi de  
 cugna nomme  
 s, est à trente  
 alors un Gouver-  
 fanterie, avec  
 dent ; mais le

## DES VOYAGES. 325

judicieux Voyageur observe que les uns & les autres relevaient du Gouverneur-général du Pérou, Maragnon, qui était à plus de 130 lieues du Para, vers le Brésil, ce qui ne pouvait causer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. « Si nos gens, dit-il, étaient assez heureux pour s'établir sur l'Amazone, il faudrait nécessairement que le Gouverneur du Para fût absolu, puisqu'il aurait entre les mains la clef du Pays. » Il termine son ouvrage par expliquer les vues de la Cour d'Espagne dans ces Voyages entrepris sur l'Amazone. D'abord il est clair que cette riviere traversant toute l'Amérique-méridionale, depuis les Andes jusqu'au Brésil, joignaient, d'une extrémité à l'autre, les Possessions Espagnoles & Portugaises, réunies sous Philippe II ; mais il s'offrait encore d'autres motifs. Les Français, les Anglais & les Hollandais avaient commencé, depuis long-temps, à faire des courses incommodes dans les mers voisines des Etablissements Espagnols, & jusqu'à celle du Sud, d'où ils étaient revenus comblés de gloire & de richesses. Il n'avait pas été facile de faire cesser ce danger, sous le règne de Charles-Quint, parce que toutes les côtes de l'Amérique n'étaient pas encore assez connues, pour permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ses galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'assemblaient.

Pérou.

pour retourner en Espagne. Philippe II ne vit pas d'autre remède à des maux presque inévitables, que d'imposer aux Capitaines de ses flottes, la loi de ne se pas séparer dans leur navigation; mais un ordre seul ne suffisait pas pour les garantir. Il était presque impossible que, pendant un voyage de mille lieues, plusieurs vaisseaux fussent toujours si serrés, qu'il ne s'en écartât pas un, & tel Corsaire suivait les galions depuis la Havane jusqu'à San-Lucar, pour enlever sa proie. Aussi Philippe III jugea-t-il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moyen de dérober la route de ses galions; &, de toutes les ouvertures qui lui furent proposées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux armateurs, que d'ouvrir la navigation sur la rivière des Amazones, depuis son embouchure, jusqu'à sa source. En effet, les plus grands vaisseaux pouvant demeurer à l'ancre sous la forteresse du Para, on y aurait pu faire venir toutes les richesses du Pérou, de la Nouvelle-Grenade, de Tierra-Firme, & même du Chili. Quito aurait pu servir d'entrepôt, & Para de rendez-vous, pour la flotte du Brésil, qui se joignant aux galions pour le retour en Europe, aurait effrayé les corsaires par la force & par le nombre. Ce projet n'était pas sans vraisemblance. L'exemple d'Orellana prouvait que la rivière était navigable en des-

D  
tendant. L  
véritable e  
Quito. Mai  
fectionnée  
Observatio  
de l'Espag  
tugais eur  
Trône. I  
l'Amazone  
source, &  
qu'étant d  
bassent su  
plus riche  
chassé les  
lieu de c  
d'Acugna  
prit le pa  
plaires; q  
Depuis  
pagnols f  
les Peup  
fleuve, q  
de Mayn  
leurs arm  
naires. L  
seissions  
cription  
Voyage

pendant. La difficulté ne consistoit qu'à trouver la véritable embouchure, pour remonter jusqu'à Quito. Mais, quoique la découverte semblât perfectionnée par le retour de Texeira, & par les Observations du P. d'Acugna, tous les projets de l'Espagne s'évanouirent, aussi-tôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Braganca sur le Trône. Ils venaient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis son embouchure, jusqu'à sa source, & le Roi d'Espagne craignit, avec raison, qu'étant devenus ses ennemis, ils ne lui tombassent sur les bras, jusques dans le Pérou, le plus riche de ses Domaines, lorsqu'ils auraient chassé les Hollandais du Brésil. Comme il y avait lieu de craindre aussi que la Relation du Pere d'Acugna ne leur servît de routier, Philippe IV prit le parti d'en faire supprimer tous les exemplaires; qui sont devenus très-rares.

Depuis ce temps-là, les entreprises des Espagnols se sont bornées sur l'Amazone, à réduire les Peuples voisins de cette grande partie du fleuve, qui est renfermée dans le Gouvernement de Maynas. Ils doivent leurs succès, moins à leurs armes, qu'au zèle infatigable des Missionnaires. L'état de leur domaine & de leurs possessions, était tel qu'on l'a représenté dans la description de l'Audience de Quito, lorsque le Voyage & la Carte de M. de la Condamine,



presqu'aucun détail historique; de sorte que jusqu'à celle de M. de la Condamine, on ne connaissait le pays des Amazones, que par la relation du P. d'Acugna, dont on vient de lire l'extrait.

Comme nous avons déjà donné, d'après M. d'Ulloa, d'exactes remarques sur le nom, la source & le cours général du Maragnon, il ne nous reste qu'à suivre l'Académicien, depuis Tarqui jusqu'à Jaën, & depuis Jaën jusqu'à son entrée dans la mer du Nord, & de-là jusqu'en Europe.

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuença, le 11 de Mai 1743. Dans son Voyage de Lima, en 1737, il avait suivi le chemin ordinaire de Cuença à Loxa. Cette fois, il en prit un détourné, qui passe par Zaruma, pour le seul avantage de pouvoir placer ce lieu sur sa Carte. Il courut quelque risque en passant à gué la grande rivière de *los Jubones*, fort grosse alors, & toujours extrêmement rapide.

D'une montagne où l'Académicien passa sur sa route, on voit le port de Tumbes. C'est proprement de ce point qu'il commençait à s'éloigner de la mer du Sud, pour traverser tout le continent. Zaruma, situé par 3 degrés 40 minutes de latitude australe, donne son nom à une petite Province, à l'Occident de celle de Loxa. Les

Pérou.

mines de ce canton , autrefois célèbres , sont aujourd'hui presqu'abandonnées. La hauteur du baromètre à Zaruma , se trouva de 24 pouces 2 lignes. On sait que cette hauteur ne varie pas dans la Zone torride , comme dans nos climats. Les Académiciens avoient éprouvé , à Quito , pendant des années entières , que la plus grande différence ne passe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua le premier , que ses variations , qui sont à-peu-près d'une ligne en 24 heures , ont des alternatives assez régulières ; ce qui étant une fois connu , fait juger de la hauteur moyenne du mercure par une seule expérience. Toutes celles qu'on avoit faites sur les côtes de la mer du Sud , & celles que M. de la Condamine avoit répétées dans son voyage de Lima , lui avoient appris que cette hauteur moyenne , au niveau de la mer , étoit de 28 pouces , d'où il crut pouvoir conclure que le terrain de Zaruma est élevé d'environ 700 toises , ce qui n'est pas la moitié de l'élévation de celui de Quito.

On rencontre sur cette route , plusieurs de ces ponts de cordes d'écorce d'arbres & de lianes , dont nous avons donné différentes descriptions. Loxa est moins élevé que Quito d'environ 350 toises , & la chaleur y est sensiblement plus grande ; mais , quoique les montagnes du voisinage ne soient que des collines , en comparaison de celles

de Quito , aux eaux d'appellé *Caa* à deux lieux à des rivières les unes à mer du Sud le Maragnon

L'Académie sur une de plan de l'a cours de guides , il journée , être transp de la terre qu'il fit po d'un homme

De Loxa côteaux de on marche il pleur ch quelquefois d'y rien se de bœuf , rissent , & r la Condam plus que le

de Quito , elles ne laissent pas de servir de partage aux eaux de la Province ; & le même côteau , appelé *Caxanuma* , où croît le meilleur quinquina , à deux lieues au Sud de Loxa , donne naissance à des rivières qui prennent un cours opposé , les unes à l'Occident , pour se rendre dans la mer du Sud , les autres à l'Orient , qui grossissent le Maragnon.

Pérou.

L'Académicien passa le troisième jour de Juin sur une de ces montagnes , pour y recueillir du plan de l'arbre de quinquina , mais avec le secours de deux Américains , qu'il avait pris pour guides , il n'en put rassembler , dans toute sa journée , que 8 à 9 jeunes plantes , qui purent être transportées en Europe. Il les fit mettre avec de la terre prise au même lieu , dans une caisse qu'il fit porter avec précaution , sur les épaules d'un homme , jusqu'à son embarquement.

De Loxa à Jaën , on traverse les derniers côteaux de la Cordelière. Dans toute cette route , on marche , presque sans cesse , par des bois , où il pleut chaque année , pendant onze mois , & quelquefois l'année entière. Il n'est pas possible d'y rien sécher. Les paniers couverts de peau de bœuf , qui sont les coffres du Pays , se pourrissent , & rendent une odeur insupportable. M. de la Condamine passa par deux Villes qui n'en ont plus que le nom , Loyola & Valladolid ; l'une

## 132 HISTOIRE GÉNÉRALE

Pérou.

& l'autre opulentes & peuplées d'Espagnols il y a moins d'un siècle, mais aujourd'hui réduites à deux petits hameaux d'Américains ou de Métis, & transférées de leur première situation. Jaën même qui conserve encore le titre de Ville, & qui devrait être la résidence du Gouverneur, n'est plus aujourd'hui qu'un Village sale & humide, quoique sur une hauteur, & renommé seulement, par un insecte dégoûtant, nommé *garrapata*, dont on y est dévoré. La même décadence est arrivée à la plupart des Villes du Pérou éloignées de la mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagène à Lima. Cette route offre quantité de rivières qu'on passe les unes à gué, les autres sur des ponts, & d'autres sur des radeaux, construits dans le lieu même, d'un bois fort léger, dont la Nature a pourvu toutes les forêts. Les rivières réunies en forment une grande & très-rapide, nommée *Chinchipé*, plus large que la Seine à Paris. On la descend en radeau, pendant cinq lieues, jusqu'à Tomépénda, Village Américain dans une situation agréable, à la jonction des trois rivières. Le Maragnon, qui est celle du milieu, reçoit du côté du Sud la rivière de Chachapoyas, & celle de *Chinchipé* du côté de l'Ouest, à cinq degrés trente minutes de latitude australe. Depuis ce point, le Maragnon, malgré ses détours, va toujours en se rapprochant peu-à-peu de

la Lig  
Au-de  
& s'ou  
la viol  
barren  
cable.  
dire, l  
journée  
chung  
ragnon  
Un  
dépêch  
verneu  
pour f  
franchi  
de deu  
Port, o  
plusieur  
il reçoit  
pendant  
de pai  
côtés d  
n'est p  
tive,  
font pa  
ramasse  
tribut.

Le

la Ligne Equinoxiale jusqu'à son embouchure. Au-dessous du même point, le fleuve se rétrécit & s'ouvre un passage entre deux montagnes, où la violence de son courant, les rochers qui le barrent, & plusieurs sauts, le rendent impraticable. Ce qu'on appelle le Port de Jaën, c'est-à-dire, le lieu où l'on s'embarque, est à quatre journées de Jaën sur la petite riviere de Chuchunga, par laquelle on descend dans le Maragnon au-dessous des cataractes.

Pérou.

Un exprès que M. de la Condamine avait dépêché de Tomépanda, avec des ordres du Gouverneur de Jaën à son Lieutenant de San-Jago, pour faire tenir prêt un canot au Port, avait franchi tous ces obstacles sur un radeau composé de deux ou trois pièces de bois. De Jaën au Port, on traverse le Maragnon, & l'on se trouve plusieurs fois sur ses bords. Dans cet intervalle il reçoit du côté du Nord, plusieurs torrens, qui pendant les grandes pluies charient un sable mêlé de paillettes, & de grains d'or, & les deux côtés du fleuve sont couverts de cacao, qui n'est pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Américains du Pays ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramassent que lorsqu'on les presse de payer leur tribut.

Le quatrième jour, après être parti de Jaën,

Pérou.

M. de la Condamine traversa vingt- & -une fois à gué le torrent de Chuchunga , & la vingt-deuxieme fois en bateau. Les mules, en approchant du gîte , se jetterent à la nage toutes chargées , & l'Académicien eut le chagrin de voir ses papiers , ses livres & ses instrumens mouillés. C'était le quatrieme accident de cette espèce , qu'il avait essuyé depuis qu'il voyageait dans les montagnes : « Mes naufrages , dit-il , ne cesserent qu'à mon embarquement. »

Le Port de Jaën , qui se nomme Chuchunga ; est un hameau de dix familles Américaines ; gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avait été obligé de se défaire de deux jeunes Métis qui auraient pu lui servir d'Interpretes. La nécessité lui fit trouver le moyen d'y suppléer. Il savait à-peu-près autant de mots de la langue des Incas , que parlaient ces Américains , que ceux-ci en savaient de langue Espagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très-petits canots , & celui qu'il attendait de San-Jago ne pouvant arriver de quinze jours , il engagea le Cacique à faire construire une balze assez grande , pour le porter avec son bagage. Ce travail lui donna le temps de faire sécher ses papiers & ses livres. Il fit une peinture charmante des huit jours qu'il passa dans le hameau de Chuchunga : « Je n'avais , » dit-il , ni voleurs , ni curieux à craindre. J'é-

tais au  
 » parmi e  
 » si j'ose  
 » merce.  
 » agitation  
 » miere f  
 » venir de  
 » périls p  
 » qui rég  
 » plus ai  
 » plus lib  
 » pérée p  
 » peine so  
 » bois qui  
 » prodigie  
 » inconnu  
 » varié. D  
 » partagea  
 » cains ; j  
 » industrie  
 » fraient l  
 » Tous, é  
 » le comm  
 » J'étais é  
 » racines  
 » marchais  
 » mon ra  
 » délices.

»tais au milieu des Sauvages. Je me délassais  
 » parmi eux d'avoir vécu avec des hommes, &  
 » si j'ose le dire, je n'en regrettais pas le com-  
 » merce. Après plusieurs années passées dans une  
 » agitation continuelle, je jouissais pour la pre-  
 » miere fois d'une douce tranquillité. Le sou-  
 » venir de mes fatigues, de mes peines & de mes  
 » périls passés, me paraissait un songe. Le silence  
 » qui régnait dans cette solitude, me la rendait  
 » plus aimable. Il me semblait que j'y respirais  
 » plus librement. La chaleur du climat était rem-  
 » pérée par la fraîcheur des eaux d'une riviere à  
 » peine sortie de sa source, & par l'épaisseur du  
 » bois qui en ombrageait les bords. Un nombre  
 » prodigieux de plantes singulieres & de fleurs  
 » inconnues, m'offrait un spectacle nouveau &  
 » varié. Dans les intervalles de mon travail, je  
 » partageais les plaisirs innocens de mes Améri-  
 » cains; je me baignais avec eux, j'admirais leur  
 » industrie à la chasse & à la pêche. Ils m'of-  
 » fraient l'élite de leur poisson & de leur gibier.  
 » Tous étaient à mes ordres; le Cacique, qui  
 » le commandait, était le plus pressé de me servir.  
 » J'étais éclairé avec des bois de senteur & des  
 » racines odoriférantes. Le sable sur lequel je  
 » marchais était mêlé d'or. On vint me dire que  
 » mon radeau était prêt, & j'oubliai toutes ces  
 » délices. »

Pérou.

Le 4 de Juillet, après midi, il s'embarqua dans un petit canot de deux rameurs, précédé de la balze, sous l'escorte de trois Péruviens du hameau qui étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des courans, entre les rochers & dans les petits sauts. Le jour suivant, il déboucha dans le Maragnon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement; c'est-là proprement qu'il est navigable. Le radeau, qui avait été proportionné au lit de la petite riviere, demandait d'être agrandi & fortifié. On s'apperçut le matin que le fleuve était haussé de dix pieds. L'Académicien retenu par l'avis de ses guides, eut le temps de se livrer à ses observations. Il mesura géométriquement la largeur du Maragnon, qui se trouva de cent trente-cinq toises, quoique déjà diminuée de quinze à vingt. Plusieurs rivieres que ce fleuve reçoit au-dessus de Jaën sont plus larges: ce qui devait faire juger qu'il était d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de 28 brasses ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur. Il fut impossible de sonder au milieu du lit, où la vitesse d'un canot abandonné au courant, était d'une toise & un quart par seconde. Le baromètre plus haut qu'au Port de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avait baissé d'environ cinquante

cinquante  
mis que

Le 8,  
de Cumb  
il est re  
vingt toi  
contra le  
fleuve arr  
pée, qu'  
tourne to  
avec sa p  
qu'il tire  
le roc un  
bord, écar  
lieu, font  
radeau sur  
alors, pou  
tourant, n  
heure. A la  
naient vers  
rencontre  
capables de  
& sa solid  
la violenc  
dans le fo  
serait jama  
ricains, qu  
avec un pe

Tome

cinquante toises, depuis Chuchunga, d'où il n'avait mis que huit heures à descendre.

Pérou.

Le 8, continuant sa route, il passa le détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il est rempli. Sa largeur n'est que d'environ vingt toises. Celui d'Escurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espèce. Le fleuve arrêté par une côte de roche fort escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se détourne tout-d'un-coup en faisant un angle droit avec sa première direction, & par la vitesse qu'il tire de son rétrécissement, il a creusé dans le roc une anse profonde où les eaux de son bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le radeau sur lequel M. de la Condamine était alors, poussé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tourner pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux en circulant le ramenaient vers le milieu du lit du fleuve, où la rencontre du grand courant formait des vagues capables de submerger la balze; si sa grandeur & sa solidité ne l'eussent bien défendue. Mais la violence du courant la repoussait toujours dans le fond de l'anse, & l'Académicien n'en serait jamais sorti, sans l'adresse de quatre Américains, qu'il avait eu la précaution de garder avec un petit canot. Ces quatre hommes, ayant

Pérou.

suivi la rive terre à terre, & fait le tour de l'anse, gravirent sur le rocher d'où ils lui jetterent, non sans peine, des lianes qui sont les cordes du pays, avec lesquelles ils remorquerent le radeau jusqu'au fil du courant. Le même jour, on passa un troisième détroit nommé *Quaralayo*, où le lit du fleuve, resserré par les rochers, n'a pas trente toises de large; mais ce passage n'est périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le soir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand canot, qu'on lui envoyoit de San-Jago, & qui aurait eu besoin encore de six jours, pour remonter jusqu'au lieu d'où le radeau était descendu en dix heures.

M. de la Condamine arriva le dix à San-Jago *de las Montanas*, hameau situé aujourd'hui à l'embouchure de la riviere du même nom, & formé des débris d'une Ville qui avait donné son nom à la riviere. Ses bords sont habités par une Nation nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens & révoltés depuis un siècle contre les Espagnols, pour se soustraire au travail des mines d'or du pays. Ils vivent indépendans, dans des bois inaccessibles, d'où ils empêchent la navigation de la riviere, par laquelle on pourrait descendre en moins de huit jours, des environs de Loxa à Cuença. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux habitans de

it le tour de San-Jago, & leur avait fait prendre, depuis 40  
 où ils lui jet- ans, le parti de descendre jusqu'à l'embouchure  
 s qui sont les de la riviere dans le Maragnon. Au-dessous de  
 remorquerent San-Jago, on trouve Borja, Ville à-peu-près  
 le même jour, semblable aux précédentes, quoique Capitale du  
 né *Quaralayo*, Gouvernement de Maynas qui comprend toutes  
 les rochers, es missions Espagnoles des bords du fleuve.  
 mais ce passage elle n'est séparée de San-Jago que par le fa-  
 es crûes d'eau, eux Pongo. C'est un chemin que le Maragnon,  
 que l'Académie tournant à l'Est, après un cours de plus de deux  
 on lui envoyait ens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des  
 besoin encore montagnes de la Cordeliere, en se creusant un  
 qu'au lieu d'ou entre deux murailles paralleles de rochers  
 heures. coupés à pic. Il n'y a gueres plus d'un siècle  
 dix à San-Jago de quelques Soldats Espagnols de San-Jago  
 é aujourd'hui découvrirent ce passage & se hasarderent à le  
 même nom, & franchir. Deux Missionnaires Jésuites de la Pro-  
 avait donné l'ence de Quito les suivirent de près, & fon-  
 habités par une rent, en 1639, la mission de Maynas, qui s'é-  
 refois Chrétiens nd fort loin en descendant le fleuve. En arri-  
 e les Espagnols ent à San-Jago, l'Académicien se flattait d'être  
 mines d'or du Borja le même jour, & n'avait besoin en effet  
 ns des bois inac de d'une heure pour s'y rendre; mais, malgré  
 a navigation de s exprès réitérés & des recommandations aux-  
 it descendre en elles on n'avait jamais beaucoup d'égard, le  
 ns de Loxa & ois du grand radeau sur lequel il devait passer  
 barbarie a fait Pongo, n'était pas encore coupé. Il se contenta  
 aux habitans de faire fortifier le sien par une nouvelle en-

Pérou.

ceinte, dont il le fit encadrer, pour recevoir le premier effort des chocs qui sont inévitables dans les détours, faute de gouvernails dont les Américains ne font point usage pour les radeaux. Ils n'ont aussi, pour gouverner leurs canots, que la même pagaie qui leur sert d'aviron.

A San-Jago, M. de la Condamine ne put vaincre la résistance de ses mariniens, qui trouvaient pas la rivière assez basse encore, pour risquer le passage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut de la traverser, & d'aller attendre un moment favorable dans une petite anse voisine de l'entrée du Pongo, où le courant est d'une violence si furieuse que, sans aucun saut, les eaux semblent se précipiter, & leur choc contre les rochers cause un effroyable bruit. Les quatre Américains du port de Jaën, moins curieux que le Voyageur Français de voir de près le Pongo, avaient déjà pris le devant par terre par un chemin de pied, ou plutôt par un escalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Bonito. Il demeura, comme la nuit précédente, avec un Nègre sur son radeau; mais une aventure fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le fleuve dont la hauteur diminua de 25 pieds en 36 heures, continuait de décroître. Au

lieu de la  
d'un arbre  
les pièces  
en plus à  
de l'eau ;  
meurer ac  
radeau, &  
arriver étau  
vail de hu  
de dégager,  
Il avait p  
pour mesur  
deux rivier  
lui devaient  
rière du Pon  
remis sur le  
de courant d  
taillée en t  
heure, il se  
compte trois  
train de bo  
d'eau, & c  
charge, pré  
surface sepe  
tant de l'ea  
tesse du cou  
considérable  
s'élargit vers

A LE lieu de la nuit, l'éclat d'une très-grosse branche  
 pour recevoir d'un arbre caché sous l'eau, s'était engagé entre  
 sont inévitablement les pièces du radeau, où elle pénétrait de plus  
 gouvernail en plus à mesure qu'il baissait avec le niveau  
 usage pour de l'eau; l'Académicien se vit menacé de de-  
 ur gouverner meurer accroché & suspendu en l'air avec le  
 qui leur ser radeau, & le moindre accident qui lui pouvait  
 arriver était de perdre ses papiers, fruit d'un tra-  
 vail de huit ans. Enfin il trouva le moyen de  
 se dégager, & de remettre son radeau à flot.  
 Il avait profité de son séjour forcé à San-Jago,  
 pour mesurer géométriquement la largeur des  
 deux rivières, & pour prendre les angles qui  
 lui devaient servir à dresser une carte particu-  
 lière du Pongo. Le 12 de Juiller, à midi, s'étant  
 remis sur le fleuve, il fut bientôt entraîné par  
 le courant dans une galerie étroite & profonde,  
 taillée en talus dans le roc. En moins d'une  
 heure, il se trouva transporté à Borja, où l'on  
 compte trois lieues de San-Jago. Cependant le  
 train de bois qui ne tirait pas un demi-pied  
 d'eau, & qui, par le volume ordinaire de sa  
 charge, présentait à la résistance de l'air une  
 surface sept ou huit fois plus grande qu'au cou-  
 rant de l'eau, ne pouvait prendre toute la vi-  
 tesse du courant, & cette vitesse même diminue-  
 considérablement à mesure que le lit du fleuve  
 s'élargit vers Borja. Dans l'espace le plus étroit,

Pérou.

Pérou.

M. de la Condamine jugea qu'il faisoit deux toises par secondes, par comparaison à d'autres vitesses exactement mesurées.

Le canal du Pongo, creusé naturellement, commence une petite demi-lieue au-dessous de San-Jago, & continue d'aller en rétrécissant, de sorte que de 250 toises, qu'il peut avoir au-dessous de la jonction des deux rivières, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Jusqu'alors on n'avait donné de largeur au Pongo que vingt-cinq varas Espagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toises; &, suivant l'opinion commune, on pouvait passer, en un quart d'heure, de San-Jago à Borja. Mais une observation attentive fit connaître à M. de la Condamine que, dans la plus étroite partie du passage, il était à trois longueurs de son radeau de chaque bord. Il compta 57 minutes à sa montre, depuis l'entrée du Pongo jusqu'à Borja, &, malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de vingt au degré (moins de 6000 toises) de San-Jago à Borja, au lieu de trois qu'on est dans l'usage d'y compter. Deux ou trois chocs des plus rudes qu'il ne put éviter dans les détours, l'auraient effrayé, s'il n'eût été prévenu. Il jugea qu'un canot s'y briserait mille fois & sans ressource. On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas : mais les pièces d'un

radeau  
la flexi  
l'effet  
plus g  
tourna  
un an  
avait  
& sera  
ne l'é  
en can  
canot p  
couran  
L'A  
à Borj  
» tout  
» douc  
» rivier  
» parts  
» acces  
» de no  
» Ses y  
» mont  
» vaier  
» sans a  
» allaie  
» d'obj  
» cultiv  
» l'aspe

faisait deux toi-  
sifon à d'autres

naturellement,  
ue au-dessous  
en rétrécissant,  
l peut avoir au-  
rivieres, il par-  
ingt-cinq. Jus-  
eur au Pongo  
, qui ne font  
, suivant l'opi-  
r, en un quart  
Mais une obser-  
l. de la Conda-  
rtie du passage,  
radeau de cha-  
s à sa montre,  
Borja, &, mal-  
ouva-t-il deux  
de 6000 toi-  
de trois qu'on  
ou trois chocs  
t dans les dé-  
t été prévenu.  
mille fois &  
lieu où périt  
les pièces d'un

radeau n'étant point enchevêtrées, ni clouées, la flexibilité des lianes qui les assemblent, produit l'effet d'un ressort qui amortirait le coup. Le plus grand danger est d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avait pas un an qu'un Missionnaire qui eut ce malheur, y avait passé deux jours entiers sans provisions & serait mort de faim, si la crue subite du fleuve ne l'eût remis dans fil de l'eau. On ne descend en canot que dans les eaux basses, lorsque le canot peut gouverner sans être trop maîtrisé du courant.

L'Académicien se crut dans un nouveau monde à Borja. « Il s'y trouvait, dit-il, éloigné de tout commerce humain, sur une mer d'eau douce au milieu d'un labyrinthe de lacs, de rivières & de canaux, qui pénètrent de toutes parts une immense forêt, qu'eux seuls rendent accessible. Il rencontrait de nouvelles plantes, de nouveaux animaux & de nouveaux hommes. Ses yeux, accoutumés depuis sept ans à voir des montagnes se perdre dans les nués, ne pouvaient se lasser de faire le tour de l'horizon sans autre obstacle que les collines du Pongo, qui allaient bientôt disparaître à sa vue. A cette foule d'objets variés, qui diversifient les campagnes cultivées des environs de Quito, succédait ici l'aspect le plus uniforme. De quelque côté qu'il

---

Pérou.

Pérou.

se tournât , il n'apercevait que de l'eau & de la verdure. On foule la terre aux pieds sans la voir , elle est si couverte d'herbes touffues , de plantes de lianes & de brossailles , qu'il faudrait un long travail pour en découvrir l'espace d'un pied. Au-dessous de Borja , & quatre à cinq cens lieues plus loin , en descendant le fleuve , une pierre , un simple caillou est aussi rare qu'un diamant. Les Sauvages de cette région n'en ont pas même l'idée. C'est un spectacle divertissant que l'admiration de ceux qui vont à Borja , lorsqu'ils en rencontrent pour la première fois. Ils s'empressent de les ramasser. Ils s'en chargent comme d'une marchandise précieuse , & ne commencent à les mépriser que lorsqu'ils les voient si communs. »

M. de la Condamine était attendu à Borja par le P. Magnin , Missionnaire Jésuite. Après avoir observé la latitude de ce lieu , qu'il trouva de quatre degrés vingt-huit minutes du Sud , il partit le 14 de Juillet , avec ce Pere , pour la Laguna. Le 15 , ils laisserent au Nord l'embouchure du Mocona , qui descend du volcan de Sangay , dont les cendres traversant les Provinces de Macas & de Quito , volent quelquefois au-delà de Guayaquil. Plus loin & du même côté , ils rencontrèrent les trois bouches de la rivière de Pastaca , si débordée alors , qu'ils ne

purent m  
cipale bo  
cens toise  
ragnon.

Le 19  
la Conda  
par Dor  
la Provin  
comme l  
des Amaz  
ayant sui  
duisent d  
mier au  
bourgade  
de diver  
les Missi  
terrain se  
& sur le  
dessus de  
source, c  
à l'Est d

Il par  
nado , d  
long , su  
cun d'un  
placés de  
Voyageu  
l'abri de

l'eau & de  
pieds sans la  
puffues, de  
il faudrait  
espace d'un  
tre à cinq  
le fleuve,  
rare qu'un  
on n'en ont  
divertissant  
t à Borja,  
premiere  
er. Ils s'en  
précieuse,  
e lorsqu'ils

Borja par  
après avoir  
trouva de  
du Sud, il  
our la La-  
l'embou-  
volcan de  
Provinces  
uefois au-  
du même  
hes de la  
qu'ils ne

purent mesurer la vraie largeur de sa principale bouche ; mais ils l'estimerent de quatre cents toises, & presque aussi large que le Maragnon.

          
          
Pérou.

Le 19, ils arriverent à la Laguna, où M. de la Condamine était attendu depuis six semaines par Don Pedro Maldonado, Gouverneur de la Province d'Esmeraldas, qui s'était déterminé comme lui, à prendre la route de la riviere des Amazones pour repasser en Europe ; mais, ayant suivi le second des trois chemins qui conduisent de Quito à Jaën, il était arrivé le premier au rendez-vous. La Laguna est une grosse bourgade de plus de mille habitans rassemblés de diverses Nations. C'est la principale de toutes les Missions de Maynas. Elle est située dans un terrain sec & élevé, situation rare dans ce Pays, & sur le bord d'un grand lac, cinq lieues au-dessus de l'embouchure du Guallaga, qui a sa source, comme le Maragnon, dans les montagnes à l'Est de Lima.

Il partit de la Laguna le 23, avec M. Maldonado, dans deux canots de 42 à 44 pieds de long, sur trois seulement de large, & formés chacun d'un seul tronc d'arbre. Les rameurs y sont placés depuis la proue jusque vers le milieu. Le Voyageur est à la poupe, avec son équipage, à l'abri de la pluie, sous un toit long, d'un tissu

Pérou.

de feuilles de palmiers entrelacés, que les Américains composent avec assez d'art. C'est une espèce de berceau interrompu & coupé au milieu de l'espace, pour descendre du jour au canot, & pour en faire l'entrée. Un toit volant, de même matière, & qui glisse sur le toit fixe, sert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois, de porte & de fenêtre. La résolution des deux Voyageurs associés, était de marcher nuit & jour, pour atteindre, s'il était possible, les brigantins ou grands canots, que les Missionnaires Portugais dépêchent tous les ans au Para, pour en faire venir leurs provisions. Les Américains ramenaient le jour, & deux seulement faisaient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la poupe, pour contenir le canot dans le fil du courant.

Le 25, il laissa au Nord la rivière du Tigre, qu'il juge plus grande que le fleuve d'Asie du même nom, & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Mission de Sauvages, récemment sortis des bois, & nommés Yaméos. Leur Langue est d'une difficulté inexprimable, & leur manière de prononcer est encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font sonner presque aucune voyelle. Une partie de leurs mots ne pourraient être écrits, même imparfaitement, sans y employer

moins  
pronon  
ou qua  
Langue  
compte  
d'ailleu  
qui so  
quelles  
palmie  
bourle  
vide d  
à trent  
quent  
plée av  
au déf  
tites fl  
que lo  
minute  
& sans  
parce  
ment a  
du gib  
contra  
poison  
est le  
rieure  
Le  
rencon

que les Amé-  
C'est une ef-  
pé au milieu  
au canot , &  
t , de même  
, sert à cou-  
out-à-la-fois ,  
on des deux  
her nuit &  
ble , les bri-  
Missionnaires  
ara , pour en  
éricains ra-  
faisaient la  
oue , l'autre  
not dans le

e du Tigre,  
e d'Asie du  
, du même  
e Sauvages,  
és Yaméos.  
xprimable ,  
encore plus  
t leur ha-  
ne voyelle.  
raient être  
employer

moins de neuf ou dix syllabes , & ces mots ,  
prononcés par eux , semblent n'en avoir que trois  
ou quatre. *Poettarrarorincouroac* signifie dans leur  
Langue le nombre de trois. Ils ne savent pas  
compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples sont  
d'ailleurs fort adroits à faire de longues sarbacanes,  
qui sont leurs armes ordinaires de chasse , aux-  
quelles ils ajustent de petites fleches de bois de  
palmier , garnies , au lieu de plumes , d'un petit  
bourlet de coton , qui remplit exactement le  
vide du tuyau. Ils les lancent du seul soufflé,  
à trente & quarante pas , & rarement ils man-  
quent leur coup. Un instrument si simple sup-  
plée avantageusement , dans toute cette contrée,  
au défaut des armes à feu. La pointe de ces pe-  
tites fleches est trempée dans un poison si actif,  
que lorsqu'il est récent , il tue en moins d'une  
minute , l'animal à qui la fleche a tiré du sang ,  
& sans danger pour ceux qui en mangent la chair ,  
parce qu'il n'agit point , s'il n'est mêlé directe-  
ment avec le sang même. Souvent en mangeant  
du gibier tué de ces fleches , l'Académicien ren-  
contrait la pointe du trait sous la dent. Le contre-  
poison pour les hommes qui en sont blessés ,  
est le sel , & plus sûrement le sucre pris inté-  
rieurement.

Le 26 , MM. de la Condamine & Maldonado  
rencontrèrent , du côté du Sud , l'embouchure

---

Pérou.

Pérou.

de l'Ucayale , une des plus grandes rivières qui grossissent le Maragnon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux est le tronc principal , non-seulement parce qu'à leur rencontre mutuelle, l'Ucayale se détourne moins, est plus large que le fleuve dont il prend le nom, mais encore parce qu'il tire ses sources de plus loin, & qu'il reçoit lui-même plusieurs grandes rivières. La question ne peut être entièrement décidée, que lorsqu'il sera mieux connu. Mais les Missions établies sur ses bords, furent abandonnées en 1695, après le soulèvement des Cunivos & des Piros, qui massacrèrent leurs Missionnaires. Au-dessous de l'Ucayale, la largeur du Maragnon croît sensiblement, & le nombre de ses Isles augmente.

Le 27, les deux Voyageurs aborderent à la Mission de Saint-Joachim, composée de plusieurs Nations, sur-tout de celle des Omaguas, autrefois puissante, qui peuplait les Isles & les bords du fleuve, dans l'espace d'environ deux cens lieues au-dessous de l'embouchure du Napo. On les croit descendus du nouveau Royaume de Grenade, par quelqu'une des rivières qui y prennent leur source, pour fuir la domination des Espagnols dans les premiers temps de la conquête. Une autre Nation, qui se nomme de même, & qui habite vers la source d'une de ces

rivières  
Omagu  
bords  
rémoni  
gurées  
migrat  
chrétie  
compte  
marqu  
mais,  
brigant  
pour  
les bo  
tugais  
Camb  
nent e  
effet,  
planch  
& de  
cette  
sent-i  
aucun  
Brésil  
deslo  
Ama  
deux  
nom  
d'un

Rivieres, l'usage des vêtemens établi chez les seuls Omaguas parmi tous les peuples qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques vestiges de la cérémonie du bapême, & quelques traditions défigurées, confirment la conjecture de leur transmigration. Ils avaient été convertis tous à la Foi chrétienne vers la fin du dernier siècle, & l'on comptait alors dans leur pays, trente villages marqués de leur nom, sur la carte du P. Friiz; mais, effrayés par les incursions de quelques brigands du Para, qui venaient les enlever, pour les faire esclaves, ils se sont dispersés dans les bois & dans les Missions Espagnoles & Portugaises. Leur nom d'Omaguas, comme celui de Cambéras, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Brasilienne, signifie tête plate. En effet, ils ont le bizarre usage de presser entre deux planches le crâne des enfans qui viennent de naître, & de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait ressembler, disent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport à celle du Pérou, ni à celle du Brésil qu'on parle, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de leur pays, le long de la riviere des Amazones. Ces Peuples font un grand usage de deux sortes de plantes, l'une que les Espagnols nomment Floripondio, dont la fleur a la figure d'une cloche renversée, & qui a été décrite

---

 Pérou.

Rérou.

ci-dessus ; l'autre qui se nomme en langue du pays ; Curupa , toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivresse de vingt-quatre heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges visions. La curupa se prend en poudre , comme nous prenons le tabac , mais avec plus d'appareil. Les Omaguas se servent d'un tuyau de roseau , terminé en fourche , & de la figure d'un y grec , dont ils inferent chaque branche dans une des narines. Cette opération , suivie d'une aspiration violente , leur fait faire diverses grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers ustensiles d'une résine fort élastique , commune sur les bords du Maragnon , & qui reçoit toute sorte de formes dans la fraîcheur , entr'autres , celle de pompes ou de seringues , qui n'ont pas besoin de piston. Leur forme est celle d'une poire creuse , percée d'un petit trou à la pointe , où l'on adapte une cannule. On les remplit d'eau ; & , pressées , lorsqu'elles sont pleines , elles font l'effet des seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs assemblées , le maître de la maison ne manque point d'en présenter un à chacun des assistans , & son usage précède toujours les repas de cérémonie.

En partant de Saint-Joachim , les Voyageurs réglèrent leur marche pour arriver à l'embou-

chure du  
dessein d'  
Satellite  
depuis so  
gitude ,  
l'Est à l'O  
de Texei  
Napo célé  
le domain  
embouchu  
important  
ment , ma  
18 pieds  
transporte  
micien a  
dienne c  
grande es  
vingt-qua  
la largeur  
dessous d  
bras gé  
600 tois  
bouches.  
servée av  
ce point

Le le  
remit sur  
terre à

de du pays ;  
leur pro-  
s, pendant  
es visions,  
comme nous  
areil. Les  
eau , ter-  
n y grec ,  
s une des  
aspiration  
naces. Les  
ire divers  
commune  
oit route  
r'autres ,  
n'ont pas  
une poire  
ointe, où  
it d'eau ;  
elles font  
uble est  
ns toutes  
e manque  
assistans ,  
as de cé-

oyageurs  
l'embou-

chure du Napo, la nuit du trois d'Août, dans le  
dessein d'y observer une émerision du premier  
Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avait,  
depuis son départ, aucun point déterminé en lon-  
gitude, pour corriger les distances estimées de  
l'Est à l'Ouest. D'ailleurs les Voyages d'Orellana,  
de Texeira & du P. d'Acugna, qui ont rendu le  
Napo célèbre, & la prétention des Portugais sur  
le domaine des bords de l'Amazone, depuis son  
embouchure jusqu'au Napo, rendaient ce point  
important à fixer. L'observation se fit heureuse-  
ment, malgré les obstacles, avec une lunette de  
18 pieds, qui n'avait pas coûté peu de peine à  
transporter dans une si longue route. L'Acadé-  
micien ayant d'abord observé la hauteur méridi-  
enne du Soleil, dans une Isle vis-à-vis de la  
grande embouchure du Napo, trouva trois degrés  
vingt-quatre minutes de latitude australe. Il jugea  
la largeur totale du Maragnon, de 900 toises au-  
dessus de l'Isle, n'en ayant pu mesurer qu'un  
bras géométriquement, & celle du Napo de  
600 toises au-dessus des Isles qui partagent ses  
bouches. L'émerision du premier Satellite fut ob-  
servée avec le même succès, & la longitude de  
ce point déterminée.

Le lendemain, premier jour d'Août, on se  
remit sur le fleuve, jusqu'à Pévas, où l'on prit  
terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du

---

Pérou.

Pérou.

Napo. C'est la dernière des Missions Espagnoles sur le Maragnon. Elles s'étendaient à plus de 200 lieues au-delà ; mais , en 1710 , les Portugais se sont mis en possession de la plus grande partie de cette contrée. Les Nations sauvages , voisines des bords du Napo , n'ayant jamais été subjuguées par les Espagnols , quelques-unes ont massacré , en divers temps , les Gouverneurs & les Missionnaires qui avaient tenté de les réduire. Le nom de Pévas est tout-à-la-fois celui d'une bourgade & d'une Nation , qui fait partie de ses habitans. Mais on y a rassemblé différens Peuples , dont chacun parle une langue différente , ce qui est assez ordinaire dans toutes ces Colonies , ou quelquefois la même langue n'est entendue que de deux ou trois familles , reste misérable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'anthropophages sur les bords du Maragnon ; mais il en reste encore dans les terres , sur-tout vers le Nord , & M. de la Condamine nous assure qu'en remontant l'Yupara , on trouve encore des Américains qui mangent leurs prisonniers.

Entre les bizarres usages de ces Nations dans leurs festins , leurs danses , leurs instrumens , leurs armes , leurs ustensiles de chasse & de pêche , leurs ornemens ridicules d'os d'animaux & de poissons , passés dans leurs narines & leurs lèvres , leurs  
jouis

D

jours criblés  
plumes d'oie  
ticulièrement  
monstrueuse  
sérieuse de  
paraisse dim  
zeilles , long  
trou de dix-  
ce spectacle  
fêter d'abord  
bois , auquel  
sûre que l'o  
le bout de l  
parure de ce  
d'un gros bo  
de fleurs , q

On compr  
niere des Mi  
premiere des  
tervalle , les  
habitation. L  
ciennement  
du fleuve s'y  
seul de ses l  
toises. Cette  
de prise au v  
qui ont souv  
Voyageurs e

Tome X

joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'oiseaux de toutes couleurs, on est particulièrement surpris dans quelques-uns, de la monstrueuse extension du lobe de l'extrémité inférieure de leurs oreilles, sans que l'épaisseur en paraisse diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles, longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diamètre, & ce spectacle est commun. Tout l'art consiste à insérer d'abord dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en substitue un plus gros, à mesure que l'ouverture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. La grande parure de ces Américains, est de remplir le trou d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs, qui leur sert de pendant d'oreille.

On compte six ou sept journées de Pévas, dernière des Missions Espagnoles, jusqu'à Saint-Paul, première des Missions Portugaises. Dans cet intervalle, les bords du fleuve n'offrent aucune habitation. Là commencent de grandes Isles anciennement habitées par les Omaguas, & le lit du fleuve s'y élargit si considérablement, qu'un seul de ses bras a quelquefois huit à neuf cens toises. Cette grande étendue donnant beaucoup de prise au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont souvent submergé des canots. Les deux Voyageurs en essayèrent une contre laquelle ils

---

 Pérou.

Pérou.

ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit ruisseau. C'est le seul port en pareil cas. Aussi s'éloigne-t-on rarement des bords du fleuve. Il est dangereux aussi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation, est la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le sable ou le limon, proche du rivage, & cachés sous l'eau. En suivant de trop près les bords, on est menacé aussi de la chute subite de quelqu'arbre, ou par caducité, ou parce que le terrain qui le soutenait, s'abîme tout d'un coup, après avoir été longtemps miné par les eaux. Quant à ceux qui sont entraînés au courant, comme on les apperçoit de loin, il est aisé de s'en garantir.

Quoiqu'il n'y ait à présent, sur les bords du Maragnon, aucune Nation ennemie des Européens, il se trouve encore des lieux, où il serait dangereux de passer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Espagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, ayant entrepris de descendre la rivière, fut surpris & massacré par des sauvages de l'intérieur des terres, qui le rencontrèrent sur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobée.

Le Missionnaire de Saint-Paul fournit aux deux Voyageurs un nouveau canot équipé de quatorze rameurs, avec un patron pour les commander, & un guide Portugais dans un autre

petit canot. A  
roseaux, on  
sion, des Ch  
çonnerie de  
railles propre  
surprenant à  
quer, au milie  
toile de Bretag  
avec des ferru  
ménage, & d'  
miroirs, des c  
& divers autr  
les Américains  
dans les voyag  
cacao, qu'ils re  
du fleuve. Ce  
sance, qui fait  
les Missions P  
du haut Maragn  
de l'impossibili  
fournir des com  
de Quito, où  
l'année, parce  
la Cordeliere,  
mer de mille li  
Les canots d  
geais, sont bea  
modes que ce

petit canot. Au lieu de maisons & d'Eglises de roseaux, on commence à voir, dans cette Mission, des Chapelles & des presbyteres de maçonnerie de terre & de brique, & des murailles proprement blanchies. Il parut encore plus surprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces déserts, des chemises de toile de Bretagne à toutes les femmes, des coffres avec des serrures & des clefs de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, des petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Américains se procurent tous les ans au Para, dans les voyages qu'ils y font pour y porter le cacao, qu'ils recueillent sans culture, sur le bord du fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aisance, qui fait distinguer au premier coup-d'œil les Missions Portugaises des Missions Castillanes du haut Maragnon, dans lesquelles tout se ressent de l'impossibilité où l'éloignement les met de se fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parce qu'elles en sont plus séparées par la Cordeliere, qu'elles ne le seraient par un mer de mille lieues.

Les canots des Américains soumis aux Portugais, sont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Américains Espagnols. Le

Pérou.

tronc d'arbre, qui fait tout le corps des derniers, ne fait dans les autres que la carene. Il est fendu premièrement, & creusé avec le fer. On l'ouvre ensuite par le moyen du feu, pour augmenter sa largeur; mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, & qu'on lie par des courbes au corps du bâtiment. Le gouvernail est placé de manière que son jeu n'embarasse point la cabane qui est ménagée à la poupe. On les honore du nom de brigantins. Quelques-uns ont soixante pieds de long, sur sept de large & trois & demi de profondeur, & portent jusqu'à quarante rameurs. La plupart ont deux mâts, & vont à la voile, ce qui est d'une grande commodité pour remonter le fleuve à la faveur du vent d'Est qui y règne depuis le mois d'Octobre, jusques vers le mois de Mai.

Entre Saint-Paul & Coari, on rencontre plusieurs belles rivières, qui viennent se perdre dans celle des Amazones, toutes assez grandes pour ne pouvoir être remontées de leur embouchure, que par une navigation de plusieurs mois. Divers Américains rapportent qu'ils ont vu sur celle de Coari, dans le haut des terres, un pays découvert, des mouches à miel, & quantité de bêtes à corne; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les sources

D

de cette riv  
du leur, vo  
gnoles du h  
riaux se for  
cet intervalle  
d'autres gran  
qu'était situé  
remontant le  
anciens habit  
essayé à Qui  
le nom de  
retour, le 20  
& en prit p  
tugal, par u  
chives du Pa  
Cet acte, sig  
ment, porte  
à-vis des bo  
cugna & le  
chesses du p  
faisait entre  
nation des M  
la rive Septe  
lieux sont p  
dant le fleu  
Village d'or  
de témoins,  
mes, on en

de cette riviere arrosent des pays fort différens de leur, voisins sans doute des Colonies Espagnoles du haut Pérou, où l'on fait que les bestiaux se sont fort multipliés. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit aussi, du côté du Nord d'autres grandes rivieres. C'est dans ces quartiers qu'étoit situé un Village Américain, où Texeira remontant le fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens habitans, quelques bijoux d'un or qui fut essayé à Quito & jugé de 23 carats. Il en donna le nom de *Village d'or* à ce lieu, & dans son retour, le 26 d'Août 1639, il y planta une borne & en prit possession pour la Couronne de Portugal, par un acte qui se conserve dans les archives du Para, où M. de la Condamine l'a vu. Cet acte, signé de tous les Officiers du détachement, porte que ce fut sur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la riviere d'or. Le P. d'Acugna & le P. Fritz confirment la réalité des richesses du pays & du commerce de l'or qui s'y faisoit entre les Américains, sur-tout avec la nation des Manaves ou Manaous qui venaient à la rive Septentrionale de l'Amazone, & tous ces lieux sont placés sur la carte du P. Fritz. Cependant le fleuve, le lac, la mine, la borne & le Village d'or, attestés par la déposition de tant de témoins, tout a disparu, & sur les lieux mêmes, on en a perdu jusqu'à la mémoire.

Pérou.

Dans le cours de sa navigation, il n'avait pas cessé de demander aux Américains des diverses Nations, s'ils avaient quelque connaissance de ces femmes belliqueuses dont le fleuve a tiré son nom parmi les Européens, & s'il était vrai, comme le P. d'Acugna le rapporte avec confiance qu'elles véussent éloignées des hommes, avec lesquels il ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien observe que cette tradition est universellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazonie, dans l'intérieur des terres & sur les côtes de l'Océan jusqu'à Cayenne, dans une étendue de douze à quinze cens lieues de pays; que plusieurs de ces Nations n'ont point eu de communication les unes avec les autres; que toutes s'accordent à indiquer le même canton, pour le lieu de la retraite des Amazones; que les différens noms, par lesquels ils les désignent dans les différentes langues, signifient *femmes sans mari, femmes excellentes*; qu'il était question d'Amazones dans ces contrées, avant que les Espagnols y eussent pénétré, ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inspira d'elles en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait descendu ce fleuve. Il cite les anciens Historiens & Voyageurs de diverses Nations, antérieurs au P. d'Acugna, qui disait, comme on l'a vu, en 1641, que

D  
 les preuves  
 zones sur le  
 que ce serait  
 les rejeter.  
 cens, auxquel  
 dro Maldona  
 recueillis da  
 ajoute que  
 de femmes i  
 habituel avec  
 sible parmi l  
 où les maris  
 tion d'esclav  
 parait persu  
 non concert  
 ricaines; ma  
 qu'elles n'exi  
 Il partit d  
 veau canot  
 Pérou, qui  
 dont l'Acad  
 leur avait s  
 les missions  
 faire une  
 avaient eu  
 la langue  
 Missions Po  
 à Coari, où

les preuves en faveur de l'existence des Amazones sur le bord de cette riviere étoient telles que ce seroit manquer à la foi humaine que de les rejeter. Il rapporte des témoignages plus récents, auxquels il joint ceux que lui & Don Pedro Maldonado son compagnon de voyage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que si jamais il a pu exister une société de femmes indépendantes, & sans un commerce habituel avec les hommes, cela est sur-tout possible parmi les Nations sauvages de l'Amérique, où les maris réduisent leurs femmes à la condition d'esclaves & de bêtes de somme. Enfin il parait persuadé, par la variété des témoignages non concertés qu'il y a eu des Amazones Américaines; mais il y a toute apparence, dit-il, qu'elles n'existent plus.

Il partit de Coari le 20 d'Août, avec un nouveau canot & de nouveaux guides. La langue du Pérou, qui étoit familière à M. Maldonado, & dont l'Académicien avoit aussi quelque teinture, leur avoit servi à se faire entendre dans toutes les missions Espagnoles où l'on s'est efforcé d'en faire une langue générale. A Saint-Paul, ils avoient eu des Interpretes Portugais qui parloient la langue du Brésil, introduite aussi dans les Missions Portugaises. Mais n'en ayant point trouvé à Coari, où toute leur diligence ne put les faire

---

 Pérou.

Pérou.

arriver, avant le départ du grand canot du Missionnaire pour le Para, ils se virent parmi des hommes avec lesquels ils ne pouvaient converser que par signes, où à l'aide d'un court vocabulaire que M. de la Condamine avait fait de diverses questions dans leur langue, mais qui malheureusement ne contenait pas les réponses. Ces Peuples connaissent plusieurs étoiles fixes, & donnent des noms d'animaux à diverses constellations. Ils appellent les hyades, ou la tête du taureau d'un nom qui signifie aujourd'hui dans le Pays, mâchoire de bœuf, parce que, depuis qu'on a transporté des bœufs en Amérique, les Brâsiliens, comme les naturels du Pérou, ont appliqué à ces animaux le nom qu'ils donnaient dans leur langue maternelle à l'Elan, le plus grand des quadrupèdes qu'ils connoissent, avant l'arrivée des Européens.

Le second jour, après avoir quité Coari, on laissa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de la première; & le jour suivant, on rencontra du côté du Sud les bouches de la riviere nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchivara* du nom d'un Village voisin. Elle n'est pas inférieure aux plus grandes de celles qui grossissent le Maragnon. Sept ou huit lieues au-dessous, M. de la Condamine voyant le fleuve sans Isles & large de

D  
mille à dou  
qui ne lui  
brasses.

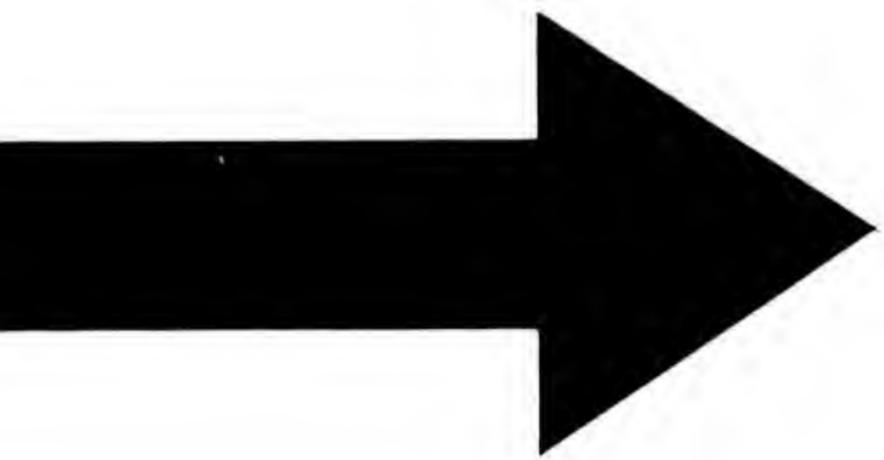
Rio-négr  
entra le 23  
douce que  
Malgré la C  
qui font cou  
il établit sur  
qu'elle vient  
en inclinant  
l'espace de p  
bouchure da  
rallèlement c  
qui l'ont fait  
drait pour u  
lle. Il la ren  
les Portugais  
nal, à l'endro  
douze cens t  
ne manqua p  
minutes Sud.  
tugais qu'on  
mazonne. Sa  
d'un siècle, p  
commerce d'  
nison du Pa  
bords, tient

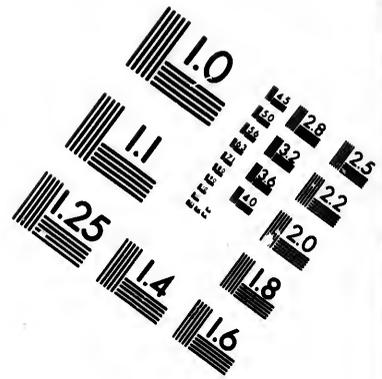
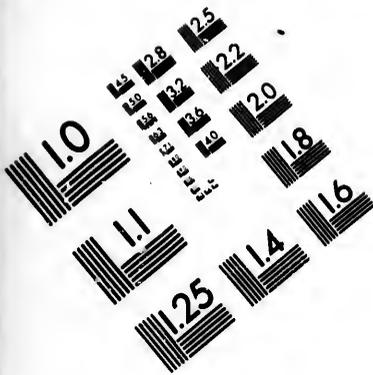
mitte à douze cens toises, y jetta la sonde, qui ne lui fit pas trouver fond à cent trois brasses.

Pérou.

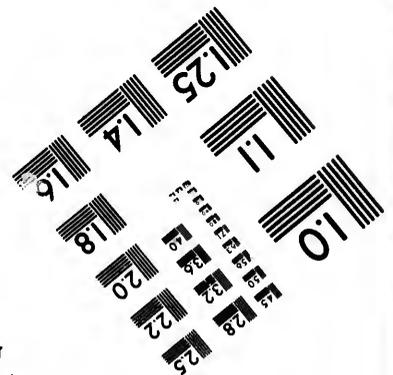
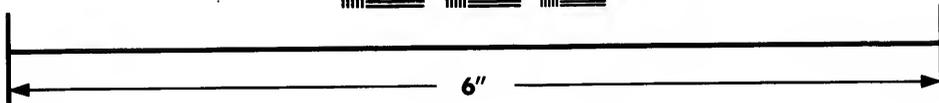
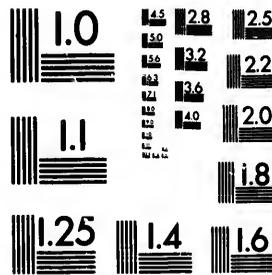
Rio-négro ou la riviere-noire dans laquelle il entra le 23, est, dit-il, une autre mer d'eau douce que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du P. Fritz & celle de Delisle, qui font courir cette riviere du Nord au Sud, il établit sur le témoignage de ses propres yeux qu'elle vient de l'Ouest, & qu'elle court à l'Est, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où elle entre si parallèlement que, sans la transparence de ses eaux qui l'ont fait nommer *Riviere-Noire*, on la prendrait pour un bras de ce fleuve séparé par une île. Il la remonta deux lieues jusqu'au fort que les Portugais y ont bâti sur le bord Septentrional, à l'endroit le moins large, qu'il trouva de douze cens trois toises, & dont la latitude qu'il ne manqua point d'observer, est de 3 degrés 9 minutes Sud. C'est le premier Etablissement Portugais qu'on trouve au Nord en descendant l'Amazone. Sa riviere est fréquentée depuis plus d'un siècle, par cette Nation qui y fait un grand commerce d'esclaves. Un détachement de la garnison du Para, campé continuellement sur ses bords, tient en respect les Nations qui les ha-







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

5.0  
5.6  
6.3  
7.1  
8.0  
9.0  
10

Pérou.

bitent, pour favoriser le commerce des esclaves, dans les bornes prescrites par les loix du Portugal, & chaque année ce camp volant à qui l'on donne le nom de troupe du rachat, pénètre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio-négro, est peuplée de Missions Portugaises, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois semaines dans cette riviere, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, parce qu'elle forme un grand nombre d'Isles & de lacs. Le terrain, dans tout cet espace, est élevé sur ses bords; les bois y sont moins fourrés, & le pays est tout différent des bords de l'Amazone.

M. de la Condamine trouva au Fort de Rio-négro des preuves de la communication de l'Orénoque avec cette riviere, & par conséquent avec l'Amazone, sur lesquelles il se croit dispensé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait en 1744, par un voyage sur lequel il ne put rester aucun doute. C'est dans la grande Isle formée par l'Amazone & l'Orénoque, auxquelles Rio-négro sert de lien qu'on a long-temps cherché le lac doré de Pariné & la Ville de Manoa ou El Dorado. M. de la Condamine trouve la source de cette erreur, si c'en est une, dans quelque ressemblance de nom qui a fait transformer en Ville dont les murs étaient couverts de pla-

ques d'  
Nation  
tes du  
ple de  
observe  
en 174  
man, n  
lac dor  
riviere  
l'Océan  
noque.  
campag  
des pei  
qui res  
au bord  
laquelle  
entre d  
donné l  
dais celu  
doute p  
lac de c  
tiré de  
très-agr  
phique  
A peu  
négro,  
d'une aut  
des Port

ques d'or, le Village des *Manaous*, cette même Nation dont on a parlé. L'histoire des découvertes du nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces métamorphoses. Mais la préoccupation, observe l'Académicien, était encore si forte en 1740, qu'un Voyageur nommé Nicolas Hottfman, natif de Hildesheim, espérant découvrir le lac doré & la Ville aux toits d'or, remonta la rivière d'Essequébé, dont l'embouchure est dans l'Océan, entre la rivière de Surinam & l'Orénoque. Après avoir traversé des lacs & de vastes campagnes, traînant ou portant son canot avec des peines incroyables, & sans avoir rien trouvé qui ressemblât à ce qu'il cherchait, il parvint au bord d'une rivière qui coule au Sud, & par laquelle il descendit dans Rio-négro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de rivière blanche; les Hollandais celui d'Essequébé & celui de Parimé, sans doute parce qu'ils ont cru qu'elle conduisait au lac de ce nom. On fait que M. de Voltaire a tiré de cette tradition incertaine, un épisode très-agréable dont il a orné son Roman Philosophique de *Candide*.

A peu de distance de l'embouchure du Rio-négro, on rencontre du côté du Sud, celle d'une autre rivière qui n'est pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée Rio de

Pérou.

Pérou.

Madera ou riviere du bois, apparemment parce qu'elle charie quantité d'arbres dans ses débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de son cours, en assurant qu'ils la remonterent, en 1741, jusqu'aux environs de Santa-Cruz de la Sierra, Ville Episcopale du haut-Pérou; située à dix-sept degrés & demi de latitude australe. Cette riviere porte le nom de Manure dans sa partie supérieure, mais sa source la plus éloignée est voisine du Potosi, & par conséquent de celle du Pilcomayo, qui va se jeter dans le grand fleuve de la Plata.

L'Amazone, au-dessous de Rio-négro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorsqu'elle forme des Isles, elle a jusqu'à deux & trois lieues, & dans le temps des inondations, elle n'a plus de limites. C'est ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de riviere des Amazones, tandis que plus haut ils ne la connaissent que sous celui de Rio de Solimoës, riviere des Poisons, qu'ils lui ont donné, vraisemblablement, parce que les fleches empoisonnées sont la principale arme de ses habitans.

Le 28, M. de la Condamine, ayant laissé à gauche la riviere de Jamundas que le P. d'Acugna nomme Cunuris, prit terre un peu au-dessous, du même côté, au pied du Fort Portugais de

Pauxis,  
détroit  
de la m  
ment d  
heures  
les Côte  
l'Acadér  
gues d  
marées,  
jusqu'à  
cens lie  
selon le  
dix pie  
avec la  
trouva,  
du nive  
quart m  
Il fait l  
« On  
arrive  
la rivie  
détroit  
mer,  
ou six  
la mer  
la Côte  
de par  
journé

Pauxis, où le lit du fleuve est resserré dans un détroit de neuf cens cinq toises. Le flux & le reflux de la mer se font sentir jusqu'ici, par le gonflement des eaux, qui arrive de douze en douze heures, & qui retarde chaque jour comme sur les Côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'Académicien mesura proche du Para, n'étant gueres que de dix pieds & demi dans les grandes marées, il conclut que le fleuve, depuis Pauxis jusqu'à la mer, c'est-à-dire, sur plus de deux cens lieues de cours ou sur trois cens soixante, selon le P. d'Acugna, ne doit avoir qu'environ dix pieds & demi de pente, ce qui s'accorde avec la hauteur du mercure que l'Académicien trouva, au Fort de Pauxis, quatorze toises au-dessus du niveau de l'eau, d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para, au bord de la mer. Il fait là-dessus les réflexions suivantes.

« On conçoit bien, dit-il, que le flux qui arrive au Cap du Nord, à l'embouchure de la rivière des Amazones, ne peut parvenir au détroit de Pauxis, c'est-à-dire, si loin de la mer, qu'en plusieurs jours, au lieu de cinq ou six heures, qui est le temps ordinaire que la mer emploie à remonter. En effet, depuis la Côte jusqu'à Pauxis, il y a une vingtaine de parages qui désignent, pour ainsi dire, les journées de la marée. En remontant le fleuve,

Pérou.

» dans tous ces endroits , l'effet de la haute  
 » mer se manifeste à la même heure que sur la  
 » Côte , & si l'on suppose que ces différens pa-  
 » rages soient éloignés l'un de l'autre d'environ  
 » douze lieues , le même effet des marées se fera  
 » remarquer dans leurs intervalles à toutes les  
 » heures intermédiaires , savoir , dans la supposition  
 » des douze lieues , une heure plus tard de lieue  
 » en lieue , en s'éloignant de la mer. Il en est  
 » de même du reflux , aux heures correspon-  
 » dantes. Au reste , tous ces mouvemens alter-  
 » natifs , chacun en son lieu , sont sujets aux  
 » retardemens journaliers , comme sur les Côtes.  
 » Cette espèce de marche des marées , par ondula-  
 » tions , a vraisemblablement lieu en pleine mer ;  
 » & doit retarder de plus en plus , depuis le point  
 » où commence le refoulement des eaux jusques sur  
 » les Côtes. La proportion dans laquelle décroît la  
 » vitesse des marées en remontant dans le fleuve ;  
 » deux courans opposés qu'on remarque dans le  
 » temps du flux , l'un à la surface de l'eau , l'autre  
 » à quelque profondeur ; deux autres dont l'un  
 » remonte le long des bords du fleuve &  
 » s'accélère , tandis que l'autre , au milieu  
 » du lit de la riviere , descend & retarde ;  
 » enfin deux autres encore , opposés aussi , qui  
 » se rencontrent souvent proche de la mer , dans  
 » des canaux naturels de traverse , où le flux

» entre  
 » ces fa  
 » été ob  
 » vers a  
 » plus f  
 » un fleu  
 » à une  
 » aucun  
 » neraier  
 » rieuses  
 Mais ,  
 il faudra  
 qui dem  
 lieu , &  
 patience  
 sa patrie.  
 à Topay  
 trée de la  
 premier e  
 en trave  
 par des M  
 Missionna  
 du bourg  
 une gran  
 de Mader  
 les habit  
 vaillante  
 poux , d

entre à-la-fois par deux côtés opposés. Tous ces faits, dont j'ignore que plusieurs aient été observés, leurs différentes combinaisons, divers autres accidens des marées, sans doute plus fréquens & plus variés qu'ailleurs dans un fleuve où elles remontent vraisemblablement à une plus grande distance de la mer qu'en aucun autre endroit du monde connu, donneraient lieu à des remarques également curieuses & nouvelles.

Mais, pour s'élever au-dessus des conjectures; il faudrait une suite d'observations exactes, ce qui demanderait un long séjour dans chaque lieu, & un délai qui ne convenait point à l'impatience où M. de la Condamine était de revoir sa patrie. Il se rendit en seize heures, de Pauxis à Topayos, autre forteresse Portugaise, à l'entrée de la riviere de même nom, qui en est une du premier ordre. Elle descend des mines du Brésil, en traversant des pays inconnus, mais habités par des Nations sauvages & guerrières, que les Missionnaires s'efforcent d'appriivoiser. Des débris du bourg de Tupinambara, autrefois situé dans une grande Isle, à l'embouchure de la riviere de Madera, s'est formé celui de Topayos, dont les habitans sont presque l'unique reste de la vaillante Nation des Topinambos ou Topinamboux, dominante, il y a deux siècles, dans le

Pérou.

Brésil, où ils ont laissé leur Langue. On a vu leur Histoire & leurs différentes transmigrations dans la relation du P. d'Acugna. C'est chez les Topayos qu'on trouve aujourd'hui, plus facilement qu'ailleurs, de ces pierres vertes, connues sous le nom de pierres des Amazones; dont on ignore l'origine, & qui ont été long-temps recherchées pour la vertu qu'on leur attribuait de guérir de la pierre, de la colique néphrétique, de l'épilepsie. Elles ne diffèrent ni en dureté, ni en couleur du jade oriental: elles résistent à la lime, & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens habitans du pays ont pu les tailler, & leur donner diverses figures d'animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Physiciens, qu'elles n'étaient que du limon de la rivière, auquel on donnait aisément une forme, & qui ne devait ensuite son extrême dureté qu'à l'air. Mais, quand une supposition si peu vraisemblable, n'aurait pas été démentie par des essais, il resterait le même embarras pour ces émeraudes arrondies, polies & percées, dont on a parlé dans l'article des anciens monumens du Pérou. M. de la Condamine observe que les pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parce que les Américains qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parce qu'on en a fait passer un fort grand nombre en Europe.

Le quatre

Le qua  
commence  
côté du N  
terres. C'  
après avoi  
sans voir  
vaient, éta  
chaîne de  
l'Est, &  
partage de  
nent leur  
rivières d  
& celles q  
de peu d  
mazonne.

Le cinq  
servée au  
& demi du  
ciné, que  
fleuve, ay  
vation, M  
grandeur,  
desséché, &  
circonféren  
de 84, en  
juger de q  
les bois de  
autres rivi

Tome

Le quatre de Septembre, les deux Voyageurs commencerent à découvrir des montagnes du côté du Nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'était un spectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois depuis le Pongo, sans voir le moindre coteau. Ce qu'ils appercevaient, était des collines antérieures d'une longue chaîne de montagnes, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, & dont les sommets sont les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord, forment les rivières de la côte de Cayenne & de Surinam, & celles qui coulent vers le Sud, après un cours de peu d'étendue, vont se perdre dans l'Amazone.

Pérou

Le cinq au soir, la variation de l'aiguille, observée au Soleil couchant, était de cinq degrés & demi du Nord à l'Est. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avait poussé sur le bord du fleuve, ayant servi de théâtre pour cette observation, M. de la Condamine, surpris de sa grandeur, eut la curiosité de le mesurer. Quoique desséché, & dépouillé même de son écorce, sa circonférence était de 24 pieds, & sa longueur de 84, entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté sont les bois des bords de l'Amazone, & de plusieurs autres rivières qu'elle reçoit. Le six, à l'entrée

Pérou.

de la nuit, les deux Voyageurs laisserent le grand canal du fleuve vis-à-vis du Fort de Para, situé sur le bord septentrional, & rebâti depuis peu par les Portugais, sur les ruines d'un vieux Fort où les Hollandais s'étaient établis. Là, pour éviter de traverser le Xingu à son embouchure, où quantité de canots se sont perdus, ils entrèrent de l'Amazone dans le Xingu même, par un canal naturel de communication. Les Isles, qui divisent la bouche de cette riviere en plusieurs canots, ne permettent point de mesurer géométriquement sa largeur; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'est la même riviere que le P. d'Acugna nomme Paranaíba, & le P. Fritz, dans sa carte, Aoripana, diversité qui vient de celle des Langues. Xingu est le nom Américain d'un village, accompagné d'une Mission sur le bord de la riviere, à quelques lieues de son embouchure. Elle descend, comme celle de Topayos, des mines du Brésil, & quoiqu'elle ait un saut à sept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laisse pas d'être navigable, en remontant plus de deux mois; ses rives abondent en deux sortes d'arbres aromatiques, dont les fruits sont à-peu-près de la grosseur d'une olive, se ressemblent comme la noix muscade, & servent aux mêmes usages. L'écorce du premier à la saveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais

D  
homme  
Français de  
qui porte  
que, si le  
desirer d'au  
en Europe.  
quelles pa  
elles entre  
queurs forte  
L'Amazon  
de Xingu,  
autre, qua  
sur'elles,  
est fort re  
plus voir ni  
es moucher  
grande inco  
euve. Leurs  
Américains n  
villon de to  
a nuit. C'est  
ouve plus,  
en être infé  
eux, M. de  
ette différenc  
ours de la r  
ent d'Est, e  
porter ces inf

Comment *cravo* ; ce qui a fait donner , par les Français de Cayenne , le nom de crabe , au bois qui porte cette écorce. L'Académicien observe que , si les épiceries orientales en laissaient à désirer d'autres , celles-ci seraient plus connues en Europe. Cependant il a vu , dans le pays , qu'elles passaient en Italie & en Angleterre , où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes.

L'Amazone devient si large , après avoir reçu le Xingu , que d'un bord on ne pourrait voir l'autre , quand les grandes Isles , qui se succèdent entr'elles , permettraient à la vue de s'étendre ; il est fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir ni moustiques , ni maringoins , ni d'autres mouchérons de toute espèce , qui font la plus grande incommodité de la navigation sur ce fleuve. Leurs piqures sont si cruelles , que les Américains mêmes n'y voyagent point sans un pavillon de toile , pour se mettre à couvert pendant la nuit. C'est sur la rive droite qu'il ne s'en trouve plus , car le bord opposé ne cesse point d'en être infecté. En examinant la situation des lieux , M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la rivière. Elle tourne au Nord , & le vent d'Est , qui y est presque continuel , doit porter ces insectes sur la rive Occidentale.

Pérou.

La Forteresse Portugaise de Curupa, où les deux Voyageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandais lorsqu'ils étaient maîtres du Brésil. Elle est peuplée de Portugais, sans autres Américains que leurs esclaves. La situation en est agréable, dans un terrain élevé, sur le bord Méridional du fleuve, huit journées au-dessus du Para. Depuis cette place, où le flux & le reflux deviennent très-sensibles, les canots ne vont plus qu'à la faveur des marées. Quelques lieues au-dessous du même Fort, un petit bras de l'Amazone, nommé Tajipura, se détache du grand canal qui tourne au Nord, & prenant une route opposée vers le Sud, il embrasse la grande Isle de Joanes ou Marajo, défigurée dans toutes les Cartes. De-là il revient au Nord par l'Est décrivant un demi-cercle; & bientôt il se perd en quelque sorte, dans une mer, formée par le concours de plusieurs grandes rivières qui rencontrent successivement. Les plus considérables sont premierement Rio de dos Bocas, rivière des deux Bouches, formée de la jonction de deux rivières de Guanapu & de Pacajas, large de plus de deux lieues à son embouchure, & que toutes les anciennes Cartes nomment, comme Laët, rivière du Para; en second lieu, la rivière des Tocantins, plus large encore que la précédente, & qu'il faut plusieurs mois pour remonter

descenda  
mines de  
fragments  
Muju, q  
cens qua  
les terres  
gare Por  
pour alle  
des bois  
d'autres

C'est t  
située la V  
de l'embo  
une autr  
suivant M  
Carte. c  
position.  
si grand n  
fort éle  
de l'Am  
qu'il n'  
pied de  
on peut  
point à  
nique a  
ne laisse p  
Para est s  
des Ama

descendant comme le Topayos & le Xingu, des mines du Brésil, dont elle apporte quelques fragmens dans son sable; enfin la riviere de Muju, que l'Académicien trouva large de sept cens quarante-neuf toises, à deux lieues dans les terres, & sur laquelle il rencontra une frégate Portugaise qui remontait à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de menuiserie, rares & précieux dans d'autres régions.

C'est sur le bord Oriental du Muju, qu'est située la Ville du Para, immédiatement au-dessus de l'embouchure du Capim, qui vient de recevoir une autre riviere appelée *Guama*. Il n'y a, suivant M. de la Condamine, que la vue d'une Carte, qui puisse donner une juste idée de la position de cette Ville, sur le concours d'un si grand nombre de rivières. Ses habitans sont fort éloignés, dit-il, de se croire sur le bord de l'Amazone, dont il est même vraisemblable qu'il n'y a pas une seule goutte qui baigne le pied de leurs murailles, à-peu-près comme on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris, quoique cette riviere communique avec la Seine par le canal de Briare. On ne laisse pas, dans le langage reçu, de dire que le Para est sur l'embouchure Orientale de la riviere des Amazones.

Pérou.

L'Académicien fut conduit de Curupa au Para, sans être consulté sur la route, entre des Isles, par des canaux étroits, remplis de détours qui traversent d'une riviere à l'autre, & par lesquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ses soins se rapportant à dresser sa Carte, il fut obligé de redoubler son attention, pour ne pas perdre le fil de ses routes dans ce dédale tortueux d'Isles & de canaux sans nombre.

Le 19 de Septembre, c'est-à-dire, près de quatre mois après son départ de Cuença, il arriva heureusement à la vue du Para, que les Portugais nomment le grand Para, c'est-à-dire, la grande riviere dans la langue du Brésil. Il prit terre dans une habitation de la dépendance du Collège des Jésuites, où il fut retenu huit jours par le Supérieur de cet Ordre, pendant qu'on lui préparait un logement dans la Ville, en vertu des ordres de Sa Majesté Portugaise adressés à tous ses Gouverneurs. Il y trouva, le 27, une maison fort commode & richement meublée, avec un jardin d'où l'on découvrait l'horizon de la mer, & dans une situation telle qu'il l'avait désirée pour la commodité de ses observations. « Nous crûmes, dit-il, en arrivant au Para, à la sortie des bois de l'Amazone, nous voir transportés en Europe. Nous trouvâmes une grande Ville, des rues bien alignées, des

maisons r  
ans en pi  
siques. L  
Lisbonne  
flotte ma  
pourvoir  
reçoivent  
échange  
outre qu  
l'intérieur  
du bois  
pareille,  
le cacao.

Jamais la  
à terre, &  
son arrivée  
Équinoxiale  
un degré v  
de la longi  
serva, le p  
émersions  
firent juge  
ridien du  
heures vin

Il était  
chure de  
ce fleuve

maisons riantes, la plupart rebâties depuis trente ans en pierres & en moilon, des Eglises magnifiques. Le commerce direct des habitans avec Lisbonne, d'où il leur vient tous les ans une flotte marchandë, leur donne la facilité de se pourvoir de toute sorte de commodités. Ils reçoivent les marchandises de l'Europe en échange pour les denrées du Pays, qui sont, outre quelque or en poudre qu'on apporte de l'intérieur des terres, du côté du Brésil, l'écorce du bois de crabe, ou de clou, la fausepareille, la vanille, le sucre, le café & sur-tout le cacao.

Jamais la latitude du Para n'avait été observée à terre, & l'on assura M. de la Condamine, à son arrivée, qu'il était précisément sous la Ligne Équinoxiale. Il trouva, par diverses observations, un degré vingt-huit minutes du Sud. A l'égard de la longitude, une éclipse de Lune, qu'il observa, le premier de Novembre 1743, & deux émersions du premier Satellite de Jupiter, lui firent juger, par le calcul, la différence du Méridien du Para à celui de Paris, d'environ trois heures vingt-quatre minutes à l'Occident.

Il était nécessaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone, pour achever la Carte de ce fleuve, & de suivre même sa rive Septen-

Pérod.

Pérou.

trionale jusqu'au Cap du Nord, où se termine son cours. Cette raison suffisait pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvait passer droit en France. Ainti, n'ayant pas profité, comme M. Maldonado, de la flotte Portugaise, qui partit pour Lisbonne, le 3 de Décembre, il se vit retenu au Para, jusqu'à la fin de l'année, moins cependant par les vents contraires, qui régnerent en cette saison, que par la difficulté de former un équipage de rameurs. La petite vérole avait mis en fuite la plupart des Américains. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux habitans des Missions nouvellement tirés des bois, & qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis long-temps parmi les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, espèces d'animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres hommes, & M. de la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de *rocou*, de *genipa*, & de diverses huiles grasses & épaisses, peut encore augmenter la difficulté. Cette dernière conjecture semble confirmée par

une autre  
transport  
même u  
les Natu  
forti des  
lorsqu'il  
une heu  
n'en ser  
artificiel  
dans les  
rence n  
damine  
son arri  
voyant  
l'autre,  
noculati  
Europe,  
douteuse  
avec les  
simple a  
tendaier  
ce Reliq  
eut le c  
vérole à  
avaient p  
il n'en  
naire de  
même f

se termine  
 déterminer  
 route de  
 en France.  
 Maldonado,  
 r. Lisbonne,  
 a Para, jus-  
 tant par les  
 ette saison,  
 équipage de  
 en fuite la  
 e, au Para,  
 funeste aux  
 és des bois,  
 vent depuis  
 qui portent  
 animaux am-  
 sur terre,  
 es de l'air,  
 e que celle  
 ndamine est  
 peut rendre  
 ailleurs l'ha-  
 e corps de  
 niles grasses  
 a difficulté.  
 nfirmée par

une autre remarque : c'est que les esclaves Nègres, transportés d'Afrique & qui ne sont pas dans le même usage, résistent mieux au même mal que les Naturels du Pays. Un Sauvage nouvellement sorti des bois, est ordinairement un homme mort, lorsqu'il est attaqué de cette maladie ; cependant une heureuse expérience a fait connaitre qu'il n'en serait pas de même de la petite vérole artificielle, si cette méthode était une fois établie dans les Missions, & la raison de cette différence n'est pas aisée à trouver. M. de la Condamine raconte que quinze ou seize ans avant son arrivée au Para, un Missionnaire Carme, voyant tous les Américains mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le secret de l'inoculation qui faisait alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'il pouvait rendre au moins douteuse une mort, qui n'était que trop certaine avec les remèdes ordinaires. Un raisonnement si simple avait dû se présenter à tous ceux qui entendaient parler de la nouvelle opération ; mais ce Religieux fut le premier en Amérique qui eut le courage de la tenter. Il fit insérer la petite vérole à tous les habitans de la Mission qui n'en avaient pas encore été atteints, & de ce moment il n'en perdit plus un seul. Un autre Missionnaire de Rio-négro suivit son exemple avec le même succès. Après deux expériences si authen-

---

 Pérou.

Pérou.

tiques, on s'imaginerait que, dans la contagion qui retenait M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avaient des esclaves, eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croirait lui-même, dit-il, s'il n'avait été témoin du contraire. On n'y pensait point encore, lorsqu'il partit du Para.

Il s'embarqua, le 29 Décembre, dans un canot du Général avec un équipage de 22 rameurs & muni de recommandations pour les Missionnaires Franciscaïns de l'Isle Joanes ou Marajo, qui devaient lui fournir un nouvel équipage pour continuer sa route; mais n'ayant pu trouver un bon Pilote dans quatre Villages de ces PP. où il aborda le premier jour de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ses Américains & à la timidité du Mamelus (a) qu'on lui avait donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandait pas quinze jours.

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'Amazone ou le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est la bouche occidentale par la grande Isle de Joa-

---

(a) Habitant d'une Peuplade indépendante, établie à Saint Paul, au Brésil. On en parlera dans la suite.

nes, plu  
rajo. Ce  
pace qui  
Elle a,  
lieues de  
une mult  
cinq ou  
plus de  
largir. M  
au Nord  
niere poi  
gereuse,  
là de cet  
toujours  
rante lieu  
Equinoxia  
qu'il laissa  
& l'autre  
nement h  
bien que  
langue par  
celui d'un  
est entiere  
quittant l  
elle se rep  
dans le vr  
zone, vis-

nes, plus commun au Para sous le nom de *Marajo*. Cette Isle occupe seule presque tout l'espace qui sépare les deux embouchures du fleuve. Elle a, dans une figure irrégulière, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui substituent une multitude de petites Isles. Le bras du Para, cinq ou six lieues au-dessous de la Ville, a déjà plus de trois lieues de large & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoya l'Isle, du Sud au Nord, pendant trente lieues, jusqu'à sa dernière pointe, qui se nomme *Magnan*, très-dangereuse, même aux canots, par ses écueils. Au-delà de cette pointe, il prit à l'Ouest, en suivant toujours la côté de l'Isle qui court plus de quarante lieues, sans presque s'écarter de la ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Isles qu'il laissa au Nord, l'une appelée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui désertes, anciennement habitées par la Nation des Arouas, qui bien que dispersée aujourd'hui, a conservé sa langue particulière. Le terrain de ces Isles, comme celui d'une grande partie de celle de *Marajo*, est entièrement noyé, & presque inhabitable. En quittant la côte de *Marajo*, dans l'endroit où elle se replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, où le canal principal de l'Amazon, vis-à-vis du nouveau Fort de *Macapa*, situé

Pérou.

E  
ontagion  
ra, tous  
recours  
er. Il le  
été té-  
encore,

s un canot  
meurs &  
tionnaires  
ajo, qui  
age pour  
trouver  
s de ces  
e Janvier  
es Améri-  
qu'on lui  
mit deux  
ndait pas

il traversa  
e bras du  
e, qui est  
e de Joa-

te, établie  
s la suite.

Pérou.

sur le bord oriental du fleuve, & transféré par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il serait impossible, en cet endroit, de traverser le fleuve dans des canots ordinaires, si le canal n'était rétréci par de petites Isles, à l'abri desquelles on navigue avec plus de sûreté, en prenant son temps pour passer de l'une à l'autre. De la dernière à Macapa, il reste encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repassa enfin & pour la dernière fois la ligne Equinoxiale. L'observation de la latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna seulement trois minutes vers le Nord.

Le sol de Macapa est élevé de deux ou trois toises au-dessus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du fleuve, qui soit couvert d'arbres. Le dedans des terres est un Pays uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordelière de Quito. Les habitans assurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que delà on peut aller à cheval jusqu'aux sources de l'Oyapoc, par de grandes plaines découvertes. Du Pays voisin des sources de l'Oyapoc, on voit au Nord les montagnes de l'Aprouague, qui s'apperçoivent aussi fort distinctement en mer, de plusieurs lieues au

Nord  
doivent  
Cayenn  
Entr  
droit c  
resserré  
grande  
l'Amaz  
offre un  
les plus  
nes, te  
lieu, d'  
parvien  
hauteur  
de dist  
pororo  
à ce te  
bruit a  
montoir  
teur, p  
quefois  
& qui  
laine a  
& rase  
la Cor  
grand  
gros an

Nord de la côte ; à plus forte raison se Pérou.  
doivent-elles découvrir des hauteurs voisines de  
Cayenne.

Entre Macapa & le cap du Nord, dans l'endroit où le grand canal du fleuve est le plus resserré par les Isles, sur-tout vis-à-vis de la grande bouche de l'Araouari, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la mer offre un phénomène singulier. Pendant trois jours les plus voisins des pleines & des nouvelles Lunes, temps des plus hautes marées, la mer au lieu d'employer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur. On entend d'abord d'une ou de deux lieues de distance, un bruit effrayant qui annonce la *pororoca*, c'est le nom que les Américains donnent à ce terrible flot. A mesure qu'il approche, le bruit augmente & bientôt on apperçoit un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de hauteur, puis un autre, puis un troisième, & quelquefois un quatrième, qui se suivent de près, & qui occupent toute la largeur du canal. Cette lame avance avec un rapidité prodigieuse, brise & rase en courant tout ce qui lui résiste. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrain emporté par la *pororoca*, de très-gros arbres déracinés, & des ravages de toute

Pérou.

espèce. Le rivage par-tout où elle passe, est aussi net, que s'il avait été soigneusement balayé. Les canots, les pirogues, les barques mêmes ne se garantissent de la fureur de cette barre, qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien se contentant d'indiquer les causes du fait, a remarqué dans plusieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonstances de ce phénomène, « Que cela n'arrive que lorsque le flot montant & engagé dans un canal étroit, rencontre en son chemin un banc de sable ou un haut fond qui lui fait obstacle, que c'est là, & non ailleurs, que commence le mouvement impétueux & irrégulier des eaux, & qu'il cesse un peu au delà du banc, quand le canal redevient profond, ou s'élargit considérablement. » Il ajoute qu'il arrive quelque chose de semblable aux Isles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *mascaret* à cet effet des marées.

Les Américains & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui restaient jusqu'aux grandes marées, arriver au Cap du Nord, qui n'était qu'à quinze lieues, & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la *pororoça*, retinrent M. de la Condamine dans

une Ile  
mettre le  
présentati  
pour atten  
De-là il  
de deux jo  
nier quar  
canot éche  
en baiffan  
vant, le  
Enfin il  
pendant le  
avait cessé  
chercher  
fonçant d  
aux grand  
la barre  
nouveau d  
ait labour  
dité que  
Pongo.

Après  
& par ter  
pouvoir l  
que la C  
Nord &  
gouvernai

une Isle déserte, où il ne trouva pas de quoi mettre le pied à sec, & où, malgré ses représentations, il fut retenu neuf jours entiers, pour attendre que la pleine Lune fût bien passée. De-là il se rendit au Cap du Nord, en moins de deux jours; mais le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites marées, son canot échoua sur un banc de vase; & la mer, en baissant, s'en retira fort loin. Le jour suivant, le flux ne parvint point jusqu'au canot; Enfin il passa sept jours dans cette situation, pendant lesquels ses rameurs, dont la fonction avait cessé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau saumâtre, en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la ceinture. Enfin, aux grandes marées de la nouvelle Lune suivante, la barre même le remit à flot, mais avec un nouveau danger; car elle enleva le canot, & le fit labourer dans la vase avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avait éprouvé au Pongo.

Après deux mois d'une navigation par mer & par terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération, (parce que la Côte est si plate, entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que le gouvernail ne cessait pas de sillonner dans la

---

 Pérou.

Pérou.

vase), il toucha, le 26 de Février, au rivage de Cayenne.

M. de la Condamine eut la curiosité d'essayer, à Cayenne, si le venin des fleches empoisonnées, qu'il gardait depuis plus d'un an, conservait encore son activité, & si le sucre était un contre-poison aussi efficace qu'on l'en avait assuré. Ces deux expériences furent faites sous les yeux de M. d'Orvilliers, Commandant de la Colonie, de plusieurs Officiers de la Garnison, & du Médecin du Roi. Une poule légèrement blessée par une petite fleche, dont la pointe était enduite du venin depuis treize mois, & qui lui fut soufflée avec une sarbacane, vécut un demi-quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aile avec une des mêmes fleches, nouvellement trempée dans le venin délayé avec de l'eau, & retirée sur-le-champ de la plaie, parut s'assoupir une minute après. Les convulsions suivirent bientôt; &, quoiqu'on lui fit avaler alors du sucre, elle expira. Une troisième piquée avec la même fleche retrempée dans le poison, ayant été secourue à l'instant avec le même remède, ne donna aucun signe d'incommodité. Ce poison est un extrait tiré par le feu, des suc de diverses plantes, particulièrement de certaines lianes. On avait assuré l'Académicien qu'il entre

plus

plus de  
Ticunas,  
Nations  
celui dont  
nant, dit  
sans cesse  
pour satis  
& leurs v  
tilité ne s  
feaux.

L'Acadé  
vers obstac  
six mois,  
Commanda  
était invite  
de cette C  
ment le tr  
Le 27 d'A  
Surinam, d  
jusqu'à Par  
Son observ  
lui donna  
nutes du M  
sion pour  
plus promp  
Il s'embarq  
Hollandaise  
que douze

Tome

au rivage  
 d'essayer;  
 ifonnées,  
 ervait en-  
 n contre-  
 ssuré. Ces  
 yeux de  
 Colonie,  
 n, & du  
 ent blessée  
 était en-  
 & qui lui  
 un demi-  
 dans l'aile  
 uellement  
 de l'eau,  
 ie, parut  
 convulsions  
 à fit avaler  
 pisme pi-  
 e dans le  
 ec le même  
 modité. Cē  
 des suc de  
 e certaines  
 qu'il entre  
 plus

plus de trente sortes d'herbes, dans celui des  
*Ticunas*, qui est le plus célèbre entre les  
 Nations des rives de l'Amazone, & ce fut  
 celui dont il fit l'épreuve. Il est assez surpre-  
 nant, dit-il, que parmi des Peuples qui ont  
 sans cesse un instrument si sûr & si prompt,  
 pour satisfaire leurs haines, leurs jalousies  
 & leurs vengeances, un poison de cette sub-  
 tilité ne soit funeste qu'aux linges & aux oi-  
 seaux.

Pérou.

L'Académicien, retenu à Cayenne par di-  
 vers obstacles, en partit, après un séjour de  
 six mois, dans un canot, que lui fournit le  
 Commandant, & se rendit à Surinam où il  
 était invité par M. Mauricius, Gouverneur  
 de cette Colonie Hollandaise. Il fit heureuse-  
 ment le trajet en soixante & quelques heures:  
 Le 27 d'Août, il entra dans la riviere de  
 Surinam, qu'il remonta l'espace de cinq lieues,  
 jusqu'à Paramaribo, Capitale de la Colonie.  
 Son observation de la latitude de cette Place,  
 lui donna cinq degrés quarante-neuf mi-  
 nutes du Nord. Il ne cherchait qu'une occa-  
 sion pour repasser en Europe. Le navire le  
 plus prompt à partir fut le meilleur pour lui:  
 Il s'embarqua, le 3 de Septembre, sur une flûte  
 Hollandaise de quatorze canons, qui n'avait  
 que douze hommes d'équipage. Il courut un

Pérou. grand danger à l'atterrage , sur les Côtes de  
Hollande. Enfin il entra, le 30 de Novembre ,  
dans le Port d'Amsterdam ; &c. , le 23 de  
Février 1745, il se revit à Paris , après une  
absence d'environ dix ans.

*Fin du Livre quatrieme.*



A

L'HIS

D E

A

Suite de

Firme.

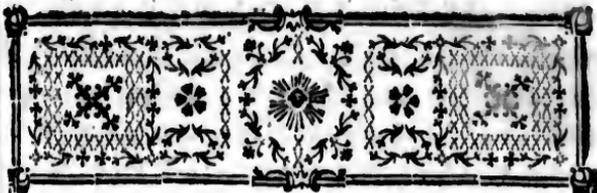
Histoir

CHA

IMPATIE

quetrans du

E, &c.  
Côtes de  
Novembre,  
le 23 de  
après une



ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES.

---

AMÉRIQUE.  
LIVRE V.

*Suite de l'Amérique Méridionale. Tierra-Firme. Rio de la Plata. Guyane. Histoire Naturelle.*

---

CHAPITRE PREMIER.  
TIERRA-FIRME.

IMPATIENS de suivre la marche des Con-  
quétrants du Nouveau-Monde, nous ne nous

B b ij

---

Tierra-  
Firme.

Tierra-  
Firme.

soinnes arrêtés sur les détails descriptifs qu'après la révolution du Mexique, laissant derrière nous les Provinces du Continent dont nous avons vu la première découverte & les premiers Etablissmens. Maintenant que les progrès des Espagnols sur la mer du Sud nous ramènent du Nord au Midi, nous reviendrons sur ce qui mérite d'être remarqué dans ces premières parties du Continent où ils aborderent, & nos regards se porteront d'abord vers la Province de *Tierra-Firme*, qui s'étend depuis l'Isthme de Darien jusqu'à Popayan.

Isthme de  
Panama.

On sait que l'Isthme de Panama sépare le Continent de l'Amérique en deux parties, l'une Septentrionale, l'autre Méridionale. Entre les rivières de Châgre & celle de Pito, il n'y a gueres que quatorze lieues vers les deux extrémités, c'est-à-dire, vers Choco à l'Orient & dans le pays de Véraguaz à l'Occident. Il est traversé par la longue chaîne des Andes qui joint les deux Amériques.

La plus grande partie de cette Contrée est une terre noire très-fertile, arrosée par des rivières qui tombent dans le Golfe, & qui rendent le rivage si marécageux, qu'il est impossible d'y voyager. A l'Ouest de la rivière de Chéapo, le terrain devient plus montagneux & plus sec. On y trouve d'agréables vallées jusqu'au-delà de

la rivière  
bois. Là c  
sec, mais c  
tre mêlées c  
mets, qui  
Les monta  
sont plus  
arbrisseaux.  
n'ont pas l  
mides : les  
gros & pre  
autres sont  
seaux, tel  
des bambou  
Les saiso  
tres parties  
tude, appro  
sécheresse.  
Avril ou en  
Juillet, &  
d'Août. La  
Soleil perce  
fant, qu'il  
chir. Les pl  
cours de Se  
jusqu'au moi  
qu'il pleur d

la riviere, où l'on ne rencontre plus que des bois. Là commence le pays des Savanes, qui est sec, mais couvert d'herbes, plein de collines entremêlées de bois, & fertiles jusqu'à leurs sommets, qui sont couverts de beaux arbres fruitiers. Les montagnes d'où tombe la *Riviere d'Or*, sont plus stériles & ne produisent que des arbrisseaux. En général, les lieux secs de l'Isthme n'ont pas les mêmes arbres que les lieux humides : les premiers sont grands, extrêmement gros & presque sans branches ; au lieu que les autres sont moins des arbres que des arbrisseaux, tels que des mangles, des ronces & des bambous.

Les saisons dans l'Isthme, comme dans les autres parties de la Zone torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la sécheresse. Le temps des pluies y commence en Avril ou en Mai. Elles continuent en Juin & Juillet, & leur grande violence est au mois d'Août. La chaleur est extrême, par-tout où le Soleil perce les nues, & l'air d'autant plus étouffant, qu'il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluies commencent à diminuer dans le cours de Septembre ; mais souvent elles durent jusqu'au mois de Janvier. Ainsi, l'on peut dire qu'il pleut dans l'Isthme pendant les trois quarts

---

Tierra-Firme.

Tierra-  
Firme.

de l'année. L'air y a quelquefois une odeur sulfureuse, qui se répand dans les bois. Après les orages, on entend toujours un bruit effroyable formé du croassement des grenouilles & des crapauds, du bourdonnement des mouches, du sifflement des serpens, & des cris d'une infinité d'autres insectes. La pluie même est quelquefois si grosse, qu'une plaine qu'elle inonde est transformée tout-d'un-coup en lac. Il n'est pas rare de voir des orages qui détachent les arbres & qui les entraînent jusques dans les rivières.

Cartha-  
gène.

La Ville la plus célèbre du Golfe, est Carthagène, située à dix degrés vingt-cinq minutes quarante-huit secondes  $\frac{1}{2}$  de latitude du Nord, à deux cens quatre-vingt trois degrés vingt-huit minutes trente-six secondes de longitude Ouest du Méridien de Paris, & à trois cens un degrés dix-neuf minutes trente-six secondes du Pic de Ténérife. Telle est du moins la conclusion des Mathématiciens, qu'on prend ici pour guides, d'après les observations qu'ils ont publiées. Cette détermination si précise, prouve qu'en avançant dans notre route, nous rencontrons les progrès des connaissances.

Un Lecteur, curieux d'origines, se rappellera sans doute que la Baie de Carthagène & le Pays

D  
anciennement  
verts en 15  
ans après, le  
blit, trouve  
s'étaient pas  
mement bel  
ches emploie  
res étaient r  
ensuite dans  
Améric Ves  
Il fut rempl  
viédo. En fin  
par Hérédi  
thagène en r

Les avan  
rendue flori  
à l'invasion  
quarante an  
glais, qui la  
exposée à d  
Français en  
Anglais en  
de splendeu  
époque, le  
visiter. Rien  
côté de la c  
qui la born

anciennement nommé *Calamari*, furent découverts en 1502, par Rodrigue de Bastidas. Deux ans après, les Espagnols ayant entrepris de s'y établir, trouverent une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Les habitans étaient extrêmement belliqueux : leurs armes étaient des fleches empoisonnées, dont les plus légères blessures étaient mortelles. Alphonse d'Ojéda, qui vint ensuite dans le pays avec la Cosa & le célèbre Améric Vespuce, n'y obtint pas plus de succès. Il fut remplacé par Grégoire Hernandez d'Oviédo. Enfin les Naturels du pays furent domptés par Hérédia, qui établit & peupla la Ville de Carthagène en 1527.

Tierra-  
Firme.

Les avantages de sa situation l'ayant bientôt rendue florissante, elle fut exposée, dès l'an 1544, à l'invasion de quelques aventuriers Français, & quarante ans après, à celle de François Drak, Anglais, qui la réduisit en cendre; réparée & depuis exposée à de nouvelles disgraces, pillée par les Français en 1597, & attaquée en vain par les Anglais en 1741, elle était au plus haut point de splendeur quelque temps avant cette dernière époque, lorsque Don Antoine d'Ulloa vint la visiter. Rien n'est plus admirable que sa vue; du côté de la campagne & de la côte, elle n'a rien qui la borne. La Ville & son Fauxbourg, que

Tierra-  
Firme.

d'autres nomment la *basse-Ville*, sont fortifiés régulièrement.

Tous les Voyageurs conviennent, qu'après Mexico, Carthagène est la plus belle Ville de l'Amérique. Elle est composée de cinq grandes rues, droites & bien pavées, dont chacune a plus d'un demi-mille de long : les maisons sont de pierres & fort bien bâties ; toutes avec des balcons & des jalouses de bois, matière plus durable pour ces ouvrages, que le fer, qui serait bientôt rouillé & détruit par l'humidité & par des vents nitreux dont les murailles mêmes se ressentent. Une rue plus longue & plus large que toutes les autres, traverse la Ville entière, & forme une grande Place au centre. La Cathédrale s'élève au-dessus de tous les autres édifices, & ne renferme pas moins de richesses dans son sein, qu'elle étale de magnificence au-dehors. Les édifices sont généralement d'une beauté extraordinaire. On fait monter le nombre de ses habitans à vingt-quatre mille, dont plus de quatre mille sont Espagnols & le reste de race Américaine, ou Nègres & Mulâtres ; la plupart si aisés, qu'ils passeraient pour riches dans toute autre contrée du monde.

Le Gouverneur fait sa résidence ordinaire dans la Ville. Il était indépendant, pour le militaire, avant 1739 ; mais, depuis l'élection d'un Officier

suprême, velle-Gren  
cette nature  
affaires civ  
risdiction  
que le C  
forme un  
Chapitre,  
celui de l  
ferme l'ID  
Tierra-Fir  
Carthagèn  
Régidors,  
deux Alca  
ment remp  
tinction. I  
chargée de  
tous les de  
pas moins  
elle a son A  
espèce de J  
C'est d  
galions ar  
dille du I  
Au premi  
nent la ro  
foire, apr  
Baie, les

suprême , sous le nom de *Vice-Roi* de la Nouvelle-Grenade , il en relève dans les affaires de cette nature , comme on peut appeller , pour les affaires civiles , à l'Audience de Santa-Fé. La Jurisdiction spirituelle de l'Evêque s'étend aussi loin que le Gouvernement militaire & civil. Elle forme un Tribunal , composé du Prélat & de son Chapitre , mais qui n'a rien de commun avec celui de l'Inquisition , dont la Jurisdiction renferme l'Isle Espagnole , où il fut d'abord établi , Tierra-Firme & Santa-Fé. Outre ces Tribunaux , Carthagène a sa Magistrature séculière , composé de Régidors , parmi lesquels on élit tous les ans deux Alcades ; ces deux emplois sont ordinairement remplis par des habitans de la première distinction. La Chambre du Trésor est également chargée de la perception & de la distribution de tous les deniers Royaux. Enfin Carthagène n'étant pas moins une Place de guerre que de commerce , elle a son Auditeur militaire , qui est le Chef d'une espèce de Jurisdiction.

C'est dans la Baie de Carthagène que les galions arrivent , pour y attendre que l'Armada du Pérou se soit rendue devant Panama. Au premier avis qu'ils en reçoivent , ils prennent la route de Porto-Bello , où se tient une foire , après laquelle ils reviennent faire , dans la Baie , les provisions nécessaires à leur retour , &

---

Tierra-Firme.

Tierra-  
Firme.

bientôt ils se hâtent de remettre à la voile. Dans leur absence, la Baie est extrêmement déserte. A peine y voit-on quelques *bélandres* ou felouques du pays, qui ne s'y arrêtent que pour le carénage ou le raboub.

Carthagène étant la première échelle où se rendent les galions, on doit se faire une haute idée du commerce d'une Ville, qui reçoit les prémices de tout ce qui passe d'Espagne dans l'Amérique Méridionale. En effet, les ventes, quoique dépouillées des formalités qui s'observent à Porto-Bello, y sont ordinairement fort considérables. Les Négocians des Provinces intérieures Méridionales, telles que Santa-Fé, Popayan & Quito, y apportent leurs propres fonds, & ceux qu'on leur a confiés pour l'*encomienda*, c'est-à-dire, pour des commissions. Ces fonds sont employés en marchandises & en provisions. Santa-Fé & Popayan ne pouvant recevoir les unes & les autres que par la voie de Carthagène, leurs marchands viennent dans cette Ville avec de l'argent & de l'or, monnoyés, en lingots & en poudre; ils apportent aussi des émeraudes, qui sont les pierreries les plus estimées dans ces régions, & dont il se trouve de riches mines à Santa-Fé. Cependant, depuis que les émeraudes ont beaucoup perdu de leur prix en Europe, sur-tout en Espagne, où elles ne

D  
font presque  
qui était au  
déchu.

Pendant  
Carthagène  
foire, on y  
soit au prof  
soit à celu  
Cargadores  
leur fournis  
se vendent  
gagne. Les  
& des bour  
tageux des  
ont des esc  
le salaire a  
a d'eux. L  
reste à qua  
berté, après  
doivent por  
tages s'éten  
de la dépe  
prix des d  
avec la co

Mais ce  
séjour des  
part, tout  
Aussi ce te

sont presque plus recherchées , ce commerce , qui était autrefois considérable , est extrêmement déchu .

Tierra-  
Firme.

Pendant le temps que les galions passent à Carthagène, & que Don d'Ulloa nomme la petite foire, on y voit quantité de boutiques ouvertes, soit au profit des Espagnols arrivés sur les galions, soit à celui des marchands de la Ville. Les Cargadores favorisent les uns & les autres, en leur fournissant des marchandises à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle, tout le monde gagne. Les uns donnent à louage des chambres & des boutiques, les autres tirent un prix avantageux des ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des esclaves, profitent de leur travail, dont le salaire augmente à proportion du besoin qu'on a d'eux. L'argent circule de toutes parts. Il en reste à quantité d'esclaves pour acheter leur liberté, après avoir payé à leurs maîtres ce qu'ils doivent pour l'occupation journalière. Ces avantages s'étendent jusqu'aux plus misérables villages de la dépendance de Carthagène, par le seul prix des denrées, qui augmente naturellement avec la consommation.

Mais ce mouvement ne dure que pendant le séjour des galions dans la Baie. Après leur départ, tout rentre dans le silence & l'inaction. Aussi ce temps est-il nommé le *temps mort*. Le

Tierra-  
Firme.

commerce particulier que la Ville fait alors avec tous les autres Gouvernemens, se réduit presque à rien. Elle reçoit de la Trinité, de la Havane & de Saint-Domingue, quelques bédandres chargées de tabac & de sucre, qui reprennent pour cargaison du cacao de la Magdelène, des vases de terre, du riz & d'autres marchandises rares dans ces Isles. Il se passe trois mois, sans qu'on voie paraître un de ces bâtimens. On n'en fait pas partir beaucoup plus de Carthagène. Quelques-uns vont à Nicaragua, à Vera-Cruz, à Honduras, & plus souvent à Portobello, à Chagre ou à Sainte-Marthe; mais ce commerce est très-faible, parce que la plupart de ces lieux étant pourvus de ces mêmes denrées, on a peu d'occasions de trafiquer avec eux. Ce qui soutient Carthagène, *en tiempo muerto*, au temps mort, ce sont les bourgades de sa juridiction, d'où l'on apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ses habitans, dans des canots, ou dans une espèce de bateaux, qu'ils nomment *champanes*. Les premiers étoient toujours le rivage de la mer; & les seconds viennent par la riviere de la Magdelène, ou par celle de Zenu. En échange des denrées, ils se chargent de quelques étoffes, dont les boutiques des Négocians sont pourvues par les galions, ou quelquefois par les prises de quelques corsaires.

D  
Tous les ali  
Chacun a la  
animaux de  
dans un jo  
mange poin  
ne permet  
fraîche. Les  
telles que l  
des & les r  
& se vende  
vendent en  
*cavale*, dro  
boutiques.

Outre les  
ce petit co  
long-temps  
Nègres, qu  
restent com  
achetés pou  
employés au  
ment *hazien*  
finances roy  
daissent pas  
tifications,  
des autres C  
les deniers

A Carthag  
Colonies de

Tous les alimens du pays ne paient aucun droit. Chacun a la liberté de tuer, dans sa maison, les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair dans un jour ; car celle même de porc ne se mange point salée à Carthagène, & les chaleurs ne permettent pas de la garder long-temps fraîche. Les denrées qu'on apporte d'Espagne, telles que l'eau-de-vie, le vin, l'huile, les amandes & les raisins secs, paient un droit d'entrée, & se vendent ensuite librement. Ceux qui les vendent en détail, ne sont assujétis qu'à l'*alcavala*, droit imposé sur les échopes & les boutiques.

Outre les marchandises, qui font l'entretien de ce petit commerce intérieur, la Ville a depuis long-temps un bureau pour l'*Assiente* des esclaves Nègres, que les vaisseaux y apportent. Ils y restent comme en dépôt, jusqu'à ce qu'ils soient achetés pour les Provinces intérieures, où ils sont employés aux plantations, que les Espagnols nomment *haziendas*. Mais ce bureau & ceux des finances royales, établis à Carthagène, ne produisent pas même assez pour l'entretien des fortifications, du Gouverneur, de la garnison & des autres Officiers du Roi. On y supplée par les deniers royaux de Santa-fé & de Quito.

A Carthagène, comme dans toutes les autres Colonies de l'Europe, les habitans sont divisés

Tierra:  
firme.

Tierra-  
Firme.

en différentes races. Les Blancs forment , comme ailleurs , deux espèces ; celle des Européens , qu'on y appelle Chaperons , & celle des Créoles , ou des blancs nés dans le pays. Le nombre des premiers est peu considérable , parce que la plupart retournent en Europe , après avoir gagné quelque chose , ou passent plus loin , pour augmenter leur fortune. Ceux qui se sont fixés à Carthagène , y font presque tout le commerce. Les Créoles possèdent les terres. On en compte quelques familles d'une grande distinction , c'est-à-dire descendues d'Ayeux Nobles qui se sont établis dans la Ville , après y avoir exercé les premiers emplois. La plupart se sont maintenues dans leur lustre , en s'alliant dans le Pays avec leurs égaux , ou avec des Européens employés sur les galions. Il se trouve quelques familles de Blancs pauvres , entrées sur des familles Américaines , ou du moins alliées avec elles. Quand la couleur ne les trahit pas , ils se croient heureux d'être comptés au nombre des Blancs.

Mais la division est plus difficile entre les espèces qui doivent leur origine au mélange des Blancs & des Noirs. Après les Noirs ou les Nègres , & les Mulâtres , qui viennent d'un Blanc & d'une Noire , ou d'un Noir & d'une Blanche , la troisième espèce , provenue des Blanches avec les Mulâtres , ou des Mulâtresses avec les Blancs , se

nomme le  
des Quart  
Tercerons  
vient du m  
est celle d  
s'éclaircisse  
n'est plus q  
on ne distin  
ni pour les  
enfants d'un  
le nom d'E  
honneur , q  
qu'on les s  
croient injur  
classe , il y a  
éloigner. Ent  
tingue une ra  
qui provient  
le sang Amé  
semble. La ra  
tion. Entre l  
Quarterons &  
qui se nomme  
Enfans de l'A  
reculent. Les  
terons ou des  
ou Terceron ,  
dire, Saut-en

nomme les *Tercerons*. La quatrième est celle des *Quarterons*, qui vient du mélange des *Tercerons* avec les Blancs. Enfin la cinquième, qui vient du mélange des *Quarterons* & des Blancs, est celle des *Quinterons*. Comme les nuances s'éclaircissent sensiblement à chaque degré, il n'est plus question de race Nègre au cinquième; on ne distingue point les *Quinterons* des Blancs, ni pour les manières, ni pour la couleur. Les enfans d'un Blanc & d'une *Quinterone* portent le nom d'Espagnols. Il sont si jaloux de cet honneur, que si par hasard on s'y méprend, & qu'on les suppose d'un degré plus bas, ils se croient injuriés. Mais, avant que d'arriver à cette classe, il y a des obstacles qui peuvent les en éloigner. Entre le Mulâtre & le Nègre, on distingue une race intermédiaire, nommée *Sambo*, qui provient du mélange de ces deux races avec le sang Américain, ou des deux races ensemble. La race du Pere fait une autre distinction. Entre les *Tercerons* & les Mulâtres, les *Quarterons* & les *Tercerons*, on compte ceux qui se nomment *Tente en el Ayre*, c'est-à-dire, Enfans de l'Air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfans, nés du mélange des *Quarterons* ou des *Quinterons* avec le sang Mulâtre ou *Terceron*, sont nommés *Salto atras*, c'est-à-dire, Saut - en - Arriere, parce qu'au lieu d'avancer

---

Tierra-  
Firme.

Tierra-  
Firme.

& de devenir Blancs, ils ont reculé, en se rapprochant de la race des Nègres. De même, tous les entans fortis du mélange avec le sang Américain depuis le Nègre jusqu'au Quinteron sont nommés *Sambos* de Nègres, de Mulâtre, de Terceron, &c.

Telles sont les races les plus communes : non qu'il ne s'en trouve beaucoup d'autres qui viennent de diverses unions ; mais les espèces en sont si obscures, que souvent ils ne savent pas eux-mêmes à quelle classe ils appartiennent. Ces castes ou races, à compter depuis les Mulâtres jusqu'aux Quinterons, sont toutes vêtues à l'Espagnole, & d'habits fort légers, sans autre raison que la chaleur du climat. Leurs exercices, dans la Ville, se réduisent aux arts mécaniques ; au-lieu que les Chapetons & les Créoles, regardent ces occupations comme indignes d'eux, s'attachent uniquement au commerce, jusqu'à préférer la misère à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

Entre toutes ces races, celle des Nègres n'est pas la moins nombreuse. Elle est divisée en deux classes, celle des Nègres libres, & celle des esclaves, qui se subdivisent encore en créoles & en *bozales*, ou nouveaux-venus. Une partie de ces derniers est occupée à la culture des plantations. Ceux qu'on retient dans la Ville, y sont employés aux travaux les plus rudes, qui leur font

assez

assez gagner  
maîtres, un  
nourrir du  
porter aucun  
en Afrique,  
coton, dont  
Les esclaves  
vêtues. Elles  
Nègres qui  
occupées dans  
confitures, de  
& d'autres a  
enfants, les po  
servir la libe  
leur lait, sans  
Leurs mamelle  
à Nature, le  
dessous du ven  
puissent les  
par-dessus l'épa  
de dos.  
L'habillem  
Carthagène, d  
apporté d'Espa  
légère. Les ve  
sine de Bretag  
pourpoints de  
général, sans auc  
Tome XI.

Il faut gagner pour payer, chaque jour, à leurs maîtres, une partie de leur salaire, & pour se nourrir du reste. La chaleur les dispensant de porter aucune sorte d'habits, ils vont nus comme en Afrique, à la réserve d'un petit pagne de coton, dont ils se couvrent le milieu du corps. Les esclaves Nègresseles ne sont pas autrement vêtues. Elles sont mariées à la campagne, avec les Nègres qui cultivent les champs, ou sans cesse occupées dans la Ville à vendre des fruits, des confitures, des gâteaux de maïs ou de cassave, & d'autres alimens. Celles qui ont de petits enfans, les portent sur les épaules, pour se conserver la liberté des bras, & les nourrissent de leur lait, sans les faire changer de situation. Leurs mamelles, dont elles laissent le soin à la Nature, leur pendant quelquefois jusqu'au dessous du ventre, il n'est pas surprenant qu'elles puissent les présenter par-dessous l'aisselle ou par-dessus l'épaule, aux enfans qu'elles portent sur le dos.

Tierra-  
Firme.

L'habillement des blancs est peu différent à Carthagène, de celui que ses Fondateurs y ont apporté d'Espagne. L'étoffe en est seulement fort légère. Les vestes, par exemple, sont de toile fine de Bretagne, les culottes de même, & les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune exception de rang. Les per-

Tierras  
Firme.

ruques y étaient encore si rares en 1735 ; qu'on n'en voyait qu'au Gouverneur & à quelques Officiers : au lieu de cravates , on se contente de fermer le col de la chemise avec un gros bouton d'or , & le plus souvent on le laisse ouvert. Plusieurs vont nue tête , & les cheveux coupés au chignon ; mais la plupart ont un bonnet blanc de toile fine. Ils portent , pour se rafraîchir , des éventails tissus d'une espèce de palme fine & délicate , en forme de croissant , avec un bout de la même palme , qui sert de manche.

Les femmes blanches ont une sorte de jupe nommée *pollera* , qu'elles attachent à la ceinture , & qui pend jusqu'aux talons , de taffetas uni & sans doublure. Un pourpoint leur couvre le reste du corps ; mais elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment hiver , & n'ont en été qu'un corset lacé sur la poitrine. Mais jamais elles ne sortent du logis sans la mantille & la jupe. Leur usage est d'aller à l'Eglise dès trois heures du matin , pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne sont pas exactement blanches , mettent par-dessus la *pollera* , une jupe de taffetas , de la couleur qu'elles aiment , à l'exception de la noire , qui leur est interdite. Cette jupe est toute percée de petits trous , pour laisser voir celle qui est dessous. Elles se couvrent

la tête d'un  
d'une mitre  
par une p  
au front.  
coëffure. L  
pour chau  
où il n'ens  
maisons , e  
& leur occ  
fraîchir. Le  
quelque inc  
culté d'y bi  
On ne va  
habitans de  
nant qu'il y  
où l'on ne  
par l'étude d  
ne laissent p  
munes dans  
charité entre  
l'égard des  
l'expression  
ne trouvent  
& même la  
rivent jamais  
qu'on nomm  
sans bien , sa  
niers , qui vi

la tête d'un bonnet de toile blanche, de la forme d'une mitre, & fort garni de dentelles. Il est terminé par une pointe, qui répond perpendiculairement au front. Jamais elles ne paraissent sans cette coëffure. Les femmes de condition ne portent, pour chaussure, qu'une espèce de petites mules, où il n'entre que la pointe du pied. Dans leurs maisons, elles ne quittent point leurs hamacs, & leur occupation est de s'y bercer, pour se rafraîchir. Les hommes aiment aussi cette situation, quelque incommode qu'elle paraisse par la difficulté d'y bien étendre le corps.

On ne vante ni l'application, ni le savoir des habitans de Carthagène; mais il n'est pas surprenant qu'il y ait peu d'émulation, dans un pays où l'on ne peut se proposer aucun avancement par l'étude des Sciences: l'esprit & la pénétration ne laissent pas d'y être des qualités fort communes dans les deux sexes. On compte aussi la charité entre leurs principales vertus, sur-tout à l'égard des Européens, qui venant, suivant l'expression du Pays, pour *brusquer* fortune, ne trouvent souvent que la misère, les maladies, & même la mort. Les vaisseaux Espagnols n'arrivent jamais sans apporter une espèce d'hommes, qu'on nomme *Pulizons*, gens sans emploi, sans bien, sans recommandation, vrais aventuriers, qui viennent chercher fortune dans un

---

Tierra.  
Firme.

Tierra-  
Firme.

pays où ils ne sont connus de personne, & qui, après avoir long-temps couru les rues de la Ville, sans rien trouver qui réponde à leurs espérances, ont, pour dernière ressource, le Couvent des Cordeliers, où ils reçoivent de la bouillie de cascade, moins pour appaiser leur faim, que pour les empêcher de mourir. Le coin d'une place ou la porte d'une Eglise, est leur gîte pour la nuit. On les laisse dans cette misere, parce qu'il n'y a point d'habitant qui ose prendre confiance à leurs services. Quelquefois un Négociant, qui passe dans les Provinces intérieures, & qui a besoin de grossir sa suite, choisit un de ces malheureux Chapetons, qu'il emmene avec lui. Le chagrin d'une si triste situation, & la mauvaise qualité de leur nourriture, les jettent enfin dans une maladie, qui a pris d'eux le nom de *Chapetonade*. Ils n'ont plus alors d'autre refuge que la Providence; car on ne reçoit à l'Hôpital de Carthagène, que ceux qui paient les secours qu'ils demandent, & par conséquent la misere est un titre d'exclusion. C'est à ce point que le Peuple les attend, pour faire éclater sa charité. Les Nègresses & les Mulâtresses libres s'empressent alors de les retirer dans leurs maisons, où elles les assistent & les font guérir à leurs dépens; s'ils meurent entre leurs mains, elles les font enterrer, & leur zèle va jusqu'à

D  
faire dire p  
A la vérité l  
pour ceux  
mariage av  
qu'une de  
le bonheur  
la pitié de  
à la fin l  
de se retir  
vivre de la  
travail.

L'eau-de-  
miel, sont l  
les races, d  
tabac à fuit  
monde funn  
distinction  
femmes blan  
de leurs m  
imitée des  
plus disting  
mune est de  
feuille. Une  
mité d'un b  
assez long-t  
être incomm  
haute distin

faire dire pour eux des Prieres & des Messes. A la vérité les témoignages de compassion finissent pour ceux qui reviennent à la santé, par un mariage avec leur bienfaitrice, ou avec quelqu'une de ses filles. Les Pulizons qui n'ont pas le bonheur d'être assez malades pour intéresser la pitié des femmes de Carthagène, prennent à la fin le parti de se faire Canotiers, ou de se retirer dans quelques villages, pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail.

L'eau-de-vie, le chocolat, les confitures & le miel, sont la passion de tous les états & de toutes les races, dans la Ville de Carthagène. Celle du tabac à fumer est encore plus vive. Là tout le monde fume, hommes, femmes & enfans, sans distinction d'âge ni de rang. Les Dames & les femmes blanches ne fument que dans l'intérieur de leurs maisons, mais cette retenue n'est pas imitée des autres castes. Les lieux ne sont pas plus distingués que les temps. La méthode commune est de fumer de petits rouleaux de tabac en feuille. Une femme tient entre ses lèvres l'extrémité d'un bout de tabac allumée, dont elle tire assez long-temps la fumée sans l'éteindre, & sans être incommodée du feu. Les femmes de la plus haute distinction, s'accoutument à fumer dès l'en-

Tierra-  
Firme.

Tierra-  
Firme.

fance. Une des plus grandes marques d'estime & d'amitié qu'elles puissent donner aux hommes, c'est d'allumer pour eux du tabac, & de leur en présenter dans les visites qu'elles reçoivent. Ce serait aussi les offenser beaucoup, que de refuser cette galanterie de leur main. Enfin la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagène. Les bals commencent par quelques danses d'Espagne, & finissent par celles du pays, qui ne sont pas sans agrément pour les étrangers, sur-tout avec les chansons dont elles sont accompagnées.

Le climat est excessivement chaud. Dans les observations du Thermomètre, le 19 de Novembre 1735, la liqueur se soutint à  $1025 \frac{1}{2}$ , sans autre variation, en différentes heures, que depuis 1024 jusqu'à 1026. La même année, à Paris, la liqueur du Thermomètre monta, le 16 Juillet, à trois heures du soir, & le 10 d'Août, à trois heures & demie, jusqu'à  $1025 \frac{1}{2}$ ; & ce fut la plus grande chaleur qu'on y sentit cette année; par conséquent la chaleur du jour le plus chaud du climat de Paris est continuelle à Carthagène. Mais la nature du climat se fait encore mieux sentir depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Novembre, qui est la saison qu'on y nomme *l'hiver*, parce qu'alors les pluies, les tonnerres & les éclairs y sont si fréquens que, d'un instant à l'autre, on voit les

D  
orages se succédés, & les occasions pleinent au défaut des maisons p sous les terres en grand non n'est pas pota mestiques.

Depuis le d'Avril, la vents du N C'est néanmoins l'été, comme lui qui est ve y cessent per mêmes vents continuelles, & le jour; d corps l'étant leur si pâle de quelque s'en ressenten ton de leur v de l'Europe mois, leurs degrés, ils

erages se succéder. Les rues de la Ville sont inondées, & les campagnes submergées. On profite de ces occasions pour remplir les citernes, qui suppléent au défaut de riviere & de source. Outre celles des maisons particulières, il y en a de fort larges sous les terres-pleins des bastions. On a des puits en grand nombre, mais d'une eau saumache, qui n'est pas potable, & qui ne sert qu'aux usages domestiques.

Depuis le milieu de Décembre jusqu'à la fin d'Avril, la chaleur est un peu diminuée par les vents du Nord, qui rafraîchissent alors la terre. C'est néanmoins cet espace de temps qu'on nomme l'été, comme on donne le nom de *petit été* à celui qui est vers la Saint-Jean, parce que les pluies y cessent pendant un mois, & font place aux mêmes vents: mais, en général, les chaleurs sont continuelles, avec peu de différence entre la nuit & le jour; d'où il arrive que la transpiration des corps l'étant aussi, tous les habitans ont une couleur si pâle & si livide, qu'on les croirait relevés de quelque grande maladie. Leurs actions mêmes s'en ressentent, par une mollesse singulière, & le ton de leur voix par sa lenteur. Ceux qui arrivent de l'Europe conservent, pendant trois ou quatre mois, leurs forces & leur couleur; mais, par degrés, ils deviennent semblables aux anciens

Tierra-  
Firme.

habitans , c'est-à-dire , qu'avec une assez bonne santé, ils paraissent en manquer.

Ils sont sujers d'ailleurs à plusieurs sortes de maladies. Celle qui menace les Européens , & qu'on a déjà nommée *Chapetonade* , par allusion au nom de Chapeton , dont on ne nous apprend pas l'origine , emporte souvent une partie des équipages , après l'arrivée des vaisseaux. Sa nature est peu connue. Elle vient à quelques-uns de s'être trop refroidis ; à d'autres , de quelque indigestion , d'où suit un vomissement mortel accompagné quelquefois d'un si furieux délire ; qu'on est obligé de lier le malade , pour l'empêcher de se déchirer en pièces. Il expire au milieu de ses transports , comme dans une espèce de rage.

Une autre maladie , fort commune à Carthagène & dans toute sa Jurisdiction , c'est la lèpre , qu'on y nomme *mal de saint Lazare*. Ceux qui l'attribuent à la chair de porc , qui est la nourriture ordinaire du pays , ne font pas attention que cet aliment n'est pas moins commun dans d'autres contrées de l'Amérique , & par conséquent qu'il en faut chercher la cause dans la nature du climat. On a fondé , pour en arrêter la communication , un grand Hôpital hors de la Ville , proche d'une colline , où est le Château , qui en tire le nom de *San-Lazaro*. Tous ceux qu'on croit atta-

D  
qués de la lè  
de sexe , d'  
aller de bon  
les y condu  
entr'eux , pa  
& qu'il se p  
ter que les  
on laisse au  
dans la Ville  
laissent appr  
est-il si gran  
l'étendue d'u  
petite portie  
son entrée. L  
sa fortune , e  
ses jours. Le  
n'empêchent  
ne vivent lon  
excite vivem  
c'est l'expéri  
causer , qui  
lades.

La galle  
gions particu  
leur maligni  
y deviennent  
négligés. Le  
terre du cant

qués de la lèpre y sont renfermés sans distinction de sexe, d'âge ni de rang, & s'ils refusent d'y aller de bonne grace, on emploie la force pour les y conduire. Mais le mal ne fait qu'augmenter entr'eux, parce qu'on leur permet de s'y marier, & qu'il se perpétue dans leurs enfans, sans compter que les revenus de l'Hôpital étant médiocres; on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la Ville, au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'une petite Ville. Chacun y jouit d'une petite portion de terrain, qu'on lui marque à son entrée. Il y bâtit une cabane proportionnée à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours. Les souffrances inséparables de la lèpre, n'empêchent point que ceux qui en sont attaqués ne vivent long-temps. On remarque aussi qu'elle excite vivement le feu des passions sensuelles, & c'est l'expérience des désordres qu'elles peuvent causer, qui fait permettre le mariage aux malades.

La galle & la rogne sont encore des contagions particulieres à Carthagène, du moins par leur malignité & leur abondance. Ces deux maux y deviennent incurables, pour peu qu'ils soient négligés. Le spécifique le plus efficace, est une terre du canton, nommée *maduimaqui*, qui con-

---

 Tierra-  
Firme]

Tierra-  
Firme.

serve la même vertu dans les lieux où elle est transportée.

Enfin une maladie encore bien plus étrange ; mais moins commune , est celle qui se nomme *la culebrilla* ou *le serpenteau*. Elle consiste dans une tumeur , qui se forme entre les membranes de la peau , & qui augmente sans cesse , jusqu'à ce qu'elle occupe la circonférence de la partie qui en est attaquée. Elle se loge particulièrement aux bras , aux cuisses & aux jambes. Ses marques extérieures sont de faire enfler la peau , de l'enflammer & d'y causer des mortifications. La manière de guérir ce mal , est d'appliquer des suppuratifs à l'endroit où l'on croit découvrir ce qu'on appelle *la tête du serpenteau* ; & lorsque la peau commence à s'ouvrir, il en sort une espèce de petit nerf blanc , qui passe pour un animal. On l'aide à sortir avec une carte roulée , à laquelle on l'attache avec un fil de soie , & tous les jours on prend soin de l'entortiller autour de la carte , jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien dans la tumeur , qui ne tarde point ensuite à se dissiper d'elle-même. Cette opération demande beaucoup de patience & d'adresse : mais , malgré l'opinion établie à Carthagène , Don d'Ulloa ne paraît pas persuadé que le serpenteau soit un animal.

Porto-  
Bello.

La Ville de Saint-Philippe de Porto-Bello , est

D

située à 9 de  
tude du Nor  
longitude du  
41 minutes  
son origine  
voit qu'elle  
après avoir e  
1510 , où l'o  
donné en 15  
habitans furent  
une situation  
d'Espagne.

La Ville e  
le penchant  
Port. Les ma  
de quelques-  
pierre. On  
trente , mais  
ensemble une  
du Port avec  
du penchant  
places fort sp  
Chambre des  
pierre , & qu  
barquemens ;  
roissiale , don  
ornemens po  
ne soit deffer

située à 9 degrés 34 minutes 35 secondes de latitude du Nord, & à 277 degrés 50 minutes de longitude du Méridien de Paris, ou 296 degrés 41 minutes du Pic de Ténérife. Cette Ville doit son origine à la bonté de son Port, dont on voit qu'elle tire son nom. Nombre de Dios, après avoir essuyé diverses fortunes depuis l'année 1510, où l'on a rapporté sa fondation, fut abandonné en 1584, par l'ordre de Philippe II, & ses habitans furent employé à former Porto-Bello dans une situation plus avantageuse pour le commerce d'Espagne.

La Ville est située en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui environne le Port. Les maisons y sont de bois, à l'exception de quelques-unes, dont le premier étage est de pierre. On n'en compte guères plus de cent trente, mais grandes & commodes. Elles forment ensemble une rue principale, qui suit la figure du Port avec quelques ruelles qui la traversent, du penchant de la montagne au rivage. De deux places fort spacieuses, l'une est vis-à-vis de la Chambre des Finances, qui est un bel édifice de pierre, & qui touche au môle où se font les débarquemens; l'autre est proche de l'Eglise Paroissiale, dont on vante assez la grandeur & les ornemens pour une si petite Ville, quoiqu'elle ne soit desservie que par un Vicaire & quelques

---

Tierra-  
Firme.

## N<sup>OS</sup> HISTOIRE GÉNÉRALE

Tierra-  
Firme.

autres Prêtres du pays. Il y a deux autres Eglises; l'une des PP. de la Merci, & l'autre de Saint-Jean-de-Dieu, qui appartiennent aux Religieux de ces deux ordres: mais ces deux Couvens méritent à peine ce nom, sur-tout celui de la Merci qu'on représente fort pauvre & presque en ruine; l'autre, qui devrait être un Hôpital, n'a pas de fonds pour l'entretien des malades, & ne reçoit que ceux qui sont en état de payer l'assistance qu'ils y cherchent. En avançant à l'Est, vers le bout de la Ville qui conduit à Panama, on trouve un Quartier qui se nomme *la petite Guinée*, parce qu'il renferme tous les Nègres libres. Il est fort peuplé à l'arrivée des galions. La plupart des habitans de la Ville, trouvant du profit à louer leurs maisons aux Européens de la flotte, se retirent dans cette espèce de Fauxbourg, où ils ne font pas difficulté de se réduire aux cabanes des Nègres. Du côté de la mer, dans un terrain spacieux entre la Ville & le Château *de la Gloire*, on dresse des baraques pour les matelots, qui se font, de leur côté, des boutiques, où ils étalent toutes sortes de denrées & de fruits d'Espagne: mais la Foire n'est pas plutôt finie, que tout disparaît avec les vaisseaux, & la Ville redevient déserte.

Le seul nom du Port en fait connaître les avantages. L'entrée en est large, mais assez bien dé-

D

tendue par u  
de *Todo-Fi*  
compte env  
l'autre, c'est  
lieue. Le cō  
fense que le  
fleur-d'eau,  
le Nord, où  
effet la véri  
nal, où l'on  
brasses d'eau  
sable. A la  
vis-à-vis de  
nomme *Sain*  
de ce Fort,  
que la Ville  
pointe de te  
contenait au  
*Jérôme*, à  
ouvrages sur  
Vernon, qui  
défenseurs &  
vaisseaux est  
c'est-à-dire,  
Entre les  
Bello, depu  
Fort est à n  
qui est à l'o

tendue par un Château, nommé *Saint-Philippe de Todo-Fiéro*, & situé à la pointe du Nord. On compte environ six cens toises d'une pointe à l'autre, c'est-à-dire, un peu moins d'un quart de lieue. Le côté du Sud n'a pas besoin d'autre défense que les pointes & les rochers qui sont à fleur-d'eau, & qu'on n'évite qu'en dérivant vers le Nord, où l'on trouve plus de fond; quoiqu'en effet la véritable entrée soit par le milieu du canal, où l'on a toujours depuis quinze jusqu'à dix brasses d'eau, fond de vase & de craie, mêlé de sable. A la côte que le Port forme au Sud, & vis-à-vis de la rade, est un Fort spacieux, qui se nomme *Saint Jacques de la Gloire*. C'est à l'Est de ce Fort, à la distance d'environ cent toises, que la Ville commence; elle a devant elle une pointe de terre qui s'avance dans le Port, & qui contenait autrefois un petit Fort nommé *Saint-Jérôme*, à dix toises des maisons. Tous ces ouvrages furent démolis en 1740, par l'Amiral Vernon, qui les trouva également dépourvus de défenseurs & d'artillerie. Le mouillage des gros vaisseaux est au Nord-Ouest du Fort de la Gloire, c'est-à-dire, presqu'au milieu du Port.

Entre les montagnes qui environnent Porto-Bello, depuis la pointe de Todo-Fiéro, dont le Fort est à mi-côte de la première, jusqu'à celle qui est à l'opposé, on en distingue une fort

Tierra-  
Firme,

glises;  
Saint-  
ligieux  
ens mé-  
Merci  
ruine;  
pas de  
e reçoit  
ssistance  
vers le  
n trouve  
e, parce  
est fort  
des ha-  
à louer  
se reti-  
à ils ne  
anes des  
terrain  
e Gloire,  
qui se  
ils éta-  
s d'Espa-  
que tout  
edevient

les avan-  
bien dé-

Tierra-  
Firme.

haute, qui sert comme de Thermomètre à la Ville. Elle donne, d'un côté, sur le chemin qui conduit à Panama, & de l'autre sur le Port. On la voit presque toujours couverte de nuages, sombres & épais, qu'on appelle *Capello*, ou *Bonnet de la Montagne*, d'où lui est venu apparemment par corruption le nom de *Capiro*. Si ces nuages se condensent & s'épaississent, ils baissent de leur hauteur ordinaire, & c'est un signe d'orage : au contraire, s'ils s'élèvent & s'éclaircissent, ils annoncent le beau temps. Ces changemens se succèdent avec tant de promptitude, qu'on découvre rarement le sommet de la montagne, dont l'état ordinaire est une profonde obscurité.

L'air de Porto-Bello est d'une malignité qui ne se fait pas moins sentir aux anciens habitans de la Ville, qu'aux étrangers. Il produit des maladies mortelles ou capables d'affaiblir les meilleurs tempéramens. On était persuadé autrefois, qu'il était fort dangereux pour l'accouchement des femmes, & cette opinion les faisait partir deux ou trois mois avant le terme, pour aller faire leurs couches à Panama. Une femme de distinction ayant heureusement bravé le danger, par affection pour son mari, à qui ses affaires ne permettaient point de quitter Porto-Bello pour la suivre, la prévention s'est dissipée. Les habitans ont les idées les plus défavantageuses de leur climat. Ils assurent que

les animaux  
lorsqu'ils s  
poules, p  
& de Car  
vée, & q  
viennent s  
plus mange  
les montag  
rons de la V  
La même ra  
haras de che  
Les chale  
en rejette p  
montagnes  
sage au ven  
couvertes,  
Soleil de sé  
ment d'épai  
pluies abond  
commence à  
séché le feu  
terrain, il s  
peurs, qui  
pluies subites  
la même pro  
mens en fasse  
Les pluies so  
sont capables

les animaux des autres pays cessent de multiplier lorsqu'ils sont transportés dans leur Ville ; que les poules , par exemple , qui viennent de Panama & de Carthagène , sont stériles après leur arrivée , & que les bœufs , amenés de Panama , deviennent si maigres , qu'on n'en peut presque plus manger la chair , sans que les pâturages , dont les montagnes & les vallons abondent aux environs de la Ville , puissent arrêter ce dépérissement. La même raison empêche qu'on n'y entretienne des haras de chevaux & d'ânes.

Les chaleurs sont excessives à Porto-Bello. On en rejette particulièrement la cause sur les hautes montagnes qui l'entourent & qui ferment le passage au vent. Les arbres épais , dont elles sont couvertes , ne permettant point aux rayons du Soleil de sécher la terre , il en sort continuellement d'épaisses vapeurs , qui redescendent en pluies abondantes , après lesquelles le Soleil recommence à se montrer ; mais aussi-tôt qu'il a séché le feuillage des arbres & la superficie du terrain , il se trouve enveloppé de nouvelles vapeurs , qui l'obscurcissent. Il survient alors des pluies subites , & le temps s'éclaircit encore avec la même promptitude , sans que tous ces changemens en fassent jamais éprouver dans la chaleur. Les pluies sont des ondées violentes , qui paroissent capables de tout submerger. Elles sont accom-

---

Tierra-  
Firme.

Tierra-  
Firme.

pagnées de tonnerres & d'éclairs, avec un fracas si terrible, que les plus braves en sont effrayés; Le Port étant au milieu des montagnes, rien ne peut donner une idée du retentissement qui s'y fait, & qui est encore augmenté par les cris des singes & des animaux de toute espèce, sur-tout le soir & le matin, lorsque les vaisseaux tirent le coup de la retraite ou du réveil.

L'intempérie du climat, qui fait nommer Porto-Bello, *le tombeau des Espagnols*, ne laisse gueres espérer que cette Ville soit jamais fort peuplée. Le nombre de ses habitans est proportionné à sa petitesse, & la plupart sont Nègres ou Mulâtres. On n'y compte pas plus de trente familles de Blancs, dont les plus riches n'y passent que le temps de la Foire & se retirent ensuite à Panama; ainsi, l'on ne doit compter de Blancs à Porto-Bello; que les Officiers retenus par leur devoir, tels que le Gouverneur, les Commandans des Forts, les Alcades & la Garnison, qui est ordinairement de cent vingt-cinq hommes, envoyés de Panama.

Les usages des habitans different peu de ceux de Carthagène; mais l'esprit d'intérêt est plus vif à Porto-Bello; comme si la passion des richesses répondait aux dangers dans lesquels on s'engage pour les acquérir. Les vivres sont rares, & par conséquent très-chers dans le pays, sur tout pendant le séjour des galions. On tire alors de Carthagène

thagène de  
porcs, de  
Les bestiau  
fournit d'e  
dondre tou  
cannes dou  
de-vie. L'e  
Elle descen  
qui arrosent  
versent. On  
digestion; n  
dans un aut  
parce que ta  
estomacs auss  
leur causent d  
se délivrent;  
leurs autres m  
en cascades,  
cavités des ro  
tée par le feu  
mais leur ver  
& de l'autre  
s'y aller baig  
matin, pour se  
vuile le sang.  
Les montag  
d'animaux féro  
sons de la Vi  
Tome X

thagène du maïs , du riz , de la cassave , des porcs , de la volaille , & toute sorte de racines. Les bestiaux viennent de Panama ; mais la Côte fournit d'excellent poisson , comme la campagne donne toutes sortes de fruits , & beaucoup de cannes douces , dont on fait du miel & de l'eau-de-vie. L'eau ne manque point dans le cañon. Elle descend du haut des montagnes en torrens , qui arrosent les dehors de la Ville ou qui la traversent. On vante la qualité des eaux pour aider à la digestion ; mais cette vertu , qui les ferait estimer dans un autre climat , les rend ici fort nuisibles , parce que tant d'activité ne convient point à des estomacs aussi faibles que ceux des habitans. Elles leur causent des dysenteries , dont il est rare qu'il se délivrent ; & c'est le terme ordinaire de toutes leurs autres maladies. Ces eaux , qui descendent en cascades , forment de petits réservoirs dans les cavités des rochers , & leur fraîcheur est augmentée par le feuillage des arbres , qui ne perdent jamais leur verdure. L'usage des habitans , de l'un & de l'autre sexe ; & de tous les âges , est de s'y aller baigner chaque jour à onze heures du matin , pour se rafraîchir de l'excessive chaleur qui coule le sang.

Les montagnes couvertes de bois & peuplées d'animaux féroces , touchent de si près aux maisons de la Ville , qu'il n'y a point de sûreté le

*Tome XII.*

D d

Tierra-  
Firme.

Tierra-  
Firme.

soir dans les rues, pour les poules & les chiens, ni même pour les enfans. Un tigre, qui prend une fois goût à cette chasse, semble dédaigner celle des montagnes. On leur tend des pièges à l'entrée des murs. Les Nègres & les Mulâtres qu'on emploie souvent à couper du bois, ont autant d'adresse que de courage à s'en défendre dans les forêts, & les attaquent même avec une intrépidité surprenante. Ils ont, pour ce dangereux combat, un épieu de sept ou huit pieds de long, & d'un bois fort, dont la pointe est durcie au feu, avec une espèce de coutelas. Le Combattant tient l'épieu de la main gauche, & son coutelas de l'autre main. Il attend que le tigre s'élançe sur le bras dont il tient l'épieu, & qui est enveloppé d'une pièce d'étoffe. Quelquefois l'animal paraît sentir le péril, & demeurer comme sur ses gardes. Mais son ennemi ne craint pas de le provoquer, en le touchant légèrement de l'épieu, pour trouver mieux l'occasion d'assurer son coup. Aussi-tôt que le fier animal se voit insulté, il saisit l'épieu d'une de ses griffes, & de l'autre patte il empoigne le bras qui tient cette arme. Il le déchirerait du premier effort, sans l'obstacle du manteau. C'est l'instant dont le Nègre se hâte de profiter, pour lui décharger sur la jambe un coup de coutelas qu'il tient dans la main droite, &

D  
qu'il a eu  
De ce coup  
abandonner  
furieux se re  
& veut reve  
son autre par  
un second co  
rer & qui le  
achevé de le  
phant avec sa  
Quoique le  
la stérilité du  
l'opposent in  
Ville de Port  
des Galions, un  
Mérionale. S  
are la mer d  
ellence de son  
ont fait chois  
Commerces de  
e théâtre d'un  
Monde.  
Aussi-tôt qu  
la Flotte du Pe  
es Galions met  
avec l'impatienc  
cause aux Equ  
chands de l'unc

qu'il a eu la précaution de cacher derrière soi. De ce coup il lui tranche le jarret, & lui fait abandonner le bras qu'il avait saisi. L'animal furieux se retire en arrière, sans lâcher l'épieu, & veut revenir aussi-tôt pour saisir le bras, de son autre patte. Mais son adversaire lui décharge un second coup, qui lui tranche encore un jarret & qui le met à sa discrétion. Après avoir achevé de le tuer, il l'écorche, & revient triomphant avec sa peau, ses pattes & sa tête.

Tierra-  
Firme.

Quoique les mauvaises qualités du Climat, la stérilité du terroir & la rareté des vivres, s'opposent invinciblement aux progrès de la Ville de Porto-Bello, elle devient, au temps des Galions, une des plus peuplées de l'Amérique Méridionale. Sa situation, dans l'Isthme qui sépare la mer du Sud de celle du Nord, l'excellence de son Port, & le voisinage de Panama ont fait choisir pour le rendez-vous des deux Commerces de l'Espagne & du Pérou, & pour le théâtre d'une des plus fameuses Foires du monde.

Aussi-tôt qu'on apprend à Carthagène, que la Flotte du Pérou s'est déchargée à Panama, les Galions mettent à la voile pour Porto-Bello, avec l'impatience que la crainte des maladies cause aux Equipages. Le concours des Marchands de l'une & de l'autre Flotte devient si

Tierra-  
Firme.

grand à Porto-Bello, que la cherté des logements y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur, avec un cabinet proportionné, se loue, pour le temps de la Foire, jusqu'à mille écus; & le prix des moindres maisons est quelquefois porté à cinq ou six mille. Les vaisseaux sont à peine amarrés dans le Port, qu'on dresse, proche de la Bourfe, une grande tente pour chaque chargement, composée des voiles de chaque vaisseau. Les Propriétaires des marchandises sont présens, lorsqu'on les apporte dans ces magasins, pour reconnaître leurs ballots aux marques qui les distinguent. Ce sont les Matelots seuls qui les chargent sur des brouettes & qui partagent entr'eux le salaire. Pendant le travail des Gens de mer & des Commerçans, on voit arriver de Panama plusieurs caravanes, de cent mules chacune, chargées de caissons qui contiennent l'or & l'argent du Pérou. Les uns sont déchargés à la Bourfe, les autres au milieu de la Place, sans que, dans la confusion d'une si grande foule, il arrive jamais de vol, de perte ou d'autre désordre. Don d'Ulloa peint fort vivement la surprise de ceux qui, ayant vu ce Village si pauvre, si solitaire, en temps mort, son rivage si désert & si triste, y voient ensuite une foule si nombreuse, les maisons occupées, les rues & les

Places remplies de caisses d'or, de barres, de monnoies & de marchandises de la riviere. On voit des vivres de toutes sortes empilés. On voit d'autres tentes de toutes sortes d'aspect toutes riches de marchandises. Après le déchargement & le rangement des marchandises, l'ouverture du Commerce se fait par le Commerce de Panama, pour régler le Commerce de Panama, le Gouverneur des Indes & le second Gouverneur des Indes, trois ou quatre fois l'année, font publier des ordonnances de Commerce. Les Courriers

Places remplies de ballots, de marchandises, de caisses d'or & d'argent, ou monnoyé, ou en barres, ou travaillé; son Port couvert de navires & de barques, dont les unes apportent, par la riviere de Chagre, toutes sortes de marchandises du Pérou, & les autres, de Carthagène, des vivres pour la subsistance de tant d'acteurs pressés. Cette Ville qu'on fuit dans tous les autres temps quand on aime la vie, prend un aspect tout différent, en devenant le dépôt des richesses de l'Ancien & du Nouveau-Monde.

Après le déchargement des Galions, & l'arrivée des marchandises du Pérou, qui sont accompagnés du Président de Panama, on procède à l'ouverture de la Foire. Les Députés des deux Commerces s'assemblent à bord du Galion Amiral, pour traiter de leurs affaires communes & régler le prix des marchandises, sous les yeux du Commandant de l'Escadre & du Président de Panama; le premier comme Juge-Conservateur des intérêts du Commerce d'Espagne, & le second de celui du Pérou. Ordinairement trois ou quatre Assemblées suffisent. Les conventions sont signées des deux parts. On les fait publier, & la Foire s'ouvre sur ce fondement. Les emplettes & les ventes, les changes de marchandises & d'argent, se font par des Courtiers venus d'Espagne & du Pérou.

Tierra-  
Firme.

pour cet office. Les uns ont la liste de ce qui est à vendre, & les autres celle de ce qu'on veut acheter. Aussi-tôt que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient, & l'embarquement commence; celui des caisses d'argent dans les galions, pour les Négocians Espagnols, & celui des marchandises de l'Europe, dans les *chatas* & les *bongos*, pour remonter par la rivière de Chagre, passer de Crucès à Panama, où la Flotille les attend & les transporte au Pérou.

Autrefois le temps de cette Foire n'était pas limité. Mais l'expérience ayant appris que dans un long séjour, à Porto-Bello, la mauvaise qualité du climat nuisait beaucoup aux Commerçans, la Cour d'Espagne a réglé qu'elle ne durerait pas plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des galions dans ce Port; & si, dans cet espace, on n'est pas d'accord sur tous les prix, il est permis aux Négocians d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises, & même jusqu'au Pérou. Le Commandant des galions en apporte toujours une permission formelle dont l'usage est abandonné à sa prudence. Dans ce cas, les galions retournent à Carthagène; mais autrement il est défendu à tout Espagnol de vendre ses

D  
marchandises  
les envoyer  
D'autre part  
aux Marcha  
d'argent en  
chandises.

En temps  
commerce de  
celui de Carr  
vivres, qu'on  
cacao, qu'en  
quina. Le c  
dres à Véra-  
les magalins  
sur les vais  
passer d'Espa  
Nicaragua. Il  
petits bâtime  
nité & de Sa  
pour lequel  
de-vie de c  
gres, avec le  
était le prin  
Comme c'est  
ment Panama  
Nègres, il e  
l'Affiente, d'

de ce  
de ce  
s mar-  
slesion  
vement  
dans les  
& ce-  
dans les  
r la ri-  
Panama,  
orte au  
était pas  
ue dans  
mauvaise  
k Com-  
elle ne  
comp-  
dans ce  
as d'ac-  
aux Nè-  
ec leurs  
ou. Le  
toujours  
st aban-  
galions  
ment il  
dre ses

marchandises hors de Porto-Bello, ou de  
les envoyer plus loin pour les faire vendre.  
D'autre part, il n'est pas permis non plus  
aux Marchands du Pérou, de faire des remises  
d'argent en Espagne, pour des achats de mar-  
chandises.

Tierra-  
Firme.

En temps mort, c'est-à-dire, après la Foire, le  
commerce de Porto-Bello tombe presque autant que  
celui de Carthagène. Il se réduit alors au débit des  
vivres, qu'on y apporte de Carthagène même, au  
cacao, qu'en embarque sur la Chagre, & au quin-  
quina. Le cacao est transporté dans des bélan-  
dres à Vera-Cruz. Le quinquina demeure dans  
les magasins de Porto-Bello, ou s'embarque  
sur les vaisseaux qui ont la permission de  
passer d'Espagne aux Ports de Honduras & de  
Nicaragua. Il vient aussi à Porto-Bello quelques  
petits bâtimens de l'Isle de Cuba, de la Tri-  
nité & de Saint-Domingue, chargés de tabac,  
pour lequel ils prennent du cacao & de l'eau-  
de-vie de cannes. Pendant l'Assiente des Nè-  
gres, avec les Français ou les Anglais, ce Port  
était le principal comptoir de ce commerce.  
Comme c'est par cette voie que non-seule-  
ment Panama, mais tout le Pérou se fournit de  
Nègres, il est permis à ceux qui jouissent de  
l'Assiente, d'apporter une certaine quantité de

Tierra-  
Firme.

vivres pour leur subsistance & pour celle des Esclaves qu'ils amènent.

On va de Porto-Bello à Crucès en remontant la rivière de Chagte, & de Crucès on va par terre jusqu'à Panama. Toutes les montagnes & les forêts, qui régissent des deux côtés de la Chagre, sont remplies d'animaux, sur-tout de singes, dont les Nègres, les Créoles & les Européens même ne font pas difficulté de manger la chair. Don d'Ulloa fait une peinture très-vive du spectacle que les rivières de ce pays offrent à la vue : « Tout ce que l'art, dit-il, peut imaginer de plus ingénieux n'approche point de la beauté de cette perspective rustique, formée des mains de la Nature. L'épaisseur des bocages qui ombragent les vallons, les arbres de différentes grandeurs, qui couvrent les collines, la variété de leurs feuilles & de leurs rameaux, jointe à celle de leurs couleurs, font un coup-d'œil auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutons-y une prodigieuse quantité d'animaux, qui forment d'autres nuances; les singes de diverses espèces, qui voltigent par troupes, d'un arbre à l'autre, qui s'attachent aux branches, qui s'unissent sept ou huit ensemble pour passer la rivière; les meres portant leurs petits sur

le dos  
dicules  
nombre  
à ceux  
montag  
des to  
espèces  
blancs  
au cou  
où cet  
avec le  
tres en  
& tous  
premie  
& noir  
les plu  
faisans  
bres de  
sortes  
riculier  
qui sur  
grosseu  
son fai  
Panam  
nom, pr  
la mer d  
nutes 48  
Nord. L

le dos, avec cent grimaces & cent gestes ridicules; les oiteaux propres au pays, dont le nombre est incroyable; d'autres, semblables à ceux de l'Europe, tels que les paons de montagnes, des paons royaux, des faisans, des tourterelles & des hérons de différentes espèces, les uns tout-à-fait blancs; d'autres blancs aussi, mais avec des plumes rougeâtres au cou, & dans tous les endroits du corps où cette couleur paraît plus vive; d'autres, avec le cou & le bord des ailes blancs; d'autres encore, bigarrés de couleurs diverses, & tous de différentes grandeurs. Ceux de la première espèce sont les plus petits. Les blancs & noirs sont tout-à-la-fois les plus grands & les plus délicats à manger. Les paons & les faisans sont d'un goût délicieux. Enfin les arbres de cette riviere sont chargés de toutes sortes de fruits, entre lesquels on vante particulièrement les pignes, ou pommes de pin, qui surpassent celles des autres lieux par la grosseur, l'odeur & le goût, & que ceite raison fait rechercher dans toutes les Indes.

Panama est située dans l'Isthme du même nom, près d'une plage baignée par le flot de la mer du Sud. Sa position est à 8 degrés 57 minutes 48 secondes & demie de latitude du Nord. Les opinions sont différentes sur la lou-

---

Tierra-  
Firme.

---

Panama.

**Tierra-Firme.** **gitude**, parce qu'on n'a pu s'en assurer par des observations. On doute encore si Panama est plus oriental ou plus occidental que Porto-Bello. Don d'Ulloa remarque que les Géographes Français le croient plus oriental, & le placent ainsi dans leurs Cartes; mais les Espagnols étant d'un avis contraire, qu'ils suivent aussi dans les leurs, il croit que les fréquens voyages qu'ils font de l'une de ces Villes à l'autre, & par conséquent l'occasion qu'ils ont plus souvent que les Français de vérifier leur sentiment, doivent leur faire donner la préférence. Il ajoute qu'à la vérité, de tous les Espagnols qui font le voyage, il n'y en a presque aucun qui soit en état de faire des observations de cette nature; mais qu'il est impossible néanmoins que ce ne soit pas sur celles de quelques Pilotes habiles qu'on s'est déterminé. D'ailleurs il juge ce sentiment confirmé, par la route qu'il venait de faire avec ses associés.

Vasco Nugnez de Balboa ayant découvert la mer du Sud en 1513, les Espagnols furent redevables de la première connoissance qu'ils eurent de Panama, au Capitaine Tello de Gusman, qui s'y avança deux ans après, pour observer quelques cabanes de Pêcheurs Américains, d'où le lieu tirait son nom; car Panama signifie, dans leur langue, un lieu poissonneux. On a

D  
vu qu'en  
de la Cast  
partie de  
& qu'en  
de Ville,  
forme &  
Elle s'accr  
ans, & ri  
son comm  
& brûlée p  
duite du f  
gnols, obl  
cette vue,  
éloignée d  
place & b  
d'un mur  
par une fo  
détachemen  
gre & de l

La plupart  
que de bo  
tuiles; mai  
Fauxbourg,  
grand que  
de bois. L  
sont droites  
s'y croyait  
le bois des

vu qu'en 1518, Pédrarias d'Avila, Gouverneur de la Castille d'or, nom qu'on donnait à cette partie de Tierra-Firme, y établit une Colonie, & qu'en 1521 cette Peuplade obtint le nom de Ville, avec quelques changemens dans sa forme & des avantages convenables à ce titre. Elle s'accrut pendant plus de cent cinquante ans, & rien ne manquait à la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des Pirates Anglais, sous la conduite du fameux Morgan Flibustier. Les Espagnols, obligés de la rebâtir, choisirent, dans cette vue, le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, éloignée d'une lieue & demie de son ancienne place & bien plus avantageux. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort large, & défendue par une forte Garnison, dont on envoie des détachemens pour la garde de Darien, de Chagre & de Porto-Bello.

Tierra-  
Firme,

La plupart des maisons de Panama ne sont que de bois, d'un seul étage, avec un toit de tuiles; mais elles sont grandes & belles. Un Fauxbourg, qui est hors de l'enceinte, & plus grand que la Ville même, n'est bâti aussi que de bois. Les rues de la Ville & du Fauxbourg sont droites, larges & pavées de pierres. On s'y croyait à couvert de l'incendie, parce que le bois des édifices passe pour incombustible,

Tierra-  
Firme.

ou du moins que le feu qui tombe dessus ne fait que le percer, sans le mettre en flamme, & s'éteint dans sa cendre. Mais la Ville n'a pas laissé d'être ravagée par le feu en 1737; ce qu'on attribue à la nature du feu-même, qui ayant commencé dans une cave pleine de brai, de goudron & d'eau-de-vie, prit une force à laquelle cette singulière espèce de bois ne put résister. Toutes les maisons brûlées ont été rebâties en pierres.

Panama est le siège d'une Audience Royale, dont le Président est tout-à-la-fois Gouverneur de la Ville & Capitaine-général de la Province de Tierra-Firme; mais son titre ordinaire est celui de Président. Cette dignité n'est jamais remplie que par des Espagnols d'une haute distinction. La Ville reçoit un autre lustre de son Evêque, qui se qualifie Primat de Tierra-Firme. Ses Tribunaux sont l'Ayuntamiento, ou le Conseil de Ville, composé d'Alcades & de Régidors, la Chambre des caisses Royales, & celle de l'Inquisition, dont le Tribunal de Carthagène nomme les Officiers. La Cathédrale & tous les Couvens sont de pierre. Quoique Panama ait des Habitans riches & qu'il n'y en ait pas un qui n'y mène une vie aisée, Don d'Ulloa nous assure que l'opulence de cette Ville ne répond point à l'opinion qu'on a de son com-

merce. L'a  
du princip  
ment c'est  
Pérou vien  
aussi d'ent  
la Chagre  
pour les H  
siste que c  
bâtimens,  
gres, qui  
cès, pour  
min coupé  
les Cordel  
qu'une bê  
& n'y ma  
extrême d  
Dans d  
de voir a  
murs; les  
dans les l  
qui revier  
ner en Eu  
nuel des l  
Pérou, tel  
de-vie, d  
huiles, de  
quil qui  
& d'autres

mère. L'arrivée des Galions à Porto-Bello décide du principal commerce de Panama. Non-seulement c'est dans cette Ville que l'Armada du Pérou vient débarquer son trésor, mais elle sert aussi d'entrepôt aux marchandises qui remontent la Chagre; & ce trafic est d'un grand avantage pour les Habitans. Cependant leur profit ne consiste que dans le loyer des maisons, le frais des bâtimens, & la fourniture des mules & des Nègres, qui vont prendre les marchandises à Cruces, pour les transporter à Panama par un chemin coupé à pic sur pierre vive, qui traverse les Cordelières, si resserré en diverses endroits, qu'une bête de charge y passe à peine le corps & n'y marche point avec une charge sans un extrême danger.

Dans d'autres temps, Panama ne laisse point de voir aborder quantité d'Etrangers dans ses murs; les uns qui arrivent d'Espagne pour passer dans les Ports de la mer du Sud, & d'autres qui reviennent des mêmes Ports, pour retourner en Europé. Il faut y joindre l'abord continu des bâtimens qui apportent les denrées du Pérou, telles que des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sucre, du savon, du sain-doux, des huiles, des olives, &c. & les vaisseaux de Guayaquil qui apportent du cacao, du quinquina; & d'autres productions de la Province de Quito.

---

Tierra-  
Firme.

E  
dessus ne  
flamme,  
e n'a pas  
737; ce  
me, qui  
de brai,  
force à  
s ne put  
été rebâ-

Royale,  
uverneur  
Province  
naire est  
st jamais  
aute dif-  
e de son  
ra-Firme.  
le Con-  
de Régi-  
, & celle  
Cartha-  
e & tous  
Panama  
n ait pas  
n d'Ulloa  
Ville ne  
on com;

Tierra-  
Firme.

Le prix de ces denrées varie beaucoup. Quelquefois les Propriétaires en perdent une partie, & d'autres fois ils gagnent trois pour un, suivant le plus ou moins d'abondance. Les farines sont sujettes à se corrompre, par la trop grande chaleur; les vins & les eaux-de-vie s'échauffent dans les jarres, & contractent une odeur de poix : le sain-doux se fond & se convertit en terre. En un mot, si les profits sont grands, les risques le sont encore plus. Il vient aussi à Panama, par les barques de la côte, du porc, de la volaille, de la viande salée & séchée, qu'on appelle *Tassajo*, des platanes, des racines, & d'autres alimens, dont la Ville est fort bien pourvue par cette voie. Hors du temps des flottes, les vaisseaux du Pérou & de Guayaquil s'en retournent ordinairement à vide. Quelquefois ils peuvent charger des Nègres. Panama est en possession d'un Comptoir pour ce commerce, où les Nègres sont amenés lorsque l'Assiente est ouverte, & d'où ils sont distribués dans toutes les parties de Tierra-Firme & du Pérou. C'est une prérogative du Président, de pouvoir permettre tous les ans à un ou deux vaisseaux, de passer à Sonfonate, à Réalejo, ou dans d'autres Ports de Guatimala & de la Nouvelle-Espagne, sous prétexte d'y charger de la poix, du Goudron & des cordages pour les bâtimens qui

D  
traquent  
rées du Pé  
Mais il est  
est accordé  
La meilleu  
dinairement  
quil, ou d  
Un des  
la pêche de  
Golfe, sur  
Il y a peu  
tain nombre  
La méthode  
Golfe Perse  
elle est plu  
monstres, q  
dans les lie  
vent toujou  
qui dévoren  
geurs qu'ils  
espèce de r  
de leurs c  
écraser cont  
eux de tou  
qui tire son  
tend en eff  
joint un he  
l'enveloppe

trafiquent à Panama, & d'y transporter les denrées du Pérou, dont on n'a pu trouver le débit. Mais il est rare que ceux à qui cette permission est accordée, reviennent directement à Panama. La meilleure partie de leur cargaison consiste ordinairement en indigo, qu'ils portent à Guayaquil, ou dans d'autres Ports plus au Sud.

Tierra-  
Firme.

Un des plus grands avantages de Panama est la pêche des perles, qui se fait aux Isles de son Golfe, sur-tout à celles du Roi & de Taboga. Il y a peu d'habitans qui n'emploient un certain nombre de Nègres à cette précieuse pêche. La méthode n'est pas différente de celle du Golfe Persique & du Cap de Comorin; mais elle est plus dangereuse par la multitude de monstres, qui font la guerre aux Pêcheurs. C'est dans les lieux où se fait cette pêche que se trouvent toujours en plus grand nombre les *Requins*, qui dévorent en un instant les malheureux Plongeurs qu'ils peuvent saisir. Les *Mantas*, autre espèce de monstres, ont l'art de les envelopper de leurs corps & de les étouffer, ou de les écraser contre le fond, en se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur. Ce poisson vorace, qui tire son nom de sa figure est large, & s'étend en effet comme une pièce de draps. S'il joint un homme, ou quelque autre animal, il l'enveloppe & le roule dans son corps comme

Tierra-  
Firme.

dans une couverture, & bientôt il l'étouffe à force de le presser. Il ressemble à la raie, mais il est infiniment plus gros. Pour se défendre contre des ennemis si redoutables, chaque Plongeur est armé d'un grand couteau pointu, & fort tranchant. Dès qu'il aperçoit un de ces monstres, il l'attaque par quelque endroit dont il n'ait point à craindre de blessure, & lui enfonce son couteau dans le corps. Le monstre ne se sent pas plutôt blessé, qu'il prend la fuite. Les Caporaux Nègres, qui ont l'inspection sur les autres esclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, & ne manquent point d'avertir les Plongeurs, en secouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent un Caporal se jette lui-même dans les flots, armé aussi d'un couteau, pour secourir le Plongeur qu'il voit en danger : mais ces précautions n'empêchent point qu'il n'en périsse toujours quelques-uns, & que d'autres ne reviennent estropiés d'une jambe ou d'un bras. Les Espagnols cherchent le moyen de rendre cette pêche plus sûre, par quelque machine qui puisse défendre les pêcheurs, ou les mettre à couvert. Jusqu'à présent toutes les inventions ont mal réussi. Les perles du Golfe de Panama sont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve de remarquables par leur grosseur & leur figure. Une partie est transportée

D  
transportée  
ble passe à  
recherchées  
du Pérou.

Autrefois  
Tierra-Firme  
richesses de  
tien; mais,  
se sont rend  
de cette Pro  
se réduit à  
de Veragua  
quoique mo  
font pas pou  
que l'or y e  
d'un aloi fo  
mer produisa  
dans du pays  
dont les frai  
certain.

Outre l'arg  
Ville de Pan  
remise confid  
y envoie de L  
des Officie  
tiers du Ro  
ire de Pana  
tant de mond

Tome X

transportée en Europe; mais la plus considérable passe à Lima, où elles sont extrêmement recherchées, & dans les Provinces intérieures du Pérou.

Tierra-  
Firme.

Autrefois on tirait de l'or des mines de Tierra-Firme, ce qui n'augmentait pas peu les richesses de Panama. Le plus fin venait du Darien; mais, depuis la révolte des Américains qui se sont rendus maîtres de la plus grande partie de cette Province, le travail est abandonné, ou se réduit à quelques mines des frontieres. Celles de Veraguas & du pays même de Panama, quoique moins exposées aux incursions, n'en sont pas poussées avec plus de vigueur, parce que l'or y est moins abondant qu'au Darien, & d'un aloi fort inférieur, sans compter que la mer produisant beaucoup de perles, les habitans du pays ont plus de goût pour cette pêche, dont les frais sont moindres & le profit plus certain.

Outre l'argent que le commerce attire à la Ville de Panama, il s'y fait annuellement une remise considérable de deniers Royaux, qu'on y envoie de Lima pour le paiement des troupes, des Officiers de l'Audience, & des autres Officiers du Roi. Les revenus que ce Monarque tire de Panama même, ne suffisent pas pour tant de monde employé à son service.

Tierra-  
Firme.

Les Voyageurs remarquent que c'est à Panama qu'on commence à suivre les modes du Pérou. Cependant l'habillement des femmes est distingué par quelques usages qui leur sont propres. Il est composé, lorsqu'elles vont à pied dans les rues, d'une mante & d'une jupe assez semblables à celles d'Espagne. Mais, dans leurs maisons, & dans leurs visites, elles n'ont que la chemise depuis la ceinture jusqu'au cou. Cette chemise a de grandes manches, ouvertes par le bas, & ces ouvertures, comme celle du col, sont garnies de magnifiques dentelles. Elles portent des ceintures au-dessus des hanches, & cinq ou six chapelets de différente espèce, régulièrement pendus au cou, les uns de perles, d'autres de corail mêlé de grains d'or; & par-dessus elles ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent des reliquaires. Leurs poignets sont ornés de brasselets, d'or ou de tombac, au-dessus desquels elles ont un autre brasselet de perles, ou de corail ou de jais. Leur jupon, qui prend à la ceinture, ne leur descend que jusques aux mollets. De-là, jusqu'à assez près de la cheville du pied, règne un cercle de larges dentelles, qui pendent de la jupe de dessous. Elles portent des souliers. Les Métives & les Nègresses ne peuvent porter la mante, ni la jupe. Ce sont des habillemens réservés aux Espagnoles, à qui ce

privilege do  
Signora, qu  
leur rang ou  
Le climat  
Carthagène,  
peu d'éloigne  
nit plus tôt  
ardives & qu  
Il semble  
être extrême  
la disette, qu  
leurs provision  
tout autre exer  
point d'autres  
cette Ville, qu  
faire les frais.  
L'intérieur  
dans indigènes.  
sur-tout aux  
le plus grand  
qui n'ont pas  
mieux aimé se  
ditionaux, que  
Cependant il r  
où l'on ne tro  
leurs usages dit  
vinces de-Tierr  
sous le même

privilege donne celui de prendre le titre de *Signora*, quand elles ne l'auraient point par leur rang ou leur naissance.

Tierra-  
Firme.

Le climat de Panama differe plus de celui de Carthagene, que l'on ne pourrait le penser de si peu d'eloignement. L'ete y commence plus tard & finit plus tot, parce que les brises y sont plus tardives & qu'elles durent moins.

Il semble que le terroir de Panama devrait être extrêmement fertile. Aussi n'attribue-t-on la disette, qui oblige les habitans de tirer toutes leurs provisions du Pérou, qu'à leur aversion pour tout autre exercice que le négoce. On n'apperçoit point d'autres traces de culture, aux environs de cette Ville, que celles dont la Nature veut bien faire les frais.

L'intérieur de l'Isthme contient peu d'habitans indigènes. C'est du côté de la mer du Nord; sur-tout aux bords des rivieres, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la Côte du Sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les Pays plus Méridionaux, que de se soumettre au joug Espagnol. Cependant il n'y a point de partie de l'Isthme, où l'on ne trouve des Américains dispersés, & leurs usages différant peu de ceux des autres Provinces de Tierra-Firme, peuvent être compris tous sous le même article.

Tierra-  
Firme.

La taille ordinaire des hommes est entre cinq & six pieds. Ils sont droits & d'une belle proportion. La plupart ont les os fort gros & la poitrine large. On ne leur remarque jamais aucune apparence de difformité naturelle; ce qu'on les a fait accuser d'abord, par quelques Voyageurs, de se défaire de leurs enfans lorsqu'ils naissent avec quelques défauts; mais, depuis qu'on les connaît, cette barbarie n'a pas lieu. Ils sont souples, vifs & fort légers. Les femmes sont petites & épaisses, dès leur jeunesse, mais bien faites dans leur contour, qui n'ôte rien à la beauté de leur taille. Elles ont l'œil vif, & le regard agréable. En général, les deux sexes ont le visage rond; le nez court & écarté; les yeux gros & fort brillans, quoique gris; le front élevé; les dents blanches & bien rangées; les lèvres fines; la bouche petite, & le menton bien formé.

Ils ont tous les cheveux noirs, très-forts & si longs, qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon, sur la nuque du col, & les hommes les laissent pendre de toute leur longueur. Les deux sexes ont, pour se peigner, un instrument de bois composé de plusieurs petits bâtons, longs de cinq à six pouces, & pointus des deux côtés, comme les bâtons de nos gantiers;

D  
est en lient  
leur; & les  
chaque bou  
saisir qu'ils  
y emp  
tent plusie  
barbe &  
supieres &  
arrage des  
entre deux  
droitement.  
s cheveux d  
victoire sur  
leur propre  
honneur, c  
de noir. Un  
asse entr'eux  
car ne dure  
à la prem  
shonoré, s  
noirceur;  
cheveux.  
Leur teint  
d'orange  
tu jais. Ils ne  
ortent, com  
hu le qui les  
& d'autres Vc

entre cinq  
belle pro-  
gros & la  
jamais au-  
le ; ce qu'  
ques Voya-  
s lorsqu'ils  
is, depuis  
a pas en  
ort légers  
& épaisses  
faites dans  
a beauté de  
le regard  
ont le visage  
eux gros &  
t élevé ; les  
lèvres fines  
a formé.  
rès-forts &  
dinairement  
s se les at-  
ue du col,

en lient dix ou douze ensemble par le mi-  
& les extrémités s'écartant avec les doigts,  
chaque bout leur sert de peigne. On juge du  
qu'ils prennent à se peigner, par le temps  
qu'ils y emploient ; c'est un exercice qu'ils ré-  
plussieurs fois le jour. Mais ils s'arrachent  
à la réserve des  
& des sourcils. Cette opération est le  
des femmes. Elles prennent les poils  
deux petits bâtons, & les arrachent fort  
droitement. Les hommes se font couper aussi  
dans quelques occasions, telles qu'une  
quelque ennemi qu'ils ont rebé de  
une autre marque  
qui est de se peindre tout le corps  
& sans cheveux,  
pour un Héros. Mais ce glorieux  
depuis le jour de l'exploit jus-  
la première Lune ; & le Vainqueur se fait  
s'il ne faisait pas disparaître aussi-tôt  
la noirceur ; & s'il ne laissait pas croître ses  
cheveux.

Leur teint naturel est couleur de cuivre clair,  
d'orange sèche. Leurs sourcils ont la noirceur  
noir. Ils ne les teignent point ; mais ils se les  
avec une sorte  
qui les rend fort luisans. Waffer, Zarate  
d'autres Voyageurs, parlent d'une race d'Amé-

Tierra-  
Firme.

ricains blancs , & attestent tous ceux qui ont fait le voyage de l'Isthme. A la vérité, le nombre de ces blancs n'est pas comparable à celui des hommes couleur de cuivre. D'ailleurs leur peau n'est pas d'un blanc de carnation comme celle des Européens , c'est plutôt un blanc de lait , & ce qu'il y a de plus surprenant , c'est qu'ils ont le corps tout couvert d'un duvet de la même blancheur & si fin, qu'il n'empêche point de voir la peau (a). Les hommes auraient la barbe blanche, s'ils la laissaient croître. Ils se l'arrachent ; mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les sourcils & les cheveux aussi blancs que la peau ; & leurs cheveux longs de sept à huit pouces , paraissent frisés. Ces Américains sont moins gros que les autres. Waffer ajoute , comme un autre sujet d'étonnement , que leurs sourcils sont courbés en arc , & forment un croissant qui a la pointe en-bas. Il ne sait, dit-il , si c'est par cette raison qu'ils voient fort clair pendant la nuit , pour peu que la lune jette de lumière ; mais ils ont alors la vue si bonne , qu'ils distinguent un objet de fort loin. Aussi leur donne

(a) C'est l'espèce nommée par les Espagnols *Albinos*, dont M. DE VOLTAIRE parle dans ses *Mélanges*.

ron , dans le  
la Lune. Leu  
tenir la lumi  
goutte sans ce  
dans leurs m  
fin du jour. Ils  
Américains ,  
cependant , lo  
cent à leur in  
bois. On van  
hommes coule  
ils rendent le  
ce qui n'empê  
quelquefois c  
Waffer vit un

Tous les h  
peindre le co  
dent pas mêm  
de marcher ,  
se font dessin  
lement sur le  
& des arbres.  
vent ce servic  
font le rouge  
une sorte d'  
provision. Elle  
à tracer des  
se soutient p

on, dans le pays, un nom qui signifie *yeux de la Lune*. Leurs yeux sont trop faibles pour soutenir la lumière du Soleil; & l'eau qui en dégoutte sans cesse, les oblige de se tenir renfermés dans leurs maisons, d'où ils ne sortent qu'à la fin du jour. Ils ne sont pas si robustes que les autres Américains, ni capables d'aucun exercice violent; cependant, lorsque la nuit approche, ils renoncent à leur indolence, pour aller courir dans les bois. On vante beaucoup leur légèreté. Si les hommes couleur de cuivre, font peu de cas d'eux, ils rendent le change à ceux qui les méprisent, ce qui n'empêche point que les deux races n'aient quelquefois des communications fort intimes. Waffer vit un fruit de ce commerce.

Tous les habitans de cette contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures, & n'attendent pas même que leurs enfans soient en état de marcher, pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes & des arbres. C'est de leurs femmes qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient, sont le rouge, le jaune & le bleu, délayés avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinceaux, qui leur servent à tracer des figures sur la peau. Cette peinture se soutient pendant quelques semaines, & ne

Tierra-  
Firme.

Tierra-  
Firme.

demande que d'être rafraîchie, lorsqu'elle com-  
mence à se ternir. Waffer, dans une occasion  
dangereuse, ne fit pas difficulté de se laisser  
peindre à la manière des Américains, pour se  
concilier leur amitié. Nous transcrivons ici une  
partie de sa relation, qui joint à l'intérêt des  
événemens, quelques détails curieux sur les pro-  
priétés du pays, & les divers usages des ha-  
bitans.

Waffer, Chirurgien de profession, & du nom-  
bre des aventuriers, qui avaient suivi le pirate  
Sharp dans la mer du Sud, jugea, comme  
Dampierre & quelques autres de leurs compagnons,  
qu'il valait mieux repasser l'Isthme au travers de  
mille dangers, que de demeurer sous la conduite  
d'un Chef auquel ils n'avaient pas reconnu plus  
de capacité que de courage. Après quelques jours  
de marche, un accident fâcheux fut pour lui le  
prélude de beaucoup d'infortunes. Mais on re-  
gretterait de ne les pas lire dans le récit même  
du Voyageur.

« C'était, dit-il, le 5 de Mai 1687. J'étais  
assis sur la terre, près d'un de nos Anglais,  
qui faisait sécher de la poudre à canon sur une  
assiette d'argent. Il s'entendait si mal à manier  
la poudre, que le feu y prit, & me brûla  
le genou jusqu'à découvrir l'os. J'y appliquai  
aussi-tôt des remèdes; &, ne voulant pas de-

D  
meurer  
pendant  
Mais nos  
volés; &  
porté me  
privé de  
mal augr  
puissance  
perdu d  
Spratlin  
avaient q  
fatiguée  
autres, o  
continuer  
la crainte  
des Espag  
suppl. 23,  
rigoureuse  
& l'on se  
des Sauvag  
nommé Je  
comme m  
Quelqu  
forcés d'i  
guérir ma  
dont ils fi  
dirent sur  
plafime sur

meurer derriere mes compagnons, je les suivis  
 pendant deux jours avec de vives douleurs.  
 Mais nos esclaves s'enfuirent, après nous avoir  
 volés ; & le Nègre qui me servait, ayant em-  
 porté mes drogues avec mes hardes, je me vis  
 privé des secours nécessaires à ma plaie. Mon  
 mal augmenta, & me mit bientôt dans l'im-  
 puissance de suivre les autres. Nous avions déjà  
 perdu deux de nos compagnons, Robert  
*Spratlin* & Guillaume *Bowman*, qui nous  
 avaient quittés. Toute la Compagnie était si  
 fatiguée que, pour s'encourager les uns les  
 autres, on régla que ceux qui ne pourraient  
 continuer la route, seraient tués sans pitié, dans  
 la crainte que, s'ils tombaient entre les mains  
 des Espagnols, on ne leur arrachât, par des  
 supplices, le secret de notre marche. Mais cette  
 rigoureuse ordonnance ne fut point exécutée,  
 & l'on se contenta de m'abandonner à la merci  
 des Sauvages, avec *M. Golson*, & un matelot,  
 nommé *Jean Hinglon*, qui avaient succombé,  
 comme moi, à la fatigue du chemin.  
 Quelques Américains, dont nous nous vîmes  
 forcés d'implorer le secours, entreprirent de  
 guérir ma plaie. Ils mâcherent diverses herbes,  
 dont ils firent une espèce de pâte, qu'ils étren-  
 dirent sur une feuille de plantain ; & ce cata-  
 plafme fut appliqué sur le mal. Dans l'espace

Tierra-  
 Firme.

E  
 lle com-  
 occasion  
 e laisser  
 pour se  
 ici une  
 têt des  
 les pro-  
 des ha-  
 du nom-  
 le pirate  
 comme  
 pagnons,  
 avers de  
 conduite  
 non plus  
 es jours  
 ur lui le  
 s on re-  
 t même  
 7. J'étais  
 Anglais,  
 sur une  
 manier  
 e brûla  
 ppliquai  
 pas de-

Tierra-  
Firme.

» de deux jours , je me trouvai soulagé. Mais ;  
 » si nos hôtes avaient marqué de l'humanité sur  
 » ce point , nous étions peu satisfaits des alimens  
 » que nous recevions d'eux. Ils ne nous faisaient  
 » manger que des platanes verts. Cependant un  
 » jeune Américain se déroba quelquefois à la  
 » vue des autres , pour nous en donner de mûrs.  
 » Il avait été pris dans son enfance , par les Es-  
 » pagnols , avec lesquels il avait demeuré assez  
 » long-temps , pour apprendre leur langue ; &  
 » l'amour de sa famille lui avait fait trouver le  
 » moyen de se sauver de leurs mains. Comme  
 » nous savions un peu d'Espagnol & quelques  
 » mots de sa langue , que nous avions appris en  
 » nous rendant de la mer du Nord à celle du  
 » Sud , il n'eut pas de peine à nous faire en-  
 » tendre que ses compatriotes n'étaient pas aussi  
 » méchans que nous pouvions nous l'imaginer,  
 » & que , s'ils nous traitaient avec un peu de  
 » rigueur , c'était pour nous punir d'avoir enlevé  
 » plusieurs habitans dans notre premier passage ,  
 » & de les avoir forcés de nous servir de guides  
 » pendant les pluies. En effet , leur vengeance  
 » n'alla point jusqu'à les faire cesser de panser  
 » ma plaie avec les mêmes herbes , & ce remède  
 » me guérissait à vue d'œil.

» J'étais en état de me promener , lorsque  
 » Spratlin & Bowman , qui nous avaient laissés ,

» nous surprirent  
 » Ils nous dirent  
 » guides , au trav  
 » que de quelque  
 » faisait rencon  
 » prendre un che  
 » risque de tous  
 » pouvaient crain  
 » pondis qu'ils  
 » mieux traités qu  
 » non plus que l  
 » parce qu'on n'a  
 » des guides que  
 » En effet , to  
 » voyant pas rev  
 » tendu long-ter  
 » tience , & tinn  
 » vengeance qu'il  
 » uns proposaien  
 » de nous garde  
 » de nous livrer  
 » naissaient la ha  
 » ne les haïssaien  
 » rejeté , & le r  
 » de nous accord  
 » quels ils résol  
 » amis ne repara  
 » parut certaine ;

nous surprirent agréablement par leur arrivée.  
 Ils nous dirent que, rebutés de marcher sans  
 guides, au travers des bois, & de ne subsister  
 que de quelques platanes, que le hasard leur  
 faisait rencontrer, ils s'étaient déterminés à  
 prendre un chemin qu'ils avaient reconnu, au  
 risque de tous les mauvais traitemens qu'ils  
 pouvaient craindre des Américains. Je leur ré-  
 pondis qu'ils ne devaient pas espérer d'être  
 mieux traités que nous, & que leur vie même,  
 non plus que la nôtre, n'était pas en sûreté,  
 parce qu'on n'avait pas encore eu de nouvelles  
 des guides que nos Anglais avaient enlevés.

Tierra-  
 Firme.

En effet, tous les habitans du canton ne  
 voyant pas revenir leurs amis, après avoir at-  
 tendu long-temps leur retour, perdirent pa-  
 tience, & tinrent plusieurs fois conseil sur la  
 vengeance qu'ils devaient tirer de nous. Les  
 uns proposaient de nous ôter la vie, les autres  
 de nous garder parmi eux, & d'autres enfin  
 de nous livrer aux Espagnols, dont ils con-  
 naissaient la haine pour nous. Mais, comme ils  
 ne les haïssaient pas moins, ce dernier avis fut  
 rejeté, & le résultat de leurs délibérations fut  
 de nous accorder encore dix jours, après les-  
 quels ils résolurent de nous brûler vifs, si leurs  
 amis ne reparaissaient pas. Notre perte nous  
 parut certaine; car neuf jours s'étant écoulés,

Tierra-  
Firme.

» sans qu'ils entendissent parler des guides, ils  
 » ne douterent point que nos compagnons ne  
 » les eussent assassinés; & le bûcher fut préparé  
 » pour le jour suivant. Ils devaient l'allumer après  
 » le coucher du Soleil, & nous y jeter aussitôt.  
 » Heureusement leur Chef, nommé *Lacenta*,  
 » fut informé de leur résolution, & les détourna  
 » de cette cruauté. Il leur conseilla de nous faire  
 » descendre vers la côte, avec deux Américains,  
 » qui s'informeront du sort des autres. Cet avis  
 » fut approuvé. On nous accorda deux hommes,  
 » avec lesquels nous nous mîmes joyeusement en  
 » chemin, parce que nous étions persuadés que  
 » nos compagnons n'avaient fait aucun mal à  
 » leurs guides.

» Pendant trois jours, nous ne fîmes que tra-  
 » verser des marais bourbeux, avec une pluie  
 » continuelle. Il fallut passer les deux premières  
 » nuits sous des arbres, dont chaque feuille était  
 » un ruisseau qui coulait sur nous, & la troisième,  
 » sur une petite montagne, que la grande quan-  
 » tité d'eau, dont nous nous vîmes environnés le  
 » lendemain, nous fit prendre pour une Ile.  
 » Nos provisions de vivres, qui n'étaient qu'une  
 » poignée de maïs, furent consumées dès le  
 » troisième jour. Alors les deux Américains,  
 » aussi pressés que nous par la faim, prirent le  
 » parti de nous abandonner.

» Nou  
 » La pluie  
 » pas rare  
 » du No  
 » profond  
 » Il était  
 » sur la ri  
 » été nou  
 » qui s'éte  
 » forniait  
 » Nous ju  
 » compagr  
 » cette ro  
 » passer la  
 » traces. N  
 » les pluie  
 » eûmes b  
 » mais env  
 » de ceux  
 » était couv  
 » dernières  
 » forcés de  
 » demain,  
 » son cours  
 » mer du N  
 » la fin du  
 » ronces. L  
 » accablem

» Nous demeurâmes dans un mortel embarras.  
 » La pluie cessa le jour suivant ; & les eaux n'ayant  
 » pas tardé à s'écouler , nous marchâmes du côté  
 » du Nord , jusqu'au bord d'une riviere très-  
 » profonde , & large d'environ quarante pieds.  
 » Il était six heures du matin ; nous aperçûmes  
 » sur la rive , un grand arbre , qui paraissait avoir  
 » été nouvellement abattu à coups de hache , &  
 » qui s'étendant d'un bord de la riviere à l'autre ,  
 » formait une espèce de pont pour la traverser.  
 » Nous jugeâmes que c'était l'ouvrage de nos  
 » compagnons , ou que du-moins ils avaient suivi  
 » cette route. Notre premiere résolution fut de  
 » passer la riviere , & de marcher sur leurs  
 » traces. Nous passâmes à la file , sur un pont que  
 » les pluies avaient rendu si glissant , que nous  
 » eûmes beaucoup de peine à nous soutenir ;  
 » mais envain cherchâmes-nous quelques vestiges  
 » de ceux qui nous avaient précédés ; la terre  
 » était couverte de boue , & toute inondée des  
 » dernieres pluies. Nous n'en fûmes pas moins  
 » forcés de passer la nuit dans ce lieu ; & , le len-  
 » demain , nous repassâmes la riviere , pour suivre  
 » son cours , qui nous paraissait descendre vers la  
 » mer du Nord. Nous eûmes à traverser , jusqu'à  
 » la fin du jour , des bois de bambous & de  
 » ronces. Le soir , nous nous trouvâmes dans un  
 » accablement de fatigue & de faim , auquel

Tierra-  
 Firme.

Tierra-  
Fiume.

» nous aurions infailliblement succombé , si le  
» Ciel , qui veillait à notre vie , ne nous eût fait  
» découvrir un arbre de Maca , chargé de fruits :  
» nous en mangeâmes avidement , & nous en  
» fîmes une provision , qui nous donna de meil-  
» leures espérances pour le jour suivant.

» Après avoir marché depuis le lever du Soleil ;  
» nous arrivâmes , vers quatre heures après midi ,  
» sur le bord d'une autre riviere , qui recevait  
» celle dont nous avons suivi la rive. Comme  
» elle paraissait couler aussi vers le Nord , nous  
» résolûmes de faire deux radeaux pour la des-  
» cendre. Les bambous creux , que nous avions  
» autour de nous , favorisaient ce dessein. Nous  
» en coupâmes quelques-uns ; & , les laissant dans  
» toute leur longueur , nous les liâmes ensemble  
» avec des branches de divers arbrisseaux. La  
» nuit nous surprit avant la fin de notre travail ;  
» mais les fruits ne nous manquant point encore ,  
» nous établîmes notre logement sur une petite  
» éminence , couverte d'arbres d'une prodigieuse  
» grosseur. Il nous fut aisé de ramasser assez de  
» bois , pour allumer du feu ; & nous con-  
» mencions à nous endormir tranquillement ;  
» lorsqu'il survint un si furieux orage , que le  
» ciel & la terre semblaient prêts à se confondre.  
» La pluie fut accompagnée de tonnerres & d'é-  
» clairs , avec une odeur de soufre , dont nous

» nous sentîmes  
» entendîmes  
» des eaux ,  
» pétuosité ,  
» percevoir  
» courer. En  
» porterent le  
» ne pensâmes  
» chercha que  
» mais la coll  
» presque san  
» à cet espoir  
» un qui étai  
» verture à m  
» entrai , & je  
» vait. Là , n  
» flexions , j'a  
» mens que  
» crainte conti  
» de plusieurs  
» violence des  
» trembler. En  
» du jour , je  
» cœur. En eff  
» les eaux s'éc  
» leva , je fort  
» cher l'endroi  
» l'espérance d

nous sentîmes presque étouffés. Bientôt nous  
 entendîmes de toute part l'effroyable bruit  
 des eaux, qui roulaient avec la dernière im-  
 pétuosité, & la lumière des éclairs nous fit ap-  
 percevoir qu'elles commençaient à nous en-  
 tourer. En moins d'une demi-heure, elles em-  
 portèrent le bois que nous avions allumé. Nous  
 ne pensâmes alors qu'à la fuite, & chacun  
 chercha quelqu'arbre sur lequel il pût monter;  
 mais la colline n'en ayant que de fort gros, &  
 presque sans aucune branche, il fallut renoncer  
 à cet espoir. J'eus le bonheur d'en rencontrer  
 un qui était creux d'un côté, avec une ou-  
 verture à trois ou quatre pieds de terre. J'y  
 entrai, & je m'assis sur un nœud qui s'y trou-  
 vait. Là, m'abandonnant aux plus tristes ré-  
 flexions, j'attendis le jour avec des mouve-  
 mens que je ne puis représenter; dans la  
 crainte continuelle que mon arbre n'eût le sort  
 de plusieurs autres, qui étaient emportés par la  
 violence des eaux, & dont le choc me faisait  
 trembler. Enfin j'aperçus les premiers rayons  
 du jour, je sentis renaître la joie dans mon  
 cœur. En effet, la pluie & les éclairs cessèrent,  
 les eaux s'écoulerent assez vite, & le Soleil se  
 leva, je sortis alors de ma retraite, pour cher-  
 cher l'endroit où nous avions fait du feu, dans  
 l'espérance d'y retrouver quelqu'un de mes

Tierra-  
 Firme.

» compagnons ; mais je ne vis personne ; &  
 Tierra- » les échos seuls répondirent aux cris que je  
 Firme. » poullai pour les appeller. Ma douleur devint  
 » si vive , que j'enviai le sort de ceux que  
 » je croyais entraînés par la fureur des eaux ;  
 » & , dans cet accès de désespoir ; je me laissai  
 » tomber par terre , comme mort. Cependant  
 » Gobson & les trois autres , qui avaient aussi  
 » trouvé leur salut dans des arbres creux ,  
 » & qui en avaient été quittes pour les mêmes  
 » alarmes , vinrent me joindre & me rap-  
 » peller à la vie. Nous nous embrasâmes ,  
 » les larmes aux yeux , en remerciant le Ciel de  
 » notre conservation. Nos raisonnemens sur l'inon-  
 » dation nous firent conclure que , pendant les  
 » grandes pluies , la pente des montagnes formait  
 » des torrens , qui grossissaient aussi-tôt les rivières ,  
 » & que , par la même raison , l'eau n'était pas long-  
 » temps à disparaître .

» Nous cherchâmes nos radeaux , que nous  
 » avions attachés sur la rive , au tronc d'un  
 » arbre. Ils étaient enfoncés dans la boue , &  
 » remplis ; ce qui nous fit reconnaître que nous  
 » les avions mal construits , car le bambou creux  
 » se soutient ordinairement sur l'eau. Ce nouveau  
 » chagrin nous ôta l'envie d'en faire d'autres ,  
 » pour descendre la rivière ; & nous résolûmes ,  
 » à toutes sortes de risques , de retourner chez  
 » les Américains.

D  
 » les Amér  
 » pas au C  
 » lution , lo  
 » riviere al  
 » & que r  
 » au milieu  
 » attendre a  
 » le chemin  
 » notre unic  
 » le fruit d  
 » les habita  
 » faisait che  
 » être prop  
 » un daim q  
 » détaché p  
 » près ; mais  
 » son coup.  
 » loigna lég  
 » les habitat  
 » & cette m  
 » Heureusen  
 » vages , qu  
 » vers une pl  
 » aux habitat  
 » mal reçus  
 » conseil. On  
 » homme , q  
 » l'événemen

les Américains. Quelle grace ne rendîmes-nous  
 pas au Ciel de nous avoir inspiré cette réso-  
 lution, lorsque nous apprîmes ensuite que la  
 riviere allait se jeter dans celle de Chéapo,  
 & que nous serions par conséquent tombés  
 au milieu des Espagnols, dont nous ne devons  
 attendre aucun quartier ! Nous reprîmes donc  
 le chemin par lequel nous étions venus. Comme  
 notre unique nourriture, depuis sept jours, était  
 le fruit de *maca*, & la moëlle d'un arbre que  
 les habitans nomment *bibles*, la faim nous  
 faisait chercher des yeux tout ce qui pouvait  
 être propre à la soulager. Nous aperçûmes  
 un daim qui dormait. Un de nos Compagnons,  
 détaché pour le tuer, s'en approcha de fort  
 près; mais en tirant, un faux pas lui fit manquer  
 son coup. L'animal, éveillé par le bruit, s'é-  
 loigna légèrement. Dans le dessein de chercher  
 les habitations, il fallait s'écarter de la riviere,  
 & cette nécessité nous exposait à nous égarer.  
 Heureusement la trace d'un de ces porcs sau-  
 vages, qu'on nomme *peccaris*, nous conduisit  
 vers une plantation. Avant que de nous montrer  
 aux habitans, dont nous appréhendions d'être  
 mal reçus, nous nous arrêtâmes pour tenir  
 conseil. On résolut d'envoyer vers eux un seul  
 homme, qui serait tiré au sort, & d'attendre  
 l'événement. Le sort tomba sur moi-même,

Tietra-  
 Firme.

Tierra-  
Firme.

» qui avais proposé cette ouverture , & j'allai  
 » trouver les Américains avec assez d'inquiétude  
 » sur le traitement que j'en recevrais. Mais elle  
 » fut bientôt dissipée par leur accueil. Ils m'of-  
 » firent leurs meilleurs alimens , & n'eurent pas  
 » plutôt appris l'embarras de mes Compagnons ,  
 » qu'ils leur envoyèrent le jeune-homme dont  
 » nous avions éprouvé l'amitié. Il les amena. Nous  
 » sûmes de lui la cause de cet heureux changement.  
 » Les guides étaient revenus , & se louaient  
 » fort de la troupe Anglaise , qui leur avait  
 » fait oublier , par ses caresses & ses présens ,  
 » la violence qu'ils avaient d'abord essuyée.

« Nous prîmes six ou sept jours de repos dans  
 » cette plantation , après quoi , l'impatience de  
 » nous approcher de la mer du Nord , nous re-  
 » mit en marche. Les Américains , remplis alors  
 » de bonne volonté , nous donnerent pour guides  
 » quatre jeunes hommes robustes , qui marche-  
 » rent devant nous avec affection. Ils nous mene-  
 » rent , en un jour , au bord de la riviere , où  
 » nous en avions mis trois à nous rendre. Nous  
 » y trouvâmes un canot , sur lequel ils nous firent  
 » embarquer ; mais ce fut contre le courant qu'ils  
 » ramerent jusqu'au soir. A l'entrée de la nuit ,  
 » ils nous mirent à terre , pour nous faire loger  
 » dans une cabane. Le lendemain , nous partîmes  
 » avec deux nouveaux rameurs , qui s'offrirent

I  
 » pour sou  
 » prendirent  
 » était la d  
 » centa, ce  
 » gation de  
 » Elle o  
 » gne , sur  
 » le tronc  
 » de diamè  
 » & un for  
 » agréables  
 » nature. D  
 » tient envi  
 » de forme  
 » grandes ri  
 » tre du cô  
 » gnées entr  
 » langue de  
 » Château ,  
 » & de dive  
 » raît impén  
 » volontaire  
 » centa faisa  
 » principaux  
 » du Nord ,  
 » le Sud , ne  
 » Aussi-tôt  
 » il renvoja



Tierra-  
Firme.

» nous offrit un logement , pour attendre une  
 » saison plus commode , en nous représentant que  
 » celle des pluies avait rompu les chemins ; &  
 » nous éprouvâmes , avec joie , que ces Peuples  
 » savent observer les loix de l'hospitalité. Un in-  
 » cident fort simple augmenta la bonne opinion  
 » qu'ils avaient conçue de nous , sur le témoi-  
 » gnage de nos Guides , & me mit tout-d'un-coup  
 » dans une haute réputation. Une des femmes du Ca-  
 » cique avait la fièvre , & devait être saignée. Cette  
 » opération est fort singulière parmi les habitans  
 » de l'Isthme. Elle se fait en public. Le malade  
 » se tient assis sur une pierre , tout nu , devant  
 » un homme armé d'un fort petit arc , qui lui tire  
 » sur toutes les parties du corps de très - petites  
 » fleches , avec une promptitude surprenante. Les  
 » fleches sont arrêtées par un petit cercle de fil ,  
 » qui les empêche de pénétrer trop. On les retire  
 » ensuite avec la même vitesse. Si , par hasard ,  
 » elles ont percé quelque veine , & que le sang  
 » paraisse sortir goutte-à-goutte , les spectateurs  
 » applaudissent à l'habileté du Chirurgien , & mar-  
 » quent leur joie par des sauts & par des cris.  
 » Les ridicules apprêts que je vis faire pour sai-  
 » gner la femme du Cacique , me porterent à lui  
 » offrir mes services. Il parut curieux d'apprendre  
 » comment la saignée se faisoit en Europe. Je  
 » tirai de ma poche une boîte d'instrumens , seu-

» bien que  
 » je fis une  
 » le bras d  
 » avec ma  
 » rions sur  
 » centa , ve  
 » gea que j  
 » furieux ,  
 » Cependant  
 » ses menac  
 » du succès  
 » tirai à la M  
 » & la fièvre  
 » nement si  
 » tira d'eux  
 » parut à les  
 » baïsa la m  
 » Tous les a  
 » me miren  
 » me porter  
 » épaules.  
 » Ma favo  
 » services qu  
 » centa me  
 » une de se  
 » gnai une f  
 » passâmes p  
 » tirent de l'

» bien que mon Nègre ne m'avait point enlevé ;  
 » je fis une bande d'écorces d'arbre dont je liai  
 » le bras de la femme , & je lui ouvris la veine  
 » avec ma lancette. Je m'attendais à des félicita-  
 » tions sur une méthode si prompte ; mais La-  
 » centa , voyant sortir le sang avec violence , ju-  
 » gea que j'avois blessé sa femme , & devint si  
 » furieux , qu'il prit sa lance pour m'en frapper.  
 » Cependant la tranquillité avec laquelle je reçus  
 » ses menaces , en lui offrant ma vie pour caution  
 » du succès , me fit obtenir la liberté de finir. Je  
 » tirai à la Malade environ douze onces de sang ,  
 » & la fièvre la quitta dès le lendemain. Un évé-  
 » nement si nouveau pour les Américains , m'at-  
 » tira d'eux toutes sortes d'honneurs. Le Cacique  
 » parut à leur tête , se baissa devant moi , & me  
 » baïsa la main , avant que je pusse l'empêcher.  
 » Tous les autres m'embrassèrent les genoux , &  
 » me mirent ensuite dans un hamac ; où il  
 » me portèrent comme en triomphe sur leurs  
 » épaules.

» Ma faveur n'ayant fait qu'augmenter , par les  
 » services que je continuai de leur rendre , La-  
 » centa me menait souvent à la chasse , qui était  
 » une de ses plus fortes passions. Je l'accompa-  
 » gnai une fois vers ses Etats du Sud , & nous  
 » passâmes près d'une rivière d'où les Espagnols  
 » tiraient de l'or. Je la pris pour une de celles qui

Tierra-  
Firme.

» viennent du Sud-Est, & qui vont se décharger  
 » dans le Golfe de Saint-Michel. Nous aperçû-  
 » mes quelques Espagnols qui travaillaient, &  
 » nous étant glissés aussi-tôt dans un bois voisin,  
 » la curiosité nous y fit observer de quelle ma-  
 » niere ils tirent l'or. Ils ont de petits plats de  
 » bois creux qu'ils enfoncent dans l'eau, & qu'ils  
 » retirent pleins d'eau & de sable. Ils secouent  
 » le plat; le sable s'élève de lui-même au-dessus  
 » de l'eau, & l'or qui s'y trouve mêlé, demeure  
 » au fond: ensuite ils font sécher l'or au Soleil,  
 » &, pour achever de le séparer du sable, ils  
 » broient les parties seches dans un mortier; en-  
 » suite ils les étendent sur du papier, ils passent  
 » une pierre d'aimant par-dessus, apparemment  
 » pour les nettoyer, &, sans autre préparation,  
 » ils les mettent dans desalebasses. Ce travail  
 » ne se fait qu'en été & ne dure que trois mois.  
 » La riviere, qui n'a pas alors plus d'un pied de  
 » profondeur, est inaccessible dans le temps des  
 » pluies. Tout l'or qu'on a tiré pendant la belle  
 » saison est transporté à Sainte-Marie dans de petits  
 » bâtimens; &, lorsque nous prîmes cette Ville  
 » avec le Capitaine Sharp, nous y en trouvâmes  
 » plus de trente mille marcs.

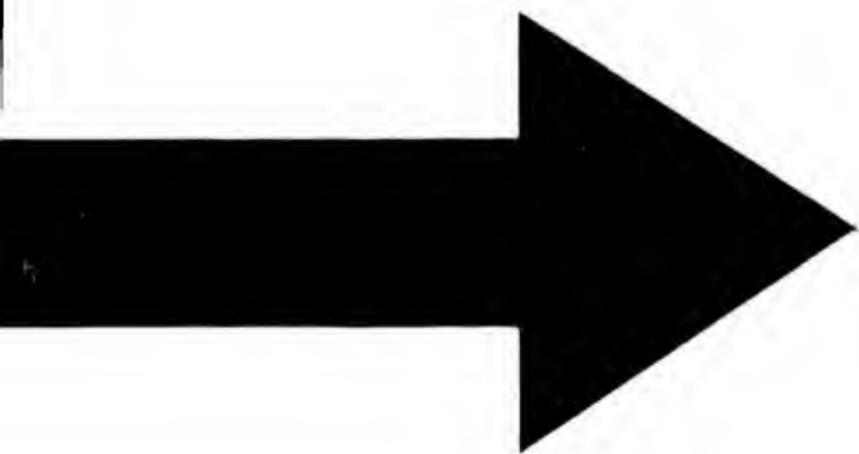
» Pendant notre voyage, je pris occasion du  
 » mauvais succès de la chasse du Cacique, pour  
 » lui vanter l'excellence des chiens d'Angleterre.

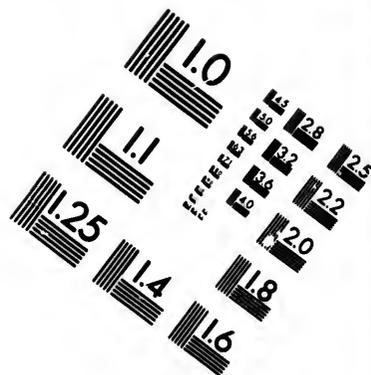
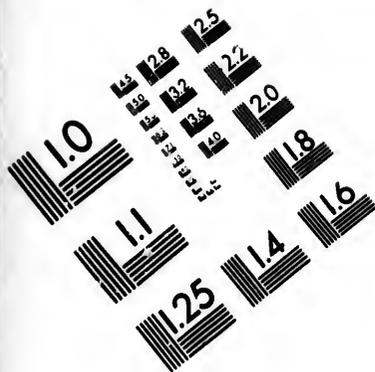
I  
 » Je m'éta  
 » retentir a  
 » l'offre q  
 » beaux ch  
 » d'y retou  
 » il ne m'a  
 » fait pron  
 » de l'anne  
 » Je fis ce  
 » fort eng  
 » sous l'esc  
 » nu com  
 » plaie, à  
 » femmes.  
 » pour me  
 » premiers  
 » Lacenta  
 » ce petit é  
 » dit, en m  
 » retour,  
 » faveur. C  
 » ver à for  
 » prirent,  
 » vais obte  
 » quelques  
 » nous mîc  
 » escortés p  
 » armés.

» Je m'étais apperçu que son dessein étoit de me  
 » retentir auprès de lui; mais il ne put résister à  
 » l'offre que je lui fis de lui amener quelques  
 » beaux chiens de mon pays, s'il me permettait  
 » d'y retourner pour quelques mois: Cependant  
 » il ne m'accorda cette grâce, qu'après m'en  
 » fait promettre que je reviendrais avant la  
 » de l'année & que j'épouserai une de ses  
 » Je fis ce serment sans y croire ma conscience  
 » fort engagée. Il me congédia dès le lendemain,  
 » sous l'escorte de sept jeunes Américains. J'étais  
 » nu comme eux, & j'avais consenti, pour leur  
 » plaisir, à me laisser peindre le corps par leurs  
 » femmes. Cependant j'avais conservé mon habit,  
 » pour me présenter avec plus de décence aux  
 » premiers Européens que je pouvais rencontrer.  
 » Lacenta chargea quatre femmes de transporter  
 » ce petit équipage avec mes provisions, & me  
 » dit, en m'embrassant, que je serais surpris, à mon  
 » retour, de tout ce qu'il voudrait faire en ma  
 » faveur. Quinze jours de marche me firent arri-  
 » ver à son habitation, où mes compagnons ap-  
 » prirent, avec des transports de joie, que j'a-  
 » vais obtenu leur liberté & la mienne. Je pris  
 » quelques jours de repos, après lesquels nous  
 » nous mîmes en marche vers la mer du Nord,  
 » escortés par un grand nombre d'Américains bien  
 » armés.

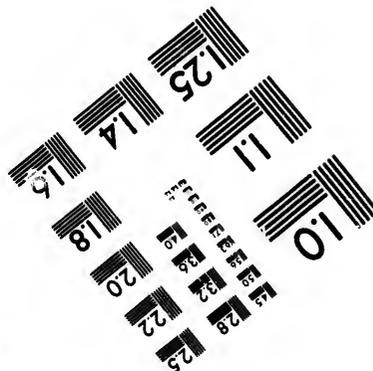
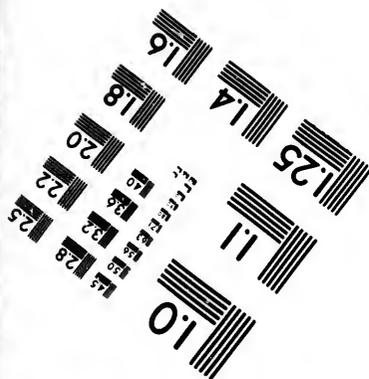
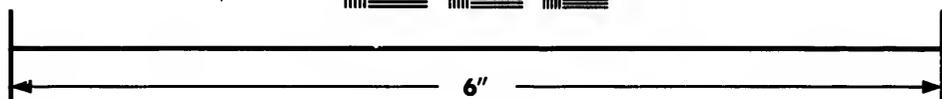
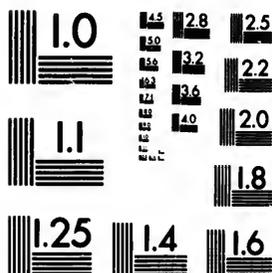
Tierra-  
 Firme.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

5  
10  
11  
12  
15  
18  
20

Tierra-  
Firme.

» Ils nous menerent par des chemins très-ru-  
 » des & par de si hautes montagnes, qu'il y en  
 » eut où nous eûmes besoin de quatre jours en-  
 » tiers pour arriver au sommet. En y arrivant, je  
 » fus pris d'un étourdissement de tête, que je  
 » crus devoir attribuer à l'extrême subtilité de  
 » l'air. Elle me parut beaucoup plus élevée que  
 » celles dont M. Dampierre a donné la descrip-  
 » tion, & que nous avions traversées ensemble,  
 » sous le Capitaine Sharp. La cime de toutes les  
 » autres était au-dessus de nous, & souvent  
 » des nuées épaisses nous empêchaient de voir  
 » les terres basses qui nous environnaient. Nous  
 » n'eûmes pas moins de peine à descendre de cette  
 » étrange hauteur; mais, en descendant, mon cer-  
 » veau se dégageait, par degrés, des vapeurs qui  
 » m'avaient étourdi.

» Nous trouvâmes, au pied de la montagne,  
 » une rivière qui coulait vers la mer du Nord,  
 » & quelques maisons sur ses rives. On nous y  
 » fit un accueil qui nous fit oublier six jours d'une  
 » cruelle fatigue, pendant lesquels nous n'avions  
 » eu, pour le repos de la nuit, qu'un hamac sus-  
 » pendu entre deux arbres, avec un peu de maïs  
 » pour unique nourriture. Nous arrivâmes bien-  
 » tôt au bord de la mer, où nous fûmes surpris  
 » de rencontrer quarante des principaux du pays,  
 » qui nous féliciterent sur le succès de notre

» voyag  
 » avait  
 » arrivé  
 » cains d  
 » robes  
 » descen  
 » était an  
 » rent vi  
 » pas vu  
 » pondir  
 » mais q  
 » truits,  
 » Ils f  
 » leurs D  
 » quels d  
 » tendait  
 » leur co  
 » fermer  
 » étions,  
 » monies  
 » les voi  
 » tendre.  
 » en con  
 » tôt c'é  
 » faisaien  
 » gnaiem  
 » bour,  
 » de bête

» voyage. Nous ignorions qu'un de nos Guides  
 » avait été détaché pour les informer de notre  
 » arrivée. Loin d'être nus, comme les Améri-  
 » cains des montagnes, ils avaient de fort belles  
 » robes blanches & bordées de franges, qui leur  
 » descendaient jusqu'à la cheville du pied. Chacun  
 » était armé d'une demi-pique. Leurs caresses fu-  
 » rent vives. Nous leur demandâmes s'ils n'avaient  
 » pas vu quelques vaisseaux de l'Europe. Ils ré-  
 » pondirent, qu'il n'y en avait point sur la côte ;  
 » mais que si nous souhaitions d'être mieux in-  
 » truits, il était aisé de nous satisfaire.

» Ils firent appeller aussi-tôt quelques-uns de  
 » leurs Devins. Il en vint trois ou quatre, aux-  
 » quels on n'eut pas plutôt déclaré ce qu'on at-  
 » tendait d'eux, qu'ils firent des préparatifs pour  
 » leur conjuration. Ils commencerent par se ren-  
 » fermer dans une partie de la cabane où nous  
 » étions, pour y faire plus librement leurs céré-  
 » monies ; & si nous n'eûmes pas le plaisir de  
 » les voir, nous eûmes du moins celui de les en-  
 » tendre. Tantôt ils poussaient de grands cris,  
 » en contrefaisant ceux de divers animaux ; tan-  
 » tôt c'étaient des pierres & des coquilles qu'ils  
 » faisaient heurter l'une contre l'autre. Ils Joi-  
 » gnaient à ce bruit le son d'une espèce de tam-  
 » bour, & d'un autre instrument composé d'os  
 » de bêtes & de cordes. D'effroyables hurlemens

Tierra-  
Firme.

Tierra-  
Firme.

» succédaient par intervalles , & , de tems en tems ;  
 » toute cette infernale musique était interrom-  
 » pue par le plus profond silence. La conjuration  
 » avait déjà duré plus d'une heure , lorsque les  
 » Devins , surpris de ne recevoir aucune réponse ,  
 » conclurent que le silence de leur Divinité ve-  
 » nait de notre présence dans la même maison.  
 » Ils nous obligèrent d'en sortir , & l'opération  
 » fut recommencée. Le succès n'en étant pas plus  
 » heureux , une nouvelle recherche dans la ca-  
 » bane leur fit découvrir quelques-unes de nos  
 » hardes pendues au mur ; ils les jetterent brus-  
 » quement dehors. Ensuite , rien ne s'opposant  
 » plus à leurs desirs , ils parurent satisfaits ; & nous  
 » les vîmes bientôt sortir de leur retraite , en sueur  
 » & fort agités. Ils allèrent d'abord se laver dans  
 » la riviere ; ensuite , venant à nous , ils nous di-  
 » rent , qu'avant dix jours il arriverait deux vais-  
 » seaux ; que nous entendrions tirer deux coups  
 » de canon , & qu'un de nos Compagnons -  
 » draït la vie. En effet , le matin du dixième  
 » jour , nous entendîmes les deux coups , & nous  
 » découvrîmes deux vaisseaux qui s'arrêterent au  
 » Quai de la Sonde. Notre impatience nous fit  
 » entrer sur-le-champ dans un canot , pour nous  
 » rendre au Quai. En traversant la barre , le canot  
 » se renversa , & M. Gobson tomba dans l'eau.  
 » Nous n'eûmes pas peu de peine à l'en tirer ;

» mais  
 » mes  
 » lui.  
 » près  
 » soins  
 » de la  
 » N  
 » C'éta  
 » tane  
 » vés d  
 » tane r  
 » vante  
 » pagna  
 » leurs  
 » les cr  
 » ignor  
 » était  
 » nous  
 » recon  
 » ancie  
 » trans  
 » nurer  
 » à la  
 » eux ,  
 » j'ava  
 » voul  
 » ciens  
 » men

mais enfin, l'ayant repris à bord, nous espé-  
 mes que la prédiction ne s'accomplirait pas sur  
 lui. Cependant il avait avalé tant d'eau, qu'a-  
 près avoir languï trois ou quatre jours, tous nos  
 soins ne purent l'empêcher de mourir au Quai  
 de la Sonde.

Nous nous approchâmes des deux vaisseaux:  
 C'était une felouque Anglaise, avec une tar-  
 tane Espagnole, que les Anglais avaient enle-  
 vés depuis quelques jours. La forme de la tar-  
 tane nous effraya, & ne causa pas moins d'épou-  
 vante à quelques Américains qui nous accom-  
 pagnaient. Ils regardaient les Espagnols comme  
 leurs plus grands ennemis: mais, quoique nous ne  
 les crussions pas moins les nôtres, & que nous  
 ignorassions encore lequel des deux bâtimens  
 était soumis à l'autre, nous eûmes l'audace de  
 nous avancer jusqu'au vaisseau Anglais où nous  
 reconnûmes M. Dampierre, & plusieurs de nos  
 anciens Compagnons. Ils nous reçurent avec des  
 transports de joie: je fus le seul qu'ils ne recon-  
 nurent pas tout-d'un-coup. Comme j'étais peint  
 à la manière des Américains & nu comme  
 eux, à réserve de mon haut-de-chauffe, que  
 j'avais repris après avoir quitté Lacenta; je  
 voulus me donner le plaisir de voir si mes an-  
 ciens amis me reconnaîtraient dans ce déguise-  
 ment, & je pris la posture ordinaire des Natu-

Tierra-  
 Firme.

Tierra-  
Firme.

» rels du pays , qui est de se tenir assis sur les  
» jarrets. On fut plus d'une heure à me considé-  
» rer , sans pouvoir se rappeler qui j'étais. Enfin  
» quelqu'un s'écria : Eh ! c'est notre Docteur Waffier,  
» c'est lui-même ; & tout le monde ouvrit aussi-tôt  
» les yeux. Je me lavai , je n'épargnai rien pour  
» effacer les traces de ma peinture ; mais le Soleil  
» les avait séchées depuis si long-temps, que je ne  
» pus les ôter tout-à-fait qu'avec une partie de ma  
» peau. »

Lorsque les habitans de l'Isthme doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules & l'estomac de noir, & le reste du corps de jaune, ou de quelque autre couleur. Quelques-uns, mais en petit nombre, rendent ces traits ineffaçables, en se faisant piquer la peau d'une pointe d'épine, pour appliquer les couleurs sur les parties piquées. Ils ne portent ordinairement aucune sorte d'habits. Les femmes ont seulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap, qui leur tombe jusqu'aux genoux ; mais les hommes sont absolument tout nus, & n'observent la bienséance naturelle qu'en se couvrant d'une feuille de platane, tournée en forme d'entonnoir & soutenue par un cordon qu'ils se lient autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche point qu'ils n'estiment les habits. Un Américain qui obrient une vieille chemise de matelot

la porte  
plus fier  
de long  
compar  
que les  
qu'elles  
n'en fon  
Leurs se  
jusqu'au  
soin, &  
autour d

Un a  
que d'on  
che. Ces  
cendent  
rieure. E  
forme u  
pointes a  
commen  
mais on  
sées sur l  
tinuel. C  
de fête c  
dans d'au  
yrent po

Au lie  
qui leur  
proporti

la porte avec affectation , & paraît en devenir plus fier. Ceux de la Côte du Nord ont même de longues robes de coton , qu'on ne peut mieux comparer qu'aux fracs de nos voituriers, excepté que les manches en sont larges & ouvertes , & qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras ; mais ils n'en font usage que dans les occasions solennelles. Leurs femmes les leur portent dans des corbeilles jusqu'au lieu de l'assemblée. Ils s'en parent avec soin , & se promènent ensemble dans cet équipage autour de l'habitation.

Tierra-  
Firme.

Un autre ornement des hommes , est une plaque d'or ou d'argent , qu'ils portent sur la bouche. Ces plaques sont de forme ovale , & descendent si bas , qu'elles couvrent la lèvre inférieure. Elles sont échancrées au - dessus , ce qui forme une espèce de croissant , dont les deux pointes aboutissent au nez. On ne nous dit pas comment elles tiennent à cette partie du visage ; mais on ajoute que la manière dont elles sont posées sur la bouche ; leur donne un mouvement continu. Cette parure n'est employée que les jours de fête ou de Conseil. Les plaques qui se portent dans d'autres temps , sont plus petites , & ne couvrent point les lèvres.

Au lieu de plaque , les femmes ont un anneau qui leur pend de même & dont la grandeur est proportionnée au rang de leurs maris ; les plus

Tierra-  
Fitme.

massifs font de l'épaisseur d'une plume d'oie, & leur forme est exactement ronde. Elles se les attachent sur le nez, qui s'abaisse insensiblement sous le poids; d'où il arrive que, dans un âge avancé, le nez leur descend jusqu'à la bouche. Les plaques & les anneaux sont ôtés pour manger, mais on se les remet aussi-tôt; &, quoiqu'ils branlent sans cesse sur les lèvres, ils ne diminuent point la liberté de parler. Les Chefs portent un anneau à chaque oreille, dans les occasions d'éclat; & deux grandes plaques d'or, l'une sur l'estomac, l'autre au dos. Ces plaques, qui ont dix-huit pouces de long & la figure d'un cœur, sont percées par le haut, & tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Lacenta portait sur la tête, les jours de Conseil, un diadème composé d'une feuille d'or, large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut, comme nos scies, & doublée d'un réseau de petites cannes. Tous ceux qui l'accompagnaient avaient autour de la tête un réseau de cannes, de la même forme, c'est-à-dire, dentelé, mais sans feuille d'or; peint de rouge, & surmonté de longues plumes de diverses couleurs, qui formaient un beau panache. Le diadème de Lacenta était sans plumes.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a de communs aux deux sexes. Ce sont des cordons

ou des  
s'attache  
poitrine.  
des dent  
d'art, &  
une mass  
principau  
des cord  
fois trois  
ordre, &  
en généra  
ne voit j  
au reste,  
de fêtes.  
des bracc  
mens, do  
donnent u  
Leurs  
unes des  
tations, &  
En quelq  
assez pour  
plus d'ord  
dispersées  
gent de ca  
habitent e  
transmigra  
parce qu'il

ou des chaînes de dents & de coquilles, qu'ils s'attachent au col, & qui leur descendent sur la poitrine. Les chaînes de dents, qui passent pour des dents de tigre, sont faites avec beaucoup d'art, & si bien rangées, qu'on les prendrait pour une masse d'os continue. On n'en voit qu'aux principaux habitans; ceux du commun portent des cordons de coquilles, dont ils ont quelquefois trois ou quatre cens autour du col, sans ordre, & les unes sur les autres. Les femmes, en général, les portent en un seul monceau. On ne voit jamais plus de deux cordons aux enfans: au reste, cette parure n'est en usage que les jours de fêtes. Aux cordons de col, les femmes joignent des bracelets de même matière; & tous ces ajustemens, dont elles sont quelquefois chargées, leur donnent une sorte de grace.

Leurs cabanes sont ordinairement écartées les unes des autres, sur-tout dans les nouvelles habitations, & sont toujours au bord d'une rivière. En quelques endroits néanmoins, il s'en trouve assez pour former de petites Villes, s'il y avait plus d'ordre dans leur situation; mais elles sont dispersées, sans aucune forme de rues. Ils changent de canton, lorsqu'ils jugent que celui qu'ils habitent est trop connu des Espagnols. Leurs transmigrations leur causent peu d'embaras, parce qu'ils n'ont point de fondemens à jeter

Tierra-  
Firme.

~~\_\_\_\_\_~~ pour leurs édifices. Ils font seulement quelque trou dans la terre, ils y enfoncent des pieux de sept à huit pieds de haut, & les entrelacent de bâtons qu'ils enduisent de terre. Les toits sont composés de petits chevrons, assez bien rangés & couverts de feuilles. On ne remarque d'ailleurs aucune sorte de régularité dans ces cabanes : elles sont longues d'environ vingt-cinq pieds, sur huit ou neuf de large. Un trou qu'on laisse au sommet du toit, sert de cheminée ; & le feu, qui n'est jamais bien grand dans une contrée si chaude, se fait sur la terre, au milieu de la cabane. Il n'y a point de séparations ni d'étages. Toute la famille est logée dans le même lieu, & chacun a son hamac suspendu au toit, pour le repos de la nuit.

Les habitations, qui sont proches l'une de l'autre, ont une espèce de Fort commun, long d'environ cent trente pieds, & large de vingt-cinq, dont les murs n'en ont pas plus de dix de hauteur, mais ils sont percés, de toutes parts, d'un grand nombre de trous, par lesquels on peut voir approcher l'ennemi, & lui décocher des fleches. Les Peuples de cette région n'ont pas d'autre maniere de se défendre. Cependant, s'il y a quelque défilé qui puisse servir à fermer l'entrée d'une habitation, ils y mettent une barriere, & dans quelques endroits, comme au

Château

Château  
peu de  
clôture  
choisie p  
chargée  
sert aussi

La ter  
maison. I  
le premie  
champ, c  
couchés c  
tombent,  
être brûlés  
déraciner  
dans les in  
doigts, &  
trois grains  
mois d'Avr  
épis sont an  
bled ; on le  
des pierres  
du pain ou  
boissons, de  
& se fait en  
pendant plu  
nommée ma  
l'une compo  
qu'on fait ro  
Tome X

Château de Lacenta , ils plantent des arbres à si peu de distance les uns des autres , que cette clôture est fort difficile à pénétrer. Une famille, choisie pour faire sa demeure dans le Fort , est chargée d'y entretenir la propreté , parce qu'il sert aussi pour les Assemblées du Conseil.

---

Tierra-  
Firme.

La terre n'est cultivée qu'autour de chaque maison. Lorsqu'une habitation change de lieu , le premier soin de chacun , est de défricher son champ , & d'abattre les arbres , qui demeurent couchés deux ou trois ans dans la place où ils tombent , jusqu'à ce qu'ils soient assez secs pour être brûlés. On ne prend pas même la peine de déraciner les fouches ; mais la terre étant remuée dans les intervalles , on y fait des trous avec les doigts , & , dans chaque trou , on met deux ou trois grains de maïs. Le temps de semer est au mois d'Avril , pour recueillir en Septembre. Les épis sont arrachés avec la main : on fait sécher le bled ; on le réduit en poudre , en l'écrasant avec des pierres fort unies. Ce n'est pas pour en faire du pain ou des gâteaux ; mais diverses sortes de boissons , dont la principale se nomme *chicc-copa* , & se fait en laissant tremper la poudre de maïs pendant plusieurs jours. Ils en font une autre , nommée *mista* , & l'on en distingue deux sortes ; l'une composée de platanes fraîchement cueillis , qu'on fait rôtir dans leurs gousses , & qu'on écrase

Tierra.  
Firme.

dans une gourde, après les avoir pelés; le jus qui en sort se mêle avec une certaine quantité d'eau; la seconde misla est composée de platanes secs, réduits en gâteaux. Comme ce fruit ne peut se conserver long-temps, lorsqu'il est cueilli dans sa maturité, on le fait sécher à petit-feu sur une machine de bois, de la forme de nos grils, & l'on en fait des gâteaux, dont on garde une provision. C'est ce qui sert de pain aux Américains de l'Isthme. Ils en mangent avec leurs viandes, ils en portent dans leurs voyages, sur-tout lorsqu'ils n'espèrent point trouver de platanes mûrs. Les yams, les patates & la cassave sont employés au même usage. Il n'y a point d'habitations, où ces divers alimens ne se trouvent en abondance; mais on n'y voit aucune herbe potagere. L'assaisonnement commun est le *piment*, dont chaque cabane est toujours bien pourvue.

Les hommes, moins paresseux que dans les régions plus Méridionales, se chargent ici de nettoyer les plantations, d'abattre les arbres, & de faire tout ce qu'on a nommé le gros ouvrage; ce qui n'empêche point que le travail des femmes ne soit fort pénible. Elles plantent le maïs, & le nettoient. Elles préparent les boissons, les platanes, les yams & les autres alimens. Dans les voyages, elles portent les ustensiles & les vivres. Mais, quoiqu'elles fassent ainsi les plus

viles fond  
plus mépr  
en esclav  
Jamais on  
la femme  
la plupart  
autre côté  
affection,  
Elles ont  
& beaucoup  
Lorsqu'  
& ses voi  
elle & son  
l'eau cour  
écorce d'a  
dans un pe  
soigneusem  
Les peres  
enfans. L'u  
prendre à  
lance; & l  
sices. Dès l  
pagnent le  
voyages : l  
avec les v  
& les autres  
ans. Alors  
garçons le

viles fonctions de chaque famille, elles n'en font pas plus méprisées de leurs maris, qui, loin de les traiter en esclaves, les aiment & les caressent beaucoup. Jamais on ne voit un Américain de l'Isthme battre sa femme, ni lui dire une parole dure, quoique la plupart soient querelleurs dans l'ivresse. D'un autre côté, les femmes servent leurs maris avec affection, & sont généralement d'un bon naturel. Elles ont de la complaisance l'une pour l'autre, & beaucoup d'humanité pour les étrangers.

Lorsqu'une femme est accouchée, ses amies & ses voisines la portent aussi-tôt à la rivière : elle & son enfant, & les lavent tous deux dans l'eau courante. L'enfant est enveloppé dans une écorce d'arbre, qui lui sert de linge, & couché dans un petit hamac. On continue de le nettoyer soigneusement, & toujours avec de l'eau froide. Les peres & les meres sont idolâtres de leurs enfans. L'unique éducation des garçons est d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jeter la lance; & leur adresse est admirable à ces exercices. Dès l'âge de dix ou douze ans, ils accompagnent leurs peres à la chasse & dans leurs voyages : les filles demeurent dans l'habitation avec les vieilles femmes. Ils vont nus, les uns & les autres, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur pagne, & les garçons leur entonnoir.

---

Tierra-  
Firme.

Tierra-  
Firme.

Les filles sont formées de bonne-heure aux offices domestiques. Elles aident leurs meres dans leur travail. Elles tirent des cordons d'écorce, elles font de la soie d'herbe, elles épluchent le coton, & le filent pour leurs meres, qui en font de fort bonne toile. Leur instrument, pour tresser, est un rouleau de bois, long de trois pieds, qui tourne entre deux poteaux. Elles mettent autour du rouleau, des fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile; car elles n'en font jamais dans le dessein de la couper. Elles tordent le fil autour d'une petite pièce de bois, entaillée de chaque côté; & prenant d'une main tous les fils de la trame, elles conduisent le travail de l'autre. Mais, pour serrer les fils, elles frappent le métier, à chaque trou, avec une longue pièce de bois mince & ronde, qui croise entre le cordon de la trame. Les filles tressent aussi le coton, pour en faire des franges, & préparent les cannes dont se font les paniers. Ce sont les hommes qui achevent l'ouvrage. Ils reignent d'abord les cannes, de différentes couleurs; ensuite les mêlant pour les tresser, avec une propreté singuliere, ils en font, non-seulement des paniers & des corbeilles, mais même des coupes, si serrées & si fermes, que, sans être revêtues de laque ou de vernis, elles peuvent tenir toute sorte de liqueur. Ces coupes leur

servent p  
les panie  
si forts c  
Lorsqu  
elles der  
jusqu'à c  
leur visag  
qu'elles p  
des femm  
donne ser  
chasse, ni  
le lieu o  
lygamie e  
dultere et  
mort suit c  
jurequ'on  
seul porte  
lorsqu'elle  
d'autres lo  
condamné  
qui débau  
foncer dan  
pines, qu  
est si dou  
mort; ma  
se guérir,  
Les mar  
fort bizarre

servent pour boire , comme leurs calebasses. Enfin les paniers , qu'ils font avec le même art , sont si forts qu'on ne peut les écraser.

---

Tierra-  
Firme.

Lorsque les filles entrent dans l'âge nubile , elles demeurent enfermées dans leur famille , jusqu'à ce qu'on les demande en mariage ; & leur visage est couvert d'un petit voile de coron , qu'elles portent devant leur pere même. Le nombre des femmes n'est fixé par aucune Loi. Waffer en donne sept à Lacenta , qui n'allait jamais à la chasse , ni à la guerre , sans en trouver une dans le lieu où il devait passer la nuit. Mais si la polygamie est permise aux habitans de l'Istme , l'adultere est puni avec beaucoup de rigueur. La mort suit de près le crime. Cependant si la femme jure qu'on l'a forcée , elle obtient grace , & l'homme seul porte la peine ; mais si le crime est prouvé , lorsqu'elle le nie , elle est brûlée vive. Ils ont d'autres loix de la même sévérité. Un voleur est condamné sans pitié. Le supplice d'un homme qui débauche une fille vierge , est de lui enfoncer dans l'urètre un petit bâton hérissé d'épines , qu'on y tourne plusieurs fois. Ce tourment est si douloureux , qu'il cause ordinairement la mort ; mais on laisse au coupable la liberté de se guérir , s'il le peut.

Les mariages sont précédés d'une cérémonie fort bizarre. Le pere , ou , dans son absence , le

Tierra-  
Firme.

plus proche parent de la fille , doit la tenir enfermée pendant sept nuits sous sa seule garde , pour lui marquer apparemment le regret qu'il a de la quitter. Ensuite il la livre à son mari. Tous les habitans du canton sont invités à la fête. Les hommes apportent des haches pour le travail ; & les femmes , chacune leur demi-boisseau de maïs : les garçons apportent des fruits & des racines , & les filles du gibier & des œufs. Personne n'arrive sans un présent. Chacun met le sien devant la cabane nuptiale , & s'en écarte jusqu'à la fin de cette procession. Alors les hommes entrent les premiers dans la cabane ; & le marié les reçoit l'un après l'autre , en leur présentant une coupe remplie de quelque boisson forte. Les femmes succèdent immédiatement , & reçoivent aussi une coupe de liqueur. Ensuite les garçons & les jeunes filles sont introduits de même. Lorsque tous les convives sont rassemblés , on voit paraître les peres des deux parties. Celui du garçon fait un assez long discours , après lequel il commence à danser , avec mille contorsions , jusqu'à perdre haleine. Ensuite se mettant à genoux , il présente son fils à la mariée , dont le pere est aussi à genoux , & la tient par une main. Alors celui-ci se leve , & danse à son tour. Après cette danse , les deux époux s'embrassent , & le jeune-homme rend la fille à son pere. Aussi-tôt

les hon  
sautant  
assigné  
comme  
tent le  
femme  
d'autre  
semble  
demeu  
mis en  
copa. C  
modéra  
le mari  
offensiv  
la caban  
reste de  
trois ou  
Il se  
telles q  
Améric  
sement.  
autres  
bu. Ma  
à leurs  
servir.  
ceux qu  
qu'après  
ni ne d

les hommes, armés de leur hache, courent, en sautant, vers une petite portion de terre qui est assignée pour la plantation des deux époux, & commencent à travailler en leur faveur. Ils abattent les arbres & défrichent le terrain. Les femmes & les enfans y sement du maïs, ou d'autres grains convenables à la saison. Tous ensemble y bâtissent une cabane qui doit être la demeure des jeunes mariés. Après les en avoir mis en possession, chacun pense à faire du *chicopca*. On en fait beaucoup, & l'on en boit sans modération; mais, avant la chaleur de l'ivresse, le marié prend les haches & toutes les armes offensives, qu'il pend, au plus haut chevron de la cabane. Cette fête dure aussi long-temps qu'il reste de quoi boire, c'est-à-dire, ordinairement trois ou quatre jours.

Il se fait des festins dans d'autres occasions; telles que l'Assemblée d'un Grand-Conseil. Les Américains parlent peu dans ces parties d'amusement. Ils boivent à la santé les uns des autres, & se présentent la coupe, après avoir bu. Mais ils ne paraissent faire aucune attention à leurs femmes, qui se tiennent debout pour les servir. Elles prennent la coupe des mains de ceux qui viennent de boire, & ne la rendent qu'après l'avoir rincée. Jamais elles ne boivent, ni ne dansent publiquement, avec les hommes.

Tierra-  
Firme.

Elles attendent , pour se réjouir entr'elles , que leurs maris se soient retirés ; & le soin qu'elles prennent d'eux est extrême , lorsqu'ils ont bu jusqu'à l'ivresse. Elles s'entr'aident pour les porter dans leurs hamacs , où elles leur jettent de l'eau pour les rafraîchir , & ne les quittent point qu'ils ne soient bien endormis. Alors elles vont se divertir ensemble , & s'enivrer à leur tour.

Une des principales occupations des hommes est de faire des fleches & des lances. Ils font aussi quelques instrumens de musique , sur-tout une espèce de flûtes de bambous creux , dont ils aiment à jouer , & qui forment un étrange concert. C'est au son de ces flûtes qu'on les voit danser. Ils se joignent en rond , les mains étendues sur leurs épaules , & se tournent de tous côtés avec une furieuse agitation. Les plus adroits se détachent du cercle pour faire des sauts & d'autres tours de souplesse. Dans une assemblée nombreuse , la danse dure un jour entier. Ensuite ils se jettent tous dans la riviere pour s'y rafraîchir.

Mais leur plus cher exercice , c'est la chasse. Ils prennent tant de plaisir à tirer , qu'à tout âge , ils ne sauraient voir voler un oiseau sans lui décocher une fleche , & rarement ils manquent leur coup. Jamais ils ne s'écartent de leurs cabanes , sans être armés de leur arc , &

d'une la  
particul  
provisio  
des cha  
semblen  
dinaiem  
ils fixer  
fois ving  
qu'ils re  
mais pou  
visions ;  
bananes ,  
Dans les  
qu'elles a  
n'est poi  
L'usage  
seurs tue  
que la c  
ce qui pe  
dans le M  
du Soleil  
ou d'un r  
tagne. Ils  
bres , &  
On attrib  
chiens. Q  
sauvage ,  
lui , ils

d'une lance ou d'une hache. Outre leurs chasses particulieres, qu'ils recommencent lorsque leur provision de viande est épuisée, ils font souvent des chasses solemnelles, pour lesquelles ils s'assemblent en grand nombre. Un Conseil est ordinairement suivi d'une partie de chasse dont ils fixent le jour. Ces parties durent quelque fois vingt jours, suivant la quantité du gibier qu'ils rencontrent. Les femmes en font aussi, mais pour servir les hommes & porter les provisions; ce sont des paniers de platanes, de bananes, d'yams, de patates & de racines rôties. Dans les bois, elles trouvent des platanes verts; qu'elles apprêtent sur-le-champ. La farine de maïs n'est point oubliée, pour en faire du chica-copa. L'usage commun, pour le gibier que les Chasseurs tuent, est de manger sur-le-champ ce que la chaleur peut corrompre, & d'emporter ce qui peut être gardé. Chaque nuit, ils logent dans le lieu où ils se trouvent vers le coucher du Soleil, pourvu que ce soit près d'une riviere, ou d'un ruisseau, ou sur le penchant d'une montagne. Ils pendent leurs hamacs entre deux arbres, & font un feu qui dure toute la nuit. On attribue une propriété fort singuliere à leurs chiens. Quand ces animaux ont lassé un porc sauvage, ils l'entourent; &, n'osant se jeter sur lui, ils le tiennent enfermé au milieu d'eux,

---

 Tierra-  
Firme.

Tierra-  
Firme.

jusqu'à l'arrivée de leurs maîtres; alors, ils se retirent tous pour se garantir des fleches. Un Américain qui a blessé une bête sauvage, court & l'acheve d'un coup de lance. Après l'avoir tuée, il l'éventre, jette ses entrailles, lui croise les jambes, dans lesquelles il passe un bâton, & la porte sur ses épaules à sa femme. On observe qu'ils ne mangent d'aucun animal, sans l'avoir fait saigner. S'ils prennent un oiseau vif, ils le percent avec la pointe d'une fleche, pour en tirer tout le sang. Lorsqu'ils veulent conserver la chair des bêtes sauvages, ils la font dessécher sur le feu en plein air, avec autant de succès que les Boucaniers, quoiqu'avec moins de préparations. Cette venaison, qui ressemble à notre bœuf fumé, se garde long-temps. Ils en coupent des tranches, qu'ils mettent dans un vaisseau de terre avec des racines & quantité de piment. Jamais ils ne font bouillir cette composition; elle demeure couverte, pendant sept ou huit heures, sur la cendre chaude. On ne leur voit pas manger de chair plus d'une fois le jour; mais ils mangent, à toute heure, des piatanes & d'autres fruits. Chaque cabane est pourvue d'une grosse pièce de bois qui leur sert de table, & de petits troncs sur lesquels ils se placent à l'entour. Dans les fêtes, ils dressent une longue table, ils y étendent de grandes feuilles

de pla  
chacun  
caleba  
l'inde  
&, p  
trempe  
Ils ne  
viande  
ils se  
s'excit

Dan  
guide  
qu'aut  
ont re  
corce,  
celui d  
les boi  
que pa  
de ren  
pour l'  
les fem  
vieres à  
ou de  
leur de  
de l'enf  
où l'on  
Voyage  
quand i

de plataniers , qui leur servent de nappe , & chacun a près de soi , par terre , à la droite , une calebasse pleine d'eau. Ils y avancent le pouce & l'index de la main droite , les portent au plat , & , pour chaque morceau qu'ils mangent , ils trempent ces deux doigts dans la calebasse d'eau. Ils ne mangent aucune sorte de pain avec leur viande ; mais ils ont une petite masse de sel , dont ils se frottent de temps en temps la langue , pour s'exciter le goût.

Dans leurs Voyages , le Soleil leur sert de guide : mais si l'épaisseur des nuages , ou quelque autre accident , leur cause de l'embarras , ils ont recours aux arbres dont ils observent l'écorce , & le côté le plus épais leur fait connaître celui du Midi. Ils marchent ordinairement par les bois , les marécages & les rivières , plutôt que par les chemins battus , soit par la crainte de rencontrer des Espagnols , soit uniquement pour l'avantage de leur chasse. Les hommes & les femmes , jusqu'aux enfans , traversent les rivières à la nage ; mais ils se servent de canots , ou de radeaux , pour les descendre. Lorsqu'on leur demande le chemin , ils ont une manière de l'enseigner qui leur est propre : en apprenant où l'on veut aller , ils font tourner le visage au Voyageur du même côté ; & , pour lui marquer quand il y arrivera , ils lui font fixer les yeux

---

Tierra-  
Firme.

~~\_\_\_\_\_~~  
 Tierra-  
 Firme.

sur quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur hémisphère. Suivant qu'il est plus bas ou plus élevé, à l'Orient comme à l'Occident du Méridien, ils annoncent, non-seulement le jour auquel on peut arriver, mais si c'est le matin, ou l'après-midi, & l'heure même de l'un ou de l'autre.

Ils ne distinguent les semaines, les jours & les heures, que par des signes, qu'ils savent faire entendre à ceux mêmes qui ignorent leur langue, & le temps passé, que par les Lunes. Leur manière de compter est par unités & par dixaines, jusqu'à cent; mais ils ne vont point au-delà. En allant dans la Mer du Sud, le Capitaine Sharp avait trente-trois hommes sous ses ordres. Les Américains voulurent compter ce nombre. Un d'entr'eux s'assit, en tenant deux poignées de grains de maïs, dont il mettait un dans son panier à chaque Anglais qu'il voyait passer. Il en avait déjà compté une grande partie, lorsqu'un accident renversa le panier & fit tomber les grains; il parut extrêmement fâché qu'on eût troublé son calcul. Un autre, s'écartant un peu du chemin, entreprit aussi le même compte & crut l'avoir fait; mais ses Compagnons lui ayant demandé quel était le nombre des Etrangers, il ne put le dire. Enfin quelques jours après, vingt ou trente des plus graves recommencerent le calcul, & n'y

réussir  
 excéda  
 à dispo  
 qu'un  
 en mai  
 l'assem  
 était in  
 d'accor  
 Ils n  
 Mission  
 huit cen  
 qu'ils y  
 Chrétien  
 nisme d  
 dans le  
 pale Re  
 dans la  
 sous div  
 quefois  
 dans un  
 marqué a  
 d'adorati  
 de la cor  
 nous app  
 puissance  
 paraître d  
 vérité de  
 cune idée

réussirent pas mieux, apparemment parce qu'il excédait leur Arithmétique. Ils se mirent alors à disputer avec beaucoup de chaleur, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux, pour terminer la dispute, prit en main tous ses cheveux, & les remua devant l'assemblée. C'était faire entendre que le compte était impossible, & cette déclaration les mit tous d'accord.

Tierra-  
Firme.

Ils n'ont ni Temple, ni Culte. On y envoie des Missionnaires, qui convertissent, dit-on, des sept ou huit cens hommes à-la-fois; de sorte que depuis qu'ils y vont, tous ces Pays devraient être absolument Chrétiens: cependant, dit Corréal, le Christianisme de Tierra-Firme ne fait pas grand bruit dans le monde. Gomara fait consister la principale Religion de l'Isthme & des Peuples voisins, dans la crainte du diable, qu'ils peignent, dit-il, sous diverses figures, telles qu'il les prend quelquefois pour se montrer. Il est assez étrange que, dans un long séjour avec eux, Waffier n'ait remarqué aucune apparence de cérémonie religieuse, d'adoration ou de sacrifice, & qu'il ne parle que de la confiance qu'ils ont pour leurs Devins, sans nous apprendre même quelle idée ils se forment des puissances ou des esprits qu'ils invoquent & sans paraître douter lui-même, comme on l'a vu, de la vérité de leurs prédictions. Il paraît qu'ils n'ont aucune idée d'une vie future, & que toutes leurs vues

sont bornées à l'usage de leurs facultés naturelles.  
 S'ils étaient autrefois Anthropophages, suivant le  
 reproche des Espagnols, qui prirent ce prétexte  
 pour les traiter avec la dernière cruauté, il ne  
 paraît point qu'il leur reste la moindre trace de  
 cette barbare inclination, ou du moins Waffer  
 ne les en soupçonne que dans leurs guerres, qui  
 se renouvellent quelquefois contre leurs anciens  
 destructeurs.

*Fin du douzieme Volume,*

DE  
C

LIV  
CHAP

CHAP  
des

CHAP  
Péru

CHAP.

CHAP.  
Fran  
de Q  
mine



# T A B L E

## DES CHAPITRES

*Contenus dans ce Volume.*

<b>LIVRE IV.</b> <i>Pérou ,</i>	Page 1
<b>CHAPITRE II.</b> <i>Description du Pérou ,</i>	Ibid.
<b>CHAP. III.</b> <i>Origine des Incas , mœurs des Péruviens modernes &amp; des Créoles ,</i>	113
<b>CHAP. IV.</b> <i>Détails sur les anciens Péruviens ,</i>	160
<b>CHAP. V.</b> <i>Mines &amp; Montagnes ,</i>	180
<b>CHAP. VI.</b> <i>Voyage des Mathématiciens Français &amp; Espagnols aux montagnes de Quito. Retour de M. de la Conda- mine par la riviere des Amazones ,</i>	211

480 TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE V. *Suite de l'Amérique Méridionale. Tierra-Firme. Rio de la Plata. Guyane. Histoire Naturelle,*  
387

CHAPITRE PREMIER. *Tierra-Firme,*  
Ibid.

Fin de la Table des Chapitres.

ERRA  
PAGE  
Page 16  
de no  
Page 20  
rable.  
Page 43  
Page 82  
Page 84  
Page 111  
Page 127  
Page 131  
Page 17

Tom

e Méri:  
de la  
naturelle ,  
387  
Firme ,  
Ibid.

---



---

ERRATA DU DOUZIEME VOLUME.

- P*AGE 3, ligne 11, Chachapuya; lisez, Chachapoyas.  
*P*AGE 16, ligne dernière, par des nouvelles; lisez, par  
 de nouvelles.  
*P*AGE 20, ligne première, considérabel; lisez, ils considé-  
 rable.  
*P*AGE 43, ligne 25, ils le ferment; lisez, ils les ferment.  
*P*AGE 82, ligne 4, situé; lisez, située.  
*P*AGE 84, ligne première, venues; lisez, venues.  
*P*AGE 114, ligne 25, nommé; lisez, nommée.  
*P*AGE 127, ligne 21, cinquante-un; lisez, cinquante-une.  
*P*AGE 130, ligne 4, se fermentent; effacez se.  
*P*AGE 178, ligne 18, bâties; lisez, bâtir.

pitres,

